



THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

Poissy. — Typ. et stér de A. Bourret.

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

CINQUIÈME SÉRIE

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE
UN MARIAGE SOUS LOUIS XV. — LORENZINO
HALIFAX
LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

MADEMOISELLE

DE BELLE-ISLE

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Théâtre-Français. — 12 avril 1839.

A MADEMOISELLE MARS

Hommage d'admiration profonde et de sincère reconnaissance.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

LE DUC DE RICHELIEU, pair de France.	MM.	FIRMIN.
LE CHEVALIER D'AUBIGNY, gentilhomme breton, lieutenant aux gardes du roi		LOCKROY.
LE DUC D'AUMONT, capitaine aux gardes..........		MIRECOURT.
LE CHEVALIER D'AUVRAY, lieutenant des maréchaux de France, greffier du point d'honneur........		FONTA.
CHAMILLAC		MATHIEN.
PREMIER LAQUAIS de la marquise de Prie............		ALEXANDRE.
GERMAIN, laquais du duc de Richelieu..............		MONTLAUR.
LA MARQUISE DE PRIE..........................	Mlles	MANTE.
MADEMOISELLE GABRIELLE DE BELLE-ISLE.....		MARS.
MARIETTE, femme de chambre de la marquise de Prie.		DUPONT.
SEIGNEURS, VALETS.		

— A Chantilly, les 25 et 26 du mois de juin 1726.

ACTE PREMIER

Un boudoir attenant à une chambre à coucher.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE DE PRIE, à sa toilette; MARIETTE, décachetant des lettres qu'elle jette dans un brûle-parfums.

LA MARQUISE.

Va tout de suite à la signature, il n'y a pas une de ces lettres dont je ne sache d'avance le contenu.

MARIETTE.

Madame la marquise est bien indifférente aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Eh! ne voyez-vous pas, ma chère, que toutes ces protestations d'amour, toutes ces assurances de dévouement, s'adressent, non à la fille du traitant Pléneuf, ni à la femme du marquis de Prie, mais à la favorite de M. le duc de Bourbon, successeur du régent et premier ministre de Sa Majesté Louis XV? Brûle donc, brûle!

MARIETTE, lisant les signatures.

M. de Nocé.

LA MARQUISE, se coiffant.

Brûle!

MARIETTE.

M. de Duras.

LA MARQUISE.

Brûle!

MARIETTE.

M. d'Aumont.

LA MARQUISE.

Brûle, brûle!

MARIETTE.

J'espère qu'en voilà, de l'amour, qui s'en va en fumée!

LA MARQUISE.

C'est tout?

MARIETTE.

C'est tout.

LA MARQUISE.

Rien de M. le duc de Richelieu?

MARIETTE.

Rien.

LA MARQUISE.

C'est bizarre!

MARIETTE.

Madame la marquise me permettra-t-elle de lui avouer qu'elle m'inquiète sérieusement?

LA MARQUISE.

Comment cela?

MARIETTE.

C'est que madame la marquise paraît menacée d'un véritable amour.

LA MARQUISE.

Pour le duc?

MARIETTE.

Pour le duc.

LA MARQUISE.

Vous croyez?

MARIETTE.

J'en tremble! Que madame la marquise y prenne garde, on en meurt.

LA MARQUISE.

Bah!

MARIETTE.

Madame Michelin.

LA MARQUISE.

Une tapissière...

MARIETTE.

N'importe : à la place de madame la marquise, j'y ferais attention.

LA MARQUISE.

Et qui vous fait croire que ce soit dangereux?

MARIETTE.

Les symptômes.

LA MARQUISE.

Vraiment?

MARIETTE.

Il y a inquiétude quand ses lettres n'arrivent pas, indifférence quand les lettres des autres arrivent, fidélité depuis

trois semaines; la maladie en est au troisième degré, dernière période.

LA MARQUISE.

Je t'étonnerais bien davantage si je te disais une chose.

MARIETTE.

Laquelle?

LA MARQUISE.

Curieuse!

MARIETTE.

Que madame la marquise me pardonne; c'est qu'il y a si longtemps que je n'ai été étonnée!

LA MARQUISE.

Eh bien, c'est que le duc est fidèle.

MARIETTE.

Est-ce que madame la marquise me permettra d'en douter?

LA MARQUISE.

Doute si tu veux; j'en suis sûre, moi.

MARIETTE.

Malgré son voyage à Paris?

LA MARQUISE.

Malgré son voyage.

MARIETTE.

Madame la marquise lui a donc fait prendre un philtre?

LA MARQUISE.

Non, je lui ai fait donner sa parole.

MARIETTE.

Ah! le bon billet qu'a la Châtre!

LA MARQUISE, *tirant d'une bourse la moitié d'un sequin.*

Vois-tu ceci?

MARIETTE.

La moitié d'une pièce d'or?

LA MARQUISE.

Oui; eh bien, le duc de Richelieu ne m'a pas encore renvoyé l'autre.

MARIETTE.

Ce qui veut dire?

LA MARQUISE.

Qu'il m'aime toujours.

MARIETTE.

Cela demande une explication.

LA MARQUISE.

Elle ne sera pas longue... Ce qui rend malheureux en amour, c'est moins de ne pas être aimé quand on aime que d'être encore aimé quand on n'aime plus.

MARIETTE.

Ce que dit madame la marquise est plein de profondeur.

LA MARQUISE.

Eh bien, quand j'ai renoué avec M. le duc de Richelieu, à son retour de Vienne, nous avons arrêté une chose : c'est que, sous aucun prétexte, cette liaison ne deviendrait un tourment; en conséquence, nous avons brisé un sequin en deux parties égales, nous en avons pris chacun une, et nous sommes convenus que le premier qui n'aimerait plus, au moment même où il cesserait d'aimer, renverrait à l'autre sa moitié, avec parole mutuelle que celui qui la recevrait n'aurait pas le plus petit mot à dire, et ne ferait pas le moindre reproche. M. de Richelieu ne m'a pas encore renvoyé sa moitié; donc, il m'aime encore.

(Madame de Prie remet la moitié de sequin dans sa bourse, qu'elle referme et pose sur sa toilette.)

MARIETTE.

Oh ! mais c'est du plus grand ingénieux, cela! peut-être aussi est-ce l'habitude en Autriche; cela prouverait énormément en faveur de la civilisation allemande.

UN LAQUAIS, entrant.

M. le duc de Richelieu désirerait avoir l'honneur de présenter ses hommages à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Le duc de Richelieu?

LE LAQUAIS.

Il arrive de Paris à l'instant même, et fait demander si madame la marquise est visible.

LA MARQUISE.

Certainement. (Le Laquais sort. A Mariette.) Voilà pourquoi je n'avais pas de lettre.

MARIETTE.

C'est miraculeux! Madame la marquise veut-elle que je la laisse seule?

LA MARQUISE.

Dans un instant; ce serait remarqué, peut-être, si vous me quittiez tout de suite.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE DUC DE RICHELIEU.

LE DUC, de la porte.

Madame la marquise veut bien me recevoir à mon débotté ?

LA MARQUISE.

En aviez-vous douté, cher duc ?

LE DUC, lui baisant la main.

Est-ce trop de fatuité que de vous répondre non?

LA MARQUISE.

Vous permettez que cette fille achève de m'ajuster ?

LE DUC.

Comment donc !

(Il s'appuie au canapé sur lequel est assise la Marquise.)

LA MARQUISE.

Et vous arrivez de Paris ?

LE DUC.

Il y a dix minutes.

LA MARQUISE.

Qu'y fait-on de nouveau ?

LE DUC.

On portait dans les rues la châsse de sainte Geneviève.

LA MARQUISE.

Et pourquoi ?

LE DUC.

Pour obtenir du soleil.

LA MARQUISE.

Et les Parisiens s'adressent à sainte Geneviève pour cela ?

LE DUC.

Que voulez-vous ! ils ne savent pas que c'est vous qui faites la pluie et le beau temps.

LA MARQUISE.

A propos, avez-vous rencontré madame d'Allainville ?

LE DUC.

Oui, chez Charost.

LA MARQUISE.

Que fait-elle?

LE DUC.

Elle continue de maigrir.

LA MARQUISE.

Ah bah ! impossible, elle était impalpable.

LE DUC.

Eh bien, elle devient invisible, voilà tout ! Et ici ?

LA MARQUISE.

Oh ! mon Dieu, rien qui mérite la peine d'être dit. M. le duc de Bourbon a chassé ; moi, je vous ai attendu ; voilà comme le temps s'est écoulé.

LE DUC.

Je croyais d'Auvray à Chantilly.

LA MARQUISE.

Il y est effectivement.

LE DUC.

Est-ce qu'en sa qualité de lieutenant de nosseigneurs les maréchaux et de greffier du point d'honneur, il flairait quelque duel ?

LA MARQUISE.

Non pas, que je sache.

LE DUC.

Est-il venu seul ?

LA MARQUISE.

Avec d'Aumont.

LE DUC.

Oh ! vraiment ? Ce brave duc, toujours coiffé de la veille et rasé d'une semaine, c'est bien, sur mon honneur, le gentilhomme le plus débraillé de France.

LA MARQUISE, à Mariette.

Cela suffit, mademoiselle ; je n'ai plus besoin de vous ; mais ne vous éloignez pas.

(Mariette sort.)

SCÈNE III

LE DUC DE RICHELIEU, LA MARQUISE.

LE DUC, s'asseyant près de la Marquise.

Chère marquise, enfin nous voilà donc seuls !

LA MARQUISE.

Après huit jours d'absence, quand vous deviez revenir au bout de cinq !

LE DUC.

Huit jours!... était-ce trop pour faire ma cour au jeune roi, après deux ans d'exil à Vienne?

LA MARQUISE.

Et puis pour revoir madame de Villars, madame de Duras, madame de Villeroy, madame de Sabran, madame de Mouchy, mademoiselle de Charolais, madame de Soubise, madame...

LE DUC.

Mais cela m'a presque l'air d'un reproche.

LA MARQUISE.

Et, si c'en était un, que diriez-vous ?

LE DUC.

Que vous venez au-devant de celui que j'allais vous faire.

LA MARQUISE.

Et lequel, s'il vous plaît?

LE DUC.

Pendant ces huit jours, pas la plus petite lettre, pas le moindre mot d'amour! Savez-vous que je ne connais pas même votre écriture?

LA MARQUISE.

Ah! duc, pour un diplomate, vous faites là une lourde faute. Est-ce que la favorite d'un premier ministre peut écrire à son amant, surtout lorsque cet amant s'appelle le duc de Richelieu? Nous savons trop bien le parti que vous tirez de pareilles pièces, monseigneur!

LE DUC.

Ah! vous voulez parler de la lettre de la duchesse de Berry. Voilà que vous allez me reprocher le plus beau trait de ma carrière amoureuse! une action à la Bayard! Eh bien, je lui ai rendu sa lettre pour ne pas désoler Riom. Est-ce que je vous parle de d'Aumont, moi, lequel a profité de mon absence pour venir traîtreusement à Chantilly?

LA MARQUISE.

Le fait est que je ne sais pas si c'est d'amour, mais, d'honneur, il est à moitié fou.

LE DUC.

Oh! marquise, vous lui faites tort de l'autre moitié. Vous m'aimez donc toujours?

LA MARQUISE.

Et vous?

LE DUC.

Moi, c'est de la folie. A propos, permettez-vous, quoique vous n'écriviez pas, ma belle discrète, que je vous offre ces tablettes? C'est ce que j'ai trouvé de plus nouveau et de plus digne de vous.

LA MARQUISE.

Vous croyez me prendre en défaut et avoir un avantage sur moi? Me permettrez-vous, mon fidèle chevalier, maintenant que l'on dit que vous êtes devenu économe, de vous offrir cette bourse, que j'ai brodée de ma main?

LE DUC.

Ah! mais voilà qui est charmant de votre part, marquise, chère marquise!

LA MARQUISE, regardant les tablettes.

Mes armes! décidément, c'était bien pour moi.

LE DUC, regardant la bourse.

Mon chiffre! il n'y a pas à s'y tromper. (La Marquise veut ouvrir les tablettes.) Ah! n'ouvrez pas! quand je n'y serai plus, à la bonne heure!

(Il se lève.)

LA MARQUISE.

Est-ce que vous me quittez déjà?

LE DUC.

Il faut que j'aille faire ma cour à M. le duc.

LA MARQUISE.

Vous savez qu'il part demain?

LE DUC.

Oui, j'ai appris cela; il est invité aux chasses de Rambouillet, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Décidément, monseigneur de Fréjus est en baisse, et nous sommes toujours rois de France.

LE DUC.

Je baise les mains de Votre Majesté.

LA MARQUISE.

A bientôt?

LE DUC.

Vous le demandez! (A part, en sortant.) Elle m'aime toujours, cette bonne marquise.

(Il sort.)

LA MARQUISE.

Ce pauvre duc! plus amoureux que jamais! il n'a pas voulu me laisser ouvrir ses tablettes... Quelque lettre d'amour! quelque madrigal! (Elle les ouvre.) Que vois-je! la moitié de mon sequin!

LE DUC, reparaissant à la porte, tenant la bourse d'une main et, de l'autre, montrant la seconde moitié de la pièce.

Marquise!

LA MARQUISE, tenant les tablettes d'une main et lui montrant, de l'autre, sa moitié de pièce.

Duc!

(Ils éclatent de rire tous deux.)

LE DUC.

Parbleu! nos cœurs étaient faits l'un pour l'autre, ou je ne m'y conuais pas!

LA MARQUISE.

Oh! le fait est, mon cher duc, que c'est d'une sympathie miraculeuse!

LE DUC, s'approchaut.

Vous ne m'aimez plus?

LA MARQUISE.

Si, je vous aime toujours. Et vous?

LE DUC.

Oh! et moi aussi.

LA MARQUISE.

Comme amie.

LE DUC.

Comme ami.

LA MARQUISE.

Alors, vous en aimez une autre comme maîtresse?

LE DUC.

J'en ai peur! Et vous, vous avez un nouvel amant?

LA MARQUISE.

Oh! moi, j'ai la tête perdue.

LE DUC, se rasseyant.

Bah! vraiment! vous allez me conter cela?

LA MARQUISE.

Confidence pour confidence.

LE DUC.

C'est juste!... d'autant plus que j'ai compté sur vous!

LA MARQUISE.

Ah ! voilà que vous me donnez le rôle de madame de Villars ; eh bien, je l'accepte. Voyons, qu'y a-t-il?

LE DUC.

Vous, d'abord.

LA MARQUISE.

Un jeune gentilhomme breton que j'ai fait passer du régiment de Champagne dans les gardes du roi.

LE DUC.

Par l'influence du duc de Bourbon?

LA MARQUISE.

Oh ! non, par celle de Moutrain de Fournaise.

LE DUC.

Ah ! ce bon capitaine ! c'est vrai, je l'avais oublié : toujours en enfance?

LA MARQUISE.

Mon Dieu, oui, depuis l'âge de raison.

LE DUC.

Et le nom du rival?

LA MARQUISE.

Le chevalier d'Aubigny.

LE DUC.

Ah! bonne famille, ma foi, bonne famille ! Et connaît-il son bonheur?

LA MARQUISE.

Il ne connaît rien du tout; les épaulettes lui sont venues toutes seules.

LE DUC.

Ah çà ! mais, ce coquin-là, il doit se croire le filleul d'une fée. Et où est-il, sans indiscrétion?

LA MARQUISE.

Ici.

LE DUC.

Ah ! ici !

LA MARQUISE.

Il fait partie du détachement en garnison à Chantilly.

LE DUC.

Diable ! et comment ne m'avez-vous pas envoyé cette bourse plus tôt?

LA MARQUISE.

Il n'est arrivé que d'hier.

LE DUC.

Je suis dans mon tort; il n'y avait pas de temps perdu.

LA MARQUISE.

A votre tour maintenant... J'espère que j'ai été franche.

LE DUC.

Je vais suivre l'exemple. Imaginez-vous une personne charmante.

LA MARQUISE.

Ah! ménagez mon amour-propre; je ne vous ai pas fait le portrait du chevalier.

LE DUC.

C'est juste: une provinciale.

LA MARQUISE.

Que vous avez rencontrée?

LE DUC.

Chez M. de Fréjus, d'abord.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Fleury.

LE DUC.

Puis chez le roi.

LA MARQUISE.

Quelque la Vallière?

LE DUC.

Point; c'est ce qui vous trompe; une fille de noblesse qui vient de la Bretagne pour solliciter la grâce de son père et de ses frères, prisonniers à la Bastille, et que monseigneur de Fréjus a renvoyée au roi, et le roi à M. le duc; de sorte qu'elle est arrivée ce matin une heure avant moi.

LA MARQUISE.

Et elle est ici?

LE DUC.

Comme M. le chevalier d'Aubigny... C'est d'un hasard étourdissant.

LA MARQUISE.

Vraiment, duc?

LE DUC.

En honneur!

LA MARQUISE.

Eh bien, qu'est-ce que tout cela va devenir'

LE DUC.

Je n'en sais rien; mais cela promet d'être assez amusant, pour peu que cela se complique.

LA MARQUISE.

Maintenant, vous n'avez oublié qu'une chose.

LE DUC.

Laquelle?

LA MARQUISE.

Le nom de cette charmante Bretonne.

LE DUC.

Mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

La petite-fille de Fouquet?

LE DUC.

Elle-même.

LA MARQUISE.

Mais, vous le savez, duc, ces Belle-Isle sont mes ennemis.

LE DUC.

Bah! qui vous a dit cela? Un Pâris-Duverney, qui est devenu, de garçon cabaretier, soldat aux gardes, et, de soldat aux gardes, financier. Quelle foi voulez-vous ajouter aux accusations d'un pareil homme?

LA MARQUISE

Cependant le père est compromis dans l'affaire Leblanc, et les fils sont accusés d'assassinat.

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui; on dit ces choses-là pour faire mettre les gens à la Bastille; on y croit même tant qu'ils n'y sont pas; et puis, quand ils y sont, on les y laisse, mais on n'y croit plus. Tenez, marquise, je ne sais pas si c'est parce que j'y ai été trois fois, à la Bastille, mais j'ai grande pitié de ceux qui y vont, et surtout de ceux qui y retournent.

LE LAQUAIS, annonçant.

Mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Eh bien, pourquoi annoncez-vous ainsi sans vous informer si je veux recevoir?

LE LAQUAIS.

Madame la marquise avait dit que, ce matin...

LA MARQUISE.

Oui, j'aurais un lever, mais pas pour tout le monde.

LE DUC.

Oh! marquise, je vous en supplie.

LA MARQUISE.

Je n'ai rien à vous refuser, mon cher duc. (Au Laquais.) Faites entrer.

LE DUC.

Vous êtes adorable.

LA MARQUISE.

Il paraît que mon rôle commence.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Madame...

LA MARQUISE.

Approchez, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que vous êtes bonne d'avoir daigné me recevoir ainsi sur ma première demande!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc!

LA MARQUISE.

Il m'a dit que l'affaire qui vous amenait était pressante et ne pouvait se remettre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Merci donc d'abord à M. le duc de Richelieu! j'avais eu le bonheur de le rencontrer sur ma route pour m'ouvrir les portes de Versailles; il paraît qu'il ne m'a point abandonnée à Chantilly. Mais, ensuite, merci à vous, madame, à vous dont la grâce et la bonté me sont d'un si heureux présage!

LA MARQUISE.

Eh bien, me voilà; dites-moi comment je puis vous être utile.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mon nom vous a appris qui je suis; ma démarche doit vous dire quelle est la grâce que je sollicite. Mon père et mes deux

frères sont à la Bastille depuis trois ans; mon père, un vieux gentilhomme, accusé de fraude et de concussion; mes frères, des soldats, accusés de meurtre et de guet-apens. Vous voyez bien que c'est impossible, madame; et cependant, depuis trois ans, j'attendais près de ma mère que justice leur fût faite; mais ma mère est morte, et je me suis trouvée entre une tombe et une prison. Alors, je suis partie seule, sous la sauvegarde de mon malheur.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Voir M. de Fréjus, me jeter aux pieds du roi!

LA MARQUISE.

Eh bien?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien, madame, j'ai été repoussée par tous: par M. de Fréjus, qui m'a dit que les affaires politiques ne le regardaient pas; par le roi, qui, occupé des plaisirs de son âge, ignore jusqu'à l'existence de ceux que l'on persécute en son nom. Enfin on m'a renvoyée à M. le duc de Bourbon, et je suis venue à vous, madame; pourquoi? par instinct, parce que vous êtes une femme, parce que, moi, pauvre fille de la Bretagne, épouvantée des cours, tremblant à chaque instant de commettre quelque faute d'étiquette, je me suis crue sauvée du moment que je pourrais parler à une femme.

LE DUC.

Et vous avez eu raison, mademoiselle: madame la marquise fera tout ce qu'elle pourra, je vous le promets en son nom.

LE LAQUAIS, annonçant.

M. le duc d'Aumont, M. le chevalier d'Auvray.

LE DUC.

Au diable les malvenus!

LA MARQUISE.

Vous le voyez, mademoiselle, quelque intérêt que m'inspire votre dévouement, je suis forcée de recevoir; plus tard, nous reprendrons cette conversation.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah! madame, plus tard, vous retrouverai-je aussi parfaite? Il me reste tant de choses à vous dire, mon Dieu, qui convaincraient votre esprit ou qui toucheraient votre cœur! Qui sait même si je pourrai parvenir jusqu'à vous, et si les per-

sécuteurs de ma famille ne lui auront pas fait demain une ennemie de celle que j'implore aujourd'hui comme mon ange sauveur?

LA MARQUISE.

Comment faire? Je voudrais vous entendre; mais...

LE DUC.

Eh bien, marquise, il y a moyen de tout arranger : entrez chez vous avec mademoiselle, et je vais recevoir ces messieurs en votre nom.

LA MARQUISE.

Je me suis engagée à ne vous rien refuser aujourd'hui, monsieur le duc; faites donc les honneurs à ma place. Venez, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah! madame, c'est le ciel qui m'a inspirée lorsque je suis venue à vous, et c'est lui qui vous récompensera tous deux; car, moi, je ne puis que vous remercier.

(Elle sort avec la Marquise.)

SCÈNE V

LE DUC DE RICHELIEU, puis LE DUC D'AUMONT et LE CHEVALIER D'AUVRAY.

LE DUC.

Voilà qui va à merveille : je tire le père et les fils de la Bastille, et, comme une bonne action trouve toujours sa récompense, je suis récompensé, ou il n'y a plus de justice humaine. Faites entrer ces messieurs. (Ils entrent.) Bonjour, duc.

D'AUMONT.

Bonjour, duc.

LE DUC, à d'Auvray.

Ah! c'est vous, chevalier! Nous ne nous sommes pas vus, je crois, depuis le jour où je voulais me couper la gorge avec le comte Emmanuel de Bavière, et où vous m'avez arrêté; oui, parbleu! bien arrêté, au nom de nosseigneurs les maréchaux de France. Sans rancune.

D'AUVRAY.

Sans rancune, sans rancune! c'est bientôt dit. Que vous me pardonniez de vous avoir sauvé un coup d'épée, peut-être, je le comprends; mais reste à savoir si nous vous pardonnerons,

nous, d'être depuis une heure en tête-à-tête avec la marquise, tandis que nous ne serons pas même admis à baiser le bas de sa robe.

D'AUMONT.

Elle t'a donc chargé de ses pouvoirs vis-à-vis de nous?

LE DUC.

Oui, et j'en profiterai pour te donner un conseil en son nom.

D'AUMONT.

A moi?

LE DUC.

A toi.

D'AUMONT.

Donne.

LE DUC, lui mettant la main sur l'épaule.

Écoute, d'Aumont : Dieu t'a fait bon gentilhomme, le roi t'a fait duc et pair, madame la duchesse d'Orléans t'a fait cordon bleu, ta femme t'a fait... capitaine des gardes; moi, je t'ai fait chevalier de Saint-Louis, à telles enseignes que j'ai été forcé de t'embrasser ce jour-là ; fais donc à ton tour quelque chose pour toi : fais-toi la barbe.

D'AUMONT.

Que veux-tu, mon cher ! c'est une tradition de la Régence : on nous aimait comme cela alors, et ce n'est pas nous qui avons changé, ce sont les femmes. Au diable la mode ! tout le monde n'a pas été doué comme toi de la faculté de se plier à tout et de passer partout; il n'était donné qu'à Fronsac de devenir Richelieu ! Mais nous verrons comment tu t'en tireras au milieu de l'amélioration des mœurs, comme disent les philosophes.

LE DUC.

Ah çà ! véritablement, chevalier, est-ce que nous sommes devenus aussi prudes que le dit d'Aumont?

D'AUVRAY.

Mon cher duc, ne m'en parlez pas : autrefois, vous savez, de fondation, toutes les femmes avaient un confesseur et deux amants ; aujourd'hui, c'est tout le contraire, elles ont un amant et deux confesseurs; c'est une conséquence naturelle des choses ; nous sommes tombés de cardinal en évêque, passés de Dubois à Fleury.

LE DUC.

Bah! vous avez toujours été misanthrope, mon cher d'Auvray.

D'AUMONT.

Non, d'honneur, c'est la vérité pure; il tient la chose de bonne source: c'est sa femme qui la lui a dite.

D'AUVRAY.

Eh bien, voilà ce qui te trompe, d'Aumont: c'est la tienne.

D'AUMONT.

Alors la chose n'en est que plus sûre. Tu vois bien, mon cher, qu'en échange de ton conseil, je puis t'en donner un à mon tour : c'est de retourner à Vienne.

LE LAQUAIS.

M. le chevalier d'Aubigny.

LE DUC, à part.

Ah! ah! mon rival!... Décidément, c'est une femme de goût que la marquise. (Haut.) Et pourquoi retourner à Vienne?

D'AUVRAY.

Parce qu'il n'y a plus rien à faire ici.

LE DUC.

Parlez pour vous, messieurs.

D'AUVRAY.

Ah! nous parlons pour tous.

LE DUC.

Eh bien, c'est ce que nous verrons.

D'AUMONT.

D'honneur, duc, je n'aurais pas cru que tu pusses devenir plus fat que tu ne l'étais. C'est la maîtresse du prince Eugène qui t'a achevé. Tu te crois un grand tacticien parce que vous vous êtes rencontrés sur le même champ de bataille : retourne à Vienne, mon cher.

LE DUC.

Un pari.

D'AUVRAY.

Lequel?

LE DUC.

J'ai besoin de mille louis. D'Aumont est si avare, qu'il ne me les prêterait pas; vous êtes si prodigue, que vous ne pourriez pas me les donner. Je veux vous en gagner à chacun cinq cents.

D'AUMONT.

Je ne demande pas mieux.

D'AUVRAY.

Ni moi.

LE DUC.

Vous dites que les femmes sont devenues, en mon absence, d'une vertu féroce?

D'AUMONT.

C'est notre opinion.

LE DUC.

Eh bien, je parie, moi, duc de Richelieu, entendez-vous, d'Auvray? entens-tu, d'Aumont? je parie obtenir de la première fille, femme ou veuve que nous verrons, soit ici, soit en sortant du château, un rendez-vous dans les vingt-quatre heures.

D'AUVRAY.

Un instant! précisons : un rendez-vous d'amour?

LE DUC.

Pardieu! les rendez-vous d'affaires regardent mon intendant.

D'AUMONT.

Un rendez-vous d'amour?

LE DUC.

Un rendez-vous d'amour !

D'AUVRAY.

Et où sera donné ce rendez-vous?

LE DUC.

Dans sa chambre, si vous le voulez.

D'AUMONT.

A quelle heure?

LE DUC.

A minuit, si cela vous convient.

D'AUVRAY.

Et comment la chose sera-t-elle prouvée?

LE DUC.

Eh! pardieu ! je vous jetterai un billet par sa fenêtre; ce n'est pas plus difficile que cela.

D'AUMONT.

Tope!

D'AUVRAY.

Je suis de moitié.

LE DUC.

C'est bien entendu : la première fille, femme ou veuve que nous voyons, soit dans le château, soit en sortant du château... à une condition cependant.

D'AUMONT.

Laquelle?

LE DUC.

C'est qu'elle sera jolie !

D'AUVRAY.

Cela va sans dire.

DEUXIÈME LAQUAIS, annonçant.

Madame la marquise de Prie.

LE DUC.

Ah! celle-ci ne compte pas, messieurs; je vous volerais votre argent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MARQUISE, entrant, suivie d'un LAQUAIS qui porte son livre d'heures.

LA MARQUISE.

Pardon, messieurs, pardon. J'ai été empêchée ce matin, et, maintenant, il faut que j'aille à la messe; demain, il y a soirée au château, vous entendez.

D'AUMONT, saluant.

Marquise...

LA MARQUISE, au Duc.

Revenez dans une heure, il faut que je vous parle.

LE DUC.

Merci.

D'AUVRAY.

Et madame la marquise ne nous recevra pas demain matin pour nous dédommager de sa rigueur d'aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Impossible, chevalier; demain matin, j'accompagne M. le duc à Paris, et je ne serai de retour que pour le bal! Adieu, duc. Messieurs, à demain.

(Elle sort par la porte opposée; le Laquais la suit.)

D'AUVRAY.

Eh bien, que disions nous, duc? la marquise à la messe; si cela continue, madame de Parabère mourra aux Carmélites.

D'AUMONT.

Eh! messieurs, messieurs, nous ne faisons pas attention.

(Mademoiselle de Belle-Isle passe par la galerie.)

LE DUC.

Mademoiselle de Belle-Isle!

D'AUVRAY.

Ah! ah! ceci paraît vous gêner.

D'AUMONT.

Cette fois, tu ne nous voleras pas notre argent.

LE DUC.

Non; mais j'espère vous le gagner.

D'AUVRAY.

Allons donc, va pour mille louis.

D'AUBIGNY, s'avançant.

Un instant, messieurs! c'est moi qui tiens le pari.

LE DUC.

Vous?

D'AUBIGNY.

Oui, moi

D'AUMONT.

Et comment cela?

D'AUBIGNY.

Parce que j'en ai le droit : j'épouse, dans trois jours, celle que M. le duc de Richelieu doit déshonorer dans les vingt-quatre heures.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE et LE DUC DE RICHELIEU, entrant.

LA MARQUISE.

Et vous avez tenu le pari?



LE DUC.

Je l'ai tenu.

LA MARQUISE.

Quelle folie!

LE DUC.

Ai-je la réputation d'un homme sage?

LA MARQUISE.

Vous avez perdu.

LE DUC.

J'ai jusqu'à demain, onze heures du matin, et il n'est encore que cinq heures du soir.

LA MARQUISE.

Et avec qui avez-vous fait cette belle gageure?

LE DUC.

Je vous le dirai quand j'aurai gagné; qu'il vous suffise de savoir que je défends vos intérêts, que je suis fidèle à ma parole: aussi, je réclame la vôtre.

LA MARQUISE.

Ma parole?

LE DUC.

Oui; n'avez-vous pas promis de m'aider dans tout ce que j'entreprendrais?

LA MARQUISE.

Si fait.

LE DUC.

Eh bien, je compte sur vous.

LA MARQUISE.

Et vous avez raison.

LE DUC.

Vous me dites cela de manière...

LA MARQUISE.

Comment donc! n'est-ce point parole engagée?

LE DUC.

Adieu, marquise.

LA MARQUISE.

Vous me quittez?

LE DUC.

Je vais reconnaître la place.

LA MARQUISE.

Elle loge?

LE DUC.

Hôtel du *Soleil.*

LA MARQUISE.

Ah! oui, je m'en souviens maintenant; elle me l'a dit ce matin.

LE DUC.

Un brave homme d'hôtelier qui nous vole de père en fils depuis trois générations, et qui n'aura rien à me refuser.

LA MARQUISE.

Allez, et revenez vite; vous savez que M. le duc a des dépêches à vous remettre.

LE DUC.

Et puis il faut que je vous tienne au courant.

LA MARQUISE.

Au revoir. (Le Duc sort.) Mariette!

SCÈNE II

LA MARQUISE, MARIETTE, sortant du cabinet à gauche du spectateur.

LA MARQUISE.

Vous étiez là ?

MARIETTE.

Je n'ai rien écouté.

LA MARQUISE.

Ce qui veut dire que vous avez tout entendu.

MARIETTE.

Oh! mais bien malgré moi.

LA MARQUISE.

Que dites-vous du duc?

MARIETTE.

Je dis que, pour un homme amoureux comme il l'était, il s'est bien vite consolé d'avoir reçu la moitié de son sequin.

LA MARQUISE

N'était-ce pas chose convenue?

MARIETTE.

Et madame la marquise ne lui en veut pas un peu de cette fidélité à observer ses conventions?

LA MARQUISE.

Oh! si fait!

MARIETTE.

A la bonne heure! Madame la marquise ne serait pas femme.

LA MARQUISE.

Le fat! venir tout me dire, sous la seule promesse que je ne révélerai rien à mademoiselle de Belle-Isle!

MARIETTE.

C'est mettre madame la marquise au défi.

LA MARQUISE.

Et croire qu'il peut compter sur moi pour cela!

MARIETTE.

J'espère qu'il s'est trompé.

LA MARQUISE.

Oh! oui; d'ailleurs, c'est une bonne œuvre que de protéger une femme isolée, sans appui, sans expérience... contre les attaques d'un homme aussi corrompu que M. le duc de Richelieu.

MARIETTE.

Certainement que c'est une bonne œuvre; et une bonne œuvre en rachète deux mauvaises, dit M. de Fréjus.

LA MARQUISE.

Qu'entendez-vous par là, mademoiselle?

MARIETTE.

Qu'au jour du jugement, madame la marquise me donnera ce qu'elle en aura de trop.

LA MARQUISE.

Vous avez bien de l'esprit pour une femme de chambre.

MARIETTE.

Ce n'est pas ma faute, madame la marquise, l'esprit se gagne. Je le savais en entrant chez vous; c'est pour cela que je n'ai pas été difficile sur les gages... Ah! à la place de madame la marquise...

LA MARQUISE.

Eh bien?

MARIETTE.

Non-seulement je ferais une bonne action, mais encore je trouverais moyen de mystifier M. de Richelieu; ce qui serait encore une action meilleure.

LA MARQUISE.

Eh! ne voyez-vous pas que c'est à cela que je pense?

MARIETTE.

Est-ce trouvé ?

LA MARQUISE.

A peu près.

UN LAQUAIS, annonçant.

Mademoiselle de Belle-Isle !

LA MARQUISE.

Elle arrive à merveille. (Au Laquais.) Faites entrer.

SCÈNE III

LA MARQUISE, MARIETTE, MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pardon, madame! mais je n'ai pu résister à mon impatience; car j'ai espéré que vous excuseriez cette nouvelle importunité. Avez-vous vu M. le duc de Bourbon ?

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant; mais je n'ai pas été heureuse.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! mon Dieu! que me dites-vous, madame?

LA MARQUISE.

M. le duc est fortement prévenu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Madame, je suis bien malheureuse de ne pas avoir reçu du ciel la faculté de faire passer dans votre âme la conviction qu'il a mise dans la mienne... Oh! si vous saviez...

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas moi que vous avez besoin de convaincre; je suis toute convaincue; mais c'est M. le duc de Bourbon. Tenez, il y a un homme qui possède une grande influence sur lui, et qui, s'il voulait se charger de votre cause, la plaiderait d'une voix si puissante, que je suis sûre qu'il la gagnerait.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! quel est cet homme? Dites-le-moi, madame, et, partout où il sera, j'irai le trouver.

LA MARQUISE.

Vous n'aurez pas besoin pour cela de quitter Chantilly?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il est ici?

LA MARQUISE.

Ici même... Mais, au fait, j'oubliais, vous le connaissez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Son nom, madame?

LA MARQUISE.

C'est M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je suis sauvée, alors : il a déjà été si bon pour moi à Versailles! et ici même, madame, vous vous rappelez, ce matin encore!

LA MARQUISE.

C'est vrai. Eh bien, il faut lui écrire pour lui demander un rendez-vous.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! mais, voyez si ce n'est pas un présage heureux! nous nous sommes rencontrées dans notre espérance : vous me dites qu'il faut lui écrire, je l'ai fait.

LA MARQUISE.

Et vous avez envoyé la lettre?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Non, je voulais vous la montrer, vous demander si c'était une chose convenable pour moi que de solliciter un rendez-vous de M. le duc de Richelieu.

LA MARQUISE.

Comment! mais le motif est assez sacré pour vous mettre à l'abri de toute fausse interprétation.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

C'est ce que j'ai pensé, madame.

LA MARQUISE.

D'ailleurs, ce rendez-vous, vous pouvez le demander ici... chez moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! si vous le permettez...

LA MARQUISE.

Comment donc!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Où le trouvera-t-on?

LA MARQUISE.

Je le ferai chercher.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

Mais mieux que cela encore.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Vous êtes seule ici, n'est-ce pas? vous me l'avez dit, du moins.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Toute seule.

LA MARQUISE.

Dans un hôtel?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui.

LA MARQUISE.

Dans un hôtel, exposée à tous les inconvénients d'une pareille maison. Vous ne pouvez pas rester dans un hôtel

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je ne connais personne à Chantilly, madame.

LA MARQUISE.

Oublieuse que vous êtes!... ne suis-je pas là, moi?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous?

LA MARQUISE.

Oui, moi! quand j'entreprends une affaire, c'est pour la mener à bien. Je me suis compromise, je n'en aurai pas le démenti; nous assiégeons M. le duc de Bourbon jusqu'à ce qu'il se rende... Eh bien, pour commencer, j'introduis l'ennemi dans la place... Vous logerez ici.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bienveillance, moi qui tremblais de venir réclamer votre protection?... Mais je ne puis accepter l'offre que vous me faites, madame.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc cela, je vous prie? Voyez un peu le dérangement que cela me cause!... je vous cède ces deux chambres et ce cabinet de travail, et je prends l'appartement à côté: nous serons porte à porte, comme deux bonnes amies.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! madame la marquise! mon Dieu! si vous saviez quelle

joie vous versez dans mon cœur!... Je suis si sûre que, si vous voulez, toutes choses iront au mieux!...

LA MARQUISE.

J'ai déjà commencé, je l'espère... et, quand nous serons l'une à côté de l'autre, nous aurons bien mauvaise chance si nous ne réparons pas les malheurs passés, et si nous ne parons pas aux malheurs à venir!... Mais l'important, en pareille affaire, est de ne point perdre de temps... Allez donc à votre hôtel, et faites transporter ici tout ce qui vous appartient. (Elle sonne et Mariette paraît.) Demandez s'il y a une voiture attelée. (A mademoiselle de Belle-Isle.) Je vais envoyer votre billet au duc.

MARIETTE.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Conduisez mademoiselle, et restez à ses ordres.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je ne sais comment vous remercier.

(Elle veut baiser la main de la Marquise.)

LA MARQUISE.

Que faites-vous donc! (Elle l'embrasse au front.) Vous me retrouverez ici. Adieu.

(Mademoiselle de Belle-Isle sort, suivie de Mariette.)

SCÈNE IV

LA MARQUISE, puis MARIETTE.

LA MARQUISE ouvre le billet et lit.

Vraiment, je ne connais rien de plus imprudent que la reconnaissance : il n'y a que deux mots à changer à cette lettre pour que M. le duc de Richelieu, grâce à la bonne opinion qu'il a de lui-même, y voie percer un autre sentiment. Vous ne connaissez pas mon écriture, monsieur le duc, cela tombe à merveille, car nous allons peut-être avoir, sous le couvert de mademoiselle de Belle-Isle, une assez longue correspondance. Mariette!

MARIETTE.

Madame la marquise?

LA MARQUISE.

Restez ici, et, si M. le duc vient, vous le prierez d'avoir patience ; dans cinq minutes, je suis à lui.

(Elle entre dans le cabinet.)

MARIETTE.

Certainement, madame la marquise! Si j'attendrai M. le duc de Richelieu!... Je crois bien, il y a toujours quelque chose à gagner à l'attendre.

SCÈNE V

MARIETTE, LE DUC DE RICHELIEU.

LE DUC, à la porte.

Eh bien, la marquise?

MARIETTE.

Pardon, monsieur le duc, elle est là, et va revenir.

LE DUC.

Ah! ah! c'est toi, Mariette?

MARIETTE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Mais je crois, Dieu me pardonne, que je ne t'ai jamais rien donné, mon enfant.

MARIETTE.

J'en demande excuse à M. le duc : il m'a donné vingt-cinq louis la première fois qu'il est passé par la porte secrète.

LE DUC.

Voilà tout?

MARIETTE.

Et puis cette bague, la dernière fois qu'il est sorti par la même porte.

LE DUC.

Cette bague, un pauvre diamant qui vaut à peine cent pistoles! Mais je me suis conduit en véritable croquant, ma chère... Tiens, mon enfant, tiens.

(Il lui donne sa bourse en lui passant le bras autour du cou.

MARIETTE.

Ah! monsieur le duc, merci.

SCÈNE VI

LE DUC DE RICHELIEU, MARIETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, duc, que faites-vous donc à cette fille?

LE DUC.

Je prends congé d'elle, madame la marquise, et je lui paye ses gages.

LA MARQUISE.

Allez, mademoiselle. (Mariette sort.) Il paraît que les choses vont à votre gré, monsieur le duc.

LE DUC.

Qui vous fait croire cela?

LA MARQUISE.

C'est que l'on n'est pas si généreux lorsque l'on est de mauvaise humeur!

LE DUC.

Le fait est que je ne suis pas mécontent.

LA MARQUISE.

Eh bien, duc, je vais encore augmenter vos espérances.

LE DUC.

Et comment cela?

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Belle-Isle sort d'ici.

LE DUC.

Vraiment?

LA MARQUISE.

Elle vous cherchait.

LE DUC.

Bah!

LA MARQUISE.

Et, ne vous trouvant pas...

LE DUC.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Elle a laissé...

LE DUC.

Quoi?

LA MARQUISE.

Ceci.

LE DUC.

Une lettre?

LA MARQUISE.

Une lettre.

LE DUC.

Pour moi?

LA MARQUISE.

Pour vous.

LE DUC.

Que me veut-elle?

LA MARQUISE.

Elle désire un rendez-vous.

LE DUC.

Pardieu! cela tombe à merveille, j'allais lui en demander un!

LA MARQUISE.

Vous le voyez, la fortune vient au-devant de vous.

LE DUC.

Et qui me vaut cette grâce?

LA MARQUISE.

Votre mérite, d'abord; ensuite, on lui a dit que vous aviez une grande influence sur le duc de Bourbon, et elle vient vous prier de vouloir bien l'employer en sa faveur.

LE DUC.

Comment donc! mais je suis à ses ordres; j'en ai, au reste, déjà touché deux mots.

LA MARQUISE.

Et comment avez-vous trouvé le duc?

LE DUC.

Assez mal disposé.

LA MARQUISE.

Oh! vous savez, avec de la persistance, on obtient tout de lui : le duc d'Orléans donnait, le duc de Bourbon laisse prendre.

LE DUC.

A propos, il m'a mandé?

LA MARQUISE.

Non, pas encore; mais cela ne peut tarder ; attendez-le ici.

LE DUC.

Vous me quittez?

LA MARQUISE.

J'ai quelques ordres à donner pour un déménagement; je cède cette chambre à une amie.

LE DUC.

Faites, marquise.

LA MARQUISE.

Au revoir, duc.

SCÈNE VII

LE DUC DE RICHELIEU, seul.

Voyons ce que me dit mademoiselle de Belle-Isle. (Lisant.) « M. le duc de Richelieu serait-il assez bon pour accorder le plus tôt possible à mademoiselle de Belle-Isle la faveur d'un moment d'entretien? » Mais la faveur sera pour moi, ma toute belle! Ces provinciales ont des mots d'une naïveté charmante! « Mademoiselle de Belle-Isle espère ne pas s'être trompée en comptant sur sa protection, en échange de laquelle elle lui promet une reconnaissance sans bornes.» C'est marché fait, ma belle solliciteuse; vous aurez ma protection, et j'aurai votre reconnaissance... C'est égal, le billet n'est pas tremblé, pour une ingénue... Voyons, au reste... Il y a quelque chose, dans la manière dont la marquise me sert, qui ne me paraît pas de bon aloi... Ne nous laissons pas jouer comme un enfant... La lettre m'a été remise par madame de Prie, assurons-nous qu'elle nous vient de mademoiselle de Belle-Isle. La voici.

SCÈNE VIII

LE DUC DE RICHELIEU, MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

M. le duc Richelieu...

LE DUC.

Mais je crois qu'elle tremble, Dieu me damne!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pardon, monsieur le duc, mais, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une certaine émotion à votre aspect.

LE DUC.

Et de quelle manière dois-je l'interpréter, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

D'une manière bien simple, mon Dieu ! c'est que je ne puis vous voir sans me dire que vous êtes peut-être l'homme destiné à mettre fin à tous mes malheurs. Est-ce le hasard seulement qui vous a ramené pour moi de Vienne, où vous résidiez depuis deux ans, afin que je vous rencontre à Versailles, puis à Chantilly ? Les affligés sont superstitieux, monsieur le duc, et je sais que vous ne vous défendez pas vous-même de croire aux pressentiments.

LE DUC.

Aux pressentiments, mademoiselle? Mais je serais trop ingrat si je n'y croyais point, surtout depuis trois jours; oui, oh! oui, je crois comme vous aux pressentiments, et je serai bien malheureux si les miens me trompent.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Madame la marquise a eu la bonté de vous remettre un billet.

LE DUC.

Qu'elle m'a dit être de vous. Je dois beaucoup à madame de Prie; car, sans doute, c'est elle qui vous a suggéré l'idée de vous adresser à moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Non, monsieur le duc, je veux être franche; j'y avais pensé avant qu'elle m'en parlât. Prenez-vous-en à vous-même de mon importunité; mais j'ai songé que vous ne voudriez pas sitôt me ravir les espérances conçues. Monsieur le duc, on vous dit tout-puissant; ce que je sollicite, vous le savez, c'est la liberté d'un père et de deux frères. Le bonheur de toute une famille est entre vos mains.

LE DUC.

Il ne tiendra pas à moi que votre double dévouement, mademoiselle, n'obtienne la récompense qu'il mérite; mais ce que vous sollicitez dépend d'une volonté plus haute que la mienne : je ne puis être que l'intermédiaire entre la beauté et la puissance. Veuillez me donner un placet; écrivez-le, comme vous parlez, avec votre âme, et, aujourd'hui même, je le remettrai au duc de Bourbon.

LE LAQUAIS.

Les dépêches que M. le duc de Richelieu attendait sont prêtes.

LE DUC.

Vous le voyez, il faut que je vous quitte un instant. Mille pardons, mademoiselle. Voici tout ce qu'il faut pour écrire; dans quelques minutes, je reviens.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Comment vous remercierai-je jamais?

LE DUC.

En me donnant une place parmi vos amis.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! monsieur le duc...

LE DUC.

Écrivez. (En sortant.) De cette manière, je saurai bien si le billet est d'elle.

SCÈNE IX

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, puis LA MARQUISE.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, écrivant.

Mon Dieu! que me disait-on de la cour? que je n'y trouverais que des êtres envieux et méchants!... (Elle s'interrompt pour continuer d'écrire.) Je ne me suis encore adressée qu'à deux personnes, et l'une est devenue pour moi une amie, et l'autre un frère.

LA MARQUISE, entrant et venant s'appuyer sur le fauteuil.

Que faites-vous donc, ma chère?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah! c'est vous! Vous le voyez, j'adresse un placet à M. le premier ministre.

LA MARQUISE.

Qui vous a dit d'employer ce moyen?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

M. de Richelieu.

LA MARQUISE.

Et vous envoyez ce placet directement?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Non, il se charge de le remettre.

LA MARQUISE.

Et quand cela?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Tout à l'heure il va revenir le chercher.

LA MARQUISE, à part.

Il se doute de quelque chose. (Haut.) Voyons donc comment vous vous y prenez. Oh! mais ce n'est pas comme cela, ma chère; il y a des formules d'usage que vous négligez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Seriez-vous assez bonne pour me les indiquer?

LA MARQUISE.

Je ferai mieux. Cédez-moi votre place, je vais vous l'écrire, moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! vraiment! mais ne craignez-vous pas que M. le duc de Bourbon ne reconnaisse que c'est vous-même...?

LA MARQUISE.

Croyez-vous que cela nuise à votre cause?... Voyons, donnez-moi votre place, et regardez si le duc de Richelieu ne vient pas; il est inutile qu'il sache, lui, que je vous rends ce petit service.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, ouvrant la porte latérale.

Je ne vois personne.

LA MARQUISE.

Bien. Les noms de votre père?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Charles-Louis-Auguste Fouquet de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Ses titres?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Duc de Gisors, marquis de Belle-Isle en Mer, comte des Andelys et de Vernon.

LA MARQUISE.

Et vos deux frères, quels grades occupent-ils?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

L'un est capitaine, l'autre est lieutenant des armées du roi.

LA MARQUISE.

Et ils sont en prison?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mon père depuis trois ans, mes frères depuis quinze mois.

LA MARQUISE.

C'est bien; nous rendrons la liberté à tous ces pauvres prisonniers, allez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! madame la marquise, puissiez-vous dire vrai!

LA MARQUISE.

Voilà qui est fait, tenez, et selon toutes les règles de l'étiquette.

MARIETTE, à la porte de la chambre à coucher.

Quand mademoiselle voudra prendre possession de la chambre, elle est entièrement disposée.

LA MARQUISE.

Tout à l'heure : mademoiselle attend quelqu'un ; ne vous éloignez pas.

MARIETTE.

Je serai là : si madame la marquise a besoin de moi, elle n'a qu'à sonner.

LA MARQUISE.

C'est bien, laissez-nous.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC DE RICHELIEU.

LE DUC, sur la porte, regardant les deux femmes.

Ensemble !

LA MARQUISE.

Le duc !

(Elle ouvre un livre.)

LE DUC.

Désolé de vous avoir fait attendre, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ne vous excusez pas, monsieur le duc, cette pétition est à peine finie, et, si vous voulez bien vous en charger...

LE DUC.

Certainement.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

La voici.

LE DUC, l'ouvrant.

La même écriture, le billet était d'elle. (Haut.) Vous voudrez bien, mademoiselle, m'accorder la faveur d'aller vous donner aujourd'hui même des nouvelles des tentatives que j'aurai faites.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Demandez à madame la marquise, monsieur le duc, c'est d'elle que dépend la permission.

LE DUC.

Comment cela?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Madame la marquise a la bonté de me loger au château pendant tout le temps que je resterai à Chantilly.

LE DUC.

Ah! ah!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Elle se prive de son appartement pour moi.

LE DUC.

Vraiment? Alors cette amie que vous attendiez, marquise...?

LA MARQUISE.

C'était mademoiselle, monsieur le duc : vous comprenez. il n'était ni convenable ni même prudent que mademoiselle de Belle-Isle, seule et isolée comme elle l'est, demeurât dans un hôtel.

LE DUC.

Non, sans doute; et vous avez raison, marquise, et c'est très-bien fait à vous; mais cela ne changera rien, j'espère, à nos arrangements, et vous ne me refuserez pas, marquise, la permission de rendre compte à mademoiselle de mes démarches.

LA MARQUISE.

Comment donc! elle est chez elle, et peut vous recevoir à sa volonté.

LE DUC.

Alors, mademoiselle, c'est de vous que j'implore cette grâce.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Venez quand vous voudrez, monsieur le duc; vous serez toujours attendu comme un ami et reçu comme un sauveur.

LE DUC.

Peut-être ne verrai-je M. de Bourbon qu'un peu tard.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

J'ai, depuis trois ans, veillé si souvent dans la crainte et dans les larmes, qu'il me sera doux de veiller aujourd'hui dans l'espérance et dans la joie.

LE DUC.

Ainsi donc, à ce soir, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

A ce soir, monsieur le duc.

LE DUC.

Les choses que j'aurai à vous répéter sont peut-être de celles que l'on ne peut dire devant témoins.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Je tâcherai que nous soyons seuls, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous êtes charmante.

(Mademoiselle de Belle-Isle rentre chez elle.)

SCÈNE XI

LE DUC DE RICHELIEU, LA MARQUISE.

LE DUC, allant s'appuyer sur le dossier de la chaise de la Marquise.

Ah! voilà comme vous tenez votre parole, marquise?

LA MARQUISE.

Et en quoi donc y ai-je manqué, duc?

LE DUC.

Vous promettez de me servir dans mes projets, et vous contre-minez ma première combinaison.

LA MARQUISE.

Une combinaison fondée sur la vénalité d'un maître d'auberge! fi donc! cela était trop facile et devenait indigne de vous... Ici, à la bonne heure; il n'y aura ni surprise ni trahison! il faudra obtenir, car il n'y aura pas moyen de prendre. Au reste, je ne doute pas que vous n'obteniez.

LE DUC.

Mais ni moi non plus, marquise, s'il faut vous le dire; et je vous remercie de m'avoir donné cette occasion d'avoir recours à mes anciennes ressources; je m'étais rouillé chez mes bons Allemands.

LA MARQUISE.

Vous ne perdez donc pas l'espoir de réussir, quoique je sois passée à l'ennemi?

LE DUC.

Non, si toutefois vous voulez combattre comme je le fais moi-même, loyalement.

LA MARQUISE.

Et qu'exigez-vous de ma loyauté?

LE DUC.

Le secret le plus profond d'abord.

LA MARQUISE.

C'est déjà promis.

LE DUC.

A dix heures, vous quitterez mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Je m'y engage.

LE DUC.

Enfin, de dix heures à minuit, mademoiselle de Belle-Isle demeurera seule.

LA MARQUISE.

Précisément je pars pour Paris ce soir; je précède le duc, au lieu de l'accompagner.

LE DUC.

Eh bien, c'est tout ce que je demande, moi.

LA MARQUISE.

A mon tour.

LE DUC.

C'est trop juste.

LA MARQUISE.

Vous ne mettrez aucun valet du château dans la confidence de vos projets.

LE DUC.

Aucun.

LA MARQUISE.

Vous n'emploierez ni philtre ni breuvage, comme vous l'avez fait plus d'une fois, duc.

LE DUC.

Je renonce à ce moyen.

LA MARQUISE.

Enfin, vous me remettrez la clef de cette porte secrète.

LE DUC.

Je ne demanderais pas mieux, marquise; mais, dans mon empressement à suivre mademoiselle de Belle-Isle, je l'ai oubliée à Paris.

LA MARQUISE.

Ah!

LE DUC.

C'est comme je vous le dis.

LA MARQUISE.

Votre parole d'honneur?

LE DUC.

Foi de Richelieu.

LA MARQUISE.

Vous êtes adorable d'impertinence, mon cher duc.

LE DUC.

Madame la marquise me gâte.

LA MARQUISE.

Vous permettez que je dise un mot à Mariette ?

LE DUC.

Vous permettez que je donne un ordre à Germain ?

LA MARQUISE, à la porte de droite.

Mariette !

LE DUC, à la porte de gauche.

Germain !

LA MARQUISE, à Mariette.

Faites préparer ma voiture de voyage, celle qui n'a point d'armoiries, et qu'elle attende tout attelée à la porte du parc.

MARIETTE.

Bien, madame la marquise.

(Elle rentre.)

LE DUC, à Germain.

Crève mes deux meilleurs chevaux, et que j'aie avant dix heures du soir une petite clef que tu trouveras à Paris, sur la cheminée de ma chambre à coucher, dans une coupe d'améthyste.

GERMAIN.

Cela sera fait, monsieur le duc.

(Il rentre.)

LA MARQUISE.

Vous persistez dans votre projet ?

LE DUC.

On a gagné des batailles plus désespérées.

LA MARQUISE.

Et contre de meilleurs généraux, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Je ne dis point cela ; car j'ai affaire, cette fois, à la jeunesse réunie à... l'expérience.

LA MARQUISE.

A ce soir donc, mon cher duc.

LE DUC, lui baisant la main.

A ce soir, ma chère marquise.

(Le Duc sort.)

SCÈNE XII

LA MARQUISE, seule.

Oui, monsieur le duc... Mais vous perdrez celle-ci, je vous en réponds. Ah! vous êtes parti si vite de Paris, que vous avez oublié la clef qu'aux autres voyages vous aviez si grand soin de prendre! Fat! Eh bien, faute de cette clef, vous passerez la nuit dans la rue, monsieur le duc : nous sommes au mois de juin, le temps est beau, et cela ne peut pas faire de mal à votre chère santé, qui nous est si précieuse à toutes.

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

LA MARQUISE.

Ah! venez, ma toute belle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Auriez-vous quelque chose de nouveau à me dire, madame?

LA MARQUISE.

Peut-être... Tout à l'heure, en causant avec le duc, je pensais à vous, à la longueur des démarches qu'il vous faudrait faire.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! j'aurai du courage pour tout, même pour l'attente.

LA MARQUISE.

Pauvre chère! quelle résignation! Et il y a bien longtemps que vous n'avez vu votre père?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il y a trois ans, madame!... pas depuis son entrée en prison.

LA MARQUISE.

Trois ans!... et vous n'avez pas sollicité un laissez passer pour la Bastille?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! madame, j'ai prié, supplié, et jamais on n'a voulu m'accorder cette grâce. Comprenez-vous? refuser à une fille la

faveur d'embrasser son père ! sans doute que ceux à qui je me suis adressée n'avaient point d'enfants!

LA MARQUISE.

Et vous seriez heureuse de revoir M. de Belle-Isle ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous le demandez?

LA MARQUISE.

Bien heureuse?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah!

LA MARQUISE.

La personne qui vous procurerait ce bonheur pourrait compter sur votre discrétion?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que me dites-vous là, et quelle espérance me donnez-vous, madame! Moi, moi! je pourrais revoir mon père, entrer tout à coup dans sa prison!... au moment où il me croirait loin de lui, je pourrais me jeter dans ses bras en criant : « Mon père, c'est moi!... mon père ! me voilà!... » Oh! madame, pardon! tenez, tenez, je vous le demande à genoux, que faut-il faire pour obtenir une pareille grâce ?

LA MARQUISE, la relevant.

Écoutez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah ! oui, oui, j'écoute.

LA MARQUISE.

Faites attention que nous jouons ici avec des positions et des existences.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, madame : je sais que tout ceci est grave et sérieux; ne craignez donc rien.

LA MARQUISE.

Le gouverneur de la Bastille est de mes amis; je puis vous donner une lettre pour lui.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Une lettre pour lui, madame! et avec cette lettre...?

LA MARQUISE.

Vous verrez votre père. Il vous faut deux heures et demie à peine pour aller à Paris : vous partirez à dix heures, vous arrivez à minuit et quelque chose, vous resterez jusqu'à trois

heures avec le comte de Belle-Isle, et vous serez revenue ici avant que personne soit levé encore.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Comment! ce serait pour aujourd'hui, madame? ce serait pour ce soir? je verrais cette nuit mon père, que je n'ai pas vu depuis trois ans? Oh! mais ayez pitié de moi, car c'est à me rendre folle de bonheur.

LA MARQUISE.

Tout cela cependant est à une condition que vous comprendrez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Dites, dites.

LA MARQUISE.

Songez à ce que je fais! Je prends sur moi d'ouvrir devant vous une prison d'État qui ne s'ouvre qu'à la voix du premier ministre ou devant la signature du roi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, je comprends, et je vous en remercie!

LA MARQUISE.

Ce que je fais pour vous, songez-y, je ne l'ai jamais fait pour personne. M. de Bourbon l'ignore. Jaloux de son autorité comme il l'est, il ne me pardonnerait pas de m'y être soustraite; M. de Belle-Isle est au secret le plus absolu; sa liberté, sa vie dépendent de votre fidelité à garder votre serment; une indiscrétion, et M. de Belle-Isle est perdu!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Grand Dieu!

LA MARQUISE.

Oui; rappelez-vous Fouquet : il pourrait arriver du fils comme du père! Jurez-moi donc que, tant que M. de Bourbon sera ministre, vous ne direz à personne que vous avez vu votre père. Pour tout le monde, vous aurez passé la nuit au château; songez-y bien avant de vous engager.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Madame, par ce qu'il y a de plus sacré au monde, sur la vie de mon père, je vous jure que, tant que M. le duc sera ministre, personne ne saura que j'ai revu mon père, et que, pour le revoir, j'ai quitté le château cette nuit.

LA MARQUISE.

Eh bien, voilà qui est dit. Vous n'avez pas de temps à perdre: vous prendrez une de mes voitures, des chevaux de poste

vous serez de retour à six heures du matin, et vous rentrerez par la petite porte du parc.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! madame, qu'ai-je donc fait pour tant de bontés?

LA MARQUISE.

Rien; je vous aime, voilà tout. De la discrétion!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! soyez tranquille.

LA MARQUISE.

Tenez-vous prête dans un instant.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Tout de suite.

LA MARQUISE.

Il me faut le temps de tout préparer.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pardon!

(La Marquise sort.)

SCÈNE XIV

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, puis D'AUBIGNY.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! revoir mon père, mon Dieu, quel bonheur! Oh! mais c'est un ange pour moi que la marquise!...

LE LAQUAIS, annonçant.

M. le chevalier d'Aubigny.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

D'Aubigny! et pour la première fois de ma vie, avoir un secret qui ne soit pas à nous deux! Faites entrer. (Le Chevalier entre; elle va à lui, lui tend la main.) Bonjour, Raoul.

D'AUBIGNY.

Qu'avez-vous, Gabrielle? Vous paraissez bien joyeuse!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ce que j'ai?... J'ai le cœur plein d'espoir, Raoul; car, depuis que je suis arrivée, tout semble me réussir et marcher au-devant de moi. Ah! nous sauverons mon père, nous sauverons mes frères, et nous serons doublement heureux: heureux de notre amour, heureux de leur bonheur. Remerciez Dieu par votre joie, au lieu de l'irriter par vos doutes. Quant à moi, je ne puis vous en dire davantage, mais je prie, je crois et j'espère.

D'AUBIGNY.

Oh! mon Dieu, comment se fait-il que, lorsque vous êtes si confiante et si heureuse, je sois si froid et si triste, moi? Vous voyez tout à travers l'espérance; moi, je vois tout à travers la crainte! Je ne sais pourquoi, mais je suis faible comme un enfant. Vous parlez de toutes ces choses qui viennent au-devant de vous et qui vous rassurent; elles m'effrayent, moi. Vous les croyez mues par une puissance supérieure et bienfaisante; je tremble qu'elles ne tiennent à un pouvoir humain et fatal! C'est peut-être une folie, Gabrielle; mais c'est une folie qui fait bien mal et qui mérite qu'on la plaigne à l'égal d'un malheur réel.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah! vous êtes ingrat envers la Providence, Raoul, dans ce moment-ci surtout.

D'AUBIGNY.

Et qu'a-t-elle donc fait pour vous? Dites-moi cela, Gabrielle; voyons, je ne demande pas mieux que d'être rassuré : sur qui comptez-vous pour des jours meilleurs?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Sur madame de Prie, d'abord! qui a été si bonne et si charmante pour moi, qu'elle me traite en amie et presque en sœur... Vous le voyez, elle n'a pas même voulu permettre que je continue d'habiter un hôtel: quelles précautions plus grandes aurait prises une mère pour sa fille?

D'AUBIGNY.

Eh bien, que voulez-vous! les impressions, comme je vous le disais, dépendent sans doute du moment où on les reçoit: il n'y a pas jusqu'à la bonté de madame de Prie qui ne m'inquiète. Vous ne lui avez point parlé de notre mariage, Gabrielle?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

N'est-ce point un secret?

D'AUBIGNY.

Eh bien, gardez-le, surtout ici... J'ai tout lieu de croire que, si la marquise l'apprenait, cela pourrait changer peut-être ses dispositions à votre égard. Mais, dites-moi, n'avez-vous vu que la marquise aujourd'hui?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! si fait, Raoul: j'ai vu une autre personne, sur laquelle

je compte encore plus que sur la marquise; car elle n'a pas les mêmes craintes de se compromettre.

D'AUBIGNY.

Puis-je demander son nom?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Sans doute; car son nom n'est point un secret.

D'AUBIGNY.

Enfin?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

C'est M. le duc de Richelieu.

D'AUBIGNY.

Le duc de Richelieu!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Qu'avez-vous?

D'AUBIGNY.

Le duc de Richelieu! vous l'avez donc vu aujourd'hui?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il n'a presque pas quitté le château.

D'AUBIGNY.

Qu'y faisait-il?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il a travaillé une partie de la journée avec M. le duc.

D'AUBIGNY.

Et vous devez le revoir encore?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il m'avait dit qu'il me rendrait compte peut-être d'une démarche qu'il devait tenter.

D'AUBIGNY.

Gabrielle!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mon Dieu, vous m'effrayez.

D'AUBIGNY.

Connaissez-vous cet homme auquel vous vous êtes adressée?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je le connais comme tout le monde le connaît; qui ne connaît pas M. de Richelieu?

D'AUBIGNY.

Et, le connaissant, vous pouvez espérer que la protection qu'il vous accorde est désintéressée?

MADRMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul! peut-être ai-je tort, mais, je vous l'avouerai, je ne sais pas voir ainsi le mal à travers le bien. M. de Richelieu

ne s'est offert jusqu'à présent à moi que comme un ami ; s'il se présente sous un autre aspect, vous avez bien, je le présume, assez de confiance en moi pour croire que, si puissante que soit l'influence du duc, j'y renoncerai dès que sa protection pourra compromettre un honneur qui n'est plus à moi seule et un nom que je vais échanger contre le vôtre.

D'AUBIGNY.

Oh ! c'est que, dans votre innocence, vous ignorez ce que c'est que cet homme, Gabrielle... Les âmes les plus pures se sont ternies au souffle de son amour : il n'y a pas une réputation à laquelle il ait touché sans y laisser une tache. Une fois sa résolution prise, aucun moyen ne lui coûte pour arriver au but qu'il s'est proposé ; et quelques-uns des moyens qu'il a employés eussent peut-être coûté cher à des hommes moins puissants que lui... Tenez, Gabrielle, vous voyez ce que je souffre ; eh bien, ayez pitié de moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que faut-il que je fasse, Raoul ?... Tout ce que vous demanderez, je suis prête à le faire. Dites.

D'AUBIGNY.

Promettez-moi de ne pas recevoir M. le duc de Richelieu ce soir.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vous le promets.

D'AUBIGNY.

De ne pas le voir autre part qu'ici.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vous le promets encore.

D'AUBIGNY.

Je compte sur votre parole, Gabrielle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et vous avez raison.

D'AUBIGNY.

C'est que, si vous y manquiez, vous ne savez pas ce qu'il en résulterait de malheurs pour nous deux.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Comment cela ?

D'AUBIGNY.

Je ne puis vous le dire... Mais enfin vous m'avez promis... vous me promettez encore de ne pas voir le duc de Richelieu ce soir, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vous l'ai promis, je vous le promets encore; êtes-vous plus tranquille maintenant?

D'AUBIGNY.

Oui.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien, alors, Raoul, laissez-moi.

D'AUBIGNY.

Déjà?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il est tard.

D'AUBIGNY.

Dix heures à peine.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

J'ai des lettres à écrire, je suis fatiguée..: Puis, pour moi, est-il convenable que vous restiez plus longtemps?

D'AUBIGNY.

Vous deviez bien recevoir M. le duc de Richelieu, s'il était venu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

M. le duc de Richelieu est un étranger: je n'aime pas M. de Richelieu, et je vous aime, vous, Raoul.

D'AUBIGNY.

Vous m'aimez, et vous m'éloignez ainsi, lorsque, sans inconvénients, vous pourriez me donner une heure encore!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Une heure? Ah! impossible, Raoul... Écoutez, Raoul, je vous en prie.

D'AUBIGNY.

Vous me priez pour que je m'en aille! mais, mon Dieu, que se passe-t-il donc?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il ne se passe rien; que voulez-vous qu'il se passe? Est-ce donc une chose si étrange, qu'après une nuit de voyage et une journée de fatigue, je désire prendre quelque repos?... Seriez-vous jaloux, Raoul?... mais de quoi? Je ne vous ai jamais vu ainsi... Tenez, voilà dix heures qui sonnent.

D'AUBIGNY.

Je me retire, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mademoiselle! Ah! vous êtes cruel, savez-vous? Vous me

voyez heureuse, et, comme vous n'êtes point habitué à me voir ainsi, ma joie vous inquiète, et vous voulez me rendre à ma tristesse accoutumée... Oh! mais c'est bien facile, allez! il ne faudra qu'un mot de vous pour cela; il ne faudra qu'une inflexion de voix dans laquelle percera le doute ou la douleur... Tenez, Raoul!... eh bien, me voilà aussi triste que vous le vouliez; êtes-vous content?

D'AUBIGNY.

Pardon, Gabrielle, pardon! mais je vous aime tant, que je ne puis croire à mon bonheur; il me semble que tout nous est ennemi, que tout cherche à nous désunir... Pardon, je me retire... j'ai tort.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Au revoir, Raoul.

D'AUBIGNY.

A quelle heure pourrai-je me présenter demain?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

D'aussi grand matin que vous voudrez. A huit heures, par exemple.

D'AUBIGNY.

Adieu, adieu. Vous ne recevrez pas le duc?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mais soyez donc tranquille!...

D'AUBIGNY.

Adieu!

(Il sort.)

SCÈNE XV

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, puis LA MARQUISE.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il est parti... Qu'il m'en coûtait de le renvoyer ainsi, sans pouvoir lui dire ce qui me rend si heureuse! (Allant à la porte de gauche.) Madame la marquise! madame la marquise!

LA MARQUISE.

Me voici.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Voici la lettre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

La voiture?

LA MARQUISE.

Est prête.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Les chevaux?

LA MARQUISE.

Sont attelés...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Par où faut-il que je passe?

LA MARQUISE.

Suivez Mariette.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah! madame! madame! comment reconnaître jamais?...

LA MARQUISE.

Par le secret le plus absolu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pouvez-vous en douter!

LA MARQUISE.

Si j'en doutais, je ne ferais pas pour vous ce que je fais en ce moment.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Adieu.

(Mademoiselle de Belle-Isle sort.)

SCÈNE XVI

LA MARQUISE, UN LAQUAIS, puis LE DUC DE RICHELIEU.

LA MARQUISE.

La voilà partie enfin! Dix heures un quart... il était temps: je suis sûre que M. de Richelieu doit déjà être en campagne. Fortifions-nous. (Elle sonne, le Laquais paraît.) Fermez les contrevents de cette fenêtre. (A part.) L'admirable chose, que de combiner à la fois une bonne action et une vengeance! (Au Laquais.) Vous ne voyez personne dans la rue?

LE LAQUAIS.

Il me semble que j'aperçois un homme enveloppé dans un manteau.

LA MARQUISE, à part.

Un manteau au mois de juin, ce doit être lui. (Au Laquais.) Fermez.

LE LAQUAIS.

Madame la marquise a-t-elle d'autres ordres à me donner?

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Belle-Isle est très-peureuse : vous veillerez dans l'antichambre jusqu'au jour, et vous n'ouvrirez à personne.

LE LAQUAIS.

Madame la marquise sera obéie.

LA MARQUISE.

Bien : pour plus de sûreté, barricadons la porte; il y a bien encore les cheminées, mais elles sont grillées.

LE LAQUAIS, à travers la porte.

Voici M. le duc de Richelieu qui monte le grand escalier.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas plus pour lui que pour les autres. Écoutant.) C'est bien... Oui, on dort... A merveille! le voilà qui se retire; nous ne tarderons pas à entendre quelque chose à cette fenêtre. Monsieur le duc, je vous ai tenu parole : je n'ai rien dit; j'ai quitté mademoiselle de Belle-Isle à dix heures... et mademoiselle de Belle-Isle sera seule de dix heures à minuit... C'est à vous de courir après elle et de la rejoindre sur la grande route. Eh! mais... est-ce que je n'entends pas, dans le petit escalier...? Si fait; je ne me trompe pas, c'est lui; il avait la clef!

(Elle souffle les bougies.)

LE DUC.

Quand on vous refuse une porte, il faut bien passer par l'autre.

LA MARQUISE, à part.

Si j'appelle, il fera scandale, M. le duc de Bourbon saura tout, et je suis perdue alors... Il n'y a qu'un moyen pour qu'il ne fasse pas de bruit, lui, c'est de n'en pas faire, moi.

LE DUC.

Ma foi, Germain est un homme précieux : vingt lieues en deux heures un quart. Deux chevaux crevés... pour une clef! Nuit close, à merveille! Heureusement qu'à tout hasard j'ai écrit la lettre d'avance. J'ai vu, en venant, contre la muraille,

juste au-dessous de cette fenêtre, un individu enveloppé dans son manteau : ce doit être mon homme. (La pendule sonne dix heures et demie.) Dix heures et demie... Il est à son poste, et moi, je suis au mien. Remplissons les conditions arrêtées. (Il va à la fenêtre et l'ouvre sans bruit.) Dites donc, monsieur, monsieur!... l'homme au manteau!... dites donc!... par ici, s'il vous plaît... La, bien... Si vous connaissez par hasard le chevalier d'Aubigny, ayez la bonté de lui faire remettre ce billet de la part de M. le duc de Richelieu. La... (Il jette le billet par la fenêtre et referme les volets.) J'ai rencontré la voiture de la marquise. Mademoiselle de Belle-Isle est maintenant seule ici ! Allons!

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE

D'AUBIGNY, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Mais, monsieur le chevalier, il n'est que sept heures du matin, et personne n'est levé encore.

D'AUBIGNY.

N'importe, j'entre toujours; il faut que je parle à mademoiselle de Belle-Isle aussitôt qu'elle sera réveillée. (Le Laquais sort.) Y serait-il encore? Je suis resté jusqu'au jour à l'attendre et je ne l'ai pas vu sortir. J'en suis à me demander si je ne fais pas un rêve terrible! Mais non, tout est bien réel... Voilà la chambre où je l'ai quittée hier, la fenêtre par laquelle il a jeté le billet, la rue où je suis resté... Oh! mon Dieu! mon Dieu! je n'y puis croire encore... Gabrielle me tromper! Oh! impossible!

SCÈNE II

D'AUBIGNY, MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

MADEMOISELE DE BELLE-ISLE.

C'est vous, Raoul! j'ai entendu votre voix et je suis venue.

D'AUBIGNY.

Déjà levée !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

N'aviez-vous pas dit que vous seriez ici de bonne heure?

D'AUBIGNY.

Oui, j'en conviens; mais comment, ayant si grande hâte de m'éloigner hier au soir, êtes-vous si pressée de me revoir ce matin?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous y pensez encore, Raoul ?

D'AUBIGNY.

Oui, que voulez-vous! on n'est point maître de ses pensées. Ce souvenir m'est revenu dans la nuit et j'ai été horriblement tourmenté.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Tourmenté! et de quoi ?

D'AUBIGNY.

Mais de cette fatigue si grande, qu'elle vous faisait désirer que je me retirasse.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous me répondez ce matin d'une étrange manière. On dirait que vous êtes inquiet, préoccupé. De quoi ? qu'avez-vous ? Voyons !

D'AUBIGNY.

Moi ? Rien ! je ne vous ferai pas le moindre reproche ; vous avez un air de bonheur et de joie !... Avez-vous encore de nouveaux motifs d'espoir?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, j'ai fait un beau rêve, j'ai rêvé qu'un bon génie m'emportait sur ses ailes et m'ouvrait les portes de la Bastille : je revoyais mon père, il me pressait sur son cœur, il me couvrait de baisers ; il me parlait de vous, Raoul, de notre mariage retardé si longtemps, et il se consolait de sa captivité en pensant que j'allais avoir en vous un ami et un soutien ! Oh ! c'est

un rêve merveilleux, comme vous voyez, et qui, tout éveillée que je suis, me laisse un souvenir plein d'espérance.

D'AUBIGNY.

Eh bien, moi aussi, Gabrielle, j'ai fait un rêve.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous, Raoul ?

D'AUBIGNY.

Oui, moi !... mais moins heureux que le vôtre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et c'est ce rêve qui vous rend triste ?

D'AUBIGNY.

Oui; car j'ai rêvé qu'hier, en me quittant, et malgré la promesse que vous m'aviez faite, vous aviez reçu M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que voulez-vous dire?

D'AUBIGNY.

Rien; vous m'avez raconté votre rêve, je vous raconte le mien, voilà tout.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et après?

D'AUBIGNY.

Moi, dans mon rêve toujours, j'étais dans la rue, en face de cette fenêtre, lorsque cette fenêtre s'ouvrit; un homme alors parut sur le balcon, et me jeta un billet, et, chose étrange, qui fait que mon rêve m'a laissé une impression de réalité plus grande encore que le vôtre peut-être, c'est que ce billet... ce billet, Gabrielle, je l'ai retrouvé en me réveillant, et le voici.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Le voici ?

D'AUBIGNY.

Oui, lisez.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, lisant.

« Il est onze heures du soir; je suis dans l'appartement de mademoiselle de Belle-Isle; je vous dirai demain à quelle heure j'en suis sorti.

» Duc de Richelieu. »

Qu'est-ce que cela veut dire?

D'AUBIGNY.

Cela veut dire, mademoiselle, que M. le duc de Richelieu a

proposé hier matin, en vous voyant passer, un pari infâme, et qu'il l'a gagné.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je ne vous comprends pas.

D'AUBIGNY.

Eh bien, je vais me faire comprendre: M. de Richelieu, que vous aviez promis de ne pas recevoir, M. de Richelieu, vous l'avez reçu; il est venu hier après que j'ai été parti. M. de Richelieu était avec vous dans cette chambre; M. de Richelieu a ouvert cette fenêtre, et, par cette fenêtre, il a jeté ce billet. Comprenez-vous maintenant?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que me dites-vous là!

D'AUBIGNY.

Ce que vous savez aussi bien que moi, sans doute! Seulement, ce que vous ignorez, c'est que j'étais prévenu de tout, c'est que j'étais là, devant cette fenetre, moi. C'est que j'y suis resté jusqu'au jour, attendant qu'il sortît; car votre honneur m'est encore assez cher pour que je ne permette pas qu'un pareil secret reste à la fois connu de deux hommes. Ah! voilà donc pourquoi vous étiez si troublée hier! voilà pourquoi vous étiez pressée que je partisse! voilà pourquoi vous aviez besoin d'être seule! Seule!... Ah! voyez-vous, j'ai rôdé toute la nuit autour du château; car, si j'avais pu trouver une porte ouverte, si, j'avais pu arriver jusqu'ici! savez-vous, Gabrielle, que je vous aurais tués tous les deux, oui, tous les deux! lui comme vous, vous comme lui, quand je vous eusse vue à mes pieds, à genoux et les mains jointes?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mais il faut que vous soyez insensé pour me dire de pareilles choses. Moi, j'ai reçu M. le duc de Richelieu après votre départ? M. de Richelieu a passé la nuit ici? Ah çà! mais êtes-vous le chevalier d'Aubigny? suis-je mademoiselle de Belle-Isle? Est-ce vous qui me parlez ainsi, à moi, à moi, votre fiancée, à moi qui, dans trois jours, dois porter votre nom? Mais c'est affreux, cela, Raoul!

D'AUBIGNY.

Aussi j'ai eu peine à le croire, allez! il m'a fallu le témoignage de mes yeux! et encore! oui, Gabrielle, oui, j'avais une telle confiance en vous, que, si mes yeux n'avaient fait que voir, j'aurais dit que mes yeux se trompaient, et j'aurais

douté, je crois! mais ce billet, Gabrielle, comment me l'expliquerez-vous?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que voulez-vous que je vous réponde? Je ne me l'explique pas à moi-même! Quelqu'un ne peut-il pas être entré ici à mon insu?

D'AUBIGNY.

Sans que vous l'entendiez, un homme est entré ici? Par où? qui lui a ouvert? Les portes sont bien gardées; tout à l'heure on ne voulait pas me laisser passer, moi! Oh! Gabrielle! Gabrielle! voici ce qui est arrivé, voyez-vous! et je vais vous le dire, moi! La fille vous a fait oublier l'amante: vous avez vu devant vous deux hommes, dont l'un pouvait rendre la liberté à votre père, et dont l'autre ne pouvait que mourir sur un mot de vous. Celui qui pouvait le plus a mis sa protection à prix.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Monsieur!

D'AUBIGNY.

Je ne dis pas que vous soyez coupable, Gabrielle; je dis que vous n'avez pas osé refuser au duc le rendez-vous qu'il vous a demandé; je dis que vous l'aurez reçu ici, n'est-ce pas? et que, dans un moment où vous l'aurez quitté, il aura écrit ce billet et l'aura jeté par la fenêtre. Voilà ce que je dis, Gabrielle. Eh bien, avouez-moi cela, et je vous pardonne.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Merci, Raoul; car je vois que vous m'aimez tant, que vous cherchez à vous tromper vous-même; mais je n'accepte pas le moyen que vous m'offrez! Après la promesse que je vous avais faite, si j'avais reçu M. le duc de Richelieu, je serais impardonnable; mais il ne m'a pas demandé de rendez-vous; mais je ne lui en ai pas donné; mais je ne l'ai pas vu, et j'ai un moyen bien simple de vous prouver tout cela.

D'AUBIGNY.

Lequel?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ce billet est du duc, dites-vous?

D'AUBIGNY.

Il me l'a jeté lui-même par la fenêtre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vais faire prier M. le duc de Richelieu de passer ici,

vous vous cacherez là, je le recevrai dans cette chambre, vous entendrez notre conversation sans en perdre une syllabe; et, si M. de Richelieu m'a vue depuis hier huit heures du soir, je vous permets de croire tout ce que vous voudrez, Raoul.

D'AUBIGNY.

Oh! je n'aurais pas osé vous demander cela, Gabrielle; mais vous me l'offrez, j'accepte... Il y a dans tout ceci quelque mystère d'infamie que je ne puis comprendre!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien, ce mystère s'éclaircira, soyez tranquille. Seulement, Raoul, pas un mouvement, pas un mot qui puisse faire soupçonner que vous êtes là!

D'AUBIGNY.

Sur l'honneur.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Fou que vous êtes!...

D'AUBIGNY.

Oh! vous n'aurez pas de peine à me convaincre, allez! Non, il n'est pas possible, avec ce charme dans la voix, avec cette pureté dans les yeux, non, il n'est pas possible que vous me trompiez, et je vous crois déjà.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

N'importe : vous me croirez mieux encore quand j'aurai envoyé chercher le duc, n'est-ce pas?

LE LAQUAIS, annonçant.

M. le duc de Richelieu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

C'est le ciel qui l'envoie. (Au Laquais.) Dans un instant. (A Raoul.) Entrez dans cette chambre, Raoul, et rappelez-vous votre promesse!

D'AUBIGNY.

Votre main, Gabrielle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous mériteriez...

D'AUBIGNY

Votre main.

(Elle la lui donne, il y pose les lèvres, et entre dans le cabinet.)

SCÈNE III

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, LE DUC DE RICHELIEU.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous arrivez à merveille, monsieur; entrez, je vous prie.

LE DUC.

Salut à ma toute charmante, chez laquelle je me présentais ce matin presque sans espérance de la trouver visible, et qui veut bien cependant me recevoir à cette heure.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

J'allais vous envoyer chercher, monsieur.

LE DUC, voulant baiser la main de mademoiselle de Belle-Isle.

Ah! mais voilà qui me comble!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc!...

LE DUC.

Eh bien?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pardon... mais j'ai une explication grave et sérieuse à vous demander, une explication qui touche mon honneur!

LE DUC.

Votre honneur! et qui oserait y porter atteinte, mademoiselle? Parlez, je suis là si on l'attaque... Parlez donc!... je vous écoute.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Il s'agit d'un pari que vous auriez fait, monsieur le duc.

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui, mademoiselle; il faut bien que je l'avoue; oui! mais je vous aimais, mademoiselle, avant de faire ce pari. Du moment que je vous avais aperçue, j'avais senti que mon cœur n'était plus à moi; je vous avais suivie de Paris à Versailles, et de Versailles à Chantilly!... J'étais venu ici pour vous... pour vous seule, je vous le jure... On m'a proposé un pari... deux autres fous comme moi!... vous n'en étiez pas l'objet, votre nom n'avait pas été prononcé dans ce pari; il devait porter sur la première personne qui passerait!... Vous avez passé... mon honneur était engagé; le hasard a fait que mon amour s'est trouvé de moitié avec mon honneur... Voilà la vérité, mademoiselle, la vérité toute entière. Si j'ai

commis une faute, elle est involontaire, et j'espère que vous me la pardonnerez!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, certes, monsieur le duc, je vous pardonnerai cette faute, quoiqu'il soit étrangement cruel, convenez-en, lorsqu'on a perdu dignités, rang, fortune, lorsqu'il ne reste plus de tout cela qu'une réputation sans tache, convenez, dis-je, qu'il est cruel de voir cette réputation, qui devrait être respectée à l'égal d'une chose sainte, passer comme un jouet aux mains de courtisans désœuvrés, qui, ne pouvant la briser, tentent au moins de la ternir. Eh bien, monsieur le duc, oui, en faveur de tout ce que vous avez fait pour moi, quoique maintenant je connaisse la véritable source de cette bienveillance et de cette bonté que je croyais désintéressées et pures, oui, je vous pardonnerai ce pari; mais à une condition cependant! vous m'expliquerez comment ce billet a été jeté hier au soir par cette fenêtre, entre dix et onze heures du soir... Voyez, monsieur, lisez...

LE DUC.

C'est inutile... Je connais ce billet.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Comment! vous le connaissez?

LE DUC.

N'est-il pas de mon écriture? D'ailleurs, je voudrais nier, que la signatnre est là.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous avez écrit ce billet?

LE DUC.

Je l'avoue.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et vous l'avez jeté par cette fenêtre?

LE DUC.

Par cette fenêtre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et à qui?

LE DUC.

Le sais-je, moi? A celui qui l'attendait, sans doute.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous étiez ici, dans cette chambre?

LE DUC.

Certainement!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mais vous y étiez sans moi?

LE DUC.

Comment, sans vous?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous y étiez avec moi?

LE DUC.

Mais sans doute.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Avec moi?

LE DUC.

Avec vous.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous mentez, monsieur le duc.

LE DUC.

Je mens, moi?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, vous; et impudemment encore!...

LE DUC.

Pardon, mademoiselle; mais, lorsqu'une femme parle ainsi à un homme, il ne peut répondre qu'en se retirant.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, l'arrêtant.

Oh! non! non! vous ne sortirez pas ainsi!... Parce que vous vous appelez Richelieu, parce que vous êtes deux fois duc et deux fois pair, il ne vous sera pas permis, monsieur, pour gagner un misérable pari où vous croyez votre honneur engagé, il ne vous sera pas permis de calomnier une femme, et, quand cette femme a tout perdu, excepté l'amour d'un homme qu'elle aime, de lui faire, par cette calomnie, perdre l'amour de cet homme! Oh! j'en appellerai à votre dignité, à votre honneur, qui fait fausse route, et qui peut se perdre, monsieur le duc; et vous direz la vérité... oui, la vérité; oui, et cela ici, devant moi! devant moi que vous avez offensée... Et cette vérité, vous hésiterez d'autant moins à la dire que je ne suis qu'une femme, et qu'on ne pourra pas supposer que c'est la crainte qui vous fait revenir sur ce que vous aviez avancé.

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui, j'ai eu tort; j'aurais dû avoir l'air de perdre. Voyons, voulez-vous que j'écrive au chevalier? Je lui dirai que j'ai trouvé cette porte fermée par exemple, et que, par conséquent, cette lettre que j'ai jetée d'ici par la fenêtre ne

signifie rien! Voulez-vous enfin que je lui avoue que j'ai perdu?... Tout ce que vous voudrez, je suis prêt à le faire. A Dieu ne plaise que manque, par ma folle vanité, un mariage auquel tient, dites-vous, votre bonheur! je sacrifierai le mien! C'est bien le moins que je vous doive!...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc, il y a quelque chose d'infernal dans ce que vous me dites!... C'est vrai!... Mais je ne pensais pas que la perversité pût aller si loin! Non, monsieur, non! non! ce n'est pas une lettre que je demande! non! c'est un aveu que j'exige! un aveu ici, un aveu à l'instant même... un aveu que tout ce que vous avez dit jusqu'ici est faux! que vous l'avez dit au mépris de la vérité! à l'oubli de votre nom! à la honte de votre honneur! Je veux que vous disiez que vous m'avez calomniée, monsieur! oui, lâchement calomniée... Je ne mesure pas les mots, je les dis comme mon indignation me les inspire... Oui, vous avouerez tout cela... Et je ne réponds pas que je ne vous mépriserai plus; mais je vous promets que je vous pardonnerai!

LE DUC, à demi-voix.

Je comprends: que ne me disiez-vous par un signe que quelqu'un nous écoutait, que quelqu'un était caché?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, à haute voix.

Personne n'est caché, monsieur! personne ne nous écoute; il n'y a ici que moi... Répondez donc à moi!

LE DUC.

Eh bien, s'il n'y a ici que vous, si je ne dois répondre qu'à vous, je vous dirai alors que je croyais connaître les femmes, et que j'étais un grand sot; que, chaque jour, elles m'apprennent quelque chose de nouveau, à moi qui, chaque jour, crois n'avoir plus rien à apprendre, et qu'à vous particulièrement était réservé l'honneur de me donner la leçon la plus complète que j'aie jamais reçue!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Assez, monsieur le duc; sortez!

LE DUC.

J'obéis, mademoiselle; mais je n'ai pas perdu tout espoir, je me présenterai ce soir, à la même heure qu'hier, et peut-être serai-je mieux reçu que ce matin.

(Il salue et sort.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! oh! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE IV

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY, ouvrant la porte du cabinet.

Eh bien?...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh!

D'AUBIGNY.

J'ai fait ce que vous m'aviez dit de faire. Je me suis caché, j'ai écouté, j'ai entendu, et, malgré tout cela, j'ai tenu parole en ne paraissant pas... Êtes-vous contente?

(Il traverse la scène pour sortir.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, l'arrêtant.

Raoul!

D'AUBIGNY.

Oh! laissez-moi!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul!... écoutez!... oui, vous aviez raison de craindre hier; oui, vos pressentiments étaient fondés; oui, il y a une fatalité contre nous... contre nous! car elle vous atteint aussi bien que moi, Raoul; mais vous ne me quitterez pas de cette manière. Il y a dans tout ceci quelque chose d'infâme, une machination dont je suis victime... et qui vient je ne sais d'où... une haine invisible enfin, qui m'enveloppe et qui m'étouffe!... Raoul, il est impossible que ma voix soit devenue tout à coup sans puissance sur vous! il est impossible que vous soyez convaincu que j'ai oublié en une heure les principes de toute une vie! Raoul, il est impossible que, d'hier à aujourd'hui, je sois devenue une infâme... Oh! mais, si l'on venait me dire, à moi, que vous avez commis une lâcheté ou un crime... fui dans un combat ou assassiné quelqu'un, quelle que fût la personne qui me dît cette chose!... non, je vous le jure, Raoul, je ne la croirais pas!...

D'AUBIGNY.

Mais enfin le duc... le duc est entré d'abord ici, madame!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je ne le nie point.

D'AUBIGNY.

De ce boudoir, il est passé dans cette chambre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Cela se peut.

D'AUBIGNY.

Ah! vous l'avouez donc, enfin?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, je l'avoue: mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir!...

D'AUBIGNY.

Alors, vous n'étiez donc pas dans cette chambre? vous avez donc passé la nuit dans un autre appartement?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul, j'ai fait un serment terrible; Raoul, je ne puis rien vous dire, j'ai juré!...

D'AUBIGNY.

Mais n'y a-t-il pas quelqu'un enfin qui, par pitié pour vous et pour moi, puisse vous relever de votre serment?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, vous avez raison, et c'est une inspiration du ciel; oui, lorsqu'elle verra de quelle infamie je suis accusée, elle permettra que je vous dise tout, et vous verrez alors, vous verrez! (Elle sonne, Mariette paraît.) Madame la marquise de Prie, madame la marquise, où est-elle? Dites-lui que j'ai besoin de la voir à l'instant même, que je la supplie de venir... Allez.

MARIETTE.

Madame la marquise est partie pour Paris ce matin avec M. le duc de Bourbon, et ne sera de retour ici que ce soir.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! mais c'est une fatalité atroce!... Raoul, attendez à ce soir... Ce soir, vous saurez tout. (Il fait un mouvement pour sortir, elle l'arrête.) Raoul, ne vous en allez pas... Raoul, je vous jure...

D'AUBIGNY.

Oui, vous avez raison, c'est une fatalité. Hier, à midi, vous quittez l'hôtel pour habiter le château; hier au soir, je viens, et, pour la première fois, ma présence vous gêne, et vous désirez que je vous quitte; je vous fais jurer que vous ne verrez pas le duc : derrière moi, il entre; il y a une heure, vous niez qu'il soit venu, et maintenant vous avouez qu'il est possible qu'il soit resté jusqu'à trois heures du matin dans

cette chambre. Vous n'étiez pas, dites-vous, dans cet appartement, et vous ne pouvez pas me dire où vous étiez; un serment vous lie, vous avez juré : c'est un engagement sacré, quoique inattendu; mais une personne peut vous relever de ce serment, une seule! cette personne n'est plus à Chantilly. Vous avez raison, c'est une fatalité étrange, si étrange vraiment, que c'est à n'y pas croire, et que je n'y crois pas!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que voulez-vous que je vous dise? Oui, oui, toutes les preuves sont contre moi; oui, il s'agirait de ma tête, que ma tête tomberait comme tombera peut-être mon honneur! mais ma tête serait près de tomber, que je ne manquerais pas au serment que j'ai fait. Agissez donc selon votre conviction, Raoul, je ne vous retiens plus.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

D'AUBIGNY, faisant un mouvement pour sortir, puis revenant.

Écoutez, Gabrielle, je sais que cet homme a, pour arriver à son but, quel qu'il soit, des moyens mystérieux et inconnus. Eh bien, avouez que cet homme vous a donné quelque philtre, quelque boisson narcotique, quelque breuvage empoisonné et maudit! avouez qu'il est entré ici pendant que vous dormiez, et que vous ne vous êtes réveillée que trop tard... Avouez cela, et cela ne m'ôtera rien de mon amour, cela ne changera rien à notre avenir; je le tuerai, et voilà tout. Tenez, avouez-moi cela, Gabrielle, je l'aime mieux, car alors je comprendrai tout... Mais ne venez pas me parler d'absence impossible, de serment auquel je ne crois pas!... Vous le voyez bien, mon Dieu, je ne demande pas mieux que de vous aimer toujours, moi! je vous ouvre un moyen facile... Eh bien, si vous m'avez trompé, si vous êtes coupable, employez-le! Oui, il a usé de ruse ou de force, n'est-ce pas? c'est un homme infâme, et je ne dois m'en prendre qu'à lui et ne me venger que de lui? Oh! mais dites-moi donc quelque chose que je puisse croire, quelque chose qui ait l'apparence d'une vérité, si vous ne voulez pas que je meure fou en vous maudissant, en maudissant Dieu! Tenez, au nom du ciel, tenez, à genoux, Gabrielle! voyez, voyez, c'est moi qui vous prie... J'attends... Parlez, j'écoute.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je ne puis rien vous dire que ce qui est, Raoul. Je n'ai pas vu M. le duc de Richelieu depuis hier à huit heures du soir.

D'AUBIGNY.

Oh! ceci est trop fort, madame, et je sais ce qui me reste à faire.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vous supplie...

D'AUBIGNY.

Oh! laissez-moi, madame, laissez-moi!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul! Raoul! oh!

D'AUBIGNY.

Une dernière fois, voulez-vous m'avouer la vérité?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je ne puis rien vous dire.

D'AUBIGNY.

Que le ciel vous pardonne alors! mais ce que je sais bien, moi, c'est que je ne vous pardonnerai pas.

(Il s'élance dehors.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, tombant à genoux.

Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

ACTE QUATRIÈME

Un salon communiquant avec une salle de bal.

—

SCÈNE PREMIÈRE

D'AUMONT, D'AUVRAY, CHAMILLAC, et QUELQUES AUTRES SEIGNEURS, à une table de pharaon placée à droite du spectateur; DEUX AUTRES JEUNES SEIGNEURS, jouant aux dés à une table à gauche; LA MARQUISE, LE DUC DE RICHELIEU, se promenant.

LE DUC.

C'est à n'y rien comprendre, ma parole d'honneur! elle m'a soutenu avec un aplomb miraculeux qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire.

LA MARQUISE.

Mais, enfin, comment êtes-vous entré dans le boudoir?

LE DUC.

Eh! par la porte secrète, donc!

LA MARQUISE.

Vous m'aviez donné votre parole d'honneur que vous n'en aviez pas la clef.

LE DUC.

C'était vrai; mais je l'ai envoyé chercher.

LA MARQUISE.

A Paris?

LE DUC.

A Paris.

LA MARQUISE.

En deux heures? Mais c'est fabuleux!

LE DUC.

En deux heures quatorze minutes; Germain m'a crevé mes deux meilleurs chevaux, Turenne et Romulus; j'en suis pour mille louis.

LA MARQUISE.

Vous êtes le gentilhomme le plus magnifique que je connaisse?

LE DUC.

Eh bien, marquise, voulez-vous que je vous avoue une chose?

LA MARQUISE.

Avouez.

LE DUC.

Eh bien, parole d'honneur, je ne les regrette pas!

LA MARQUISE.

Ah! duc, voilà un mot dont je me souviendrai toute ma vie. Eh bien, maintenant, à mon tour, je vais vous dire une chose.

LE DUC.

Attendez donc, je n'ai pas fini.

LA MARQUISE.

Achevez, c'est trop juste.

LE DUC.

Vous perdiez le plus beau de l'histoire.

LA MARQUISE.

Il est difficile cependant qu'elle soit plus complète que cela.

LE DUC.

Si fait, elle est plus complète; car celui contre lequel j'ai parié...

LA MARQUISE.

Eh bien?

LE DUC.

Eh bien, c'est le chevalier d'Aubigny.

LA MARQUISE.

Le chevalier d'Aubigny?

LE DUC.

Attendez donc encore!...

LA MARQUISE.

Mais c'est une histoire des *Mille et une Nuits* que vous me racontez là!

LE DUC.

Lequel chevalier d'Aubigny devait épouser dans trois jours mademoiselle Gabrielle de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Ah! vraiment?

LE DUC.

Foi de gentilhomme!

LA MARQUISE.

Quand je vous disais que ces Belle-Isle étaient mes ennemis!

LE DUC.

Maintenant, marquise, voyez combien il était indigne à vous de chercher à me faire perdre mon pari, moi qui n'avais qu'un but dans tout cela, celui de venger une amie.

LA MARQUISE.

Ainsi, elle allait épouser le chevalier?

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui: voyez un peu comme cela se rencontre! Cependant, il paraît que le mariage était assez éloigné encore: le jeune homme manquait de patrimoine, et, pour comble de malheur, n'occupait qu'un grade secondaire; de sorte que, comme le comte de Belle-Isle, tout prisonnier qu'il était, exigeait que son gendre fût quelque chose de mieux qu'anspessade ou cornette, il est possible que les deux jeunes gens eussent encore soupiré longtemps en vain l'un pour l'autre;

mais voilà qu'un jour, c'est comme je vous le dis, marquise, sans que personne sache ni comment ni pourquoi, le jeune homme reçoit son brevet de lieutenant aux gardes de Sa Majesté. Dès lors, vous comprenez, marquise, plus d'empêchement, pas même celui de la distance; car, au moment où la fiancée débarquait à Versailles, le fiancé prenait terre à Chantilly; aussi la chose allait marcher toute seule, et probablement qu'un de ces soirs votre aumônier allait les marier secrètement dans la chapelle du château, si je ne m'étais pas jeté à la traverse; ce que regrette, ma parole d'honneur! en voyant le peu de gré que vous me savez de ce que je fais pour vous, marquise. Maintenant, à votre tour, parlez; n'aviez-vous point quelque chose à me dire?

LA MARQUISE.

Oui; mais je ne vous dirai rien.

LE DUC.

Et pourquoi, je vous prie?

LA MARQUISE.

Parce que maintenant tout est bien comme cela est, et qu'il serait dommage d'y rien changer. Au reste, qu'a dit le chevalier de tout cela?

LE DUC.

Il y a toute apparence qu'il a pris la chose au tragique.

LA MARQUISE.

Vraiment?...

LE DUC.

Oui : il s'est présenté trois fois chez moi dans la journée, laissant son nom chaque fois, avec l'heure à laquelle il était venu. Malheureusement, j'étais à la chasse, où j'ai fourbu un troisième cheval; mais vous comprenez qu'à mon retour, et aussitôt que j'ai eu connaissance de la peine que le chevalier avait prise, j'ai voulu lui rendre sa politesse, et, de mon côté, je suis passé chez lui... Mais il était dit que nous ne nous rencontrerions pas. On m'a répondu qu'il était dehors... Je me suis inscrit... et j'attends. Et vous, marquise, quelles nouvelles rapportez-vous de Paris?

LA MARQUISE.

Aucune. Je n'ai fait qu'y toucher barres, et je suis revenue. Le duc est arrivé juste à temps pour mettre le roi en carrosse, et Sa Majesté, plus aimable envers lui que d'habitude encore, lui a recommandé de ne pas se faire attendre au souper,

parce que, après le souper, il l'avait désigné pour être de son jeu. C'est une faveur plus décidée que jamais.

LE DUC.

Prenez garde à notre évêque; s'il y a une tempête, elle viendra de son côté. Quant à moi, la dernière fois que je l'ai vu, il m'a fait si bonne mine, que j'en ai peur.

LA MARQUISE.

Bah! vous le calomniez, duc. C'est un brave homme qui n'aspire qu'à la retraite, et qui dédaigne les grandeurs... Avez-vous oublié qu'à la mort du régent, il a lui-même présenté M. le duc au roi?

LE DUC.

Hum! parce qu'il a pensé que, s'il se présentait lui-même, la transition paraîtrait un peu brusque.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez; et la preuve, c'est qu'à la moindre lutte, M. de Fréjus abandonne la partie et se retire.

LE DUC.

Oui; mais deux fois il s'est assuré, par cet expédient, que son royal écolier ne pouvait supporter son absence. Il n'aime que la retraite, dites-vous? il déteste les grandeurs, n'est-ce pas?... Eh bien, vous le verrez un jour premier ministre et cardinal... Pas vrai, d'Aumont?

D'AUMONT.

Mon cher, j'ai un jeu atroce.

LE DUC.

Bah! tu connais le proverbe, duc : « Malheureux au jeu heureux en amour. »

D'AUMONT.

Eh bien, moi, je ne sais pas comment cela se fait, je perds de tous les côtés.

LA MARQUISE.

Vous prenez mal votre moment pour vous plaindre, duc. Je venais justement vous inviter à figurer avec moi dans le troisième quadrille.

D'AUMONT.

Vous me rejetez bien loin, marquise.

LA MARQUISE.

Je suis engagée pour les deux premiers. Monsieur d'Auvray, donnez donc vos cartes au duc, j'ai quelque chose à vous dire.

D'AUVRAY.

Auriez-vous cette complaisance, monsieur le duc?

LE DUC.

Volontiers. Quand vous reviendrez, chevalier, vous retrouverez d'Aumont battu et content. As-tu pointé, duc?

D'AUMONT.

Oui.

LE DUC.

Eh bien, donne les cartes, alors.

(D'Aumont donne les cartes.)

D'AUVRAY, se promenant avec la Marquise.

Parlez, madame la marquise, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Tout à l'heure! il ne faut pas que ces messieurs nous entendent.

D'AUVRAY.

Diable! une confidence?

LA MARQUISE.

Ah ! voilà déjà votre amour-propre parti au galop. Il ne s'agit pas de ce que vous croyez; il s'agit de tout autre chose, au contraire. Si vous voyez arriver le chevalier d'Aubigny, vous savez, ce jeune lieutenant entré tout nouvellement dans les gardes du roi, ne le perdez pas de vue. Je crois qu'il doit y avoir quelque chose comme un duel entre lui et le duc de Richelieu.

D'AUVRAY.

Ce diable de Richelieu, c'est à n'y pas tenir, ma parole d'honneur! il me donne plus de besogne à lui seul que toute la noblesse de France! Et à propos de quoi ce duel ?

LA MARQUISE.

Je ne sais; mais, quelle qu'en soit la cause, il est de votre devoir, comme lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France, de l'empêcher, chevalier. Maintenant, vous voilà prévenu. C'est à vous de vous tenir sur vos gardes, monsieur le greffier du point d'honneur. Reconduisez-moi dans la salle de bal à présent; c'est tout ce que j'avais à vous dire.

LE DUC, ramassant l'argent de d'Aumont.

Tenez, d'Auvray, voyez les affaires que je fais pour vous.

D'AUVRAY, rentrant dans la salle de bal.

Très-bien. Continuez.

LE DUC.

Quand je te le disais, d'Aumont... Tu ne devrais jamais jouer contre moi, cela te porte malheur.

D'AUMONT.

Je tiens le double.

LE DUC.

Le double, soit.

SCÈNE II

Les Mêmes, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY, regardant de la porte et apercevant Richelieu.

Enfin!...

(Il entre et vient lentement se placer en face du Duc.)

LE DUC, levant les yeux.

Ah! ah ! c'est vous, chevalier !

D'AUBIGNY.

Oui, monsieur le duc; pourrais-je vous dire deux mots ?

LE DUC.

Aussitôt le coup joué, je suis à vous.

D'AUBIGNY.

C'est bien, j'attendrai.

LE DUC.

Tenez, voilà qui est fait. Passe-moi ton argent, d'Aumont. Bien, merci... Chamillac, prends ma place, elle est bonne. (Se levant.) Me voilà, monsieur.

(Chamillac prend la place du Duc.)

D'AUBIGNY.

Je vous ai attendu hier dans la rue jusqu'à quatre heures.

LE DUC.

Cela se peut, monsieur; j'étais sorti par la porte du parc.

D'AUBIGNY.

J'ai eu l'honneur de me présenter trois fois aujourd'hui chez vous.

LE DUC.

Je l'ai appris avec un vif regret, monsieur. J'étais à la chasse; mais on a dû vous dire qu'aussitôt mon retour...

D'AUBIGNY.

Oui, vous aviez pris la peine de passer à l'hôtel. (Les deux

hommes se saluent.) Il est inutile, je présume, monsieur le duc, que je vous dise dans quel but je désirais vous rencontrer?

LE DUC.

Mais je crois que je m'en doute, chevalier.

D'AUBIGNY.

Vous comprenez, monsieur, que, lorsqu'on a porté atteinte à la réputation d'une femme dont le père et les frères sont à la Bastille...

(Le chevalier d'Auvray entre et s'approche doucement.)

LE DUC.

On doit rendre raison à son amant... C'est trop juste, sur mon honneur, monsieur le chevalier, et je comprends parfaitement cela. Je suis à vos ordres.

D'AUBIGNY.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est inutile que la véritable cause de notre combat soit connue.

LE DUC.

La cause sera celle que vous voudrez: le renvoi de l'infante, si cela peut vous être agréable. D'ailleurs, nous trouverons des témoins accommodants.

D'AUBIGNY.

Il y aurait peut-être quelque chose de mieux, monsieur le duc; ce serait de n'en pas prendre.

LE DUC.

Fort bien. Vous vous promènerez à une heure dite dans une allée convenue; je sortirai à cette heure, et je me dirigerai vers cette allée. Ce ne sera plus un duel, ce sera une rencontre.

D'AUBIGNY.

Et... quel est l'endroit que vous préferez?

LE DUC.

Mais le plus proche du château.

D'AUBIGNY.

L'allée qui conduit au bois de Sylvie, alors.

LE DUC.

Parfaitement.

D'AUBIGNY.

Votre heure?

LE DUC.

La vôtre, monsieur.

D'AUBIGNY.

Neuf heures du matin, si vous voulez.

LE DUC.

C'est convenu. Les armes?

D'AUBIGNY.

Je n'ai pas besoin de vous en parler. Nous sommes gentilshommes tous deux; l'arme des gentilshommes est l'épée; nous sortons avec notre épée, personne ne le remarque, personne n'a rien à dire.

LE DUC.

A merveille. Demain, à neuf heures, au bois de Sylvie, sans autres armes que notre épée.

D'AUBIGNY.

C'est dit.

D'AUVRAY, leur frappant sur l'épaule avec une petite baguette noire à pomme blanche.

Halte-là, de par le roi! Vous êtes assignés à la connétablie de France, au terme de huitaine, par nous, clamant et proclamant, le chevalier d'Auvray, lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France et greffier du point d'honneur.

D'AUBIGNY.

On nous écoutait!

LE DUC.

D'Auvray!... Que le diable vous emporte, chevalier! on ne peut pas avoir la plus petite explication maintenant, qu'on envoie paraître le bout de votre baguette noire!

~~D'AUBIGNY.~~ D'Auvray.

Oui, c'est moi, messieurs; et songez-y, duc! songez-y, chevalier! ceci n'est point une plaisanterie ; car vous êtes prévenus, et, à compter de cette heure, vous avez la tête entre la hache et le billot. Donnez-moi donc votre parole que, d'ici au moment où nosseigneurs les maréchaux de France auront décidé s'il y a lieu à combat, il n'y aura entre vous ni duel ni rencontre.

LE DUC.

Ce n'est pas moi que cela regarde, chevalier; c'est M. d'Aubigny; qu'il vous donne sa parole, je vous donne la mienne. Autrement, je vous en préviens, je suis obligé de le suivre partout où il lui plaira de me mener, même sur l'échafaud.

D'AUBIGNY.

Je désirais votre vie, monsieur le duc, mais je voulais vous la prendre moi-même. Un procès est inutile, et des juges sont superflus. Il ne doit y avoir entre M. de Richelieu et moi d'au-

tre juge que Dieu. Vous avez ma parole, monsieur d'Auvray.

D'AUVRAY.

Qu'il n'y aura entre vous ni duel ni rencontre?

D'AUBIGNY.

Foi de chevalier!

LE DUC.

Foi de duc et pair!

D'AUVRAY.

C'est bien, messieurs, je m'en rapporte à votre parole.

(Il va s'appuyer à la chaise d'un des Joueurs.)

UN LAQUAIS, entrant.

Un courrier qui arrive de Paris demande à parler à M. le duc d'Aumont à l'instant même, de la part de Sa Majesté.

D'AUMONT, se levant.

Messieurs, vous permettez?...

UN JOUEUR.

Comment donc, monsieur le duc!... le service du roi avant tout.

(D'Aumont quitte la table et suit le Valet.)

LE DUC.

Chevalier, je suis désolé...

D'AUBIGNY.

Tout n'est pas perdu, monsieur le duc. Vous devez penser que cela ne finira point ainsi, et que je n'aurais pas donné ma parole si je n'eusse trouvé un autre moyen de terminer l'affaire. Avez-vous cru que je me contenterais d'une explication si tôt et si facilement terminée? Alors, monsieur le duc, vous me faisiez une nouvelle injure.

LE DUC.

J'avoue, monsieur le chevalier, que j'étais étonné moi-même de la facilité avec laquelle vous vous étiez rendu.

D'AUBIGNY.

Vous devez la comprendre cependant; la cause de notre duel n'est pas une de celles qu'on porte devant un tribunal : mademoiselle de Belle-Isle est bien assez compromise à cette heure sans que nous la perdions publiquement par de pareils débats : non, non, monsieur le duc. Oh! soyez tranquille, cela ne se passera pas ainsi.

LE DUC.

Faites-y attention, chevalier; maintenant, nous sommes engagés d'honneur.

D'AUBIGNY.

A ne point nous rencontrer ni nous battre, voilà tout. Mais celui qui veut véritablement se venger d'une insulte qu'il a reçue, celui qui n'a plus à espérer dans ce monde ni bonheur ni repos, celui qui est décidé à recevoir la mort de la main de son ennemi ou à la lui donner de quelque manière que ce soit, celui-là, monsieur le duc, pour une ressource qui lui manque, en a mille autres prêtes. Il lui faut seulement rencontrer un adversaire assez loyal pour qu'il comprenne qu'à l'homme à qui l'on a fait tout perdre on n'a le droit de rien refuser.

LE DUC.

Cet adversaire loyal, monsieur, je me flatte que vous l'aurez trouvé en moi.

D'AUBIGNY.

Aussi est-ce dans cet espoir que j'ai donné ma parole; j'ai compté sur votre courage, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous avez bien fait; et que je perde mon nom, si vous me proposez quelque chose que je n'accepte?

D'AUBIGNY.

Eh bien, monsieur le duc, voilà des cornets, voilà des dés. En trois coups, et celui qui perdra...

LE DUC.

Celui qui perdra... Après?

D'AUBIGNY.

Celui qui perdra se fera sauter la cervelle; c'est un genre de duel contre lequel la connétablie ne peut rien.

LE DUC.

Ah! ah! C'est très-ingénieux, savez-vous? ce que vous avez trouvé là!

D'AUBIGNY.

Vous hésitez, monsieur le duc?

LE DUC.

Dame! écoutez donc, la proposition est étrange.

D'AUBIGNY.

Monsieur le duc, refuseriez-vous?

LE DUC.

Non; mais je me consulte.

D'AUBIGNY.

Monsieur le duc, faites-y attention, voilà la seconde fois qu'il vous arrive, au moment de vous battre...

LE DUC.

Que m'arrive-t-il, monsieur?

D'AUBIGNY.

De trouver là, derrière vous, à point nommé, un officier de la connétablie.

LE DUC.

Après?

D'AUBIGNY.

De sorte que l'on pourrait dire qu'il est trop commode de n'avoir qu'à prévenir M. d'Auvray.

LE DUC.

On ne dira rien, monsieur, j'accepte.

D'AUBIGNY.

Bien, duc! j'attendais cela de vous.

LE DUC.

Seulement, je vous demanderai six heures d'intervalle. On a toujours, en pareil cas, quelques affaires à arranger, pour peu qu'on ne soit pas bâtard.

D'AUBIGNY.

Six heures, soit!

(Ils s'approchent de la table.)

LE DUC, s'asseyant.

Enchanté de faire votre partie.

D'AUVRAY.

Ah! vous jouez maintenant?...

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui, nous jouons. Voulez-vous être de moitié dans ma partie, d'Auvray?

D'AUVRAY.

Volontiers; mais vous ne mettez pas au jeu.

D'AUBIGNY.

Non; nous jouons sur parole, monsieur. A vous, duc.

LE DUC.

Je n'en ferai rien. Commencez, chevalier.

D'AUVRAY.

Cinquante louis pour Richelieu, Chamillac!

CHAMILLAC.

Je les tiens.

D'AUVRAY.

Allons, messieurs.

D'AUBIGNY, secouant les dés.

Puisque vous le voulez, monsieur le duc. (Il amène.) Cinq.

LE DUC, amenant.

Huit.

CHAMILLAC.

Ma revanche!

D'AUVRAY.

Mais, auparavant, ces messieurs continuent-ils?...

LE DUC.

Oui.

D'AUBIGNY.

Vous avez la première manche, monsieur le duc; à vous de commencer.

LE DUC.

J'accepte; cela vous portera peut-être bonheur, chevalier. Neuf.

D'AUBIGNY, secouant les dés.

Vous n'avez pas de chance, monsieur de Chamillac, et je commence à croire que vous avez eu tort de parier pour moi. Onze. Je me trompais.

CHAMILLAC.

Nous sommes quittes, d'Auvray.

LE DUC.

Monsieur d'Aubigny, continuez-vous?

D'AUBIGNY.

Sans doute, monsieur le duc.

D'AUVRAY.

Toujours la même.

LE DUC.

Sept.

D'AUBIGNY.

Sept.

D'AUVRAY.

Coup nul.

LE DUC.

En restons-nous là, chevalier?

D'AUBIGNY.

Voilà ma réponse. Neuf.

LE DUC.

Onze.

D'AUBIGNY, se levant.

J'ai perdu, monsieur le duc.

CHAMILLAC.

Voilà vos cinquante louis, d'Auvray.

LE DUC, allant au chevalier d'Aubigny.

Chevalier!... dites-moi, j'espère que vous n'avez pas pris cette partie au sérieux?

D'AUBIGNY.

Et qui vous fait croire cela, je vous prie, monsieur le duc ?

LE DUC.

C'est que cette partie est impossible.

D'AUBIGNY.

Si elle eût été impossible, vous ne l'eussiez pas acceptée.

LE DUC.

Oui; mais, si je l'eusse perdue...

D'AUBIGNY.

Si vous l'eussiez perdue, vous eussiez tenu votre parole comme je tiendrai la mienne. Les dettes de jeu sont sacrées, monsieur le duc.

LE DUC.

Oh! mais je vous en prie.

D'AUBIGNY.

Il est trois heures du matin. A neuf heures, duc, vous serez payé.

(Il s'éloigne.)

LE DUC, le suivant.

Ou vous êtes fou, monsieur, ou vous n'en ferez rien, je l'espère.

(D'Aubigny se retourne, salue le Duc et sort.)

SCÈNE III

LE DUC DE RICHELIEU, sur le devant de la scène, laissé seul peu à peu par les autres personnages, qui entrent dans la salle de bal.

Il le fera comme il le dit, j'en suis sûr. Il y a des hommes qu'on n'a besoin de voir qu'un instant pour les juger!... Ah

çà ! mais... est-ce qu'il n'y a pas moyen de l'empêcher de faire une pareille folie!... Oh! penser que, rentré chez lui, de sang-froid, seul... il va ... C'est quelque chose comme un assassinat! ma parole d'honneur!... De la jeunesse, du courage, un beau nom... et tout cela dans six heures!... tout cela aura cessé d'exister!... et pour un pari infâme, que j'aimerais mieux avoir perdu cent fois, d'autant plus que maintenant le diable m'emporte si je comprends comment je l'ai gagné... S'il faut que ce garçon-là se brûle la cervelle, d'honneur, il me poursuivra toute ma vie!... Si j'étais à Paris, j'irais trouver le roi, j'obtiendrais une lettre de cachet, et je le ferais mettre à la Bastille, et, là... à moins qu'il ne se pende aux barreaux... mais, ici, il n'y a pas moyen!... C'est à en perdre la tête.

SCÈNE IV

LE DUC DE RICHELIEU, D'AUMONT.

D'AUMONT, qui s'est approché par derrière et a entendu les derniers mots.

Oui, c'est à en perdre la tête.

LE DUC.

Et de quoi?

D'AUMONT.

De ce qui m'arrive.

LE DUC.

Il t'arrive donc quelque chose aussi, à toi? En effet, te voilà tout agité.

D'AUMONT.

Il y a de quoi. Tu ne sais pas les nouvelles de Paris?

LE DUC.

Non.

D'AUMONT.

Révolution complète dans le cabinet.

LE DUC.

Bah!

D'AUMONT.

L'évêque de Fréjus, premier ministre.

LE DUC.

M. de Fleury?

D'AUMONT.

Lui-même.

LE DUC.

Et M. le duc de Bourbon?

D'AUMONT.

Arrêté.

LE DUC.

Arrêté! un prince du sang ?

D'AUMONT.

Arrêté.

LE DUC.

Comment cela?

D'AUMONT.

Au moment où il montait en voiture pour rejoindre le roi à Rambouillet, ainsi que Sa Majesté elle-même l'y avait invité, Charost est venu lui demander son épée.

LE DUC.

Pas possible!

D'AUMONT.

C'est comme je te le dis, mon cher; une véritable révolution de sérail faite par un évêque. Mais ce n'est pas le tout...

LE DUC.

Comment, ce n'est pas le tout? il y a autre chose encore?

D'AUMONT.

J'ai reçu une lettre de cachet qui exile la marquise de Prie à sa terre.

LE DUC.

Et pourquoi est-elle adressée à toi?

D'AUMONT.

Parce que c'est moi, mon cher, que, comme capitaine des gardes, on a chargé de l'y conduire.

LE DUC.

Ah! mon pauvre d'Aumont! Eh bien, que feras-tu?

D'AUMONT.

Il faudra bien que j'obéisse, pardieu!

LE DUC.

Et la lettre accorde-t-elle un délai, au moins?

D'AUMONT.

Pas une minute. L'exempt ne doit retourner à Paris qu'après nous avoir vus partir.

LE DUC.

Tiens, justement, d'Aumont, voilà la marquise qui vient te chercher pour danser avec elle.

D'AUMONT.

Je voudrais être à cent pieds sous terre!

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, d'Aumont, que faites-vous donc là, quand je vous attends?

LE DUC.

Ce qu'il fait, madame? demandez-lui plutôt ce qu'il fera; car je suis convaincu qu'il ne le sait pas encore.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

D'AUMONT.

Madame la marquise, pardonnez-moi, mais je suis bien malheureux, bien désespéré!

LA MARQUISE.

Vous, d'Aumont! malheureux, désespéré! et de quoi?

LE DUC.

Marquise, quelque chose qui arrive, comptez-moi toujours au rang de vos amis, et usez de mon crédit, si toutefois il n'est pas perdu avec le vôtre!

LA MARQUISE.

Avec le mien? Mon crédit perdu? Mais que dites-vous donc tous deux? Êtes-vous devenus fous?

D'AUMONT.

Vous savez, madame, qu'il est impossible de désobéir au roi.

LA MARQUISE.

Et qui songe à désobéir à Sa Majesté?

LE DUC.

Eh! mon Dieu, lui! ce pauvre d'Aumont, qui ne demanderait pas mieux, mais qui est forcé de suivre les ordres qu'il a reçus.

LA MARQUISE.

Et quels ordres avez-vous donc reçus, monsieur le duc? Parlez, au nom du ciel, parlez!

D'AUMONT.

Il ne faut pas vous effrayer, madame la marquise ; peut-être n'est-ce qu'une disgrâce momentanée.

LA MARQUISE.

Une disgrâce ! Mais vous me faites mourir tous deux avec vos préparations. Voyons, j'ai du courage, dites-moi tout de suite ce qu'il en est.

LE DUC.

Eh bien, marquise, M. le duc est arrêté ; vous êtes exilée à votre terre, et d'Aumont a l'ordre de vous conduire à l'instant même au lieu de votre exil.

LA MARQUISE.

Impossible, duc. (D'Aumont montrant l'ordre.) Ah ! mon Dieu, la signature de Sa Majesté... Mais ne puis-je pas voir M. de Bourbon ?

LE DUC.

Pour quoi faire, puisqu'il est arrêté lui-même ?

LA MARQUISE.

Écrire au roi ?

D'AUMONT.

Inutile : M. de Fleury décachettera la lettre.

LA MARQUISE.

A la reine ?

LE DUC.

C'est autre chose.

LA MARQUISE.

Oui, oui ; elle se souviendra que c'est moi qui l'ai tirée de l'exil pour la porter sur le premier trône du monde. Mais qui lui remettra cette lettre ?

LE DUC.

Moi, marquise, et en personne.

LA MARQUISE.

Merci, duc. D'Aumont, passez-moi ce papier et des plumes. (Elle se met à écrire.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC, reconnaissant l'écriture.

Marquise !

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE DUC.

Marquise, c'est là votre écriture ?...

LA MARQUISE.

Sans doute ; et pourquoi cela ?

LE DUC.

Pourquoi cela ? Parce qu'alors... (tirant de sa poche le placet du deuxième acte) cette lettre, ce placet, ne sont point de mademoiselle de Belle-Isle, mais de vous ; et, s'ils sont de vous, marquise ! oh ! mais, s'ils sont de vous, qui donc m'a reçu dans cette chambre, où je croyais la trouver ?

LA MARQUISE.

Ingrat !...

LE DUC.

Oh !... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il veut sortir.)

LA MARQUISE.

Mais où allez-vous ? Attendez donc ma lettre !

LE DUC.

Oh ! il s'agit bien de votre lettre maintenant !

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc ?

LE DUC.

Il y a, madame, que, dans six heures, un des plus braves gentilshommes de France se fait sauter la cervelle, et que c'est vous qui le tuez, si je n'arrive pas à temps : voilà ce qu'il y a.

(Il va pour sortir, d'Auvray paraît.)

LA MARQUISE.

Il est fou !

D'AUVRAY, à Richelieu.

Pardon, mon cher duc, mais je suis forcé de vous demander votre épée.

LE DUC.

Comment !...

D'AUVRAY, montrant une lettre.

Ordre de Sa Majesté.

LE DUC.

Prisonnier ?

D'AUVRAY.

Mandé à Paris par le roi, pour lui rendre à l'instant même compte de votre conduite.

LE DUC.

Oh ! madame ! madame !... s'il faut que, par votre faute, il arrive malheur à ce jeune homme, je ne vous le pardonnerai de ma vie ! (*A d'Auvray.*) Allons, monsieur, allons !...

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, UN LAQUAIS.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, *écrivant.*

Vous le connaissez bien, n'est-ce pas, M. le chevalier d'Aubigny, ce jeune lieutenant au régiment du roi, qui s'est présenté hier et avant-hier ici, et que vous avez annoncé deux fois ?

LE LAQUAIS.

Je le connais ; mademoiselle peut être parfaitement tranquille.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, *cachetant sa lettre.*

Eh bien, cherchez-le jusqu'à ce que vous le trouviez ; d'ailleurs, peut-être est-il encore chez lui, à peine est-il sept heures du matin... Puis, quand vous l'aurez trouvé, remettez-lui cette lettre, et amenez-le ici ; il faut que je lui parle à l'instant même. Attendez, avant de sortir, envoyez-moi Mariette.

LE LAQUAIS.

Elle a quitté cette nuit le château avec madame la marquise.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Madame la marquise n'est plus au château ?

LE LAQUAIS.

Elle est partie cette nuit avec M. le duc d'Aumont, avant même que la soirée fût finie.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mais elle reviendra ; elle va revenir... aujourd'hui ?

LE LAQUAIS.

Je l'ignore, et, si mademoiselle veut, je m'en informerai.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui; mais allez d'abord porter cette lettre, c'est le plus pressé. (Le Laquais sort.) Mon Dieu! que se passe-t-il donc? Hier, elle me fait dire qu'elle ne peut me recevoir... Ce matin, elle est partie! D'Aubigny, dont je n'entends plus parler!... c'est à n'y rien comprendre. (Le Laquais rentre.) Eh bien, vous n'êtes pas encore parti ?

LE LAQUAIS.

Quelqu'un monte le grand escalier; mademoiselle veut-elle recevoir ?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! non, non; je n'y suis pour personne.

LE LAQUAIS.

Pardon, mais justement...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien?

LE LAQUAIS.

C'est M. le chevalier d'Aubigny.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! qu'il entre, qu'il entre! et avertissez-moi aussitôt que la marquise sera de retour.

SCÈNE II

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY, dans l'antichambre.

Mademoiselle de Belle-Isle!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Venez, Raoul, venez; pour vous, j'y suis toujours. Tenez, je vous écrivais, je vous attendais; mais je n'espérais pas vous voir.

D'AUBIGNY.

Aussi est-ce une circonstance imprévue qui m'amène.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Quelle que soit cette circonstance, soyez le bienvenu. Ah! vous voilà, Raoul, vous voilà !

D'AUBIGNY.

Oui; je viens vous prier de me rendre un service.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Un service, à vous? Oh! parlez!

D'AUBIGNY.

Je n'ai que vous, Gabrielle : ma mère est morte en me mettant au monde, mon père a été tué à la bataille de Denain; plus de famille, plus d'amis!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Plus d'amis?

D'AUBIGNY.

Je ne saurais donc à qui confier un dépôt d'une certaine importance, si vous ne vouliez pas vous en charger.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et quel est ce dépôt?

D'AUBIGNY.

Des papiers qui concernent ma fortune.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et pourquoi vous dessaisissez-vous de ces papiers?

D'AUBIGNY.

Je pars, Gabrielle.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous partez?

D'AUBIGNY.

Oui, je me sépare de vous; et, quand on se sépare, Dieu seul sait ce que dure l'absence.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Que me dites-vous là?

D'AUBIGNY.

Je ne veux point vous effrayer; mais qui peut prévoir les chances étranges de la vie? Certes, j'eusse traité d'imposteur celui-là qui m'eût prédit, il y a trois jours, les événements qui, depuis trois jours, sont arrivés : je ne veux plus me laisser surprendre par le malheur, ainsi que je l'ai fait jusqu'à présent; je n'y échapperai pas pour cela, je le sais; mais, au moins, il me trouvera préparé et résolu.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vous écoute, Raoul, et je vous laisse dire, quoique chacune de vos paroles soit un coup de poignard au plus profond de mon cœur; parlez donc, puisque vous ne craignez pas de me faire souffrir, parlez!

D'AUBIGNY.

Croyez que, de mon côté, il m'en coûte cruellement d'agir ainsi; mais ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance; et, une fois dit, ce sera tout.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

J'écoute.

D'AUBIGNY.

Je disais donc qu'au moment de partir, en songeant aux accidents auxquels cette misérable vie est exposée, en réfléchissant que je pouvais ne plus vous revoir, je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous demander pardon pour mes emportements d'hier. On ne perd pas tout à coup et aussi cruellement un espoir de bonheur comme celui que je nourrissais... depuis quatre ans; car il y a quatre ans que je vous aime, Gabrielle! sans que quelque chose se brise là; mais, en y réfléchissant depuis, j'ai songé que, si je mourais loin de vous, vous pourriez croire que j'étais mort le cœur gros de reproches, et que cette idée tourmenterait, peut-être, le reste de votre vie... J'ai donc voulu, au moment du départ, venir prendre congé de vous, non plus, hélas! comme un fiancé de sa fiancée, mais comme un frère de sa sœur!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul, vous êtes bien cruel, et vous regretterez amèrement un jour tout ce que vous me dites là.

D'AUBIGNY.

Je ne vous dis cependant que ce que je dois vous dire, pour que vous soyez heureuse encore, si toutefois vous pouvez l'être. Eussiez-vous mieux aimé que je me séparasse de vous en vous laissant croire que j'emportais des sentiments de haine, quand, au contraire, je vous avais pardonné?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pardonné!

D'AUBIGNY.

Oui, pardonné; et il n'y a pas longtemps que j'ai eu cette force, allez! et c'est le ciel qui me l'a inspirée : j'ai passé une partie de la nuit dans une église; car on peut oublier Dieu pendant le bonheur; mais, lorsque le bonheur s'en va pour faire place à l'infortune, c'est toujours à Dieu qu'il faut revenir, voyez-vous! Hélas! je l'avais oublié depuis longtemps, j'étais si heureux! mais, cette nuit, j'ai pensé à lui, ou plutôt il a pensé à moi; j'ai passé deux heures dans cette église,

priant et pleurant! Cela vous étonne, Gabrielle; Dieu ne vous fasse jamais sentir le besoin de la prière, des larmes et d'une église!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Pauvre insensé!

D'AUBIGNY.

Je l'étais, vous avez raison. Mais, heureusement, je ne le suis plus, car je suis rentré chez moi, sinon consolé, du moins calme... Alors, j'ai fait mes préparatifs de départ et je suis venu, comme je vous le disais, vous prier de me conserver ces papiers... Si je reviens, vous me les rendrez... si je meurs, vous les ouvrirez... Ils contiennent quelques dispositions suprêmes, quelques volontés dernières, que je vous prierai de regarder comme sacrées. Adieu, Gabrielle!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, à part.

Elle ne vient pas!

D'AUBIGNY.

Adieu, Gabrielle!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul!... vous ne partirez pas!

D'AUBIGNY.

Il le faut.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, parce que vous me croyez coupable. Mais, écoutez, je vous le jure, Raoul, je vous le jure sur le salut de ma mère, sur la liberté de mon père, sur votre vie, à vous, qui m'est plus précieuse et plus chère que la mienne, Raoul, je ne suis pas coupable!

D'AUBIGNY.

Vous me l'avez déjà dit, et je ne l'ai pas cru... D'ailleurs, n'ai-je point entendu le duc?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien, malgré son accent de vérité, auquel je n'ai rien pu comprendre moi-même, le duc mentait, ou bien, comme moi, était le jouet de quelque ruse infâme. Mais écoutez-moi, Raoul.

D'AUBIGNY.

Je vous écoute... Eh bien?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh! c'est que je fais mal en disant ce que je vais dire...

car j'ai juré... Eh bien, cette nuit... où M. de Richelieu prétend que je l'ai reçu ici, je ne l'ai point passée au château.

D'AUBIGNY.

Vous n'avez point passé la nuit au château?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Non... Je l'ai quitté à dix heures du soir... et je n'y suis rentrée qu'à cinq heures du matin.

D'AUBIGNY.

Mais où étiez-vous donc?... au nom du ciel! où étiez-vous?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Où j'étais?... Ah! voilà ce que madame de Prie seule peut m'autoriser à vous dire: j'ai déjà manqué à une partie de ma promesse en vous révélant que je n'étais pas ici... Songez-y, Raoul... Ayez pitié de moi et ne m'en demandez pas davantage en ce moment; car, pour vous retenir ici... j'ai tant souffert depuis hier, que, peut-être, je vous dirais tout, tout, au mépris d'un serment sacré!

D'AUBIGNY.

Vous n'étiez pas ici... Oh! mon Dieu!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Je vous l'ai dit, je n'étais pas ici... Maintenant, je ne vous demande qu'une chose... une seule... et, si vous attendez en vain, vous me tuerez, Raoul, ou vous m'abandonnerez, en me méprisant, ce qui sera bien pis encore. Attendez que je puisse vous mettre en face de madame de Prie, tandis qu'à ses genoux, moi, je la supplierai de tout vous dire.

D'AUBIGNY.

Madame de Prie! mais vous savez bien que vous ne la reverrez plus.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Comment?

D'AUBIGNY.

Madame de Prie est partie cette nuit.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Partie?

D'AUBIGNY.

Pour sa terre, où elle est exilée.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Exilée?

D'AUBIGNY.

M. le duc de Bourbon, en tombant, l'a entraînée dans sa

chute... Vous me demandez là des choses que vous savez aussi bien que moi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

M. le duc de Bourbon n'est plus ministre?

D'AUBIGNY.

Non, Gabrielle, et votre père va être libre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Le duc de Bourbon n'est plus ministre?

D'AUBIGNY.

Depuis hier midi.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Sur votre honneur, ce que vous me dites là, Raoul, est-ce vrai?

D'AUBIGNY.

Que vous importe?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul! je vous demande, sur votre honneur, si M. le duc de Bourbon est ou n'est plus ministre.

D'AUBIGNY.

Il ne l'est plus.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mais je puis tout vous dire alors, car je suis dégagée de mon serment.

D'AUBIGNY.

Vous?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, moi... Ah! Raoul! nous sommes sauvés!

D'AUBIGNY.

Sauvés?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui... Cette nuit... Ah! que je suis heureuse!

D'AUBIGNY.

Eh bien, cette nuit?...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Cette nuit, munie d'une lettre de madame de Prie, je suis partie dans sa voiture. Cette nuit, pendant laquelle tu croyais que je t'avais trompé, malheureux! cette nuit, je l'ai passée dans les bras de mon père, que je n'avais pas vu depuis trois ans, tu le sais... Et, si tu en doutes, Raoul, mon père, oui, mon père lui-même te jurera sur ses cheveux blancs que je dis la vérité.

D'AUBIGNY.

Taisez-vous ! taisez-vous !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Voilà la cause de mon trouble, voilà pourquoi, pour la première fois, je te pressais de me quitter ; voilà pourquoi, enfin, je n'ai rien pu te dire : c'est que j'avais juré à la marquise, qui m'avait donné cet ordre à l'insu du duc de Bourbon, que, tant que M. le duc de Bourbon serait ministre, je lui garderais ce secret, qui pouvait la perdre et causer la mort de mon père. Dix minutes apres que vous eûtes quitté cette chambre, j'étais partie... et j'y revenais seulement lorsque vous y êtes entré.

D'AUBIGNY.

Oh !

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Eh bien, vous le voyez, c'est vous qui êtes le coupable, et c'est moi qui suis le juge... car rappelez-vous ce dont vous m'avez accusée ; rappelez-vous ce que vous avez cru ; rappelez-vous les paroles terribles que vous m'avez dites, à moi, à votre Gabrielle. Savez-vous que, quand vous avez été parti, lorsque je me suis sentie chancelante, loin de mon père, et loin de vous, mon seul et dernier appui, savez-vous que je me suis crue abandonnée de Dieu même, et que je me suis demandé si mieux ne valait pas mourir ?

D'AUBIGNY.

Gabrielle ! Gabrielle !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui ; car, puisque, vivante, je ne pouvais plus me justifier, peut-être, du moins, auriez-vous cru ma mort ! Peut-être vous seriez-vous dit alors : « Puisqu'elle est morte parce que je voulais la quitter, elle m'aimait donc, et, si elle m'aimait, elle n'avait pu me tromper. » Eh bien, maintenant, est-ce vous qui me pardonnez, ou est-ce moi qui vous pardonne ? Non, c'est vous qui m'aimez, c'est moi qui vous aime. Oublions le passé, l'avenir est à nous ! l'avenir, tout entier renfermé dans deux mots : Je t'aime toujours ; m'aimes-tu encore ?

D'AUBIGNY.

Assez, assez ! Mais alors, dites-moi, car j'ai eu un instant la tête perdue, et voilà que tout me revient... si vous n'étiez pas ici, si vous étiez à Paris... tout ce qu'a dit cet homme était donc faux ? il mentait donc, ce duc ? c'était donc un in-

fâme? Oh! (Il regarde la pendule, qui sonne huit heures et demie.) Et une demi-heure seulement pour le trouver et pour me venger de lui!... Une demi-heure! rien qu'une demi-heure! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

(Il se précipite vers la porte, Gabrielle l'arrête.)

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul, je ne vous comprends pas. Je suis là; je vous dis que je ne suis pas coupable; je vous le prouve; je vous répète que je vous aime; et, au lieu de me répondre, vous pensez à cet homme! mais laissez cet homme, méprisez ses calomnies; obtenons la grâce de mon père, ce qui sera facile maintenant, puis quittons Paris et retournons en Bretagne; soyons heureux!

D'AUBIGNY.

Heureux, Gabrielle!... heureux!... Oh! vous ne savez pas, à votre tour!... vous ne savez pas!...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Quoi donc?

D'AUBIGNY.

Laissez-moi sortir, laissez-moi le retrouver avant neuf heures.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Vous ne sortirez point, Raoul... Je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne sais pas ce que vous voulez faire... mais vous resterez. Oh! je vous dis, moi, que vous ne passerez pas cette porte. J'appelle, je crie.

D'AUBIGNY.

Oh! mourir, mourir dans un pareil moment, mourir assassiné!... c'est impossible!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Mais que dites-vous donc?

D'AUBIGNY.

Oh! Gabrielle! Gabrielle! viens ici... dis-moi bien que tu m'aimais, répète-le-moi encore... C'est ma faute, aussi!... je n'aurais pas dû me fier à mes yeux; j'aurais dû douter de moi-même plutôt que de toi! mais je t'ai crue infidèle; j'ai cru qu'il fallait renoncer à toi pour toujours! Hélas! mon Dieu, si tu m'avais cru infidèle, qu'aurais-tu fait, toi? Tu aurais voulu mourir, n'est-ce pas?... voilà tout! parce que tu es une femme, parce que tu es un ange, et que tu n'aurais

pas pensé à la vengeance, et que tu serais morte en pardonnant. Mais moi !... oh! moi, j'ai voulu me venger, j'ai été à cet homme, Gabrielle... Je ne devrais peut-être pas te dire tout cela ! mais je n'ai plus de force. Je l'ai provoqué : nous allions nous battre.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Grand Dieu !

D'AUBIGNY.

On nous a arrêtés : M. d'Auvray... il nous a fait donner notre parole : il n'y avait plus moyen de nous rencontrer qu'en expliquant devant un tribunal de maréchaux la cause de notre combat !... et cette cause, c'était ton déshonneur, Gabrielle... tu étais perdue, ou je ne me vengeais pas ! alors je lui ai offert de jouer sa vie contre la mienne sur un coup de dés.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Raoul !

D'AUBIGNY.

Il a accepté, car il est brave.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Et?...

D'AUBIGNY.

Et j'ai perdu, voilà tout !...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah ! je comprends maintenant : vous ne reveniez à moi que pour me dire adieu !... Ce départ, c'était la mort !... vous mouriez pour moi, Raoul, à cause de moi !... Oh !... mais vous avez renoncé à ce projet : vous vouliez mourir parce que vous me croyiez coupable... Eh bien. je ne le suis pas... Vous savez maintenant que je vous aime, que je vous ai toujours aimé... Alors pourquoi mourir ? Vous ne pouvez pas mourir !... Oh ! cet homme... mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ai-je rencontré cet homme?

D'AUBIGNY.

Vous voyez bien qu'il faut que je le tue.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oh ! vous ne sortirez pas... Vous ne me quitterez pas, pas d'une d'une minute, pas d'une seconde.

D'AUBIGNY.

Il n'y a cependant que ce moyen de nous sauver... Lui mort, personne ne sait plus ce qui s'est passé... tout le monde

ignore qu'aujourd'hui, à neuf heures, je devais... Tiens, Gabrielle, je dis des choses impossibles : je suis prêt à commettre des lâchetés infâmes... Et tout cela pour vous!... Ah! voyez si je vous aime! voyez!

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Oui, tu m'aimes, Raoul! et moi aussi, je t'aime! et cependant... tu n'as pas pitié de moi... Oh! mon Dieu! mon Dieu! si tu étais à mes pieds comme je suis aux tiens, tu me ferais faire tout ce que tu voudrais... Ma réputation, mon honneur, ma vie, tout serait à toi!... Ah! vous autres hommes, vous ne donnez jamais que la moitié de votre cœur à l'amour! le reste est pour l'orgueil. Voyons, dis-moi, que veux-tu que je fasse? Je ne puis pas rester ainsi sans te venir en aide... Veux-tu que j'aille le trouver? que je lui dise qu'il me tue, en te tuant?... Prends pitié de moi, Raoul!... Je sens ma tête qui se perd... Je deviens folle.

D'AUBIGNY.

Gabrielle!... Mon Dieu! mon Dieu! du courage!...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Du courage pour te voir mourir? Mais que me dis-tu donc là, mon Dieu?... Pour mourir avec toi!... oui, j'en aurai, si tu veux, du courage.

D'AUBIGNY.

Oh! c'est affreux! Ayez pitié de moi, Gabrielle! Gabrielle!... grâce! grâce!...

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Écoute!

D'AUBIGNY.

Quoi?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

C'est sa voix!... c'est la voix du duc!...

D'AUBIGNY.

La voix du duc! Oui... je la reconnais. Oh! c'est la justice de Dieu qui l'amène.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, essayant de l'arrêter.

Raoul!

D'AUBIGNY.

A votre tour, Gabrielle, à votre tour, entrez là... J'ai droit d'exiger que vous fassiez aujourd'hui pour moi ce qu'hier je faisais pour vous.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Non, non ! je ne vous laisserai pas seul.

D'AUBIGNY.

Gabrielle ! si vous restez, je ne réponds de rien !... si vous restez, je le traîne à vos pieds.

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Tout ce que vous voudrez !... tout !... tout!... Mais, au nom du ciel, Raoul !...

D'AUBIGNY.

Soyez tranquille... Allez, allez.

LE DUC, derrière la porte.

Va-t'en au diable, faquin ! je te dis que je sais qu'il est ici... qu'il faut que je lui parle... et je lui parlerai.

(Il ouvre la porte.)

SCÈNE III

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, cachée ; D'AUBIGNY, LE DUC DE RICHELIEU, couvert de poussière et chaussé de grandes bottes.

D'AUBIGNY, au Duc, qui s'est élancé dans la chambre.

Ah ! je vous tiens donc enfin !

LE DUC.

Et moi aussi. J'avais assez peur de ne pas vous retrouver. Je ne vous lâche plus.

D'AUBIGNY.

Monsieur le duc, vous en aviez menti !

LE DUC.

Je le sais, pardieu, bien, que j'en avais menti ! puisque je viens de faire dix lieues à franc étrier pour vous le dire. Il y a six heures que vous le sauriez, si je n'avais pas été arrêté comme tout le monde et conduit à Paris ; mais, par bonheur, je n'ai eu qu'un mot à dire au roi pour me justifier, et j'arrive à temps...

(Mademoiselle de Belle-Isle sort de la chambre.)

D'AUBIGNY.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DUC.

Je dis, chevalier, que, si vous ne recevez pas mes excuses, que, si vous ne me pardonnez pas, je ne me consolerai jamais

de ce qui vient de m'arriver avec vous. Je dis que j'ai été joué, dupé, berné comme un sot, par madame de Prie, qui n'a pas senti elle-même l'importance de ce qu'elle faisait. Je dis, monsieur le chevalier, que mademoiselle de Belle-Isle est l'ange le plus pur qui soit jamais descendu du ciel, et que je demande à être conduit à ses pieds pour m'incliner devant elle, pour obtenir mon pardon de sa bouche! Car je l'ai insultée, monsieur, insultée, et je m'en repens comme d'une action lâche et honteuse. Êtes-vous content, chevalier, et est-ce assez comme cela?

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE.

Ah! oui, monsieur le duc... Tout est dit, tout est terminé. Oh! vous êtes un noble cœur! Oh! Raoul! Raoul! qu'attendez-vous encore pour partager ma joie et remercier Dieu de notre bonheur? (Au Duc.) Vous ne savez pas?... il allait se tuer, le malheureux!

LE DUC.

Nous avons joué deux parties l'un contre l'autre, chevalier; mais je ne me souviens que de celle que j'ai perdue... Eh bien, maintenant, voyons, la paix est-elle faite?

D'AUBIGNY, présentant mademoiselle de Belle-Isle au Duc.

Mademoiselle de Belle-Isle, ma femme. (Présentant le Duc de Richelieu à mademoiselle de Belle-Isle.) M. de Richelieu, mon meilleur ami.

POST-SCRIPTUM

Les préfaces sont pour les chutes. Il n'y a donc rien à faire, après un succès, que de remercier les artistes qui y ont contribué.

Firmin a été, ce qu'il est toujours, comédien spirituel et de bon goût. Cette fois, sa tâche était difficile : il avait à porter le poids d'un nom qui est devenu le type de toute grâce et de toute élégance : il l'a noblement soutenu, et le public a

vu reparaître une de ces ombres aristocratiques qui vont s'effaçant de jour en jour dans la société, et que, depuis Fleury, on croyait absentes du théâtre. Un instant, les spectateurs auraient pu douter que cet homme, si plein de ravissante fatuité, fût le même qu'ils avaient applaudi tant de fois dans le rôle candidement passionné de Saint-Mégrin, si, vers la fin du cinquième acte, ils n'eussent reconnu en lui ces accents de l'âme qui n'appartiennent qu'à lui. C'est que le cœur si franc et si loyal de l'homme se trahit toujours quelque peu sous l'habit du comédien.

Lockroy, chargé d'un rôle difficile et dangereux, en ce qu'il contrastait, par son caractère mélancolique, avec les couleurs joyeuses des autres rôles, a retrouvé dans le chevalier d'Aubigny ses plus belles inspirations de Monaldeschi, d'Ethelwood et de Muller. C'est une vieille et sincère fraternité d'armes que celle qui nous unit à lui, et elle nous a toujours porté bonheur.

Le rôle de d'Aumont était un de ces rôles que nous n'eussions pas osé offrir à tout le monde : il fallait la tenue et l'élégance de Mirecourt au comédien qui osait se montrer au public sous l'habit du *gentilhomme le plus débraillé de France*. Au reste, outre l'élégance et la tenue qui lui sont habituelles, Mirecourt a su trouver des effets de cette bonne et franche gaieté dont le Théâtre-Français seul a conservé la tradition.

Que mademoiselle Mante ne nous en veuille pas de reporter si loin les compliments que nous avons à lui faire : nous suivons dans ces quelques mots les habitudes de distribution théâtrale, qui rejettent d'une façon si peu galante les femmes à la fin de la liste des personnages qui jouent dans une pièce : il est impossible de mieux comprendre le rôle de madame de Prie qu'elle ne l'a fait; c'était bien la hautaine et insolente favorite qui régna trois ans sur la France et qui mourut de douleur d'avoir été détrônée; mais, ce que nous doutons que madame de Prie ait jamais possédé, c'est une finesse d'intonation qui laisse deviner, par une seule exclamation, tout ce qui se passe dans le cœur. Mademoiselle Mante est une excel-

lente comédienne, à qui le public rend tous les jours justice en attendant que les distributeurs des grâces ministérielles en fassent autant.

Quant à mademoiselle Dupont, la vive et joyeuse Lisette, nous lui devons une double reconnaissance, et d'avoir bien voulu prendre un rôle que nous n'osions pas lui offrir, et de l'avoir joué avec cet entrain qu'elle apporte aux grandes compositions de Molière et de Marivaux. Nous avons contracté envers elle une dette qu'un simple remercîment n'acquitte pas; et nous espérons, comme M. le duc de Richelieu, *lui payer un jour ses gages* en monnaie de théâtre.

On s'étonnera, sans doute, que nous n'ayons pas encore prononcé le nom de mademoiselle Mars : nous lui dédions cette comédie. Le succès remonte à sa source.

Alex. Dumas.

FIN DE MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

UN

MARIAGE SOUS LOUIS XV

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

Théâtre-Français. — 1er juin 1841.

A LA VILLE DE FLORENCE

Souvenir de sa bonne hospitalité.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

LE COMTE DE CANDALE	MM.	FIRMIN.
LE CHEVALIER DE VALCLOS		MENJAUD.
LE COMMANDEUR		PÉRIER.
JASMIN		REGNIER.
UN VALET		ALEXANDRE.
UN OFFICIER		MATHIEN.
UN SUISSE		ROBERT.
LA COMTESSE DE CANDALE	Mlles	PLESSY.
MARTON		ANAÏS.
GARDES, DOMESTIQUES.		

— A Paris, vers le milieu du XVIIIe siècle. —

ACTE PREMIER

Un salon-boudoir servant de milieu entre deux appartements, avec une porte au fond et deux portes latérales. Un paravent ouvert à gauche; une fenêtre à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARTON, en scène ; JASMIN, entrant du fond.

MARTON.

Eh bien, comment cela s'est-il passé?

JASMIN.

Mais à merveille! le curé nous a fait un discours des plus attendrissants; la mariée a manqué de s'évanouir, les grands parents ont pleuré à chaudes larmes... et moi-même, parole d'honneur! j'ai senti que la componction me gagnait... Marton, il faudra cependant faire une fin...

MARTON.

Quant à moi, j'attendrai la vue d'un autre mariage pour me déterminer; car je doute fort, s'il faut que je te le dise, que celui-ci tourne à bien.

JASMIN.

Il a, au contraire, toutes les conditions voulues, ce me semble.

MARTON.

Oui, excepté l'amour.

JASMIN.

Ah! ma chère, comme vous sentez la roture! Mais où donc avez-vous servi? Ce mariage est, au contraire, des plus convenables: deux maisons près de s'éteindre qui se réunissent, les Candale et les Torigny qui renaissent en espérance, seize quartiers qui en épousent dix-huit, le roi qui promet l'Ordre, et le commandeur qui donne six cent mille livres tout de suite! Ah çà! mais il faudrait que le diable lui-même s'en mêlât pour que cela tournât mal...

MARTON.

Un mariage fait par testament, comme c'est de bon augure!

JASMIN.

Mais c'est comme cela qu'ils se font tous, à cette heure.

M. le maréchal, en mourant, a pourvu à l'établissement de son fils et de sa nièce en mariant d'avance les deux cousins... Et il a bien fait, Marton; car, à l'heure qu'il est, nous avons si peu de respect de nous-mêmes, que mademoiselle de Torigny, sans cette précaution, eût peut-être épousé un gros fermier général, et M. de Candale quelque petite robine... Cela ne se voit-il pas tous les jours?...

MARTON.

Ma pauvre maîtresse, elle aurait pu être si heureuse!...

JASMIN.

Comment!... au fond de sa province, dans son couvent de Soissons... elle avait déjà pris ses arrangements pour cela?...

MARTON.

Ah! monsieur le comte, vous ne saurez jamais ce que nous vous sacrifions.

JASMIN.

Eh bien, mais, et nous autres, Marton, est-ce que vous nous croyez tout à fait esseulés?... Je sais certaine grande dame qui en fera immanquablement une maladie...

MARTON.

Et moi, je connais un beau capitaine qui en mourra pour sûr.

JASMIN.

Vraiment!... Voyez donc comme cela se rencontre!

SCÈNE II

Les Mêmes, le Suisse de l'hôtel, ouvrant les deux battants de la porte du fond, sa grande canne à la main.

LE SUISSE, sans entrer.

Monsié Chasmin!

JASMIN.

Eh bien, quoi?

LE SUISSE.

Monsié Chasmin, il être une cholie tame en pas, tans une foiture fermée, qui demande à parler à fous.

JASMIN.

Comment, drôle! est-ce que tu n'avais pas quelque laquais à m'envoyer, que tu quittes ta porte ainsi? Et si, pendant ce temps-là, les voitures rentraient...

LE SUISSE.

Je serais gronté, je le sais pien; mais la tame il m'avre donné tix louis pour faire la commission moi-même.

JASMIN.

Alors c'est autre chose : dis à la dame que je descends, ordonne à son cocher d'aller m'attendre à la petite porte de M. le comte.

LE SUISSE.

J'y fas.

(Il referme la porte.)

JASMIN.

Vous voyez qu'on ne vous faisait pas un conte, Marton.

MARTON.

Et quelle est cette dame?

JASMIN.

Notre délaissée probablement. Mais pardon... vous ne voudriez pas que je la fisse attendre; respect au malheur!

(Il sort par la porte latérale à la droite du spectateur.)

SCÈNE III

MARTON, LE CHEVALIER.

A mesure que Jasmin s'éloigne, le Chevalier paraît par-dessus le paravent.

LE CHEVALIER.

Marton!

MARTON, jetant un cri.

Ah!

LE CHEVALIER.

Silence! c'est moi... (Lui donnant sa bourse.) Est-ce que tu ne me reconnais pas?

MARTON.

Oh! si fait, monsieur le chevalier; mais c'est que j'étais si loin de vous croire derrière ce paravent... Que venez-vous faire ici, mon Dieu?...

LE CHEVALIER.

Tu me le demandes!...

MARTON.

Oui, je vous le demande, car enfin... c'est si étrange de vous voir aujourd'hui... dans cette maison, au moment même où

celle que vous aimez se marie avec un autre... Mais comment vous trouvez-vous là ?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je le sais moi-même, Marton?... Je rôdais comme un fou autour de l'hôtel; j'ai trouvé une porte ouverte, je suis entré sans que personne me vît; j'ai pris le premier escalier venu, j'ai monté un étage, j'ai traversé deux ou trois appartements, enfin j'en étais ici quand je t'ai entendue venir avec Jasmin; alors je me suis jeté derrière ce paravent... et me voilà.

MARTON.

Je le sais bien que vous voilà... Mais que voulez-vous? Voyons!

LE CHEVALIER.

Ce que je veux, Marton? Je veux la revoir une fois... une seule fois encore... lui dire que je l'aime, que je n'aimerai jamais qu'elle... que ce mariage fait mon désespoir et que j'en mourrai.

MARTON.

Mais vous lui avez dit tout cela à son couvent!...

LE CHEVALIER.

Eh bien, Marton, je le lui répéterai.

MARTON.

Eh! la pauvre enfant ne le sait que de reste, allez!... D'ailleurs, c'est impossible... Savez-vous que vous êtes ici chez son mari ?

LE CHEVALIER.

Sans doute que je le sais...

MARTON.

Savez-vous qu'ils sont à l'église?...

LE CHEVALIER.

A l'église!... je voulais y aller, à l'église...

MARTON.

Que, dans un instant, ils peuvent être de retour?

LE CHEVALIER.

Je les attends.

MARTON.

Comment! vous les attendez ?... Vous êtes fou !

LE CHEVALIER.

Ah! Marton! m'oublier ainsi!

MARTON.

Mais elle ne vous a pas oublié!... mais elle vous aime toujours! Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est qu'en vérité vous me faites peine.

LE CHEVALIER.

Elle m'aime et elle se marie ?

MARTON.

Pouvait-elle faire autrement? Depuis la mort du maréchal, ce mariage n'était-il pas décidé? ne le saviez-vous pas du premier jour que vous l'avez rencontrée? n'avez-vous pas eu le temps de vous préparer à cet événement, depuis six mois que vous l'entretenez au parloir, en venant voir mademoiselle votre sœur? Mais, en vérité, monsieur le chevalier, il faut être raisonnable aussi.

LE CHEVALIER.

Ah! si j'étais sûr seulement qu'elle me tînt la promesse qu'elle m'a faite! car elle m'a fait une promesse, Marton.

MARTON.

Eh! je la connais, mon Dieu.

LE CHEVALIER.

Tu la connais, Marton... Eh bien, crois-tu qu'elle la tiendra ?

MARTON.

Eh! sans doute qu'elle la tiendra... tant qu'elle pourra... pardi!

LE CHEVALIER.

Comment, tant qu'elle pourra ?

MARTON.

Voyons, monsieur le chevalier, il ne faut pas demander l'impossible non plus... Quand on se marie... eh bien, mais... on se marie.

LE CHEVALIER, tombant dans un fauteuil.

Marton, tu me mets au désespoir...

MARTON.

Allons, voilà que vous vous asseyez maintenant! (Le secouant par le bras.) Mais songez donc que, dans dix minutes, dans cinq minutes peut-être, ils seront ici.

LE CHEVALIER, se levant.

Marton, je tuerai le comte.

MARTON.

Le comte de Candale ?

LE CHEVALIER.

Eh! oui, le comte de Candale, le mari de Louise!

MARTON.

Comment!... mais je croyais que c'était votre ami ?

LE CHEVALIER.

Mon ami! oui, sans doute, il l'a été; mais, aujourd'hui, c'est mon ennemi mortel; ne m'enlève-t-il pas ce que j'ai de plus cher au monde?

MARTON.

Mon Dieu! vous me faites frémir; est-ce que M. le comte sait quelque chose de votre amour pour sa femme?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu merci, il ne s'en doute point: j'ai eu la force de le cacher à tout le monde.

MARTON.

Ah! je respire! Eh bien, monsieur le chevalier, transigeons. Vous veniez pour voir ma maîtresse, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Hélas! oui.

MARTON.

Vous comprenez que c'est impossible.

LE CHEVALIER.

Impossible, Marton?

MARTON.

Mais oui, impossible; vous ne voudriez pas la compromettre, la perdre... n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu m'en garde!

MARTON.

Car, enfin, quels sont ses torts envers vous? De vous avoir aimé... de vous aimer encore... voilà tout.

LE CHEVALIER.

Tu crois qu'elle m'aime toujours?

MARTON.

Eh! j'en suis sûre.

LE CHEVALIER.

Ah! Marton, si tu savais le bien que tu me fais!

MARTON.

Et, pour la récompenser de cet amour, innocent hier... coupable aujourd'hui, vous feriez un éclat?... Ah! fi donc, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Je sens bien que tu as raison, Marton; mais, lorsqu'on aime, est-ce qu'on pense à tout cela !...

MARTON.

Mais c'est lorsqu'on aime qu'il faut y penser, au contraire... Voyons, voulez-vous vous brouiller avec le comte... vous fermer à tout jamais sa maison?...

LE CHEVALIER.

Sa maison, Marton! ah! tu peux bien compter que je n'y reviendrai jamais!

MARTON.

Allons donc !... demain, vous y serez... tenez, là où vo êtes.

LE CHEVALIER.

Marton, je te jure...

MARTON.

Ne jurez pas. Eh!... la, qui sait?... si madame de Candale tenait la promesse que vous a faite mademoiselle de Torigny... enfin, on ne peut pas savoir: on voit des choses si étranges!

LE CHEVALIER.

Oh! alors, Marton, tu comprends bien que, dans ce cas-là, ce serait autre chose.

MARTON.

Allons donc!... Eh bien, voilà que vous redevenez raisonnable, et je veux vous en récompenser. Écrivez une lettre, et je la remettrai.

LE CHEVALIER.

J'en ai écrit une, Marton.

MARTON.

D'avance?

LE CHEVALIER.

Savais-je ce qui arriverait?... Je l'ai écrite à tout hasard.

MARTON.

Alors vous n'êtes pas encore si malade que je croyais... Donnez.

LE CHEVALIER.

La voilà... Mais, en la lui remettant, tu lui diras...

MARTON.

Je lui dirai que, de peur de la compromettre, vous êtes parti à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Marton, je voudrais cependant bien rester un instant encore.

MARTON.

Restez si vous voulez; mais, alors, je ne remets rien...

LE CHEVALIER.

Je m'en vais.

(Il s'avance vers la chambre du Comte.)

MARTON, l'arrêtant.

Par où vous en allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mais par où je suis venu.

MARTON.

C'est cela! pour que tout le monde vous voie. Tenez, passez par cette chambre, elle conduit à la mienne; et, si l'on vous voit sortir... eh bien, il n'y aura que moi de compromise.

LE CHEVALIER, se retournant.

Il y a donc une sortie par chez toi, Marton?

MARTON.

Oui; mais il n'y a pas d'entrée... je vous en préviens.

LE CHEVALIER, s'arrêtant sur le seuil.

Marton, ma chère Marton, rappelle bien à ta maîtresse ce qu'elle m'a promis.

(Jasmin rentre.)

MARTON, poussant le Chevalier.

C'est bon !... mais c'est bon !... Le corridor, la chambre à droite, le petit escalier... et tirez sur vous la porte de la rue; que je l'entende!... (On entend le bruit d'une porte qui se ferme.) La, bien!

(Elle se retourne et aperçoit Jasmin sur le seuil de la porte en face d'elle.)

SCÈNE IV

MARTON, JASMIN, tenant chacun une lettre à la main.

JASMIN.

Très-bien, Marton ! très-bien !

MARTON.

Allons, Jasmin, pas de secrets...

JASMIN.

Allons, Marton, pas de mensonge.

MARTON.

Qu'est-ce que c'était que cette belle dame?

JASMIN.

Une marquise que nous aimons... Qu'est-ce que c'était que ce beau jeune homme?

MARTON.

Un chevalier qui nous aime... Et cette lettre?

JASMIN.

Cette lettre, c'est une lettre pour monsieur... Et ce billet?

MARTON.

Ce billet, c'est un billet pour madame.

JASMIN.

Mais qu'est-ce que tu disais donc, Marton, que cela tournerait mal?.. Il me semble que cela va à merveille, au contraire; nous commençons par où l'on finit.

MARTON, mettant la lettre dans son corset.

Il faut convenir, Jasmin, que les maîtres d'aujourd'hui sont bien dépravés!...

JASMIN, mettant la lettre dans sa poche.

Ne m'en parle pas, Marton... Comment!... mais ce sont eux qui nous pervertissent.

MARTON.

Chut!

JASMIN.

Quoi?

MARTON.

Les voilà qui rentrent.

JASMIN.

Alors, rendons-nous chacun à notre poste... Toute sorte de prospérités à ton chevalier, Marton!

(Il rentre par la porte latérale à droite du spectateur.)

MARTON, s'avançant vers la porte latérale à gauche.

Bonne chance pour ta marquise!...

(Au moment où elle va pour entrer, on entend la voix de la Comtesse.)

LA COMTESSE, de l'antichambre.

Marton!...

MARTON, s'arrêtant.

Oh! mon Dieu!... c'est la voix de madame la comtesse.

(Elle court vers la porte du fond, qui s'ouvre avant qu'elle y soit arrivée.)

SCÈNE V

MARTON, LA COMTESSE, ouvrant la porte du fond.

LA COMTESSE.

Marton, au secours!... Marton, un fauteuil!... Marton, vite, vite, vite!

(Elle se laisse tomber sur le fauteuil.)

MARTON.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, madame, qu'avez vous donc?...

LA COMTESSE.

Marton!... je suis mariée.

MARTON.

Oh!... ce n'est que cela?...

LA COMTESSE.

Comment peux-tu me répondre ainsi, quand tu sais que je suis au désespoir? Marton, tu as un bien mauvais cœur!...

(Elle laisse tomber sa tête contre Marton.)

MARTON.

Ah! mon Dieu, est-ce que madame s'évanouit?

LA COMTESSE.

Je crois qu'oui... As-tu des sels, de l'eau des Carmes, Marton? Je me meurs!...

MARTON.

Il y en a dans l'appartement de madame, et je cours en chercher.

(Elle fait un mouvement pour sortir, mais la Comtesse l'arrête.)

LA COMTESSE.

Ne me quitte pas!... Ah!...

MARTON, revenant.

Mais qu'avez-vous donc fait de M. le comte?

LA COMTESSE.

Le sais-je, moi?... En descendant de voiture, je me suis sauvée. (Elle ferme les yeux avec la plus grande langueur.) Tu n'as donc rien à me faire respirer, Marton?

MARTON.

Non; mais j'ai quelque chose à vous apprendre.

LA COMTESSE, sans rouvrir les yeux.

Parle...

MARTON.

J'ai vu le chevalier.

LA COMTESSE, ouvrant les yeux.

Quel chevalier, Marton ?

MARTON.

Quel chevalier?... Comme s'il y en avait deux au monde !... Le chevalier de Valclos, donc...

LA COMTESSE, vivement.

Tu l'as vu, Marton?... Et où l'as-tu vu ?

MARTON.

Ici.

LA COMTESSE.

Ici? Oh! mon Dieu! est-ce qu'il y serait encore? Tu me fais peur !

MARTON.

Que madame la comtesse se rassure: il est parti.

LA COMTESSE.

Ah ! il est parti?... Je respire... Et que venait-il faire ici, le malheureux?

MARTON.

Il venait pour voir madame la comtesse une dernière fois... Il était comme un fou...

LA COMTESSE.

Pauvre chevalier !

MARTON.

Il voulait absolument mourir.

LA COMTESSE.

C'est comme moi, Marton... Tu as vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, il n'y a qu'un instant !... mais on a beau faire, on ne meurt pas quand on veut !

MARTON.

Et c'est bien heureux, ma foi ! car on se repentirait souvent d'être morte.

LA COMTESSE.

Tu me dis donc qu'il est parti ?

MARTON.

Oui, et ce n'est pas sans peine, je vous assure.

LA COMTESSE.

Mais sans doute il n'est point parti ainsi sans te charger de me dire quelque chose ?

MARTON.

Il a fait mieux que cela.

LA COMTESSE, avec un reste de langueur.

Qu'a-t-il fait, Marton ?

MARTON.

Il m'a laissé une lettre.

LA COMTESSE.

Une lettre ! mais il me semble que c'est bien hardi de sa part d'oser m'écrire... Qu'en dis-tu ?

MARTON.

Dame !... la circonstance était grave, et il a cru qu'en faveur de son désespoir...

LA COMTESSE.

Il était donc bien désespéré ?

MARTON.

Oh ! plus que madame la comtesse ne peut le croire

LA COMTESSE.

C'est égal... je ne lirai pas cette lettre, Marton... Où est-elle ?

MARTON.

La voilà...

LA COMTESSE, la lui prenant des mains, et l'ouvrant tout en parlant.

C'est fort mal à vous d'avoir pris cette lettre, Marton, et il faut la rendre au chevalier.

MARTON.

Mais c'est impossible, maintenant que madame l'a ouverte.

LA COMTESSE.

Je l'ai ouverte ?... Oh ! mon Dieu, oui... c'est vrai... Je te jure, Marton, que je ne sais pas comment cela s'est fait !...

MARTON.

Oh ! les lettres... cela s'ouvre toujours tout seul.

LA COMTESSE.

Dame ! maintenant, puisqu'elle est est ouverte, qu'en dis-tu ?... autant la lire...

MARTON.

Oh ! mon Dieu, oui ; et c'est, je crois, ce que madame a de mieux à faire.

LA COMTESSE, lisant.

« Chère Louise, si l'on mourait de douleur, je serais déjà mort ! »

MARTON.

Hein !... que vous ai-je dit ?...

LA COMTESSE, continuant.

« Un seul espoir me soutient... Je compte sur la promesse que vous m'avez faite, que le comte de Candale ne serait jamais pour vous autre chose qu'un frère. »

MARTON.

Vous lui avez promis cela ? (La Comtesse fait de la tête signe que oui.) Hum !...

LA COMTESSE, reprenant.

« Si vous avez l'espoir de tenir votre serment, un mot, un signe, je vous en supplie, qui me tranquillise... quelques accords à votre clavecin. par exemple, et je serai le plus heureux des hommes. » (S'interrompant.) Ah ! ce pauvre chevalier ! vois donc comme il est discret, Marton : il ne demande qu'un peu de musique...

MARTON.

Ah ! le fait est qu'on ne peut pas être moins exigeant.

(Elle veut reprendre la lettre.)

LA COMTESSE.

Mais attends donc... Il y a un post-scriptum.

MARTON.

Oh ! s'il y a un post-scriptum, c'est différent alors !

LA COMTESSE, continuant.

« Il est inutile de vous dire que je passerai la nuit sous vos fenêtres. » Sous mes fenêtres, tu l'entends, Marton... Mon Dieu ! mais il va mourir de froid !

MARTON.

Oh ! il ne restera que jusqu'à ce qu'il entende le clavecin.

LA COMTESSE.

Et... et s'il ne l'entend pas, Marton ?

MARTON.

Oh ! alors, je ne réponds plus de lui !...

LA COMTESSE, se levant vivement.

Marton !

MARTON

Qu'y a-t-il ?

LA COMTESSE, écoutant.

Marton, c'est le comte !... Marton, je me sauve !

MARTON.

Faut-il que je reste ici, ou que je suive madame ?

LA COMTESSE.

Viens, viens, viens ! nous ne serons pas trop de deux !

SCÈNE VI

LE COMTE, qui a vu la Comtesse s'enfuir et Marton la suivre, s'arrête un instant sur le seuil de la porte du fond, puis va lentement à la porte latérale, qu'il essaye d'ouvrir ; JASMIN.

LE COMTE.

Le verrou y est... Je ne m'étais pas trompé, et, s'il y a attaque, il y aura défense. Ou je m'abuse fort, ou ma femme ne me paraît pas avoir pour moi une sympathie bien entraînante... Si je pouvais lui dire ce qui se passe de mon côté, pardieu ! je crois que je la rendrais heureuse.

JASMIN, entr'ouvrant la porte latérale.

M. le comte est seul ?

LE COMTE.

Parfaitement seul.

JASMIN.

Une lettre pour M. le comte.

LE COMTE.

Une lettre de qui ?

JASMIN.

M. le comte ne s'en doute pas?

LE COMTE.

Non, pas le moins du monde.

JASMIN.

Alors, M. le comte est bien indifférent ou bien modeste.

LE COMTE.

Est-ce que ce serait de la marquise ?

JASMIN.

D'elle-même.

LE COMTE.

Mais donne donc vite, faquin !

JASMIN.

Je ne savais pas si, aujourd'hui, M. le comte voudrait la recevoir, ou aurait le temps de la lire.

LE COMTE, décachetant la lettre.

Comment ! est-ce que tu ne sais pas que j'en suis amoureux fou, de la marquise ?

JASMIN.

Si fait, monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien, alors... (Il lit.) « Hier encore, vous m'avez affirmé que vous n'aimiez que moi et que vous n'aimeriez jamais que moi; que votre mariage était une simple affaire de convenance, et que mademoiselle de Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. »

JASMIN.

M. le comte lui a dit cela?

LE COMTE.

Ma foi, oui... Moi, que veux-tu! je ne savais que lui dire... J'aurais bien voulu te voir, maraud, faisant la cour à une femme et en épousant une autre.

JASMIN.

M. le comte me connaît trop bien pour croire que j'aurais fait une promesse que je n'aurais pas eu l'intention de tenir.

LE COMTE.

Eh ! qui te dit que je ne la tiendrai pas? M. de Richelieu a bien tenu la sienne.

JASMIN.

Mademoiselle de Torigny est plus jolie que mademoiselle de Noailles.

LE COMTE.

Elle est donc jolie, ma femme?... Ah ! palsambleu ! il faudra que je la regarde !

JASMIN.

M. le comte oublie sa lettre.

LE COMTE.

Eh ! c'est toi qui viens me distraire avec toutes tes balivernes. (Continuant.) « Et que mademoiselle de Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. Je ne demande pas mieux que de vous croire et de vous récompenser du sacrifice que vous m'aurez fait; mais vous pensez bien qu'en pareille circonstance, on ne croit pas les gens sur parole: voulez-vous venir souper avec moi ce soir? On sait depuis le matin que j'ai ma migraine; vous me trouverez seule, et mes gens sont prévenus que je n'y suis que pour vous. » Pas de signature.

JASMIN.

Oh ! il n'y a point à s'y tromper, la pauvre femme est venue elle-même.

LE COMTE.

Où cela ?

JASMIN.

A la petite porte... dans une voiture fermée.

LE COMTE.

Pardieu ! voilà bien les femmes!... tant que je suis libre, elle fait la prude;... je me marie, elle court après moi... Et qui lui a parlé?

JASMIN.

Moi-même.

LE COMTE.

Ah ! toi-même. Et quel air avait-elle?

JASMIN.

L'air désespéré.

LE COMTE.

L'air désespéré !... M. Jasmin, vous êtes un flatteur... et vous dites cela pour me faire plaisir...

JASMIN.

Non, sur ma parole; et je suis sûr que, si M. le comte n'y allait pas, il y aurait de ce côté-là quelque malheur!

LE COMTE.

Vraiment !... tu crois qu'elle m'aime à ce point-là?

JASMIN.

M. le comte peut m'en croire... C'est une tête tournée.

LE COMTE.

Eh bien, mais... on fera ce qu'on pourra pour la remettre en place, Jasmin.

JASMIN.

M. le comte a-t-il des ordres à me donner?

LE COMTE.

Descends, et dis à Lapierre d'atteler les chevaux bais à la voiture sans armoiries, et puis, à tout hasard, il ira m'attendre à la porte.

JASMIN, voyant son maître qui se dirige vers la chambre de la Comtesse.

Eh bien, où va donc monsieur?

LE COMTE.

Chez la comtesse, pardieu ! je ne sortirai pas sans lui dire bonsoir. Il faut des formes.

JASMIN.

Dans combien de temps faut-il que je remonte?

LE COMTE.

Mais dans dix minutes, un quart d'heure, à peu près.

JASMIN.

Cela suffit.

(Il sort par la porte du fond, tandis que le Comte va frapper à la porte latérale.)

SCÈNE VII

LE COMTE, MARTON, de l'autre côté de la porte.

MARTON.

Qui va là?

LE COMTE.

C'est moi, Marton.

MARTON.

Que veut monsieur?

LE COMTE.

Mais je désirerais entretenir un instant madame la comtesse... Demande-lui si elle veut me faire la grâce de me recevoir chez elle, ou l'honneur de me rejoindre ici. (Moment de silence.) On se consulte.

MARTON.

Madame la comtesse préfère aller rejoindre M. le comte.

LE COMTE.

Allons, je ne m'étais pas trompé; on me craint, c'est flatteur!

SCÈNE VIII

LA COMTESSE LE COMTE.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

A mes ordres, madame? Mais on vous a mal transmis mes paroles; c'est à ma prière qu'il faudrait dire, et c'est moi qui suis on ne peut plus reconnaissant de tant de condescendance.

LA COMTESSE.

Oh! monsieur le comte... je sais qu'un mari a le droit d'ordonner.

LE COMTE.

Qui donc vous a dit cela, madame? Quelque mal appris de procureur.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, c'est ma tante.

LE COMTE.

Ah! si la chose vient de madame de Torigny, à la bonne heure. Oui, c'était comme cela de son temps, les maris étaient féroces; mais, de nos jours, ils se sont fort civilisés, et, en général, ce sont aujourd'hui les femmes qui commandent et les maris qui obéissent.

LA COMTESSE.

Oh! monsieur, je n'ai point la prétention de vous faire obéir, et, si j'étais seulement certaine...

LE COMTE.

Que je ne commandasse point, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Du moins des choses trop difficiles.

LE COMTE.

Rassurez-vous, madame la comtesse; peut-être prierai-je... peut-être implorerai-je... on ne peut répondre de rien, mais je n'ordonnerai jamais.

LA COMTESSE.

Vraiment, monsieur le comte?... Mais le mariage n'est donc point une chose si terrible qu'on le disait?

LE COMTE.

C'est qu'il y a mariage et mariage, comtesse... Le nôtre, par exemple, n'est point un mariage comme tous les autres... Mais asseyez-vous donc, madame, ou je croirai que vous voulez me quitter tout de suite...

LA COMTESSE.

Oh! monsieur, du moment que je n'ai plus peur de vous, je resterai tant que vous le voudrez.

LE COMTE, approchant un fauteuil et à part.

Allons, je crois que je souperai avec la marquise.

LA COMTESSE.

Ce pauvre chevalier!... va-t-il être content!

LE COMTE, s'asseyant à son tour sur une chaise.

Je disais donc que notre mariage, à nous, s'était fait d'une façon étrange. Nos pères avaient disposé de nous, et notre oncle le commandeur était chargé par eux de veiller à ce que

leurs dernières intentions fussent remplies. Le moyen de faire de la rébellion contre un oncle qui vous donne six cent mille livres en mariage, et qui vous en promet quatre fois autant à sa mort?... Impossible! Vous étiez au couvent, à Soissons; j'étais à la cour, à Versailles, il n'y avait pas moyen de se voir souvent; d'ailleurs, à quoi bon se voir, quand on sait d'avance que l'on est destiné l'un à l'autre?... Si nous devions nous déplaire, il était toujours temps d'en arriver là... Si nous devions nous aimer... eh bien, mais il n'est jamais trop tard quand on doit s'aimer, et moins il y a de fait dans ce cas, c'est tant mieux, car plus il reste à faire.

LA COMTESSE, vivement.

Oh! pour moi, monsieur le comte, j'ai bien peur que vous ne m'aimiez jamais.

LE COMTE.

Eh bien, moi, comtesse, je crois que vous avez encore plus peur que je ne vous aime.

LA COMTESSE.

Oh! monsieur le comte!

LE COMTE.

Mais, voyons un peu, pourquoi pensez-vous que je ne vous aimerai jamais?

LA COMTESSE.

Parce que je suis pleine de défauts, je vous en préviens.

LE COMTE.

Et moi, croyez-vous que j'aie la prétention d'être parfait?

LA COMTESSE.

Oh! mais vos défauts ne sont pas si grands que les miens, j'en suis sûre.

LE COMTE.

Qui sait?... Voyons un peu les vôtres.

LA COMTESSE.

D'abord, je suis curieuse à l'excès.

LE COMTE.

Et moi, curieux à la rage.

LA COMTESSE.

Je suis volontaire.

LE COMTE.

Et moi, entêté.

LA COMTESSE.

A la moindre contrariété, je boude.

LE COMTE.

A la plus petite opposition, j'éclate.

LA COMTESSE.

Alors, je déchire mes blondes.

LE COMTE.

Je mets en morceaux mes dentelles.

LA COMTESSE.

Je casse mes chinoiseries.

LE COMTE.

Je brise mes glaces.

LA COMTESSE.

Je gronde Marton.

LE COMTE.

Et moi, je bats Jasmin.

LA COMTESSE.

Oh ! comme c'est étrange que nous ayons justement les mêmes défauts !

LE COMTE.

Comtesse, c'est de la sympathie, ou je ne m'y connais pas.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu, mais... c'est tout?

LE COMTE.

J'ai oublié...

LA COMTESSE.

Ah !...

LE COMTE.

Je suis joueur.

LA COMTESSE.

Joueur?... Oh ! c'est un bien vilain défaut... Mais vous êtes beau joueur, au moins?

LE COMTE.

Moi?... Joueur exécrable, comtesse !... je jouerais la peste, que je voudrais la gagner... Et vous, êtes-vous joueuse?

LA COMTESSE.

Oh ! moi, non, non !

LE COMTE.

Mais vous avez bien quelque autre chose à m'avouer encore ?

LA COMTESSE.

J'en ai une ;... mais, celle-là, j'aurais bien voulu vous la cacher.

LE COMTE.

Des secrets entre nous, comtesse?... Oh ! fi donc, des secrets, c'est bon entre gens qui s'aiment.

LA COMTESSE.

Alors, vous exigez donc que je vous dise tout?

LE COMTE.

Je vous ai dit que je n'exigerais jamais...

LA COMTESSE.

Alors, vous m'en priez?

LE COMTE.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Je n'oserai jamais...

LE COMTE.

C'est donc bien terrible?

LA COMTESSE.

Oui.

LE COMTE.

Je vous ai dit que j'étais curieux, vous m'avez dit que vous étiez curieuse... Dites-moi ce que vous avez à me dire, et moi... je vous raconterai quelque chose à mon tour.

LA COMTESSE.

Vraiment ?

LE COMTE.

Parole d'honneur.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous...

(Elle s'arrête.)

LE COMTE.

J'écoute.

LA COMTESSE.

Et moi, je tremble.

LE COMTE, lui prenant la main.

Voyons, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous donc qu'au couvent j'avais une amie...

LE COMTE.

Jusque-là, il n'y a rien de bien répréhensible.

LA COMTESSE.

Non !... mais... mais cette amie avait un frère.

LE COMTE.

Ah! elle avait un frère?

LA COMTESSE.

Helas! oui, et, chaque fois que ce frère venait la voir, mon amie, pour me donner quelque distraction... vous savez comme on a peu de distractions au couvent... mon amie m'emmenait avec elle au parloir.

LE COMTE.

Eh bien, mais il n'y a pas encore grand mal à cela.

LA COMTESSE.

Mais c'est ici que le mal commence.

LE COMTE.

Nous allons en juger.

LA COMTESSE.

Il en résulta que peu à peu je pris l'habitude de voir le chevalier... et que je commençai à distinguer les jours les uns des autres, ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors; si bien que j'étais maussade les jours où il ne venait pas, et que, comme, de son côté, le chevalier éprouvait la même chose, il commença par venir deux fois la semaine au lieu d'une, puis trois fois, puis quatre fois, enfin tous les jours.

LE COMTE.

Et votre amie restait entre vous deux, je suppose?

LA COMTESSE.

Oh! elle ne nous quittait jamais... Mais ce fut ce qui nous perdit.

LE COMTE.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Oui, le chevalier n'eût point osé me dire qu'il m'aimait... mais il le disait à sa sœur... Moi, de mon côté... mon Dieu! vous le savez, on n'a point de secret pour une amie de pension... moi, je disais à la mienne que j'avais du plaisir à voir le chevalier, et elle le redisait à son frère... de sorte qu'un beau jour nous nous trouvâmes nous aimer, et nous être dit que nous nous aimions sans savoir comment cela s'était fait.

LE COMTE.

Ah! l'heureux coquin que ce chevalier!

LA COMTESSE.

Oh! oui, il était bien heureux!... et moi aussi, j'étais bien heureuse! (Le Comte s'incline en signe de remercîment.) Mais c'est dans

ce moment-là justement qu'on est venu, de la part de notre oncle, le commandeur, m'annoncer qu'il fallait me préparer à vous épouser... Si vous n'avez pas osé résister, à plus forte raison moi qui ne suis qu'une femme... Jugez de notre désespoir. Nous nous jurâmes de nous aimer toujours, et j'obéis.

LE COMTE.

Fort à contre-cœur. Oh ! je m'en suis aperçu.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ! je ne vous savais pas bon comme vous l'êtes : je me faisais du mariage une idée fort exagérée... à ce qu'il me paraît : j'avais peur.

LE COMTE.

Et vous êtes rassurée, maintenant ?

LA COMTESSE.

Un peu.

LE COMTE.

Et qu'avez-vous résolu à l'égard du chevalier ?

LA COMTESSE.

Je connais mon devoir, monsieur le comte ; je sais ce que je dois à un homme qui se conduit avec autant de délicatesse que vous le faites. Je ne le reverrai jamais.

LE COMTE.

Oh ! voilà de l'exagération, comtesse !... Comment donc ! mais il croirait que c'est moi qui exige de vous ce sacrifice... Il irait disant partout que je suis jaloux, et cela me perdrait d'honneur. D'ailleurs, peut-on répondre de ne pas revoir un homme que le hasard peut vous faire rencontrer à l'église, au spectacle, à la promenade, au bal ? Non, comtesse ; il ne faut promettre que ce que l'on peut tenir. Je m'en fie à vous, à vos principes, au respect que vous devez avoir vous-même pour le nom que vous avez consenti à porter... Ne fuyez ni ne cherchez le chevalier, et, si vous le rencontrez... eh bien, mais, si vous le rencontrez, tâchez de le traiter comme tout le monde, et cela me suffira.

LA COMTESSE.

Oh ! monsieur le comte !... (Lui prenant la main à son tour.) Oh ! je serais bien coupable si je trahissais une pareille confiance.

LE COMTE.

Alors, je vous quitte donc un peu moins effrayée à la fin de notre conversation qu'au commencement ?

LA COMTESSE.

Vous vous en allez?

LE COMTE.

Serais-je assez heureux pour que l'idée vous fût venue de me retenir?

LA COMTESSE.

Oh ! non, non!... Mais je croyais que vous aviez quelque chose à me raconter à votre tour.

LE COMTE.

Ah ! c'est vrai, je vous l'avais promis ; mais, après un roman comme le vôtre, après des scènes de parloir, après des serments échangés, ce que j'avais à vous dire est trop monotone, et mieux vaut que je me taise.

LA COMTESSE.

C'est égal, dites toujours.

LE COMTE.

Moi, ce n'est point une passion; c'est un simple engagement que j'ai avec une certaine marquise.

LA COMTESSE.

Jeune?

LE COMTE.

Vingt-cinq ans.

LA COMTESSE.

Mariée?

LE COMTE.

Veuve.

LA COMTESSE.

Et qui s'appelle?

LE COMTE.

Ah ! comtesse, je ne vous ai pas demandé le nom du chevalier.

LA COMTESSE.

C'est juste, monsieur.

LE COMTE.

Je ne vous retiens pas, comtesse.

LA COMTESSE.

Je ne voudrais pas vous gêner, monsieur le comte.

LE COMTE, saluant.

Madame...

LA COMTESSE, faisant la révérence.

Monsieur...

LE COMTE, pirouettant.

Jasmin!...

LA COMTESSE.

Allons, je vois que cela ne me sera pas si difficile que je le craignais, de rester fidèle à ce pauvre chevalier.

(Elle rentre chez elle.)

LE COMTE.

Décidément, il paraît que je garderai ma parole à la marquise.

JASMIN, entrant par la porte latérale.

M. le comte m'a appelé?

LE COMTE.

La voiture est-elle à la petite porte?

JASMIN.

Il y a un quart d'heure qu'elle attend M. le comte.

LE COMTE.

Mon manteau, Jasmin.

JASMIN.

Ah! M. le comte sort?

LE COMTE.

Certainement que je sors. (On entend chez la Comtesse une brillante ritournelle.) Qu'est-ce que c'est que cela?

JASMIN.

Madame la comtesse sans doute qui joue du clavecin.

LE COMTE.

Tiens! mais c'est un fort joli talent que possède là ma femme.

(Il sort.)

SCÈNE IX

JASMIN, MARTON.

MARTON, entrant vivement.

Jasmin!... psitt!

JASMIN.

Ah! c'est toi, Marton!... Eh bien, que faisons-nous de ce côté-là?

MARTON.

Nous donnons un concert au chevalier. Et nous, que faisons-nous de ce côté-ci?

JASMIN.

Nous allons souper chez la marquise.

LE COMTE, de son appartement.

Jasmin !

JASMIN.

Me voilà, monsieur.

(Il rentre.)

LA COMTESSE, de son appartement.

Marton !

MARTON.

Me voici, madame. (Elle fait quelques pas, puis s'arrête sur le seuil de l'appartement de sa maîtresse.) C'est égal, voilà une singulière nuit de noces !...

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE et LE CHEVALIER, entrant ensemble.

LE COMTE.

Comment ! c'est toi, mon cher chevalier ! mais je t'ai vraiment cru mort, et j'ai été sur le point de porter ton deuil... Que diable es-tu donc devenu depuis six mois?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, mon cher ! quand on a une espèce de régiment à soi, et un ministre de la guerre qui exige que l'on fasse ses garnisons, on ne s'appartient plus, et il faut bien s'en aller, je ne sais où, moi, dans la Picardie, à Laon, à Mézières, parmi des gens qui parlent l'iroquois et le hottentot... Enfin, j'ai obtenu un congé de six mois, et me voilà à Paris !

LE COMTE.

Depuis quand?

LE CHEVALIER.

Depuis trois jours.

LE COMTE.

Depuis trois jours! et je te vois ce matin pour la première fois?

LE CHEVALIER.

Comment diable voulais-tu que je vinsse? Je te savais en grandes affaires.

LE COMTE.

Ah! c'est vrai, à propos, je me suis marié hier... Tu as su cela?

LE CHEVALIER.

Pardieu! il serait beau, quand un homme comme toi se marie, que tout Paris ne s'en occupât point, au moins pendant vingt-quatre heures.

LE COMTE.

C'était une chose arrangée depuis longtemps, et que, tous les trois mois, mon oncle le commandeur me rappelait... J'ai retardé tant que j'ai pu, mais enfin il a bien fallu s'exécuter...

LE CHEVALIER.

Et où est-il, ce cher oncle?

LE COMTE.

Dans ses terres, où il est retenu par la goutte.

LE CHEVALIER.

Et tu es content?

LE COMTE.

Ma foi, oui... Tu comprends, c'est un de ces mariages convenables, comme en arrangent entre eux les grands parents: une cousine à moi, cinquante ou soixante mille livres de rente, à ce que m'a dit mon homme d'affaires, des diamants de famille à boisseaux, et une substitution de six cent mille livres, un majorat, comme disent les Allemands, constitué en faveur du premier de nos enfants mâles... Ah! j'oubliais le principal, un beau nom et qui fera bien dans l'arbre généalogique de notre famille: mademoiselle de Torigny...

LE CHEVALIER, faisant semblant de chercher.

Mademoiselle de Torigny?... Attends donc, attends donc; mais je connais cela, moi!

LE COMTE.

Sans doute... D'abord, tu as connu le maréchal qui est mort, c'était son père; et puis il y a encore une vieille tante,

une vieille marquise de Torigny, qui doit avoir quelque cent vingt ans, et dont madame de Candalc hérite.

LE CHEVALIER.

J'y suis ! une ancienne dame d'honneur de madame la duchesse, une vieille amie de M. de Lauzun?

LE COMTE.

Justement... Je crois même que, par elle, nous donnons tant soit peu la main gauche aux Biron... Eh bien, cette chère femme a veillé elle-même a l'éducation de sa nièce, qu'elle a mise près d'elle, dans un couvent à Soissons, aux Ursulines, aux Carmélites, je ne me rappelle plus où...

LE CHEVALIER.

A Saint-Jean, peut-être?

LE COMTE.

Eh! justement... Comment diable sais-tu cela, toi?

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai une sœur aussi, moi, qui est au couvent.

LE COMTE.

Ah! ah! tu as une sœur au couvent?

LE CHEVALIER.

Cela t'étonne?

LE COMTE.

Et pourquoi cela m'étonnerait-il? Quoi de plus naturel que d'avoir sa sœur au couvent? Et tu dis donc que ta sœur était au couvent, à Soissons?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE COMTE.

A Saint-Jean?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE COMTE.

Tiens! tiens! tiens!

LE CHEVALIER.

Et, comme j'étais en garnison à Laon, et qu'il n'y a que huit lieues de Laon à Soissons...

LE COMTE.

Oui, tu venais voir ta sœur, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! très-souvent: deux ou trois fois la semaine, et quelquefois davantage.

LE COMTE.

Mais c'est d'un excellent frère, cela!

LE CHEVALIER.

Que veux-tu! on s'ennuie tant dans ces maudites garnisons, qu'il faut bien se distraire un peu... De sorte que, tu comprends, je ne serais pas étonné d'avoir vu ta femme.

LE COMTE.

Eh bien, ni moi non plus. Dans tous les cas, mon cher, j'espère bien que tu me permettras de te présenter à elle. Si vous ne vous connaissez pas, eh bien, mais vous ferez connaissance, et, si la connaissance est faite, vous la renouvellerez, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Comment! mais j'allais t'en prier... Où est-elle?...

LE COMTE.

Chez elle. Attends, je vais y voir... (Allant à la porte.) Ah! la porte n'est pas fermée aujourd'hui; c'est déjà un progrès... Attends-moi là, je reviens, chevalier.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, puis MARTON.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ma parole d'honneur, il n'y a rien de tel que ces roués pour faire d'excellents maris. Il va me présenter à sa femme!... je n'aurais pas osé le lui demander, il me l'offre... On n'est pas plus aimable.

MARTON, entrant par la porte du fond, et traversant le théâtre pour aller chez sa maîtresse.

Comment! c'est vous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh! oui, c'est moi, Marton... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

MARTON.

Je croyais que vous ne deviez jamais rentrer ici... « Marton, c'est pour la dernière fois! Marton, je te jure... » Quand disiez-vous cela?... C'était hier, je crois.

LE CHEVALIER.

Hier, Marton, j'étais au désespoir.

MARTON.

Et aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Aujourd'hui, Marton, je suis le plus heureux des amants.

MARTON.

« Je tuerai le comte, Marton ! » Hier un tigre, aujourd'hui un agneau... Ah ! l'on a bien raison de dire que la musique adoucit les mœurs de l'homme.

LE CHEVALIER.

Tu sais donc...?

MARTON.

Est-ce que je ne sais pas tout ?

LE CHEVALIER.

Alors, tu crois qu'elle sera heureuse de me revoir ?...

MARTON.

Cela se demande-t-il ?... Enchantée !... Mais, dites-moi, l'avez-vous prévenue ?

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai pas eu le temps.

MARTON.

Mais c'est fort imprudent, ce que vous avez fait là ! si, en vous voyant, elle allait s'écrier...

LE CHEVALIER.

Oh ! il n'y a pas de danger : toutes mes précautions sont prises. Le comte sait déjà que j'avais une sœur dans le même couvent que celui où était Louise, et, par conséquent, cela ne l'étonnera point si ta maîtresse me reconnaît.

MARTON.

Et qui a dit cela au comte ?

LE CHEVALIER.

Moi-même, Marton.

MARTON.

Peste ! c'est fort adroit, et je vois qu'une femme peut se fier à vous, monsieur le chevalier ; cependant faites-y attention, M. le comte est bien fin !

LE CHEVALIER.

Il ne sait rien, Marton, il ne sait rien.

MARTON.

Chut !... on vient !...

(Elle se recule et fait semblant de chercher quelque chose sur une table à ouvrage.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE, tenant LA COMTESSE par la main.

LE COMTE.

Comtesse, permettez que je vous présente le chevalier de Valclos, capitaine au régiment d'Artois, l'un de mes meilleurs amis... (A part.) C'était lui, sa main tremble.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Monsieur le chevalier...

LE COMTE, au Chevalier.

Eh bien, te rappelles-tu l'avoir déjà vue?

LE CHEVALIER.

Non... non...

LE COMTE.

Non?... Marton, avançez un fauteuil à votre maîtresse.

LA COMTESSE, à Marton.

Merci, merci.

MARTON.

Madame n'a rien à m'ordonner?

LA COMTESSE.

Non; va m'attendre chez moi.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse permet que je lui présente tous mes compliments; ce ne sont point ceux d'un indifférent ni d'un étranger, puisque, depuis dix ans, je suis l'ami du comte.

LE COMTE.

Oh! pour cela, c'est vrai, comtesse... et, comme je vous le disais, de mes meilleurs même... Ce cher chevalier!

LA COMTESSE.

Présenté par M. le comte, monsieur, vous êtes sûr d'avance que vos compliments seront reçus comme ils méritent de l'être.

LE COMTE, au Chevalier.

Eh bien, n'est-ce pas, pour une pensionnaire, ce n'est point trop mal tourné? (A Jasmin, qui entre.) Que me veut-on?... ne peut-on être un instant tranquille?

JASMIN, de la porte.

Une lettre pour M. le comte.

LE COMTE.

Une lettre !... Comtesse, vous permettez ?...

LA COMTESSE.

Monsieur...

JASMIN, bas, au Comte.

C'est de la marquise; elle fait dire à M. le comte qu'elle l'attend pour aller aux Champs-Élysées. Le coureur est là, et demande une réponse.

LE COMTE.

Dis-lui qu'il attende, et fais mettre les chevaux... Pardon, chevalier, mais il faut que j'écrive quelques lignes. Comtesse, je vous laisse en bonne compagnie.

(Il sort par la porte de côté et Jasmin par la porte du fond.)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, après avoir suivi des yeux Jasmin et le Comte, se retourne, et s'aperçoit que la Comtesse, embarrassée, est prête à sortir à son tour; courant à elle et l'arrêtant.

Eh bien, mais, Louise, que faites-vous donc ?

LA COMTESSE.

C'est que je ne sais vraiment si je dois rester, chevalier.

LE CHEVALIER.

Comment ! vous auriez le courage de vous en aller, lorsque nous avons enfin un instant pour nous revoir, lorsqu'après avoir failli hier matin mourir de douleur, demandez plutôt à Marton, j'ai pensé hier au soir expirer de joie... Mais, madame, si vous vous en allez, qui donc remercierai-je ? à qui donc rendrai-je grâce de vos bontés ?

LA COMTESSE, les yeux baissés.

Je n'ai fait, chevalier, que tenir une promesse que je vous avais engagée, et j'ai été aussi heureuse de pouvoir la tenir que vous avez été heureux de ce que je la tenais.

LE CHEVALIER.

Oh ! si vous saviez quelle nuit délicieuse j'ai passée, quels doux rêves j'ai faits ! car, enfin, jusque-là, je n'étais pas encore sûr de votre amour, tandis que maintenant...

LA COMTESSE.

Eh bien, chevalier, si vous croyez à votre tour me devoir

quelque chose pour cette complaisance, je vous en prie, ne prolongez pas votre visite... Vous avez vu ce que j'ai souffert... J'ai pensé m'évanouir.

LE CHEVALIER.

Que je m'en aille? Oh! mais, comtesse, je ne vous aimerais pas si je vous obéissais, et vous seriez la première à me punir de cette indifférence... Songez donc combien de choses nous avons à nous dire, que de souvenirs nous avons à échanger, que de pensées cachées au fond de notre cœur demandent à voir le jour!... Moi, m'en aller? Oh! non!... non!... A moins que vous ne me chassiez, je ne m'en irai pas.

LA COMTESSE.

Que vous êtes cruel, chevalier! parce qu'on a eu la faiblesse de vous dire qu'on vous aime, voilà que vous devenez exigeant, tyrannique... Mais c'est fort mal, cela! Souvenez-vous donc que, si je n'appartiens pas encore à un autre, je ne m'appartiens déjà plus à moi-même.

LE CHEVALIER.

Ah! comtesse, oubliez-vous que cet autre vous a enlevée à moi, que c'est mon bien qu'il m'a pris? Ce bien, je le retrouve, je le réclame, voilà tout... Oh! je tiens mon voleur, je ne le lâche plus!

LA COMTESSE.

Silence, chevalier!

(Ils reprennent chacun la place qu'ils avaient quand le Comte est sorti.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE jette un coup d'œil sur eux, puis il va à la porte du fond et appelle.

Jasmin!

JASMIN.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Voici la réponse. (Jasmin sort. Le Comte revenant en scène.) Eh bien, comtesse, que vous disait le chevalier?

LA COMTESSE.

Mais rien, monsieur.

LE COMTE.

Comment! chevalier, tu étais en tête-à-tête avec une jolie femme, et tu ne lui disais rien!... Madame, je vous en demande pardon pour lui; il ne faut pas juger le chevalier d'après cette première entrevue; c'est un garçon d'esprit; seulement, aujourd'hui, il est triste.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous êtes triste, monsieur?

LE CHEVALIER.

Mais je ne sais où Candale a été prendre cela; c'est une imagination qu'il s'est mise en tête... Jamais, au contraire, je n'ai été plus gai et plus heureux qu'en ce moment.

LE COMTE.

Parce qu'il a une grande puissance sur lui-même... Mais vous allez voir, comtesse, s'il vous dit toute la vérité... Imaginez-vous d'abord qu'il est amoureux.

LA COMTESSE.

Ah!

LE COMTE.

Comme un fou!

LE CHEVALIER, à part.

Où diable veut-il en venir?

LE COMTE.

Ensuite, vous ignorez peut-être que le chevalier a une sœur.

LA COMTESSE, avec un commencement d'inquiétude.

Ah! M. le chevalier a une sœur?

LE COMTE.

Oui, qui est au couvent; et, comme le chevalier est un excellent frère, il allait très-souvent voir cette sœur... Or, il est arrivé que cette sœur a une amie qui s'appelait mademoiselle... mademoiselle... Comment s'appelait-elle donc, chevalier?

LE CHEVALIER.

Mais je ne sais, je ne comprends pas.

LE COMTE.

Le nom n'y fait rien... Bref, tant il y a, que le chevalier, qui est très-inflammable, n'a pu voir cette amie sans l'adorer.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de croire, madame la comtesse, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il vous dit là.

LE COMTE.

Chevalier, je te préviens que la comtesse sait à quoi s'en tenir là-dessus... N'est-ce pas, comtesse ?

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je sais que vous êtes incapable de me tromper.

LE COMTE.

Tu vois bien, chevalier, que la comtesse me rend plus de justice que toi; et cependant elle ne me connaît que depuis hier, tandis que, toi, tu me connais depuis dix ans... Si bien que, pour en finir, un jour, le chevalier a appris que celle qu'il aimait, fiancée depuis je ne sais combien de temps à je ne sais quel comte, allait quitter le couvent et se marier... Est-ce que ce n'est pas cela, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je t'écoute et j'attends, car je ne sais où tu en veux venir.

LE COMTE, à la Comtesse, qui semble près de défaillir.

Mais asseyez-vous donc, comtesse; vous serez mieux.

LA COMTESSE.

Vous avez raison,... (A part.) J'étouffe !

LE COMTE.

Grand désespoir, comme vous comprenez bien; larmes répandues, promesses faites, serments échangés, enfin tout ce qui est d'usage en pareille circonstance... Néanmoins, il fallut se quitter... Ce fut un moment terrible, et dont vous pouvez vous faire une idée, madame. Bref, le mariage eut lieu, le pauvre chevalier pensa en mourir... Et maintenant encore, tenez, tenez, regardez-le, comtesse, il n'en est pas remis.

LE CHEVALIER.

Oui, tu as raison, je ne me sens pas bien, j'ai besoin d'air.

LE COMTE, l'arrêtant.

Allons donc, chevalier, du courage ! Heureusement que le mari, voyez un peu comme cela se rencontre ! heureusement, dis-je, que le mari était des amis les plus intimes du chevalier; de sorte que, tout amoureux qu'il était, Valclos n'a point perdu la tête... Oh ! le chevalier, tel que vous le voyez, ma-

dame. et tout décontenancé qu'il est à cette heure, est homme de ressources... Il est venu faire son compliment au mari, et l'a prié de le présenter à sa femme, ignorant que le mari savait tout. Vous comprenez, comtesse, la situation de ce pauvre chevalier quand il s'est aperçu qu'il était découvert?

LA COMTESSE, toute tremblante.

Et... et qu'a fait le mari?

LE COMTE.

Ce qu'a fait le mari?... Mais le mari est homme de bon goût; il s'est conduit comme se conduisent en pareille circonstance les gens du bel air... Il n'a pas voulu se donner le ridicule de faire de la jalousie; d'ailleurs, il sait que cela ne remédie à rien; il a pensé que les bons procédés valent mieux en pareil cas qu'une scène ridicule... Il a seulement fait voir à ceux qui voulaient le tromper qu'il n'était pas leur dupe. Puis, comme il avait affaire par la ville, il a pris son chapeau, et les a laissés tranquillement ensemble, s'en rapportant à la loyauté de l'un et à la délicatesse de l'autre... Et, s'ils abusent de sa confiance, s'ils le trompent... eh bien, s'ils le trompent, ma foi, tant pis pour eux! Voilà ce qu'il a fait, le mari.

(Il sort en les saluant.)

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, tombant dans le fauteuil en face de celui où est assise la Comtesse.

Mais cet homme a donc un démon familier qui vient lui conter ce qui se passe dans le cœur des gens?

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire pour vous, chevalier; mais, quant à moi, je sais que je n'ai point à me plaindre, j'ai bien mérité cela!

LE CHEVALIER.

Pardon, mais cela me passe, comtesse; et comment avez-vous pu, je vous prie, mériter une pareille algarade?

LA COMTESSE.

Comment, chevalier? En oubliant aujourd'hui sa bonté d'hier.

LE CHEVALIER.

Et qu'a-t-il donc fait de si merveilleux?

LA COMTESSE.

Ce qu'il a fait, chevalier?... Il m'a vue les larmes aux yeux, toute tremblante, pâle comme si j'allais mourir; il a eu pitié de moi... Et cependant, il était le maître, j'aurais eu beau implorer, prier... s'il avait voulu, je lui appartenais... Non, au lieu de cela, il a respecté mon appartement comme celui d'une sœur.

LE CHEVALIER.

Ah! vous croyez, comtesse, que c'est par générosité que le comte a fait avec vous le Bayard?

LA COMTESSE.

Sans doute, je le crois.

LE CHEVALIER.

Eh bien, détrompez-vous, madame; c'est par indifférence pour vous.

LA COMTESSE.

Par indifférence pour moi?

LE CHEVALIER.

Et je devrais même ajouter par amour pour une autre.

LA COMTESSE.

Pour un autre?... En effet, je me rappelle.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'on vous aurait laissé ignorer, par hasard, qu'il est en sentiment avec une belle marquise?

LA COMTESSE.

Non; car il me l'avait dit hier lui-même... Mais, c'est singulier, hier, j'y avais fait à peine attention et je l'avais presque oublié.

LE CHEVALIER.

Et maintenant, où croyez-vous qu'il soit?

LA COMTESSE.

Mais comment voulez-vous que je devine, moi? Je ne sais.

LE CHEVALIER.

Eh bien, il est près d'elle.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit?

LE CHEVALIER.

Cette lettre qu'il a reçue...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien, c'est le coureur de la marquise qui l'a apportée.

LA COMTESSE.

Ah! vous supposez cela.

LE CHEVALIER.

Je ne suppose rien.:. Quand Jasmin est entré, j'ai reconnu la livrée à travers la porte: cerise et argent.

LA COMTESSE.

Chevalier, est-ce que vous connaissez cette marquise?

LE CHEVALIER.

La marquise d'Esparville?

LA COMTESSE.

Ah! elle se nomme la marquise d'Esparville?

LE CHEVALIER.

Vous me demandez si je la connais? Mais c'est une de nos femmes les plus à la mode.

LA COMTESSE.

Vraiment!... Chevalier, répondez-moi comme si je n'étais pas une femme... Est-ce qu'elle est jolie?

LE CHEVALIER.

Mais comme cela... Une certaine mine chiffonnée dont la mobilité fait tout le charme.

LA COMTESSE.

Blonde? brune?

LE CHEVALIER.

Blonde.

LA COMTESSE.

Les yeux bleus ou noirs?

LE CHEVALIER.

Les yeux bleus.

LA COMTESSE.

C'est très-joli, des yeux bleus... Est-ce que vous aimez les blondes, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oh! est-ce à vous à me faire une pareille question, comtesse?

LA COMTESSE.

C'est juste... Pardon... De l'esprit, sans doute?

LE CHEVALIER.

Du jargon tout au plus.

LA COMTESSE.

Cela vaut quelquefois mieux.

LE CHEVALIER.

Ajoutez à cela, comtesse, une coquetterie qui fait qu'elle n'a qu'à vouloir pour rendre les gens amoureux d'elle.

LA COMTESSE.

Vraiment !... Dites-moi, chevalier, la coquetterie est donc un bien grand attrait pour les hommes ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! il faut bien l'avouer, pour le plus grand nombre, c'est tout.

LA COMTESSE.

Je voudrais être coquette !

LE CHEVALIER.

Vous, coquette? Oh ! mais ce serait vouloir que tous les hommes en mourussent d'amour et toutes les femmes de jalousie.

LA COMTESSE.

Plaît-il?

LE CHEVALIER.

Allons, voilà votre esprit qui voyage au troisième ciel : permettez-moi, comtesse, de le rappeler sur la terre... J'y gagnerai peut-être qu'il s'occupe un peu de moi, qui, par malheur, n'ai point ses ailes.

LA COMTESSE.

De vous ?... Mais il en est fort occupé, je vous assure... Seulement, chevalier, ne trouvez-vous point... non pas pour moi, mais pour les autres, pour mes gens, par exemple... pour le comte, s'il venait à rentrer, qu'une première visite deviendrait inconvenante en se prolongeant plus longtemps ?... Je ne vous renvoie pas ; vous connaissez le monde mieux que moi, qui ne suis qu'une provinciale ; j'en appelle à vous-même : vous ne voudriez pas me compromettre.

LE CHEVALIER.

Oh ! Dieu m'en garde !... Mais quand vous reverrai-je ?...

LA COMTESSE.

Demain... après-demain... quand vous voudrez ; la porte de l'hôtel vous est toujours ouverte.

LE CHEVALIER.

Ah ! comtesse, peut-être eût-il mieux valu pour moi qu'elle me fût fermée.

LA COMTESSE.

Que dites-vous là ?

LE CHEVALIER.

Je dis que ce n'est point ainsi que vous me disiez adieu à travers les grilles du parloir...

LA COMTESSE, lui tendant la main.

Allons, tenez...

LE CHEVALIER, tristement.

Adieu, Louise!... Au revoir, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

A demain...

SCÈNE VII

LA COMTESSE, puis MARTON.

LA COMTESSE, s'asseyant ; après une pause.

Marton ! Marton !

MARTON, entrant.

Madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

Venez.

MARTON.

J'espère que madame la comtesse est bien heureuse.

LA COMTESSE.

Heureuse, et de quoi, Marton ?

MARTON.

Eh bien, mais est-ce que M. le chevalier ne sort point d'ici ?

LA COMTESSE.

Ah! oui, tu as raison, Marton, et cela m'a fait un bien grand plaisir de le revoir.

MARTON.

Mon Dieu ! que voilà un bien grand plaisir froidement exprimé!...

LA COMTESSE.

Que veux-tu ! je m'exprime comme je sens.

MARTON.

Mais je me rappelle qu'au couvent madame la comtesse n'en parlait point ainsi.

LA COMTESSE.

Mais non, Marton, tu te trompes, je t'assure, et j'aime toujours fort Valclos... Mais tous les jours ne sont point pareils; il y en a où l'on est mal disposée. Hier, par exemple, eh bien, hier, ce pauvre chevalier m'intéressait au suprême degré.

MARTON.

Et aujourd'hui...?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, Marton... est-ce ma faute s'il a été maladroit, s'il s'est mis dans une position ridicule, et si, pour s'en tirer, il est venu tout brutalement me parler d'une chose qui, au lieu de flatter mon esprit, a blessé mon amour-propre? Je sentais le tort qu'il se faisait, Marton; mais son mauvais génie était là qui le poussait... Je l'interrogeais... et, tout en l'interrogeant, j'aurais voulu lui dire : « Mais, chevalier, taisez-vous!... chevalier, ne me répondez pas!... tenez-vous en repos pour Dieu, vous vous perdez!... » C'eût été une charité que de le lui dire; mais, que veux-tu! ma curiosité l'a emporté, je n'en ai pas eu le courage, et je l'ai laissé aller.

MARTON.

Comment! il est resté près de vous à vous parler d'autre chose que de son amour?

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, si, il m'en a parlé, de son amour, et trop même... Qu'est-ce qu'un homme toujours tendre, toujours les mains jointes, toujours vous regardant avec passion, toujours exigeant que vous le regardiez de même, qui fait à votre cœur une querelle de la moindre distraction de vos yeux?... Mais cela fatigue à la fin, Marton... Peut-on sans cesse dire : « Je vous aime?... » Quand on en a envie, eh bien, on le dit; mais, à force de le dire, l'envie se passe; et nous nous le sommes tant dit, que l'envie s'en est un peu passée. Maintenant, il faut attendre qu'elle revienne.

MARTON.

Ah! je vois que madame la comtesse aime le chevalier raisonnablement.

LA COMTESSE.

Je ne l'aime encore que trop, Marton!... car, enfin, mon amour pour lui est un amour coupable; aussi... tiens, je ne veux plus en parler!... parlons d'autre chose...

MARTON.

Et de quoi madame veut-elle que nous parlions?

LA COMTESSE.

Je voudrais te demander, Marton...

MARTON.

Quoi?

LA COMTESSE.

Mais tu ne sais peut-être pas la chose que je veux te demander.

MARTON.

Que madame dise toujours ; je sais bien des choses.

LA COMTESSE.

Marton, qu'est-ce que c'est que la coquetterie?

MARTON.

Oh! madame m'attaque par mon fort... La coquetterie, c'est l'art de rendre amoureux les gens qui ne le sont pas, et de rendre fous les gens qui sont amoureux.

LA COMTESSE.

Marton, c'est justement cela qu'il me faut.

MARTON.

Eh bien, voyez donc comme c'est heureux que nous ayons la chose sous la main.

LA COMTESSE.

Et que faut-il faire pour être coquette, Marton?

MARTON.

Oh! d'abord, il y a des personnes qui n'ont rien à faire pour cela, et qui sont coquettes naturellement.

LA COMTESSE.

Celles-là sont bien heureuses!... Mais, enfin, celles qui ne le sont pas?

MARTON.

Eh bien, il faut qu'elles étudient. D'abord, la coquetterie se divise en plusieurs branches; la première, c'est le caprice... Il ne faut jamais aimer huit jours la même chose.

LA COMTESSE.

Mais on n'est point maîtresse de son cœur, Marton.

MARTON.

Eh! qu'est-ce que le cœur a à faire là dedans?... Je ne vous parle pas des hommes, je vous parle des choses; je vous parle robes, bijoux, dentelles, voitures... Tenez, par exem-

ple, à propos de voiture, il s'en est arrêté une hier sous les fenêtres de madame... mais une voiture!...

LA COMTESSE.

Il me semble qu'il y en a plein les remises, de voitures... J'en ai vu bon nombre en passant.

MARTON.

Oh!... pas comme celle-là... Imaginez-vous le plus délicieux attelage : quatre chevaux isabelle et un coureur cerise et argent.

LA COMTESSE.

Eh bien, à quoi tout cela sert-il?

MARTON.

Cela sert... à ce que la voiture attire d'abord les regards; que les regards vont de la voiture à celle qui est dedans; que, si elle n'est que bien, elle semble jolie, et que, si elle est jolie, on la trouve charmante... Puis on en parle le soir dans les cercles; on dit : « Avez-vous vu passer la baronne ou la comtesse une telle? Oh! quelle délicieuse voiture elle avait! » Ceux qui l'ont vue font chorus, ceux qui ne l'ont pas vue ont envie de la voir. Et, avant qu'une voiture élégante et une jolie femme aient été vues de tout Paris, il se passe huit jours au moins pendant lesquels on en parle... Au bout de huit jours, on invente autre chose, et voilà le moyen de tenir sans cesse ses rivales en transes et ses adorateurs en haleine.

LA COMTESSE.

Marton, j'aurai un attelage isabelle et un coureur cerise pour aller demain aux Champs-Élysées. Mais tu ne me parles là que de choses matérielles...

MARTON.

Oh! pour l'esprit, c'est autre chose... Tenez, par exemple, nous sommes dans un excellent moment pour avoir de l'esprit... Après-demain, bal masqué.

LA COMTESSE.

Oh! que je voudrais voir un bal masqué, Marton!

MARTON.

Peste! je le crois bien... C'est là que madame brillerait! elle qui, à visage découvert, a de l'esprit comme un ange, sous le masque, elle en aurait comme un démon.

LA COMTESSE.

Marton, j'irai au bal masqué. Voyons, qu'y a-t-il encore à faire?

MARTON.

Dans tous les cas, conserver une grande puissance sur soi-même, feindre auprès de celui qu'on aime, et dont on voudrait être aimée, l'indifférence la plus parfaite. Et même il n'y a pas de mal d'afficher du goût pour un autre.

LA COMTESSE, tristement.

Oh ! Marton, cela ne réussit pas toujours.

MARTON.

Ah ! parce que tous les caractères ne sont pas pareils... Quand l'indifférence échoue, eh bien, alors il faut essayer de la jalousie... Madame la comtesse a-t-elle des dispositions à être jalouse ?

LA COMTESSE.

Oui, Marton, oui...

MARTON.

Eh bien, alors, tout ira à merveille.

LA COMTESSE.

Tu crois?

MARTON.

Rapportez-vous-en à mon expérience.

LA COMTESSE.

Tu es donc coquette, toi, Marton ?

MARTON.

Oh ! avec férocité.

LA COMTESSE.

Vrai ?

MARTON.

En petit, malheureusement... Tout le monde n'a pas le bonheur de naître grande dame. Mais, c'est égal, j'ai vu des gens bien malades de ma façon.

LA COMTESSE.

Mais c'est de la cruauté, cela...

MARTON.

Oh ! que madame se rassure : jamais personne n'en est mort.

LA COMTESSE.

Et cela t'a toujours réussi ?

MARTON.

Toujours.

LA COMTESSE.

Marton, je veux être coquette.

MARTON.

Oh! mais, ce pauvre chevalier, vous ne voulez donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE.

Et qui te dit que c'est avec le chevalier?

MARTON.

Comment! mais, si ce n'est point avec le chevalier, avec qui est-ce donc?

LA COMTESSE.

Viens me coiffer, Marton.

(Elles sortent toutes deux.)

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

JASMIN, un domino sur le bras, entre du fond et se dirige vers la droite; MARTON.

MARTON, venant de la gauche.

Eh bien, Jasmin, où en sommes-nous?

JASMIN.

Tu vois ce domino...

MARTON.

Eh bien, ce domino?...

JASMIN.

Nous allons ce soir au bal de l'Opéra.

MARTON.

Avec madame d'Esparville?

JASMIN, avec hauteur.

Et avec qui donc, s'il vous plaît? Entre nous, je crois que nous en avons tous les droits : on vous passe votre chevalier, passez-nous notre marquise.

MARTON.

A la bonne heure! J'ai tremblé un moment que l'idée ne fût venue à M. le comte d'aimer sa femme.

JASMIN, avec mépris.

Sa femme!... Pour qui nous prends-tu?

MARTON.

C'est que tu ne sais pas qu'hier au soir...

JASMIN, inquiet.

Hier au soir?...

MARTON.

Il est venu frapper chez nous.

JASMIN.

Chez vous?... Il se trompait de porte.

MARTON.

Il ne s'y trompera plus. Il s'en est allé comme il était venu. Et madame saura où va ce soir son mari.

SCÈNE II

MARTON, LE COMMANDEUR, JASMIN.

LE COMMANDEUR, en dehors, au fond.

Eh bien, comment! personne dans l'antichambre?

JASMIN.

M. le commandeur!

MARTON.

Notre oncle! quel événement!

JASMIN, à part.

Cachons ce domino. (Il le jette dans la chambre à droite.) Le commandeur!... c'est la vertu qui nous tombe du ciel. (Haut, avec empressement.) Vraiment, c'est vous, monsieur le commandeur... vous-même?

LE COMMANDEUR.

Ah çà! drôle, est-ce que tu me croyais déjà mort, avec tes exclamations?... Je te préviens que tu n'es pas porté sur mon testament... Mon neveu, où est-il? Ne puis-je l'embrasser?

JASMIN.

M. le comte n'a pas encore sonné; mais, si M. le commandeur désire que je le réveille...

LE COMMANDEUR.

Non pas! non pas! Peste! je n'ai garde!... Ah! il dort en-

core, l'heureux coquin? Je comprends!... Eh bien, quand tu me regarderas avec ton air bête... Je te dis que je comprends.

JASMIN.

Eh bien, non, c'est que M. le commandeur ne comprend pas.

LE COMMANDEUR.

Comment! je ne comprends pas?

JASMIN, à part.

C'est la vertu qui donne le ton... Changeons de gamme.

LE COMMANDEUR.

Voyons, que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire que M. le commandeur arrive fort à propos.

LE COMMANDEUR.

Mais que me chante donc ce garçon-là, mademoiselle Marton?

MARTON, les yeux au ciel.

Hélas! la plus pure vérité. C'est M. le commandeur qui a fait le mariage?

LE COMMANDEUR.

Oui, pardieu bien! et je m'en vante.

JASMIN, soupirant.

Il n'y a pas de quoi.

LE COMMANDEUR.

Monsieur Jasmin, vous oubliez toujours que, de mon temps, les valets attendaient qu'on les interrogeât; il se peut que cette habitude soit perdue à Paris, comme beaucoup d'autres; mais, moi qui habite la province, je l'ai conservée. Maintenant, répondez: que se passe-t-il ici?

MARTON.

Ce qui se passe, monsieur le commandeur?... ce qui se passe?

LE COMMANDEUR.

C'est à M. Jasmin que je parle, mademoiselle.

JASMIN.

Il se passe que... (On entend une sonnette dans la chambre à droite.) Pardon! voilà M. le comte qui sonne.

(On entend une autre sonnette dans la chambre à gauche.)

MARTON.

Ah! tenez, de son côté aussi, voilà madame la comtesse qui appelle.

JASMIN.

Monsieur le commandeur sait tout, maintenant.

LE COMMANDEUR.

Hein ? quoi ? ma nièce d'un côté, mon neveu...? Mais c'est monstrueux! Et d'où cela vient-il ?... Mais, mordieu! répondez donc!... Vous parliez trop tout à l'heure, et voilà maintenant que vous ne parlez pas assez.

LE COMTE, dans la coulisse.

Jasmin! Jasmin!

SCÈNE III

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE, du seuil de sa porte, à droite.

Mais que fais-tu donc, drôle, que tu ne viens pas quand je t'appelle ? (Apercevant le Commandeur.) Mon oncle! vous ici?... Oh! mais voilà une excellente surprise que vous nous faites là.

LE COMMANDEUR.

De la surprise? Ma foi, j'en éprouve plus que je n'en produis. (Aux Valets.) Laissez-nous.

(Jasmin et Marton sortent.)

SCÈNE IV

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR, à part.

Contenons-nous... et sachons toute la vérité.

LE COMTE.

Mon cher oncle!

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mon cher Candale, nous voilà donc réunis? Voyons, tu dois avoir bien des choses à me dire?

LE COMTE.

Non pas que je sache, mon oncle. — Ah! j'ai vendu Monsigny pour acheter Charville, qui était plus à ma convenance.

LE COMMANDEUR.

C'est une bonne acquisition.

LE COMTE.

Puis nous avons été courre le cerf, il y a huit jours, avec

Villequier et Brichanteau; j'ai eu trois chiens éventrés, les meilleurs, bien entendu, comme toujours.

LE COMMANDEUR.

Voilà tout?

LE COMTE.

Oui, ma foi!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'est rien passé de plus nouveau?

LE COMTE.

Au moins, je ne me le rappelle pas.

LE COMMANDEUR.

Mais ton mariage?

LE COMTE.

Mon mariage? Ce n'est point une chose nouvelle, mon cher oncle, puisqu'il était décidé depuis dix ans.

LE COMMANDEUR.

Enfin, ta femme?

LE COMTE.

Ma femme?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse.

LE COMTE.

Elle me paraît charmante, pleine d'esprit, et belle à ravir.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure!

LE COMTE.

Seulement, je vous dirai que je la crois tant soit peu capricieuse.

LE COMMANDEUR.

Bah! vraiment?

LE COMTE.

Oui.

LE COMMANDEUR.

Et qui te fait croire cela?

LE COMTE.

C'est qu'hier, comme je rentrais, Marton m'a remis un billet fort bien tourné, ma foi, et d'une petite écriture on ne peut plus coquette, dans lequel elle me demandait... devinez quoi?

LE COMMANDEUR.

Comment veux-tu que je devine?

LE COMTE.

Quatre chevaux isabelle et un coureur azur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela?... n'es-tu point assez riche pour lui passer cette fantaisie?

LE COMTE.

Eh! sans doute! aussi n'est-ce point le prix qui est un obstacle.

LE COMMANDEUR.

Alors qu'est-ce donc?

LE COMTE.

C'est qu'elle a été choisir là justement les deux couleurs de la marquise (le Commandeur écoute avec un étonnement croissant); que la marquise a acheté cet équipage hier; qu'elle compte aller pour la première fois aujourd'hui, avec cet équipage, aux Champs-Élysées, et que, si elle en voit un pareil à votre nièce, elle m'arrachera les yeux. Vous comprenez mon embarras... Que la comtesse me demande des choses que je puisse lui donner, qu'elle me demande huit chevaux alezans et deux coureurs pistache, elle les aura... Mais...

LE COMMANDEUR.

Et qu'est-ce que c'est que cette marquise?

LE COMTE.

La marquise d'Esparville.

LE COMMANDEUR.

La marquise d'Esparville!

LE COMTE.

Oui, une femme charmante!

LE COMMANDEUR.

Mais, dis-moi donc, entre nous, Candale, tu m'as l'air de l'aimer, cette marquise.

LE COMTE.

Je l'adore... Ah! pardon, mon oncle, mais vous êtes si bon, que j'oublie toujours...

LE COMMANDEUR.

Comment! tu l'adores?... Et si ta femme allait s'apercevoir de cette passion?

LE COMTE.

Elle la connaît, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Elle la connaît?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Et depuis quand ?

LE COMTE.

Attendez! combien y a-t-il que nous sommes mariés ? Il y a trois jours, n'est-ce pas ? Eh bien, mais elle la connaît depuis trois jours.

LE COMMANDEUR.

Et qu'a-t-elle dit ?

LE COMTE.

Qui ?

LE COMMANDEUR.

La comtesse.

LE COMTE.

La comtesse m'a paru fort satisfaite.

LE COMMANDEUR, le regardant en face.

Tu deviens fou, Candale.

LE COMTE.

Moi, mon oncle ?

LE COMMANDEUR.

Ou bien tu me trompes.

LE COMTE.

Foi de gentilhomme, je vous dis l'exacte vérité.

LE COMMANDEUR.

Mais en quel temps vivons-nous donc alors?... Et c'est pour ne pas contrarier une coquette; car elle m'a l'air d'une franche coquette, ta marquise, sais-tu bien ?

LE COMTE.

Oh! cela, oui, elle l'est. Je n'ai jamais vu une personne plus occupée de sa toilette; elle change de robe dix fois par jour. C'est la femme de Paris qui s'habille le plus souvent... et le moins possible.

LE COMMANDEUR.

Et c'est pour ne pas contrarier cette coquette qui ne te laisse plus même d'illusions, que tu refuses à ta femme une misère comme celle-là!... la première chose qu'elle te demande peut-être ?

LE COMTE.

Je ne la lui ai pas refusée encore, mon oncle; je vous avouerai même qu'au premier instant, un peu... ému par les

séductions de ce billet, j'ai voulu m'en expliquer avec la comtesse. J'ai été frapper à sa porte... Mais l'heure était indue, sans doute.

LE COMMANDEUR.

Indue!... chez ta femme?

LE COMTE.

Apparemment; car, éconduit, repoussé, j'ai dû rentrer dans mon appartement... N'ayant pas trouvé une raison de déplaire à la marquise, fort embarrassé de savoir comment refuser la comtesse,... tout à l'heure encore je me demandais comment je m'en tirerais; mais vous voilà, mon oncle, et c'est sans doute la Providence qui vous envoie à mon secours.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, je suis fort aise de vous dire, mon cher neveu, que vous vous êtes trompé. Faites vos commissions vous-même.

LE COMTE.

Vous me refusez?

LE COMMANDEUR.

Net.

LE COMTE.

Alors je sais bien à qui j'en parlerai.

UN VALET, annonçant.

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Justement! voilà mon affaire.

LE COMMANDEUR.

Hein?

SCÈNE V

LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh! bonjour, chevalier. Sois le bienvenu.

LE CHEVALIER.

Bonjour, comte.

LE COMTE, prenant le Chevalier par la main.

Mon oncle, le chevalier de Valclos, un de mes bons amis. — Chevalier, c'est notre oncle le commandeur, dont tu nous

as si souvent entendu parler. Un ancien serviteur de Louis XIV, un vieil ami de madame de Maintenon.

LE CHEVALIER.

Croyez, monsieur le commandeur, que je me tiens pour fort honoré de faire votre connaissance.

LE COMMANDEUR.

Pardon, monsieur; mais, dites-moi donc, j'ai connu autrefois, en Chypre, un comte de Valclos.

LE CHEVALIER.

C'était mon père. Il y avait suivi, tout enfant, M. de Beaufort.

LE COMMANDEUR.

C'est cela même. Un homme d'honneur et de courage, monsieur, qui vous a laissé un beau nom à porter et un bel exemple à suivre.

LE COMTE.

Il le suivra, mon oncle!... mais il y a temps pour tout. — Ah çà! chevalier, je t'attendais avec impatience.

LE CHEVALIER.

Vraiment?

LE COMTE.

D'honneur! j'ai un service à te demander.

LE CHEVALIER.

Un service? Parle, mon cher, parle. Trop heureux si je puis t'être bon à quelque chose.

LE COMTE, au Commandeur.

J'en étais sûr. (Au Chevalier.) Imagine-toi que la comtesse s'est mis dans l'esprit que je devais lui donner aujourd'hui, pour aller au Champs-Élysées, une voiture et un attelage nouveaux, tandis qu'elle a déjà dix voitures sous la remise et vingt chevaux dans l'écurie.

LE CHEVALIER.

Oh! cela n'est pas raisonnable.

LE COMTE.

Eh! voyez-vous, mon oncle, je ne le lui fais pas dire, il est de mon avis.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et c'est un caprice, cela.

LE COMTE.

Un vrai caprice... Aussi, chevalier, je compte sur toi pour lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER.

Sur moi?

LE COMTE.

Sans doute, sur toi.

LE CHEVALIER.

Mais comment veux-tu...?

LE COMTE.

Comment je veux? Est-ce que cela me regarde? Arrange cela comme il te plaira; mais qu'elle ne me parle plus de cet attelage, entends-tu, chevalier?

LE CHEVALIER.

Diable! c'est fort délicat, ce que tu me demandes.

LE COMMANDEUR, haussant les épaules.

Tu vois bien que tu ne trouveras personne pour se charger d'une pareille commission!

LE COMTE.

Oui... personne, s'il n'était pas là, lui.

LE COMMANDEUR.

Mais c'est inimaginable; car je comprends enfin... ou plutôt non, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Tiens, vois-tu, j'étouffe... J'aime mieux passer chez ma nièce; je changerai d'air.

LE COMTE.

Allez embrasser votre nièce, mon oncle, c'est trop juste.

LE COMMANDEUR, en colère.

Oui, j'y vais!... certainement, j'y vais! (Fausse sortie.) Un mot, monsieur le chevalier; je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais j'ai connu votre père.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, je vous le répète; votre père était un brave et loyal gentilhomme, comme il y en avait encore beaucoup à cette époque et comme il en reste bien peu aujourd'hui, qui surtout regardait l'amitié comme une chose sainte, et qui aurait cru commettre un crime en la trahissant.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends pas, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Je crois pourtant être clair, monsieur le chevalier. Je dis

que, si votre père avait eu un ami qui lui eût donné toute sa confiance, il ne se serait pas exposé au malheur d'en abuser. Voilà ce que je dis; je pense que vous comprenez maintenant; méditez donc sur ce que je vous dis là en passant!... et bonjour! — Au revoir, mon neveu.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, mon cher, tu ne m'avais pas prévenu de cet oncle-là? Est-ce que tu le gardes?

LE COMTE.

Le commandeur? Eh! mais c'est un très-brave homme, un peu roide sur les principes, mais néanmoins m'aimant fort, et prenant, en toute circonstance, mes intérêts comme un père.

LE CHEVALIER.

Oui, parbleu! je l'ai bien vu. Mais on ne sort pas comme ça de sa province sans dire gare! S'il est d'un autre temps et d'un autre siècle, très-bien; mais alors qu'il reste avec ses aïeux et qu'il laisse leurs descendants tranquilles. Avec sa grande perruque et son habit à l'antique, que diable! mon cher, ce n'est pas un oncle, cela, c'est un portrait de famille; qu'il rentre dans son garde-meuble et qu'on n'en entende plus parler.

LE COMTE.

Je te demande bien pardon, c'est mon oncle; et la preuve c'est que nous héritons de lui deux cent mille livres de rente; tous les portraits de famille ne font pas de ces testaments-là! Aussi, mon cher, te voilà prévenu, tâche de te mettre bien avec lui, parce que, si vous vous brouilliez, ma foi...

LE CHEVALIER.

Hein! comment! tu me sacrifierais à deux cent misérables mille livres de rente?

LE COMTE.

Oh! pas encore aujourd'hui... car, je te l'ai dit, j'ai besoin de toi auprès de la comtesse.

LE CHEVALIER.

Tu persistes à m'imposer cette besogne... cette corvée?

LE COMTE.

Oui, cette corvée. N'est-ce pas naturel?

LE CHEVALIER.

Naturel?

LE COMTE.

Sans doute. Ah çà! mais, mon cher, permets-moi de te le dire, tu es étrange! j'achète un hôtel, tu t'impatronises dedans; je me marie, tu fais la cour à ma femme; je vois tout cela sans te tourmenter, sans te déranger, et tu veux que la première chose qu'elle me demande, ce soit moi qui la lui refuse, à cette pauvre comtesse? Mais cela ne se peut pas. Du moment que tu aspires aux bénéfices, que diable! prends les charges; les uns ne vont pas sans les autres, je t'en avertis; et, puisque ma maison est devenue la tienne, alors, mon cher, fais mon ménage.

LE CHEVALIER.

Dame! je sens bien que je suis à tes ordres; mais sous quel prétexte veux-tu que j'aille dire à la comtesse que tu lui refuses une voiture?

LE COMTE.

Ah bien, il ne manquerait plus que cela, que je fusse encore obligé de te fournir le prétexte! Tu as de l'esprit, mon cher, de l'imagination: cherche invente, cela te regarde.

(Il se dirige vers son appartement à droite.)

LE CHEVALIER.

Mais inventer quoi?

LE COMTE.

Ce que tu voudras. Ah! cependant songe à ceci: avant tout, il y a une chose que je n'accepte pas... c'est le ridicule!... Chut! mon oncle!

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR, très-agité.

Ah! c'est trop fort! je suis furieux! Monsieur mon neveu, j'ai à vous parler.

LE COMTE.

A vos ordres, mon oncle, et justement le chevalier est appelé ailleurs par ses devoirs.

LE COMMANDEUR.

Très-bien! nous serons seuls.

LE COMTE.

Ma femme est-elle visible?

LE COMMANDEUR.

Oui, déjà habillée, coiffée à cette heure. Quel trésor il néglige!... Elle était là, avec une marchande de modes, un abbé.

LE CHEVALIER.

Un abbé?

LE COMTE.

Oui, je lui ai déjà donné un petit abbé... C'est de rigueur.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE COMTE, au Chevalier.

Tu me pardonneras, mon cher, de ne pas t'avoir consulté. Mais, puisqu'il fait jour chez la comtesse, tu peux, toi aussi, sans inconvénient te présenter chez elle. Songe à ta mission.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, avec les conditions que tu imposes, c'est difficile. (A part.) Pas de ridicule?... Donnons-lui un vice... c'est bien porté.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien, mon oncle, vous venez de voir la comtesse?

LE COMMANDEUR.

Oui, je viens de causer avec elle; elle m'a raconté des choses inouïes, la pauvre enfant!

LE COMTE.

Ah! par exemple, je voudrais bien savoir ce qu'elle vous a raconté, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Mais, d'abord, ta liaison avec la marquise, et puis...

LE COMTE.

Ah! c'est ma femme qui se plaint de mes procédés?

LE COMMANDEUR.

Oh! mon Dieu, elle ne se plaint pas, parce que c'est un ange; mais il est facile de voir la peine qu'ils lui font.

LE COMTE.

La peine qu'ils lui font! Et la comtesse ne vous a pas dit le plus petit mot d'elle-même?

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

LE COMTE.

Elle ne vous a pas parlé d'un certain entretien que nous avons eu le jour de nos noces?

LE COMMANDEUR.

Non.

LE COMTE.

Ah! elle est fort discrète, votre nièce.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, que peut-il y avoir de sa part?

LE COMTE.

Il y a, mon oncle, qu'avant de me connaître, ma femme connaissait Valclos; il y a que le chevalier l'aimait et qu'elle aimait le chevalier.

LE COMMANDEUR.

C'est impossible! tu n'aurais pas ouvert ta porte à Valclos.

LE COMTE.

Au contraire, j'ai dû la lui ouvrir à deux battants.

LE COMMANDEUR.

Tu as fait cela?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Et le majorat?

LE COMTE.

Eh bien, le majorat?

LE COMMANDEUR.

Sans doute, le majorat. Est-ce que tu te figures que je me soucie de constituer trente mille livres de rente à un neveu qui ne serait qu'à moitié mon neveu? Oh! oh! je ne souffrirai pas un pareil scandale.

LE COMTE.

Pardieu ! je voudrais bien savoir comment vous comptez l'empêcher ?

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

LE COMTE.

Mon oncle, j'espère que vous ne ferez rien qui me rende ridicule.

LE COMMANDEUR.

Ridicule !... Ah ! voilà donc le grand mot lâché ! voilà la crainte à laquelle on sacrifie réputation passée et bonheur à venir. Autrefois, les maris étaient ridicules quand ils étaient trompés ; c'était Clitandre qui ridiculisait Georges Dandin ; mais il paraît que vous avez changé tout cela... et Georges Dandin est aujourd'hui du bel air.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon oncle ! il faut bien se mettre à la mode.

LE COMMANDEUR.

Ah ! la mode !... Oui, n'est-ce pas ? Et votre mode, à vous, c'est que l'on affiche des sentiments factices et que l'on dissimule les sentiments réels ; que l'on méprise toutes les vertus que vos aïeux ont adorées, et que l'on adore tous les vices qu'ils méprisaient ; que le caprice brise tous les liens de la religion, et le libertinage ceux de la société. Le monde exige aujourd'hui qu'on s'épouse pour réunir deux fortunes et non pas deux cœurs : pour perpétuer son nom et non pas sa race. Enfin, le monde exige qu'on ait une femme pour les autres et des enfants qui ne sont à personne. Il impose qu'on aille chercher dans une grande famille quelque fille titrée qui soit pendant un jour le triomphe de votre orgueil, et devienne plus tard la ruine éclatante de votre honneur.

LE COMTE.

Ah ! mon oncle...

LE COMMANDEUR.

Eh ! sais-tu jusqu'où ton abandon, ton exemple, presque tes conseils, pourraient conduire malgré elle, la femme la plus pure ?... Oh ! je m'emporte, et j'ai tort ; car, après tout, il s'agit seulement ici de t'empêcher de devenir... ce que tu crains tant d'être... ridicule ! d'épargner au fils de ma sœur de jouer le rôle d'un imbécile.

LE COMTE, vivement.

D'un imbécile?...

LE COMMANDEUR.

Oh ! oui, d'un imbécile. Comment nommer autrement celui qui a sous les yeux, dans les mains, un trésor d'innocence, de grâce, de beauté, que tout le monde lui envie, que l'on poursuit déjà, et qui non-seulement n'en profite pas, mais encore l'abandonne sottement à d'autres ? Mais finissons. Avant tout, il s'agit de sauver ma nièce. Tu comprends bien que je ne suis pas d'humeur à lui laisser jouer, à elle, le rôle d'une femme qui se perd. Aussi, sois tranquille, j'ai mon idée.

LE COMTE.

Mon oncle, que voulez-vous dire?

LE COMMANDEUR.

Je veux dire que, comme j'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer, et tout est réparable encore, heureusement.

LE COMTE.

Mais enfin...?

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que ta femme aimait le chevalier?

LE COMTE, un peu piqué.

Dame! vous avez pu en juger vous-même.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que tu adorais la marquise?

LE COMTE, avec indifférence.

Le fait est que j'ai de... de l'attachement pour elle.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que vous étiez mariés, sans l'être?

LE COMTE.

Oh! pour cela, mon oncle, je peux vous en répondre... parole d'honneur!

LE COMMANDEUR.

Bien! Alors, on peut séparer deux époux qui ne s'aiment pas.

LE COMTE.

Hein!

LE COMMANDEUR.

On peut annuler des mariages qui n'existent pas.

LE COMTE.

Comment?

LE COMMANDEUR.

J'ai gardé mes entrées chez le roi, que je suppose... Je sais ce qui me reste à faire... Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

LE COMTE, puis LA COMTESSE.

LE COMTE.

Une séparation!... une nullité de mariage!... C'est vrai... tout est possible. Le roi peut agir à Rome. Le moyen serait violent. (Apercevant la Comtesse.) La comtesse!... Mon oncle a raison, elle est charmante.

LA COMTESSE, entrant.

Vous êtes seul, comte?

LE COMTE.

Me chercheriez-vous, par hasard?

LA COMTESSE.

Oui.

LE COMTE.

Vraiment?

LA COMTESSE.

J'ai des excuses à vous faire.

LE COMTE.

Des excuses, à moi?

LA COMTESSE.

J'ai été vous tourmenter d'un caprice... Pardon!

LE COMTE.

Mais c'est moi qui suis vraiment plein de confusion d'être forcé de vous refuser une bagatelle comme celle que vous désirez. Le chevalier a dû vous dire que, pour toute autre chose...

LA COMTESSE.

Oh! non, rien maintenant; je voudrais seulement vous faire une question, comte.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Me regardez-vous comme votre amie?

LE COMTE.

Assurément, comtesse.

LA COMTESSE.

Eh bien, alors, que je vous fasse un reproche! Quoi! vous me regardez comme votre amie, et vous ne me faites point part de l'embarras où vous vous trouvez?

LE COMTE.

L'embarras où je me trouve! De quoi est-il question?

LA COMTESSE.

Vous avez perdu au jeu, comte.

LE COMTE.

Moi?

LA COMTESSE.

Vous êtes joueur, vous me l'avez avoué... Ne vous en cachez point; vous êtes gêné.

LE COMTE.

Dieu me damne, comtesse, si je comprends un mot à tout ce que vous me dites; mais allez toujours, j'adore les quiproquos.

LA COMTESSE.

De la fierté avec moi! avec une amie qui voudrait expier la maladresse qu'elle a eue de vous tourmenter dans un pareil moment, surtout après les folies que vous avez faites pour moi. Une corbeille de mariage princière! Le moyen, après cela, de réparer une dette de jeu?

LE COMTE.

Une dette de jeu! (Se frappant le front.) Ah! je comprends maintenant! c'est le chevalier qui, pour obtenir...

LA COMTESSE.

Il ne faut pas lui en vouloir d'avoir tout avoué, comte. (Lui passant la main sous le bras.) Écoutez: j'ai là, au fond d'un sac à ouvrage, un millier de louis que ma tante y a glissés en me disant adieu, et que j'y ai justement retrouvés ce matin; ce n'est pas grand'chose, je le sais; mais, moi, j'ignore comment on trouve l'argent. J'ai celui-là, je vous le donne.

LE COMTE, à part.

Comment, maintenant de la générosité, de la délicatesse; mais je ne peux pas abuser pourtant... (Haut.) Comtesse, on vous a trompée.

LA COMTESSE.

Hein! que voulez-vous dire? Prenez-y garde, monsieur le comte, si le refus qu'on m'a fait en votre nom n'est pas une impossibilité, c'est peut-être une offense.

LE COMTE, à part.

Diable! elle a raison, et je ne peux pas, je ne dois pas la blesser. (Haut.) Eh bien, oui, comtesse, oui, je n'osais avouer... mais j'ai joué, j'ai perdu.

LA COMTESSE.

Alors, pourquoi ne pas accepter?

LE COMTE, embarrassé.

Permettez-moi de ne pas vous céder encore... et pourtant... je tiens à vous dire les sentiments reconnaissants que j'éprouve... dans ce moment surtout où j'ai à vous parler de choses graves. Notre oncle est, je crois, auprès du roi.

LA COMTESSE, qui s'est assise à gauche, et a pris un miroir.

Ah! a-t-il donc affaire à la cour?

LE COMTE.

Non pas pour lui que je sache.

LA COMTESSE.

Et pour qui donc?

LE COMTE.

Mais pour nous.

LA COMTESSE.

Pour nous?

LE COMTE.

Eh! eh! j'en ai peur; vous savez comme il prend tout au sérieux, notre oncle!

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien, comtesse, il est désolé d'avoir fait notre mariage.

LA COMTESSE.

Mais encore, que peut faire le roi à cela?

LE COMTE.

Le roi? Il peut beaucoup, comtesse; il peut autoriser une séparation... mieux que cela, faire prononcer la nullité du mariage.

LA COMTESSE.

Une séparation!... une nullité!... mais il me semble, monsieur le comte, qu'une pareille chose ne se fait point sans un grand scandale.

LE COMTE.

Assurément; et, comme notre position, telle qu'elle est, me paraît tolérable...

LA COMTESSE.

Sans doute; quant à moi, comte, je sais que je ne désire pas en changer.

LE COMTE.

Eh bien, alors, s'il en est ainsi, comme pour une séparation il faut le consentement mutuel...

LA COMTESSE.

Oh! ne parlons plus de ces vilaines choses-là, monsieur.

LE COMTE, à part.

Ah çà! que dois-je penser? La séparation ne me parait pas de son goût.

LA COMTESSE.

Que vous avez là une charmante garniture de boutons, monsieur le comte!

LE COMTE.

Comment la voyez-vous? Vous me tournez le dos.

LA COMTESSE.

Dans ce miroir.

LE COMTE.

Pardon, mais je vous croyais occupée de quelque chose de mieux que de m'y regarder.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas vous que j'y regarde; mais vous êtes si près de moi, qu'en m'y voyant, il faut bien que je vous y voie. (A part.) C'est la première fois que je puis le voir à mon aise; il est très-bien!

LE COMTE.

Ces diamants, que vous voulez bien remarquer, ont été montés pas Josse.

LA COMTESSE.

Le fameux bijoutier, oui, cela se voit au goût. Savez-vous, comte, que j'ai envie de séduire votre valet de chambre?

LE COMTE.

Oh! n'essayez pas, comtesse, vous n'y réussiriez pas.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

LE COMTE.

Nous avons des gens incorruptibles, au moins si je juge de Jasmin par Marton.

LA COMTESSE.

Marton incorruptible!... comment savez-vous que Marton est incorruptible?

LE COMTE.

Comme vous le savez vous-même, sans doute... Hier au soir, c'etait fort indiscret de ma part, mais, indiscret ou non, j'avais quelque chose à vous dire, j'ai essayé de vous voir, et... porte close!

LA COMTESSE, étonnée.

Ah! j'ignorais, je vous jure... Monsieur, si vous aviez insisté...

LE COMTE.

Insisté? Oh! j'ai fait mieux que cela; j'ai prié, j'ai menacé... j'ai offert à Marton de l'argent, oui, pardieu! C'est au point que l'on eût pu me prendre pour un amant, comtesse.

LA COMTESSE.

Mais que vouliez-vous me dire à cette heure, comte?

LE COMTE.

Ce que je voulais vous dire?... Mon Dieu, je l'avais oublié ce matin; mais tout à l'heure, en vous regardant, je crois que je m'en souvenais.

LA COMTESSE, à part.

Ah! Marton!... Je vais savoir si elle m'a dit vrai. (Haut.) Je dois regretter, comte, de n'avoir pas eu hier le plaisir de vous recevoir... J'aurais eu peut-être plus de hardiesse qu'en ce moment, pour la demande que j'ai à vous faire.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Une demande que rien, je le crois, du moins, ne peut vous empêcher de m'accorder.

LE COMTE.

Allons, n'hésitez plus, comtesse.

LA COMTESSE.

C'est une folie... Je voulais vous demander de me conduire au bal de l'Opéra.

LE COMTE, saisi.

Au bal de l'Opéra! (A part.) Diable! et la marquise?

LA COMTESSE.

Eh bien, comte?

LE COMTE.

Eh bien, comtesse, je joue de malheur.

LA COMTESSE.

Comment cela?

LE COMTE.

Hier, voyant que je ne pouvais avoir l'honneur d'être reçu chez vous, et ne sachant que faire de la fin de ma soirée, j'ai été rejoindre quelques mauvais sujets de ma connaissance, avec lesquels j'ai pris un engagement pour cette nuit.

LA COMTESSE, à part.

Ah! Marton a dit vrai. (Haut.) Alors, n'en parlons plus, monsieur; c'est moi qui suis indiscrète, et j'aurais dû voir que vous aviez de ces projets sérieux qu'on ne sacrifie point à un caprice.

LE COMTE, l'examinant.

Un caprice... Je l'ai blessée. (Voyant la Comtesse qui se dispose à sortir). Comtesse, de grâce...

SCÈNE X

LA COMTESSE, JASMIN, LE COMTE, LE COUREUR de la Marquise, dans le fond.

JASMIN.

Monsieur le comte... (A part.) Diable! madame la comtesse!

(Il fait rentrer précipitammont le Coureur dans l'antichambre.)

LE COMTE, avec humeur.

Qu'est-ce? Pourquoi me déranger?

JASMIN.

Il y a là quelqu'un qui voudrait parler à M. le comte.

LE COMTE.

Mais je ne puis en ce moment.

LA COMTESSE, à part, regardant au fond.

Un coureur!

JASMIN, bas, au Comte.

Le coureur de la marquise, avec un billet de sa part.

LE COMTE, à part, avec humeur.

La marquise! .. Elle a bien peur que je ne lui manque de parole.

LA COMTESSE, à part.

Bleu et argent... (Haut.) Je vois que je vous gêne, monsieur le comte.

LE COMTE.

Au contraire, comtesse... Je voudrais, croyez-le bien, ne pas vous laisser de moi un si mauvais souvenir.

LA COMTESSE.

Eh bien, alors, qui vous empêche de faire entrer ce coureur, de vous débarrasser de ce domestique?

LE COMTE.

M'en débarrasser?... Oh! ce serait peut-être un peu long.

LA COMTESSE.

Un peu long?

LE COMTE.

Il vaut mieux que je réponde (à part), que je refuse... Oui, j'y suis décidé. (A Jasmin.) Qu'on attende! (Jasmin sort. A part.) Trouverai-je un mensonge?... (Haut.) Je reviens, comtesse, je reviens. (A part.) Ah! je sens que je redoute mon malheur, à la peur que j'ai de le mériter.

(Il sort.)

SCÈNE XI

LA COMTESSE, seule.

Tout s'éclaircit! Cet attelage qu'il me refusait, c'est celui de cette marquise; ce sont ses couleurs; et c'est pour elle qu'on dédaigne de me conduire à l'Opéra. Une infidélité, j'aurais pu la pardonner, j'étais prévenue; mais un affront... deux affronts même... c'est trop!

SCÈNE XII

MARTON, LA COMTESSE.

MARTON.

Oh! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé à madame la comtesse? Elle a le visage tout bouleversé.

LA COMTESSE.

Marton, j'ai demandé au comte de me conduire à l'Opéra, et il m'a refusée. Tu avais raison... il était engagé avec la marquise. Ah! les hommes! les hommes!

MARTON.

Ah ! oui, les hommes !...

LA COMTESSE.

Marton, je voudrais bien les suivre, les voir ensemble à ce bal.

MARTON.

Eh bien, qu'est-ce qui empêche madame la comtesse d'y aller, à ce bal ?

LA COMTESSE.

Mais...

MARTON.

Je ne vois pas pourquoi, puisque M. le comte profite de sa liberté, madame la comtesse ne profiterait pas de la sienne.

LA COMTESSE.

Mais, Marton, c'est qu'il me semble qu'une femme... Et puis je n'ai personne, moi, pour me conduire à ce malheureux bal.

MARTON.

Personne ? Eh bien, le chevalier ?

LA COMTESSE.

Le chevalier...

MARTON.

Ce n'est pas la peine de le garder, si on ne l'occupe pas à quelque chose.

LA COMTESSE.

Le chevalier?... Oh ! non, Marton, je lui en veux à mort.

MARTON.

Et pourquoi cela ?

LA COMTESSE.

Parce qu'il a aidé le comte à me tromper.

MARTON.

Alors, raison de plus pour qu'il aide madame la comtesse à se venger.

LA COMTESSE.

Mais c'est que nous nous sommes quittés un peu froidement.

MARTON.

Eh bien, il faut le rappeler, alors ?

LA COMTESSE.

Comment le rappeler ?

MARTON.

Comme on rappelle les gens : par un petit billet du matin, par trois lignes, par un mot.

LA COMTESSE, un peu fière.

Ah ! ceci, Marton...

MARTON.

Dame ! qui veut la fin, veut les moyens. Encore une fois, madame la comtesse tient-elle ou ne tient-elle pas à aller à ce bal ?

LA COMTESSE.

Si j'y tiens, Marton ?... Oh ! oui, j'y tiens.

MARTON.

Eh bien, que madame écrive donc !

LA COMTESSE.

Marton, il me semble que je fais mal. (Se mettant à la table.) D'ailleurs, comment lui dire... ? Je ne trouve pas de phrase.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JASMIN, entrant du fond.

MARTON.

Jasmin ! que veux-tu ?

JASMIN.

Je viens chercher la réponse de M. le comte pour le coureur qui a apporté le billet.

MARTON.

Ah ! pour l'homme aux couleurs bleu et argent ?

LA COMTESSE, écrivant.

Ah ! je n'hésite plus !

MARTON, à la Comtesse.

A la bonne heure !

SCÈNE XIV

MARTON, LA COMTESSE, JASMIN, LE COMTE.

LE COMTE, une lettre à la main.

Ma foi, j'ai refusé... Je trouve piquant de faire, pour ma femme, une infidélité à ma maîtresse.

LA COMTESSE, sans voir le Comte.

Tiens, Marton, porte cette lettre.

LE COMTE, à part.

Une lettre!... Elle aussi!

LA COMTESSE, se levant, aperçoit son mari.

Monsieur le comte!

LE COMTE.

Oui, c'est moi, comtesse, qui ai fait ma réponse... et je venais vous reparler de ce bal.

LA COMTESSE.

C'est inutile, monsieur... Vous avez, je le sais, l'emploi de votre complaisance... J'ai pris, moi, mes arrangements.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE XV

MARTON, LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE.

Elle a pris ses arrangements!... (Marton va pour sortir.) Restez, Marton. (A part.) Des arrangements!... au moment où, moi, je renonçais pour elle... Ah! je ne veux pas être pris pour dupe!... Pardieu! je saurai... (Haut.) Marton, qu'est-ce que c'est que ce billet que la comtesse vous a remis? Chez qui le portez-vous?

MARTON.

Monsieur le comte...

LE COMTE, à part.

Eh bien, que fais-je donc?... J'interroge des valets; j'espionne la comtesse. (Haut.) C'est bien; ne me répondez rien, Marton, sortez.

(Marton sort.)

JASMIN, s'avançant.

Quelle réponse pour madame la marquise, monsieur le comte?

LE COMTE.

Quelle réponse?... (Il déchire sa lettre.) Dites que tout reste convenu pour ce soir comme je l'ai promis. Allez.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XVI

LE COMTE, seul.

A quoi bon interroger Marton sur ce billet? Ce billet ne peut être que pour le chevalier. Et c'est la même main qui tremblait dans la mienne, cette même main qui vient d'écrire... pour lui dire, à lui, tout ce que son regard me disait, à moi! Mais, au reste, que m'importe que la comtesse aime ou n'aime pas le chevalier?... (Avec colère.) Ce qui m'importe, c'est que... Dieu me pardonne, je suis jaloux!... Jaloux, toi, Candale... et de qui? De ta femme. Oh! si on le savait, chacun rirait de moi comme j'en ris moi-même... (Essayant de rire.) Ah! ah! ah!... Allons donc! je ne suis pas jaloux; je ne peux pas l'être. Qu'ai-je donc à dire et à faire là dedans?... Ce que j'ai à dire? ce que j'ai à faire?... C'est que je l'aime. c'est que je déteste le chevalier, c'est que je voudrais qu'il vînt maintenant, ne fût-ce que pour lui dire en face qu'il est un fat.

SCÈNE XVII

LE CHEVALIER, LE COMTE.

JASMIN, annonçant.

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Ah! (Il pose son chapeau sur une table et se jette dans un fauteuil à droite.) Faites entrer.

LE CHEVALIER, en entrant.

Merci, Jasmin, merci. (A Candale.) Toi, ici?

LE COMTE, se levant.

Eh bien, maintenant, il n'y a plus de doute.

LE CHEVALIER, à part.

Il ne quitte donc plus la maison?... Il devient insupportable. (Haut.) Bonjour, Candale. Enchanté de te rencontrer. (A part.) Le diable t'emporte!

LE COMTE.

Bonjour, chevalier! A ton air triomphant, je parierais, que les affaires et surtout les plaisirs vont à merveille

LE CHEVALIER.

Eh bien, parie, tu gagneras.

LE COMTE.

Vraiment ?

LE CHEVALIER.

Mais d'où te vient cet air si contrarié ? Voyons, qu'as-tu, Candale ? Conte-moi cela. Est-ce que je ne suis plus ton ami ? Est-ce que tu as encore quelque commission dont tu veuilles me charger pour la comtesse ? Tu sais que je suis à tes ordres ; ne te gêne pas !

LE COMTE.

Non, merci, je viens de la voir... et de lui refuser moi-même ce qu'elle me demandait ; c'est probablement pour cela qu'elle t'a écrit.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah !... tu sais que la comtesse m'a écrit ?

LE COMTE.

Pardieu ! te figures-tu qu'on me fait l'honneur de se cacher de moi ?

LE CHEVALIER.

Et tu sais aussi ce qu'elle m'a écrit alors ?

LE COMTE.

Oui, qu'elle désire te parler. N'est-ce point cela ?

LE CHEVALIER.

Et elle ajoute que je la trouverai seule.

LE COMTE.

Seule !... Ah ! ah !... Seule ?

LE CHEVALIER.

Seule.

LE COMTE.

Alors, il paraît que nous jouons cartes sur table.

LE CHEVALIER.

Et c'est toi qui, le premier, as abattu les tiennes.

LE COMTE.

Et tu acceptes la partie ?

LE CHEVALIER.

Oui ! à condition que tu seras beau joueur.

LE COMTE.

C'est mon habitude, chevalier, et tu me fais injure en croyant que je l'ai perdue.

LE CHEVALIER.

Eh bien, en ce cas, Candale...

LE COMTE.

Après?

LE CHEVALIER, lui présentant son chapeau.

Est-ce que tu n'aurais pas, comme avant-hier, un tour à faire par la ville?

LE COMTE, prenant le chapeau.

De la raillerie!...

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? as-tu privilége du roi de, railler tout seul?

LE COMTE.

Non; mais je voudrais savoir si, le lendemain des jours où tu railles, tu as l'habitude de te promener hors la ville?

LE CHEVALIER.

Oui; mais seulement pas de trop grand matin.

LE COMTE.

Oh! cela va sans dire. Et tu te promènes toujours l'épée au côté?

LE CHEVALIER.

Naturellement. Dame! on est officier du roi, on est gentilhomme, on ne quitte pas son épée.

LE COMTE.

Comptais-tu te promener demain?

LE CHEVALIER.

Je n'avais pas de projets; mais, si j'espère rencontrer quelqu'un et surtout un ami, je ne me ferai pas faute de prendre ce plaisir, pourvu que cet ami cependant me dise de quel côté il se promènera lui-même.

LE COMTE.

Que penses-tu de l'allée de la Muette?

LE CHEVALIER.

L'allée de la Muette? Je dis que c'est une charmante allée, qu'on s'y voit de loin et qu'il n'y a point à s'y perdre.

LE COMTE.

Surtout vers le midi, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

C'est justement mon heure.

LE COMTE.

Bon! c'est tout ce que je désirais savoir. Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comte.

LE COMTE.

A demain!

LE CHEVALIER.

A demain!

(Le Comte se dirige vers son appartement. Marton parait.)

SCÈNE XVIII

MARTON, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

Un mari qui se fâche, cela donne de la rareté à l'aventure... Ah! Marton.

MARTON.

Madame la comtesse présente ses excuses à M. le chevalier, et lui fait dire qu'en ce moment, elle ne peut pas le recevoir.

LE COMTE, à part, sur le seuil de son appartement.

Ah!

MARTON.

Mais elle attend M. le chevalier à onze heures pour la conduire au bal masqué.

(Mouvement du Comte.)

LE CHEVALIER.

Au bal masqué?

MARTON.

N'y manquez pas.

LE CHEVALIER.

Y manquer? Oh! par exemple! Marton, remercie bien ta maîtresse, et dis-lui que je suis le plus heureux des hommes.

MARTON.

Ainsi, à onze heures?

(Elle sort par la gauche.)

LE CHEVALIER.

J'y serai.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIX

LE COMTE, seul.

A onze heures, la comtesse attend le chevalier pour aller avec lui au bal masqué. Elle ne me demandait donc de l'y conduire que pour être bien certaine de mon absence, par mon refus. Par exemple, ceci est trop fort et ne se peut supporter.

SCÈNE XX

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Ah! venez, venez, mon oncle; vous arrivez à propos.

LE COMMANDEUR.

Vraiment?

LE COMTE.

Vous avez vu le roi?

LE COMMANDEUR.

Parbleu! je n'aime pas les choses qui languissent. J'ai rejeté la faute sur moi.

LE COMTE.

Et notre séparation?

LE COMMANDEUR.

Je suis autorisé à la poursuivre... Voici l'acte. Le roi se charge de la demande en nullité.

LE COMTE.

Donnez, mon oncle, donnez cet acte.

(Il le prend et va à la table à gauche y mettre sa signature.)

LE COMMANDEUR.

Que fais-tu?

LE COMTE.

Vous le voyez bien, je le signe.

SCÈNE XXI

MARTON, LA COMTESSE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMTE, à la Comtesse.

Ah! ah! venez, madame, et soyez heureuse: vous êtes libre.

LA COMTESSE.

Libre! que veut dire...?

LE COMMANDEUR, lui indiquant l'acte sur la table.

Regarde.

LA COMTESSE.

Notre séparation!... Vous avez signé? (Elle prend la plume et signe vivement; puis elle tend le papier au Commandeur.) Voilà ma réponse.

LE COMMANDEUR.

Comment! si vite... et sans regret?

LA COMTESSE, pleurant.

Des regrets?... Oh! non... non, mon oncle, de la joie.

LE COMTE.

Alors, je dois suivre cet exemple. Jasmin! mon domino.

MARTON.

Et madame va-t-elle toujours au bal?

LA COMTESSE.

Plus que jamais! Viens.

(Elle sort par la gauche. Marton la suit.)

LE COMTE.

Oh! je la déteste.

(Il sort par la droite.)

LE COMMANDEUR.

Ouais! on se déteste... On n'est donc plus indifférents?... Je voulais infliger un châtiment; ce n'est peut-être qu'une leçon que j'ai à donner... J'essayerai.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, MARTON, puis LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE, sortant de sa chambre.

Eh bien, Marton?

MARTON, entrant par la porte du fond.

M. le commandeur, madame.

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

Oh! mon oncle, que vous êtes bon de vous déranger ainsi, dès le matin, pour moi! Mais vous m'excuserez, n'est-ce pas? J'étais si tourmentée!

LE COMMANDEUR.

Tourmentée!... et de quoi?

LA COMTESSE.

Oh! mon oncle, si vous saviez!...

LE COMMANDEUR.

Voyons, parle.

LA COMTESSE.

C'est que vous allez me gronder... et vous aurez bien raison... Cependant, si vous saviez ce que je souffre, vous me trouveriez assez punie.

LE COMMANDEUR.

Punie! et de quoi?

LA COMTESSE.

De la faute que j'ai commise.

LE COMMANDEUR.

Tu as commis une faute?

LA COMTESSE.

Et une bien grande, allez!

LE COMMANDEUR.

Mais quelle est cette faute enfin? Voyons.

LA COMTESSE.

J'ai été au bal de l'Opéra!

LE COMMANDEUR.

Tout cela?... Et seule?

LA COMTESSE, embarrassée.

Oh! non, mon oncle, pas seule.

LE COMMANDEUR.

Avec le chevalier?

LA COMTESSE, honteuse.

Oui.

LE COMMANDEUR.

Et ensuite?

LA COMTESSE.

Comment! vous ne me grondez pas?... Vous pouvez me pardonner?

LE COMMANDEUR.

Moi?... Mais qu'ai-je à te pardonner, puisque les choses se passent ainsi à votre cour et dans votre siècle?

LA COMTESSE.

Hein?... Vous dites, mon oncle?...

LE COMMANDEUR.

Je dis, ma chère, que j'ai réfléchi; j'ai compris qu'à force d'être rigoriste, je devenais suranné; j'étais sur la limite, je le sens, où Caton touche à don Quichotte; mais c'est fini, je renonce à mes gothiques préjugés de vertus domestiques et de régularité patriarcale; j'adopte votre morale facile, j'approuve cette vie légère et trouve décidément vos mœurs très-commodes. Que diable! on a beau être vieux, il est toujours temps de s'amender.

LA COMTESSE.

Oh! mon oncle, je ne sais si je rêve! Est-ce bien vous que j'entends?

LE COMMANDEUR.

Oui, c'est bien moi que tu entends, et qui, de plus, t'écoute toujours. (Il la conduit à un fauteuil à droite.) Voyons, assieds-toi, assieds-toi... Achève... Ce bal?...

LA COMTESSE.

Vous saurez d'abord, mon oncle, que je n'y avais été que parce que j'étais jalouse!

LE COMMANDEUR.

Jalouse!... Et de qui?

LA COMTESSE.

Du comte, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

De Candale?

LA COMTESSE.

Oui.

LE COMMANDEUR.

Chut! Ah! ma pauvre nièce, si on savait...

LA COMTESSE.

Que j'ai été à ce bal?

LE COMMANDEUR.

Non, mais que tu es jalouse de ton mari... Mais, songes-y,

ce serait du dernier bourgeois, tu serais perdue de réputation !

LA COMTESSE.

Oh ! tout ce que vous voudrez, mais si vous saviez la nuit que j'ai passée, après l'avoir vu donnant le bras à cette femme, à cette marquise. Oh ! j'étais furieuse !

LE COMMANDEUR.

Furieuse ! Et de quoi te plains-tu ? Ton mari était avec la marquise d'Esparville ; toi, tu étais avec le chevalier de Valclos... Tous les deux vous étiez dans la règle... La situation était irréprochable.

LA COMTESSE.

Oh ! mon oncle, vous n'auriez pas le courage de plaisanter si vous saviez ce qui est arrivé, j'en suis sûre.

LE COMMANDEUR.

Mais qu'est-il donc arrivé ?

LA COMTESSE, se levant.

Imaginez-vous qu'en sortant, sous le vestibule de l'Opéra...

LE COMMANDEUR.

Le vestibule ?

LA COMTESSE.

Eh bien, un officier qui me suivait depuis quelque temps, qui peut-être m'a reconnue, qui affectait, j'en suis sûre, de me prendre pour une autre, s'est approché de moi et m'a dit tout bas quelques mots si inconvenants, que j'en ai malgré moi serré le bras du chevalier ; si bien qu'il s'en est aperçu ; et, comme il avait été d'une humeur massacrante toute la soirée, il a demandé avec beaucoup de hauteur à cet officier ce qu'il avait à me dire ; celui-ci lui a répondu que, s'il était curieux de le savoir, il n'avait qu'à venir lui-même le demander à M. de Saillant, capitaine aux gendarmes du roi, rue de Grenelle, nº 24. De sorte que je crois, mon oncle, que, ce matin, ils doivent se battre.

LE COMMANDEUR.

Se battre ?

LA COMTESSE.

Oui ; et vous comprenez que, si l'on venait à être sûr que j'étais à ce bal, au bras du chevalier, que le chevalier a pris une querelle à mon occasion ! oh ! alors je serais perdue, et jamais Candale ne me pardonnerait.

LE COMMANDEUR.

Tu crois qu'il t'en voudrait?... Au fait, c'est possible!... Entre gens comme il faut, tout est toléré, tout... excepté peut-être un éclat!... Nous voulons aujourd'hui de l'immoralité sans bruit et du désordre en famille. Après tout, cela peut se réparer encore, rien n'est désespéré. M. de Saillant a-t-il reconnu le chevalier?

LA COMTESSE.

Non, le chevalier était masqué, et, par délicatesse pour moi, sans doute, il a eu la prudence de ne donner ni son nom ni son adresse.

LE COMMANDEUR.

Alors, un seul moyen à prendre.

LA COMTESSE.

Lequel?

LE COMMANDEUR.

C'est d'envoyer chercher le chevalier et d'exiger qu'il ne donne pas suite à cette affaire.

LA COMTESSE.

Exiger du chevalier?...

LE COMMANDEUR.

Sans doute. Et de qui exigerais-tu, si ce n'est de lui?

LA COMTESSE.

Mon oncle...

LE COMMANDEUR.

De lui que tu aimes, dont tu es aimée... Un chevalier dont les titres sont inattaquables... breveté par le mari!... Oh! il a ses parchemins, et j'ajouterais même, si c'était encore un titre, qu'il sera bientôt ton époux.

LA COMTESSE.

Mon époux?...

LE COMMANDEUR.

Sans doute! Oublies-tu que votre demande en nullité de mariage est signée par Caudale et par toi, que bientôt tu seras libre d'épouser le chevalier? Il est vrai qu'alors, et dès ce moment, tu deviendras libre aussi de ne plus l'aimer.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, alors je ne l'aimerai pas plus que je ne l'aime aujourd'hui; car j'ai peur d'en aimer un autre.

LE COMMANDEUR.

Comment, un autre?... un second, ou plutôt un troisième?

LA COMTESSE.

Non, mon oncle, non .. Le premier et, je crois, le seul.. Candale!

LE COMMANDEUR, allant pour l'embrasser.

Candale!... (Se retenant, à part.) Non!... Si je ne m'étais pas retenu, je l'aurais embrassée; mais il n'est pas temps encore. (Haut.) Comment, malheureuse! tu aimes ton mari?... ton mari? Mais où allons-nous, bon Dieu! où allons-nous?

LA COMTESSE.

Oh! mon oncle, vous êtes sans pitié! Mais l'heure se passe, et, pendant ce temps, peut-être le chevalier... Envoyez-le chercher vous-même... Moi, pour sauver ma vie, je ne le ferais pas.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, tu as raison, je vais écrire au chevalier.

(Il se met à la table à gauche.)

LA COMTESSE.

Merci, mon oncle!... Oh! si j'échappe de celle-ci, ce sera une leçon pour toute ma vie.

LE COMMANDEUR.

Tiens, j'entends ton mari.

LA COMTESSE.

Mon mari! Je me sauve, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi?

LA COMTESSE.

S'il devinait ce qu'il y a pour lui au fond de mon cœur...

LE COMMANDEUR.

Tu as raison, ma pauvre fille... Ce serait à en mourir de honte. Le voici.

LA COMTESSE.

Ah!

(Elle se sauve par la gauche.)

SCÈNE II

LE COMMANDEUR, qui continue à écrire; LE COMTE.

LE COMTE.

Ah! je fais fuir votre nièce, à ce qu'il paraît?

LE COMMANDEUR.

Ma nièce? Pourquoi veux-tu qu'elle se donne la peine de t'éviter?

LE COMTE, avec amertume.

Oui, en effet...

LE COMMANDEUR, qui a cacheté sa lettre.

Voici mon billet terminé... Il me faut un de tes gens pour l'envoyer.

LE COMTE.

A l'instant, mon oncle. (Il sonne; entre un Domestique.) Cette lettre de M. le commandeur à son adresse.

LE COMMANDEUR.

C'est à deux pas d'ici : le chevalier de Valclos.

(Le Domestique sort, emportant la lettre.)

LE COMTE.

Le chevalier?... Et vous lui écriviez...?

LE COMMANDEUR.

Que la comtesse l'attend ici.

LE COMTE.

Ma femme!

LE COMMANDEUR.

Ah! je n'ai pas dit ta femme... Et à quoi bon, puisqu'elle va cesser de l'être, puisque tous deux vous l'avez voulu?

LE COMTE.

Mais, tandis qu'elle porte encore mon nom, rappeler ici le chevalier!

LE COMMANDEUR.

Mais, hier, ta femme portait encore ton nom, mais elle devait le porter toujours; tu savais les projets du chevalier contre ton honneur, et cela ne t'a pas empêché, tu me l'as dit et répété toi-même, de lui ouvrir la porte à deux battants.

LE COMTE.

Hier encore, oui, c'est vrai; mais aujourd'hui...

LE COMMANDEUR.

Eh bien, aujourd'hui, est-ce parce que l'amour de la comtesse et de Valclos peut devenir légitime que tu veux y mettre obstacle?

LE COMTE, découragé.

Vous avez raison... Puisque la comtesse a voulu briser tous les liens qui l'attachent à moi, qu'elle fasse ce qu'elle voudra

Mais il était inutile d'envoyer cette lettre au chevalier, mon oncle; car, je vous en préviens, votre billet ne le trouvera pas chez lui.

LE COMMANDEUR.

Et pourquoi cela?

LE COMTE.

Parce qu'à l'heure qu'il est, il doit être sous les verrous.

LE COMMANDEUR.

Sous les verrous! Qui l'y a fait mettre?

LE COMTE.

Moi.

LE COMMANDEUR.

Toi! Est-ce que, maintenant, tu en es réduit à défendre ton honneur par lettre de cachet?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas ici de lettre de cachet; mais il faut que vous sachiez que votre nièce, qui se plaignait de mes procédés, votre nièce, dont vous me vantiez tant l'innocence, la retenue, dont vous me faisiez valoir les souffrances si cruelles et si discrètes... a été cette nuit au bal de l'Opéra.

LE COMMANDEUR.

Au bal de l'Opéra!... Eh bien, tu dois être flatté de savoir qu'elle te prend si bien pour modèle?

LE COMTE.

Oui; mais le chevalier, qui lui donnait le bras, a eu une querelle, à cause de la comtesse, avec M. de Saillant, et devait se battre avec lui ce matin.

LE COMMANDEUR.

S'il le devait, il le doit encore.

LE COMTE.

Non, mon oncle; car j'ai fait prévenir la connétablie que le chevalier de Valclos avait un duel... On a dû s'assurer de lui.

LE COMMANDEUR.

La connétablie?... Et c'est toi qui as recours à de pareils moyens pour empêcher un gentilhomme de se trouver à un rendez-vous d'honneur?

LE COMTE.

Qu'importe! si l'adversaire de ce gentilhomme trouve toujours quelqu'un au rendez-vous?

LE COMMANDEUR.

Quelqu'un! et qui donc?

LE COMTE.

Moi, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Toi?

LE COMTE.

M. de Saillant ne sait pas à qui il a eu affaire; Valclos est resté masqué et inconnu; car j'ai tout su, tout vu, tout entendu, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien, mon devoir était tracé : empêcher à tout prix... à tout prix, entendez-vous!... que Valclos et M. de Saillant pussent se rencontrer. Oui, sachez, mon oncle, que, s'il peut y avoir des choses que la mode me défend de gêner, il y en a d'autres que mon honneur ne me permettra jamais de souffrir. Que ma femme ait un caprice, et que Valclos lui fasse entendre raison pour ce caprice, très-bien; qu'il la conduise au bal de l'Opéra, quand, moi, j'y suis entraîné de mon côté avec la marquise, il faut bien que je le tolère!... Mais, lorsqu'un insolent a outragé la comtesse de Candale et qu'il s'agit de se battre pour elle... oh! un instant, mon oncle, cela n'est plus l'affaire de Valclos, c'est la mienne!

LE COMMANDEUR, allant pour l'embrasser.

Candale!... (Se retenant, à part.) Non, contenons-nous encore! (Haut.) Allons, Candale, tu es encore mon neveu, je le vois. Eh bien, tu mérites que je t'apprenne quelque chose. Sache donc que la comtesse est au désespoir de ce qui est arrivé; et, si elle a consenti à envoyer chercher le chevalier, c'est uniquement pour obtenir de lui qu'il renonce à ce duel.

LE COMTE.

Au fait, c'est bien le moins qu'il fasse cela pour elle. Quand une femme affiche son amour pour un homme, comme elle le fait pour le chevalier, cet homme lui doit bien quelque dédommagement.

LE COMMANDEUR.

Afficher son amour?... Ah çà! tu te figures toujours qu'elle aime le chevalier, ta femme?

LE COMTE.

Mais il me semble, à moins que d'être aveugle...

LE COMMANDEUR.

Eh bien, voilà ce qui te trompe.

LE COMTE.

Comment?

LE COMMANDEUR.

La comtesse n'aime pas le chevalier.

LE COMTE.

Vraiment! après ce qui s'est passé?

LE COMMANDEUR.

Et si ce qui s'est passé est arrivé justement parce qu'elle n'aime pas le chevalier?

LE COMTE.

Ah! s'il vous plaît, mon oncle, ceci mérite explication.

LE COMMANDEUR.

Si ce qu'elle a fait, elle l'avait fait justement parce qu'elle en aime un autre?

LE COMTE.

Un autre?

LE COMMANDEUR.

Si elle n'avait été au bal que poussée par la jalousie?

LE COMTE.

La comtesse jalouse?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse jalouse!

LE COMTE.

De qui?

LE COMMANDEUR.

De qui?... Qu'est-ce que cela te fait? Je suis vraiment bien bon...

LE COMTE.

Oh! un instant, mon oncle, vous en avez dit trop ou trop peu. La comtesse en aime un autre!... La comtesse est jalouse d'un autre!... La comtesse aurait été au bal avec le chevalier pour y suivre un autre que le chevalier!... Mais cet autre, quel est-il donc?

LE COMMANDEUR.

Comment! malheureux, tu ne devines pas?

LE COMTE.

Moi?

LE COMMANDEUR.

Eh bien, oui, c'est toi, ingrat!

LE COMTE, lui sautant au cou.

Ah ! mon oncle, vous êtes le roi des oncles. Imbécile que je suis ! n'avoir pas vu tout cela ! Mais c'est clair comme le jour, le diable m'emporte !... Eh bien, voilà ce que c'est que d'être trop modeste.

LE COMMANDEUR.

Ça n'est pas ce que j'attendais de toi.

LE COMTE, ivre de joie.

Elle m'aime !...

(Il fait un pas pour sortir.)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu ?

LE COMTE.

Chez ma femme, parbleu !... Ah ! mon duel !... et M. de Saillant !... Non, non, je ne dois pas la revoir !... Tenez, mon oncle, vous me connaissez, vous savez que j'ai eu dans ma vie dix rencontres pour une, et que, Dieu merci ! je m'en suis toujours galamment tiré, à la Bastille près. Aussi, aujourd'hui, n'est-ce pas mon adversaire qui me trouble... Une jolie lame, une main malheureuse, c'est vrai... Mais, si je voyais la comtesse, avec ses beaux yeux, son délicieux sourire (étonnement croissant du Commandeur), avec sa voix douce qui va droit au cœur... l'idée que tout cela est à moi et que, dans deux heures peut-être, j'aurai perdu tout cela, comme un sot, je crois que je ne serais plus aussi maître de moi... Vrai, cela me tournerait la tête.

LE COMMANDEUR.

Mais tu l'aimes donc aussi, toi ?

LE COMTE.

Eh ! oui, mon oncle, je l'aime !

LE COMMANDEUR, l'embrassant.

Allons donc ! j'ai eu de la peine à t'y amener ; mais te voilà enfin dans l'honnêteté, dans la vérité, dans le bonheur. Finissons-en avec cette mascarade du cœur née d'une orgie de l'imagination !... sois tout simplement un bon mari, un honnête homme, car tu n'as pas encore cessé, je le vois, d'être un vrai gentilhomme. Va défendre ton honneur, va défendre ta femme, et ne doute pas de ton triomphe, en te battant pour elle ; car, si tu as pu mériter un moment de la perdre, te voilà redevenu digne de la reconquérir.

LE COMTE.

Oui, oui, mon oncle... Voici l'heure... Le rendez-vous est à deux pas d'ici, dans le jardin d'un ami, le duc de Marsin, derrière l'hôtel des Missions étrangères, en face du mien... Et, puisqu'il n'y a plus à craindre que le chevalier ne trouble la fête, puisque nous nous sommes débarrassés de lui...

LE COMMANDEUR.

Puisqu'il est sous les verrous...

JASMIN, annonçant.

M. le chevalier de Valclos.

SCÈNE III

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Le chevalier !

LE COMMANDEUR.

Comment, lui ?

LE COMTE, à part.

Libre !

LE CHEVALIER.

Tiens !... il paraît que je fais de l'effet !... Cependant, on devait m'attendre ici; car je reçois à l'instant le billet de M. le commandeur, au moment où j'allais rentrer chez moi.

LE COMTE.

Comment! tu rentrais?

LE CHEVALIER.

Sans doute; j'étais parti dès l'aube.

LE COMTE, à part.

La connétablie l'a manqué !

LE COMMANDEUR, à part.

Tout s'explique.

LE CHEVALIER.

Je voulais trouver deux de mes amis avant l'heure où ils reviennent se coucher, les prier de me servir de témoins.

LE COMTE.

De témoins? (A part.) Diable! (Haut.) Mais tu as donc un duel?... Ah ! c'est vrai... avec moi.

LE CHEVALIER.

Avec toi... (A part.) Il ne se doute de rien, c'est parfait !

LE COMTE.

Chevalier, hier, je ne sais où j'avais la tête; mais je crois que j'ai été te chercher une sotte querelle. Je t'en demande pardon.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE COMTE.

Cela veut dire, mon cher, que, lorsqu'on a eu un tort envers un ami, et lorsqu'on l'a supposé... ce qu'il n'était pas,... il est d'un galant homme de reconnaître son tort, et je le reconnais. Ta main, chevalier !

LE CHEVALIER.

Ah ! la voici de grand cœur.

LE COMMANDEUR, riant.

Il ne veut pas la mort du mari.

LE CHEVALIER, joyeux.

Mais alors tu m'abandonnes donc tout à fait la place?

LE COMTE.

Oh ! mon Dieu, oui... Seulement, tu comprends une chose...

LE CHEVALIER.

Laquelle ?

LE COMTE.

Du moment que je ne serai plus le mari de ma femme, et que tu pourras le devenir, toi, je deviens l'amant de la comtesse.

LE COMMANDEUR.

C'est naturel.

LE COMTE.

Alors, nous lui faisons la cour tous deux. Dès ce moment, je deviens le fruit défendu.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, toujours le plus envié...

LE COMTE.

Et je ne te dis que cela. Prends garde à toi ! la plus belle chasse n'est pas pour le seigneur.

LE COMMANDEUR, prisant.

Elle est pour le braconnier.

(Ils rient.)

LE CHEVALIER, à part.

Ah çà ! ils ont l'air de se moquer de moi !... (Piqué.) Je vais trouver de Saillant, et, ensuite, on ne sera pas tenté de rire à mes dépens peut-être. (Haut.) Au revoir.

LE COMTE.

Comment ! tu sors ? (Au Commandeur) Retenez-le, mon oncle... Il veut me prendre mon duel... — La comtesse !... Je suis tranquille, il ne partira pas.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE.

Le chevalier ! (Apercevant le Comte.) M. de Candale !

LE COMTE.

Oui, moi; mais que je ne vous gêne pas, comtesse ; je vous le jure, vous ne pourriez me faire plus grand plaisir que de tenir ici longue compagnie au chevalier.

LA COMTESSE.

Ce dédain, cette indifférence...

LE COMTE, avec émotion.

De l'indifférence ! mais, dût-on cesser de vivre ensemble, il y a des moments où l'on éprouve le besoin de se tendre la main.

LA COMTESSE.

Ma main ?... La voici, comte.

LE COMMANDEUR, à part.

Comme ils s'aiment !

LE CHEVALIER, intrigué.

On me rendrait un fier service de me dire ce que je fais ici.

LE COMMANDEUR, à Candale.

Partons ! (A la Comtesse.) Nous avons une affaire avec Candale. (Bas, à la Comtesse.) Retiens ici le chevalier.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

LE COMMANDEUR, bas.

Nous avons trouvé un moyen d'empêcher son duel avec M. de Saillant.

LA COMTESSE, vivement.

Ah ! (Haut.) Chevalier, deux mots... Si M. de Candale veut bien le permettre.

LE COMMANDEUR.

Il permet.

LA COMTESSE.

Mais...

LE COMTE.

Oui... car je n'ai plus rien à craindre pour mon honneur. Ah ! cette pensée me rend heureux ! (Avec élan.) Qu'elle me rende fort maintenant ! Adieu, comtesse... Non, au revoir !

(Il sort avec le Commandeur.)

SCÈNE V

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, à part.

Serais-je aimée ?...

LE CHEVALIER, à part.

Décidément, fait-on de moi une dupe ? Oh ! nous allons voir ! (Haut.) Je suis à vos ordres, madame ; mais daignez ne pas me les faire attendre... Une affaire grave me réclame à l'instant.

LA COMTESSE, à part.

Il ne partira pas... (Haut.) Chevalier...

(Elle s'assied à droite.)

LE CHEVALIER.

Eh bien, comtesse ?... (Elle lui fait signe de s'asseoir.) C'est inutile, madame... Parlez.

LA COMTESSE, vivement.

Chevalier, vous voulez vous battre.

LE CHEVALIER.

Moi ?

LA COMTESSE.

Vous !... avec M. de Saillant. Malgré mon trouble, hier, j'ai tout surpris, je sais tout.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, quand cela serait ?

LA COMTESSE.

Il ne faut pas, monsieur, que ce duel ait lieu.

LE CHEVALIER.

Vous me demandez... ?

LA COMTESSE.

Je vous demande un grand sacrifice, je le sais; mais écoutez-moi : M. de Saillant vous a parlé à visage ouvert, et vous lui avez répondu masqué; il ignore qui vous êtes; vous n'êtes engagé en rien... Tandis que, si vous vous battez, on saura pourquoi et pour qui!... et aux yeux du monde...

LE CHEVALIER, avec amertume.

Eh! madame, le monde est en fonds d'indulgence, et ce n'est pas son jugement que vous redoutez.

LA COMTESSE.

Est-ce un aveu que vous voulez, chevalier?... Eh bien, oui, cela est vrai, j'ai trouvé dans mon mari, non-seulement un homme bon, spirituel, mais encore un gentilhomme plein de courtoisie, s'en rapportant à ma délicatesse, se confiant à ma dignité! Et j'ai compris, chevalier, que, même en pensée, je ne pouvais plus tromper un pareil homme.

LE CHEVALIER.

Oh! dites mieux que cela, madame, soyez franche : dites que vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Eh bien, oui, monsieur le chevalier, je l'aime. J'étais au moment de me perdre; mais mon sort, mon honneur sont entre vos mains... Chevalier, soyez généreux!

LE CHEVALIER.

Permettez, madame! si votre honneur est engagé, le mien aussi est en jeu. M. de Saillant ne connaît pas mon nom; M. de Saillant n'a pas vu mon visage, c'est vrai! mais M. de Saillant sait qu'il attend un gentilhomme, et, moi, je sais que je suis attendu. Si je manquais à un rendez-vous, vis-à-vis d'un homme redoutable... comme M. de Saillant, justement parce que j'avais un masque sur le visage, toute la noblesse de France serait déshonorée... C'est impossible!

LA COMTESSE.

Impossible!

LE CHEVALIER.

Si je faisais aujourd'hui ce que vous me demandez, demain, comtesse, demain, vous seriez la première à me mépriser.

D'ailleurs, le rôle que je joue ici me fatigue. M. de Saillant me tombe sous la main, juste an moment où j'ai besoin de tuer quelqu'un... C'est son affaire, tant pis pour lui!

LA COMTESSE.

Ainsi, vous me refusez?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, madame, mais je dois...

(Il fait un pas pour sortir. On entend une rumeur et des voix sous la fenêtre.)

LA COMTESSE.

Quel est ce bruit?

LE CHEVALIER, s'arrêtant.

Un cliquetis d'épées, sous vos fenêtres.

LA COMTESSE.

Dans le jardin de M. le duc de Marsin!

LE CHEVALIER, allant à la fenêtre.

A dix heures!... en plein soleil!... c'est un duel!

LA COMTESSE, saisie.

Un duel?... Ah! mon Dieu!

LE CHEVALIER, cherchant à voir.

Oui, oui, un duel!... Diable! la lutte est vive, acharnée... Ils disparaissent sous les arbres... Non, les voici... Ah! qu'ai-je-vu? Saillant!... Je crains de deviner...

LA COMTESSE, poussant un cri.

Et moi, je devine... Mon mari!

LE CHEVALIER.

Candale?... Oh! c'est une trahison. Arrêtez!... à moi!... Je veux ma place... et je cours.

LA COMTESSE, voulant l'arrêter.

Chevalier, par grâce!...

LE CHEVALIER, ébranlant la porte, fermée en dehors.

Enfermé avec elle! Ah! ce n'est pas ici qu'on avait peur de moi!

LA COMTESSE.

Le bruit cesse... Le combat est fini.

LE CHEVALIER.

Pas encore!... Dussé-je briser cette porte!...

LA COMTESSE.

On l'ouvre.

(La porte s'ouvre; le Commandeur paraît, très-pâle.)

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

M. le commandeur!

LA COMTESSE.

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Tout est fini, monsieur.

LE CHEVALIER.

Fini! — Monsieur le Commandeur, Candale vient d'usurper un droit qui m'appartenait : le droit de venger une insulte.

LE COMMANDEUR.

Quand la comtesse de Candale est insultée, monsieur, c'est au comte de Candale seul qu'appartient le droit de se battre.

LA COMTESSE.

Mais mon mari?... mon mari?

LE COMMANDEUR.

Je ne puis encore rien t'apprendre.

LA COMTESSE.

Il me sauve au prix de son sang, par devoir!

LE COMMANDEUR.

Dis donc par amour.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?... Mais... il est atteint, mortellement peut-être?

LE COMMANDEUR.

Je ne sais. Je n'ai pu forcer l'entrée de l'hôtel; M. de Marsin l'avait fait défendre pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!

LE COMMANDEUR.

Oui... mais des ouvriers qui, du haut d'un échafaudage avaient vu tout le combat, m'ont dit que l'un des deux adversaires avait été grièvement blessé; ils ne savent pas lequel.

LA COMTESSE.

Ah! c'est Candale, mon Dieu! c'est Candale!

LE COMMANDEUR.

Attendez! on monte l'escalier.

LA COMTESSE.

C'est son pas. (La porte s'ouvre, le Comte paraît; la Comtesse se jette dans ses bras, en poussant un cri.) Ah!

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR, tombant dans un fauteuil.

Ah!

LE CHEVALIER.

Monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous, chevalier! on est oncle.

LA COMTESSE, dans les bras du Comte.

Vous n'êtes pas blessé?

LE COMTE.

Non, Dieu merci!

LE COMMANDEUR.

Tu lui as donc donné un coup d'épée, à ton fier-à-bras?

LE COMTE.

Ma foi, oui, mon oncle, au beau travers du corps. Je n'avais pas le temps de choisir la place; j'étais pressé.

LE CHEVALIER, au Comte.

Candale!...

JASMIN, effaré, entrant par le fond.

Monsieur le comte, l'hôtel est occupé par la connétablie.

LE COMMANDEUR.

Diable! le roi n'entend pas raison sur les duels! Tu ne te soucies pas de retourner à la Bastille?

LE COMTE.

Non pas, mon oncle, et surtout dans ce moment-ci!

LE COMMANDEUR, voyant entrer les Officiers de la connétablie.

Trop tard!... Ah! mon pauvre Candale!... ce coup d'épée te coûtera cher.

SCÈNE VIII

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LE COMTE, LA COMTESSE, UN OFFICIER, GARDES, au fond.

LE COMTE, allant au-devant de l'Officier.

Qui demandez-vous, messieurs?

L'OFFICIER.

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Hein?

LE CHEVALIER.

C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER.

Au nom du roi et de messeigneurs les maréchaux de France, monsieur le chevalier de Valclos, je vous arrête.

LE COMTE.

Comment?

LE CHEVALIER.

Moi? c'est moi que vous arrêtez?

L'OFFICIER.

Ne deviez-vous pas vous battre?

LE COMMANDEUR, bas, au Chevalier.

Pour laisser la place à Candale, nous vous avions dénoncé.

L'OFFICIER, au Chevalier.

N'avez-vous pas blessé M. de Saillant?

LE CHEVALIER, embarrassé.

Monsieur...

L'OFFICIER.

M. de Saillant n'est pas encore en état d'être interrogé; mais nierez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne nie rien, monsieur; c'est moi qui ai blessé M. de Saillant.

LE COMMANDEUR.

Hein?

LE COMTE.

Par exemple!

LE CHEVALIER, bas, au Comte.

Tais-toi! (A l'Officier.) Dans un moment, monsieur, je suis à vous.

LE COMTE.

Que signifie?

LE CHEVALIER.

Cela signifie que, tandis que l'on m'emmène à la Bastille, tu gagnes rapidement la Lorraine ou le Comtat. Demain, dans quelques heures, il sera prouvé que je ne me suis pas battu; donc, aucun risque pour moi. Dans six semaines, M. de Saillant guérit; dans deux mois, tu reparais à la cour comme si rien ne s'était passé. Il n'y a que moi, dans tout cela, dont on se moque un peu... moi heureux en duel comme en conquête; mais il était écrit qu'une fois au moins je prendrais ta place. Un peu de générosité, comte, et laisse-moi ma revanche.

LE COMMANDEUR.

Ah! monsieur de Valclos, je retrouve votre père!

LE COMTE.

Mais, pour moi, compromettre ta liberté...

LE CHEVALIER.

Ma liberté! et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tandis que, toi, tu as un si bon emploi de la tienne? Comtesse, vous m'avez offert votre amitié; j'aime mieux cela que de tout perdre. Mes amis, au revoir! (A l'Officier, resté au fond avec les Gardes.) Messieurs, à vos ordres!

(Il sort, suivi de l'Officier et des Gardes.)

SCÈNE IX

LE COMTE, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR, au Comte.

Maintenant, à ton tour, pars!

LA COMTESSE.

Est-ce que vous ne venez pas avec nous, mon oncle?

LE COMMANDEUR, tirant un papier de sa poche.

Impossible! il faut que je reste à Paris.

LE COMTE.

Et pour quoi faire?

LE COMMANDEUR.

Mais pour poursuivre votre demande en séparation.

LE COMTE.

Oh ! mon oncle, déchirez, déchirez !

LA COMTESSE.

Déchirez !

LE COMMANDEUR.

Allons, je crois décidément que je puis être tranquille pour mon majorat.

FIN D'UN MARIAGE SOUS LOUIS XV

LORENZINO

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Théâtre-Français. — 24 février 1842.

DISTRIBUTION

LE DUC ALEXANDRE	MM.	Firmin.
LORENZINO		Beauvallet.
MICHELE		Ligier.
FRA LEONARDO		Guyon.
PHILIPPE STROZZI		Geffroy.
MATTEO		Leroux.
LE HONGROIS		Fonta.
JACOPO		Mathien.
BERNARDO CORSINI		Darcourt.
VITTORIO DEI PAZZI		Robert.
BIRBANTE		Alexandre.
Un Familier de l'inquisition		Laba.
SELVAGGIO ALDOBRANDINI		Lefèvre.
LE MARQUIS CIBO		
LUISA	Mlle	Doze.

Un Maître d'armes, Moines, Soldats, Prisonniers.

— A Florence, 2 et 3 janvier 1537.

ACTE PREMIER

La place Sainte-Marie-Vieille, à Florence. A gauche du spectateur, un mur d'où pendent de longs festons de lierre, et au-dessus des créneaux duquel paraissent des branches d'arbre dépouillées de leurs feuilles. Au fond, le convent de la Sainte-Croix. A droite, une suite de maisons. En avant des maisons, vers le troisième plan, un puits avec des ornements en fer. Il est minuit; le temps est sombre, et le théâtre n'est éclairé que par les cierges qui brûlent devant une Madone placée dans une niche, à l'angle du convent.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE HONGROIS, puis JACOPO.

Le Hongrois est assis sur le mur, entre deux créneaux, les jambes pendantes, ayant une échelle de cordes fixée près de lui. Au lever du rideau, il compte les dernières vibrations de la cloche qui sonne minuit.

LE HONGROIS.

Dix!... onze!... minuit! (Jacopo entre, et s'approche de la porte

du couvent comme pour y frapper. Le Hongrois siffle d'une façon particulière.)
Psitt!

JACOPO, s'avançant à l'appel.

Est-ce toi, par hasard?

LE HONGROIS.

Oui, c'est moi.

JACOPO.

Eh! que diable fais-tu, perché comme un oiseau de nuit au haut de ce mur, au lieu d'être, avec monseigneur le duc Alexandre, au couvent de Santa-Croce?

LE HONGROIS.

Le duc n'est point au couvent de Santa-Croce; il est chez la marquise Cibo.

JACOPO.

Et par quel hasard chez la marquise Cibo, au lieu d'être au couvent?

LE HONGROIS.

Attends un peu que je te raconte les affaires de monseigneur du haut d'un mur de dix pieds!... Monte ici, et tu sauras ce que tu désires savoir.

JACOPO, montant et restant sur l'échelle.

Que s'est-il donc passé?

LE HONGROIS.

La chose du monde la plus simple... La mort d'une religieuse a mis toute la communauté en révolution. Fra Leonardo était là; de sorte que la bonne abbesse, tout en remerciant Son Altesse de l'honneur qu'elle voulait bien lui faire, l'a priée de repasser un autre jour, ou plutôt une autre nuit.

JACOPO.

Et Son Altesse s'est contentée de cela?

LE HONGROIS.

Son Altesse voulait tout simplement faire jeter dehors et la morte et le moine qui la veillait; mais, en bon catholique que je suis, je lui ai glissé à l'oreille que mieux valait laisser tranquilles ces pauvres religieuses, et aller faire une surprise à la belle marquise Cibo. « Tiens, c'est vrai, a répondu monseigneur; je l'avais oubliée, cette chère marquise!... » Et, comme il n'y avait que la place à traverser, il a traversé la place.

JACOPO.

Mais le duc ne s'est pas amusé à monter par ton échelle?

LE HONGROIS.

Vraiment, non ! Le mari est absent, et Son Altesse est entrée bravement par la porte. C'est son cousin Lorenzino, homme prudent, comme tu sais, qui, aimant mieux deux sûretés qu'une, m'a posté ici en cas d'accident.

JACOPO.

Je reconnais bien là notre mignon !

LE HONGROIS.

Chut !...

JACOPO.

On vient de ce côté !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS CIBO, SELVAGGIO ALDOBRANDINI, passant au fond, enveloppés de grands manteaux.

SELVAGGIO.

Sonne avec précaution, afin que les voisins ne nous entendent pas.

CIBO.

Inutile ! J'ai la clef.

SELVAGGIO.

Alors, tout va bien.

(Il s'éloigne avec Cibo.)

SCÈNE III

LE HONGROIS, JACOPO.

LE HONGROIS.

Hum ! que veut dire cela ?

JACOPO.

Cela veut dire que voilà deux honnêtes bourgeois qui rentrent chez eux, et que l'un des deux, homme de précaution, a dans sa poche la clef de la maison.

LE HONGROIS.

Oui ; mais, cette maison, quelle est-elle ? Descends et regarde un peu où ils entrent... J'ai un soupçon !

JACOPO.

Lequel ?

LE HONGROIS.

Descends vite, te dis-je! et regarde.

(Jacopo saute à terre, court jusqu'au coin de la rue et revient tout effaré.)

JACOPO.

Hé! le Hongrois!

LE HONGROIS.

Eh bien?

JACOPO.

Tu ne t'étais pas trompé.

LE HONGROIS.

Comment cela?

JACOPO.

Ils sont entrés par la première porte à gauche.

LE HONGROIS.

Au palais Cibo, alors?

JACOPO.

Au palais Cibo, justement!

LE HONGROIS.

Au diable!

JACOPO.

Le duc est-il seul?

LE HONGROIS.

Eh! non; il est avec son damné cousin, je te l'ai déja dit.

JACOPO.

Et je t'ai renouvelé la question, parce que, être seul ou être avec lui, c'est tout un.

LE HONGROIS.

Non pas : c'est bien pis!

JACOPO.

Alors, cours le prévenir.

LE HONGROIS.

Et, si je le dérange inutilement, je serai bien reçu, n'est-ce pas?

JACOPO.

Est-il armé?

LE HONGROIS.

Il a sa cotte de mailles et son épée.

(Il écoute.)

JACOPO.

Entends tu quelque chose?

LE HONGROIS.

Alerte! alerte!

JACOPO.

Qu'y a-t-il?

LE HONGROIS.

On se bat!

JACOPO.

Oui, j'entends le froissement du fer.

LE HONGROIS.

On attaque monseigneur!... Toi, Jacopo, par la porte de la rue Torta... Tu trouveras une pince au bas de l'échelle... Moi, par ici! (Tirant son épée et descendant de l'antre côté du mur.) Tenez ferme, monseigneur! tenez ferme! me voilà!

SCÈNE IV

LORENZINO, seul.

Pendant que Jacopo s'éloigne par la rue Torta, Lorenzino paraît, masqué, au haut du mur, se glisse jusqu'à l'échelle, descend rapidement, traverse la scène en silence, tire de dessous son manteau une cotte de mailles, la jette dans le puits, et revient écouter au pied du mur. On entend un cri, puis plus rien.

L'un des deux est mort... Mais lequel?

SCÈNE V

LORENZINO, LE DUC ALEXANDRE.

Le Duc paraît à son tour au haut du mur, tenant son épée entre ses dents. En voyant Lorenzino au pied de l'échelle, il hausse les épaules, prend son épée, la secoue comme pour en égoutter le sang, puis la remet au fourreau, et croise ses bras sur sa poitrine.

LE DUC, d'une voix calme.

Parbleu! tu es un fameux compagnon, Lorenzino! Deux hommes nous attaquent, et il faut que je fasse non-seulement ma besogne, mais encore la tienne!

LORENZINO.

Ah! monseigneur, je croyais que c'était, une fois pour toutes, chose convenue entre nous.

LE DUC, descendant.

Quoi?... qu'est-ce qui est convenu?

LORENZINO.

Que j'étais le compagnon de vos fêtes, de vos plaisirs, de vos amours; mais de vos combats, non!... Que voulez-vous! il faut me prendre comme je suis, ou me laisser à d'autres!

LE DUC, sautant à terre.

Poltron!

LORENZINO.

Oui, poltron! poltron, tant que vous voudrez... Mais j'ai, du moins, sur mes pareils, l'avantage de ne point cacher ma poltronnerie, moi... D'ailleurs, est-ce que j'ai une cotte de mailles comme la vôtre pour me donner du courage?

LE DUC, portant ses deux mains à sa poitrine.

Tiens! tu m'y fais songer: je l'ai laissée dans la chambre de la marquise.

(Il fait un mouvement pour remonter à l'échelle.)

LORENZINO.

Où allez-vous?

LE DUC.

La chercher, pardieu!

LORENZINO.

Il faut que Votre Altesse ait le diable au corps! Comment! pour une misérable cotte de mailles, vous allez vous exposer?...

LE DUC.

Elle en vaut la peine! Jamais je n'en trouverai une qui m'emboîte comme celle-là. Elle s'est tellement assouplie à mon corps, que je ne la sens pas plus qu'un pourpoint de soie ou de velours.

LORENZINO.

Bon! la marquise vous la renverra ou vous la rapportera elle-même.. Savez-vous qu'elle sera très-belle, la marquise, avec ses habits de deuil?... Ah çà! lequel des deux avez-vous tué? J'espère bien que c'est le marquis?

LE DUC.

Ma foi, je crois que je les ai tués tous deux!

LORENZINO.

Ah! le second aussi?... Au fait, pendant que vous y étiez!

LE DUC.

Attends! voilà le Hongrois qui va nous donner des nouvelles.

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE HONGROIS, au haut de la muraille.

LE DUC.

Eh bien?

LE HONGROIS.

Eh bien, monseigneur, l'un est mort et l'autre ne vaut guère mieux... Votre Altesse veut-elle que j'achève la besogne?

LE DUC.

Non pas! Le silence qu'ont gardé ces hommes en nous attaquant m'inspire quelque soupçon. Je suis sûr que l'un est le marquis Cibo, et je crois avoir reconnu l'autre pour Selvaggio Aldobrandini, qui est exilé de Florence. Si c'était lui, ce retour ne serait plus un accident, ce serait une conspiration. Tu préviendras le bargello de ce qui est arrivé, et tu lui donneras l'ordre d'arrêter le blessé.

LORENZINO.

Monseigneur, maintenant, m'est avis que nous pourrions regagner la via Larga... Un homme tué, un homme blessé dans la même nuit, il me semble que c'est suffisant.

LE DUC.

D'autant plus que nous n'avons rien de bon à faire ici.

(Il va pour sortir par la droite.)

LORENZINO.

Pas de ce côté, monseigneur: j'entends les pas de plusieurs personnes.

LE HONGROIS, qui est descendu et a décroché l'échelle de cordes.

Moi aussi.

LE DUC.

Ah! ah! à ton tour, est-ce que tu as peur, le Hongrois?

LE HONGROIS.

Quelquefois... Et vous, monseigneur?

LE DUC.

Jamais!... Et toi, Lorenzino?

LORENZINO.

Moi? Toujours!

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

PHILIPPE STROZZI, MICHELE, MATTEO.

MICHELE, à Strozzi.

Avançons avec précaution, Excellence! Il me semble qu'il y avait du monde sur cette place.

STROZZI.

Il n'y aurait rien d'étonnant à cela : minuit seulement sonnait lorsque nous entrions par la porte San-Gallo; et puis le bruit venait peut-être de ceux-là mêmes à qui j'avais donné rendez-vous.

MICHELE.

C'est possible.

STROZZI.

Fais le tour par la via Torta, et regarde, en passant, s'il y a quelqu'un dans le palais Cibo... Je t'attendrai, caché dans l'ombre de ce mur. (Michele s'éloigne.) Toi, Matteo, va chez ma sœur, via dei Alfani; annonce-lui mon retour, et informe-toi si ma fille Luisa est toujours près d'elle; si, par un motif quelconque, elle a cru devoir s'en séparer, qu'elle me dise où est sa nièce.

MICHELE.

La sœur de Votre Excellence est une dame prudente : voudra-t-elle me croire et consentira-t-elle à me répondre sans un mot de vous?

STROZZI.

Tu as raison. (Il s'approche de la Madone, et, à la lueur de la lampe qui brûle devant elle, il écrit, sur une feuille de ses tablettes, quelques lignes qu'il donne à Matteo.) Va, maintenant!

(Matteo s'éloigne. Strozzi s'efface le long du mur.)

SCÈNE VIII

STROZZI, LORENZINO, masqué; UNE JEUNE FILLE.

Lorenzino s'avance avec hésitation, regarde tout autour de lui, reprend confiance en ne voyant personne, traverse la place et va frapper trois coups à la porte d'une petite maison; puis il recule de quelques pas, et frappe trois autres coups dans ses mains. A ce signal, la fenêtre de la maison s'ouvre; une Jeune Fille y paraît.

LA JEUNE FILLE, à voix basse.

Est-ce toi, Lorenzo?

LORENZINO.

Oui.

LA JEUNE FILLE.

Attends!

(Une seconde après, la porte s'ouvre, et Lorenzino entre dans la maison.)

STROZZI, qui a suivi des yeux cette scène.

O Florence! Florence! sous la tyrannie, comme sous la liberté, tu es toujours la même: la ville du mystère et des amours... Mais seras-tu encore la ville du courage et du dévouement?...

SCÈNE IX

STROZZI, MICHELE.

MICHELE, accourant.

Excellence!

STROZZI, comme éveillé brusquement.

C'est toi!... Rapportes-tu quelques nouvelles?

MICHELE.

Une seule, mais terrible!

STROZZI.

Parle! tu sais qu'on peut tout me dire, à moi.

MICHELE.

En rentrant chez lui, avec Selvaggio Aldobrandini, le marquis Cibo y a trouvé le duc Alexandre... Le duc a tué le marquis et blessé grièvement Selvaggio!

STROZZI.

De qui tiens-tu ces détails?

MICHELE.

Un peu au delà de la porte du marquis, j'aperçus un homme qui se traînait péniblement en s'appuyant à la muraille; je m'approchai de lui... Alors, il se laissa tomber sur une borne en disant : « Si vous êtes un ennemi, achevez-moi ! si vous êtes un ami, sauvez-moi ! Je suis Selvaggio Aldobrandini. »

STROZZI.

Et toi, alors ?

MICHELE.

Je lui dis qui j'étais et à qui j'appartenais, lui offrant de l'aider. Il me pria de lui donner mon bras, et de le conduire chez messire Bernardo Corsini ; ce qui fut vite fait, messire Bernardo Corsini demeurant à deux pas, via del Palazzo. Arrivé là, Selvaggio m'a renvoyé près de vous, pour vous dire de fuir.

STROZZI.

Fuir !... Et pourquoi ?

MICHELE.

Parce qu'il ne peut plus vous recevoir chez lui, comme il avait été convenu entre vous, obligé qu'il est lui-même d'aller demander asile à un autre.

STROZZI.

C'est bien, Michele. Il y a, à Florence, trente-neuf Strozzi, sans me compter; c'est trente-neuf portes qui me sont ouvertes, et, fussé-je forcé de me retirer dans mon propre palais, il est assez fort pour qu'on puisse y soutenir un siége contre toutes les troupes du duc Alexandre.

MICHELE.

Plus la maison sera humble, plus vous y serez en sûreté, monseigneur. Songez que vous vous appelez Philippe Strozzi, et que votre tête vaut dix mille florins !

STROZZI.

Tu as raison, Michele.

MICHELE.

Et, malgré cela, Votre Excellence reste?

STROZZI.

Oui; mais, toi qui n'as pas les mêmes raisons que moi pour rester, tu peux partir. Le factionnaire qui nous a laissés passer par la porte San-Gallo, n'est pas encore relevé; ainsi la retraite t'est facile. Va donc, Michele ! Je te délie de ta parole.

MICHELE, secouant la tête.

Monseigneur, je croyais que Votre Excellence me connaissait mieux. Si vous avez des raisons pour rester à Florence, j'en ai, moi, pour ne pas vous quitter. Il faut que la chose pour laquelle je suis venu s'accomplisse. (Étendant la main vers le couvent.) D'ailleurs, quand je voudrais fuir, il sortirait de ce couvent une voix qui m'arrêterait en criant: « Michele, tu es un lâche!... » Merci donc de votre offre, monseigneur; mais, si vous étiez parti, je vous eusse demandé, moi, la permission de rester... (La porte du couvent s'ouvre.) Oh!...

SCÈNE X

LES MÊMES, FRA LEONARDO.

STROZZI.

Quel est ce moine?

MICHELE.

Un dominicain, Excellence.

STROZZI.

Un patriote, par conséquent... Il faut que je lui parle.

MICHELE.

Et moi aussi.

STROZZI, allant à fra Leonardo.

Pardon, mon père, mais vous appartenez au couvent de Saint-Marc, je crois?

FRA LEONARDO.

Oui, mon fils.

STROZZI.

Vous avez connu Savonarole?

FRA LEONARDO.

Je suis son disciple.

STROZZI.

Et son souvenir vous est cher?

FRA LEONARDO.

Je le vénère à l'égal des saints martyrs!

STROZZI.

Mon père, je suis proscrit; l'asile sur lequel je comptais m'est fermé; ma tête vaut dix mille florins; je me nomme Philippe Strozzi... Mon père, au nom de Savonarole, je vous demande l'hospitalité.

FRA LEONARDO.

Je n'ai que ma cellule; c'est celle d'un pauvre moine. Mon frère, elle est à vous.

STROZZI.

Songez-y, je vous amène la proscription sûrement, la mort peut-être!

FRA LEONARDO.

Elles seront les bienvenues, venant avec le devoir.

STROZZI.

Ainsi donc, mon père...?

FRA LEONARDO.

Je vous l'ai dit, ma cellule est à vous. Je vous y précède et vous y attends.

STROZZI.

Cette nuit même, j'irai frapper à la porte du couvent de Saint-Marc.

(Les deux hommes se serrent la main.)

MICHELE, arrêtant à son tour fra Leonardo.

Pardon, mon père...

FRA LEONARDO.

Que voulez-vous, mon fils?

MICHELE.

Au nombre des religieuses qui habitent le couvent de Santa-Croce, n'en est-il pas une qui s'appelle...?

(Il hésite et passe la main sur son front.)

FRA LEONARDO.

Avez-vous oublié son nom?

MICHELE, avec un sourire amer.

J'oublierais plutôt le mien!... Qui s'appelle Nella?

FRA LEONARDO.

Qu'étiez-vous à la pauvre enfant?... Étiez-vous son parent, son ami? n'étiez-vous qu'un étranger pour elle?

MICHELE.

J'étais... j'étais son frère!

FRA LEONARDO,

Alors, mon fils, priez pour votre sœur, qui est au ciel!

MICHELE, d'une voix étranglée.

Morte?...

FRA LEONARDO.

Ce matin.

MICHELE.

Seigneur, Seigneur, vous êtes grand et miséricordieux! Après les agitations de la terre, la tranquilité d'en haut! après la douleur d'un jour, la béatitude éternelle!... Pourrais-je voir Nella, mon père?

FRA LEONARDO.

On transporte son corps, cette nuit, au couvent de la Santissima-Annunziata, où elle a demandé à être enterrée. Vous pourrez la voir au moment où elle sortira d'ici...

MICHELE.

Et... en sortira-t-elle bientôt?

FRA LEONARDO, montrant la porte du convent, qui s'ouvre.

La voilà!

MICHELE.

Merci...

(Fra Leonardo s'éloigne.)

SCÈNE XI

STROZZI, MICHELE, cortége de PÉNITENTS.

Les Pénitents sortent du couvent, portant sur leurs épaules un catafalque où est étendu le corps de Nella; la jeune fille est couchée au milieu des fleurs et couronnée de roses. Michele, qui s'est précipité au-devant du cortége, pousse un gémissement si profond, que les Pénitents s'arrêtent.

MICHELE.

Frères, une prière!

UN DES MOINES.

Parle.

MICHELE.

Déposez un instant ici le corps de cette jeune fille, ô mes frères! Il renferme le seul cœur qui m'ait jamais aimé dans ce monde, et je voudrais, maintenant qu'il a cessé de battre, le remercier une dernière fois de son amour... (Les Pénitents déposent à terre le catafalque et s'écartent pour permettre à Michele de s'en approcher. Michele, à genoux et incliné vers la morte.) N'est-ce pas, pauvre enfant, que ton agonie a été moins douloureuse que ton existence? n'est-ce pas que la mort, si redoutée des heureux, n'est, pour les infortunés, qu'une pâle et froide amie qui nous berce dans ses bras comme une bonne mère, et qui nous console doucement, dans ce lit éternel qu'on appelle le tombeau?

n'est-ce pas qu'au lieu de pleurer, je fais bien, pauvre enfant, de remercier le Seigneur, qui te rappelle à lui? Adieu, Nella! adieu pour la dernière fois!... Je t'aimais, belle fille de la terre; je t'adore, bel ange du ciel! Adieu, Nella! J'étais rentré à Florence pour te venger, vivante ou morte: dors tranquille; je ne te ferai pas attendre. (Il pose ses lèvres sur le front de la jeune fille, étouffe un sanglot, puis se relève.) E tmaintenant, merci, mes frères! Vous pouvez rendre ce beau lis à la terre, d'où il est sorti. Tout est fini. Je remets le corps et l'âme dans les mains du Seigneur!

(Il croise les bras sur sa poitrine, baisse la tête et va achever sa prière muette devant la Madone. Le cortége mortuaire s'éloigne.)

SCÈNE XII

STROZZI, MICHELE, MATTEO.

Matteo est entré au milieu de la scène précédente, que Strozzi a écoutée appuyé aux ornements de fer du puits.

MATTEO, allant à Strozzi.

Maître...

STROZZI.

Ah! c'est toi, Matteo?.. As-tu vu ce qui vient de se passer?

MATTEO.

J'étais là.

STROZZI.

Connaissais-tu cette religieuse?

MATTEO.

Oui, Excellence. C'était la propre fille de mon compère le vieux Nicolas Lapo, le cardeur de laine. Je me rappelle qu'il y a un an ou deux, le bruit courut, à Florence, que le duc Alexandre l'avait fait enlever de chez son père, et que, quelques jours après sa disparition, elle était entrée au couvent. Depuis lors, à ce que me disait tout à l'heure un des pénitents, elle n'a cessé de pleurer et de prier, et, ce matin, elle est morte comme une sainte.

STROZZI.

Encore une victime qui va crier vengeance contre toi au trône du Seigneur, duc Alexandre! Dieu veuille que ce soit

la dernière! (Après un silence.) Eh bien, Matteo, as-tu vu ma sœur?

MATTEO.

Oui, Excellence.

STROZZI.

Que t'a-t-elle dit?... Voyons, parle vite! Ma fille est-elle en bonne santé?

MATTEO.

Votre sœur l'espère, du moins.

STROZZI.

Comment, elle l'espère?

MATTEO.

Ainsi que l'avait pensé Votre Excellence, elle n'a pas pu garder chez elle la signora Luisa. Quand elle vous verra, elle vous dira pourquoi.

STROZZI.

Mais, alors, Luisa?...

MATTEO.

Est cachée sur cette place même, dans une petite maison qu'elle habite avec la vieille Assunta, et où votre sœur n'a pas osé la venir voir depuis quinze jours, de peur qu'on ne la suivît.

STROZZI.

Et cette petite maison?

MATTEO.

Elle est située entre la via della Fogna et celle del Deluvio.

STROZZI, lui saisissant le bras.

Tu te trompes, Matteo! ce n'est point là l'adresse que ma sœur t'a donnée.

MATTEO.

Je demande pardon à monseigneur...

STROZZI.

Mais elle ne demeure pas seule dans cette maison?

MATTEO.

Seule, avec la vieille Assunta.

STROZZI.

Sans autre femme que celle-là?

MATTEO.

Sans autre femme.

STROZZI.

Oh! mon Dieu!...

MATTEO.

Qu'avez-vous, au nom du ciel, seigneur Philippe?

STROZZI.

Rien... Un étourdissement... Matteo, va m'attendre sur la place Saint-Marc, en face du couvent des Dominicains.

MATTEO.

Cependant, Excellence...

STROZZI.

Va, Matteo! va!

(Matteo s'incline et sort.)

SCÈNE XIII

STROZZI, LORENZINO, MICHELE, toujours agenouillé devant la Madone.

Strozzi se couvre la tête de son capochon, puis s'avance vers la maison de sa fille. Au moment où il va pour frapper, la porte s'ouvre, et Lorenzino, masqué, se présente.

STROZZI, saisissant Lorenzino au collet.

Qui es-tu?

LORENZINO, cherchant à se dégager.

Que me veux-tu?

STROZZI.

Ne m'as-tu pas entendu? Je te demande qui tu es.

LORENZINO.

Que t'importe?

STROZZI.

Il m'importe tellement, que je veux le savoir à l'instant même.

(Il lui arrache son masque; en même temps, le capuchon de Strozzi tombe.)

LORENZINO.

Philippe Strozzi!

STROZZI.

Lorenzino!

LORENZINO.

Malheureux! que viens-tu faire à Florence? Ignores-tu donc que ta tête y est mise à prix?

STROZZI.

Je viens demander compte au duc Alexandre de la liberté de Florence, et à toi de l'honneur de ma fille!

LORENZINO, riant.

Si tu n'étais revenu que pour ce dernier objet, ce serait chose facile à arranger, mon cher oncle; car l'honneur de ta fille est aussi intact que si sa mère jalouse l'eût gardé avec elle dans son tombeau.

STROZZI.

Lorenzino sort, à deux heures du matin, de chez ma fille, et Lorenzino dit que ma fille est encore digne de son père? Lorenzino ment.

LORENZINO, moitié triste, moitié railleur.

Pauvre vieillard, à qui l'exil et le malheur ont fait perdre la mémoire ! Mais as-tu donc oublié une chose, Strozzi? C'est que tu avais épousé Julia Sodarini; c'est que Luisa et moi étions destinés l'un à l'autre; c'est que ta femme, lorsque la sainte créature vivait, ne faisait aucune différence entre moi et Pierre et Thomas Strozzi, tes deux fils... Qu'y a-t-il donc d'étonnant que j'aie continué à aimer Luisa, et que Luisa ait continué à m'aimer, puisque notre amour était approuvé par toi-même?

STROZZI, passant la main sur son front.

C'est vrai, j'avais oublié tout cela !... mais, en faisant un effort, je me rappellerai tout !... tout, sois tranquille !... Tiens, voilà la mémoire qui me revient. Écoute! Oui, tu es mon neveu; oui, ma femme et moi, nous rêvions de te donner notre Luisa; oui, nous ne faisions aucune différence entre toi et nos autres enfants. Eh bien, Lorenzino, le jour promis est arrivé: tu as vingt-cinq ans, Luisa en a seize! proscrit comme je le suis, isolée comme elle l'est, il lui faut quelqu'un qui l'aime à la fois d'un amour de père et d'époux. Le seul bien que ne m'aient encore enlevé ni la tyrannie ni l'exil, c'est elle ! le seul ange qui prie encore pour moi sur la terre, c'est elle! Eh bien, mon seul ange, mon seul espoir, mon seul bien, je te donne tout cela, moi, pauvre proscrit. Épouse ma fille, rends-la heureuse, et, quel que soit le prix du trésor que je t'aurai donné, non-seulement je croirai que nous sommes quittes, mais encore je me regarderai comme ton débiteur !

LORENZINO, secouant tristement la tête.

Tu sais bien, Strozzi, que ce que tu me proposes là, possible autrefois, possible peut-être dans l'avenir, est impossible aujourd'hui.

STROZZI.

Oh! je connaissais d'avance ta réponse, Lorenzino! Et pourquoi n'est-ce pas possible? Dis!... Dieu me donnera la patience de t'écouter, et je t'écoute.

LORENZINO.

Voyons, comment veux-tu que, moi, le favori, l'ami, le confident du duc Alexandre, j'aille épouser justement la fille de l'homme qui, depuis trois ans, conspire contre lui, qui a essayé deux fois de le faire assassiner, et qui, banni de Florence, sachant sa tête mise à prix, y rentre ce soir, pour tenter encore, selon toute apparence, quelque folie du même genre!... car j'appelle folie, comprends-tu bien, Philippe? toute tentative de conspiration qui ne réussit pas. Réussis! et ce que j'appelle folie, je l'appellerai sagesse... Épouser ta fille! épouser Luisa Strozzi! mais il faudrait, pour cela, que je fusse encore plus insensé que toi!

STROZZI.

O mon Dieu, mon Dieu, à quoi m'as tu réservé! Et cependant j'irai jusqu'au bout... Lorenzino, tu as tout à l'heure fait appel à ma mémoire, et, tu l'as vu, ma mémoire a été fidèle. Laisse-moi à mon tour invoquer la tienne.

LORENZINO.

Strozzi, Strozzi, je te préviens que j'ai oublié bien des choses, et qu'il y en a beaucoup d'autres dont je ne veux pas me souvenir.

STROZZI.

Oh! il en est cependant une que tu te rappelleras, je l'espère, car elle tient à ta vie même: ce sont les conseils que, adolescent, tu recevais de ton père; ce sont les espérances que, jeune homme, tu donnais à ton pays.

LORENZINO.

Va, Philippe, va!

STROZZI.

Lorenzino, un tel changement a-t-il pu s'opérer en toi, que le présent ait dissipé si vite les promesses du passé? se peut-il que l'enthousiaste de Savonarole soit devenu le complaisant et le flatteur d'un bâtard des Médicis?

LORENZINO.

Va toujours! J'enregistre chacune de tes paroles pour y répondre.

STROZZI.

Se peut-il enfin que celui qui, à dix-neuf ans, faisait une tragédie de *Brutus*, cinq ans après, joue, à la cour de Néron, le rôle de Narcisse? Non, c'est impossible, n'est-ce pas?

LORENZINO.

Tu te trompes, Philippe: tout cela est vrai. Mais, puisque nous en sommes à rappeler le passé, à mon tour de questionner... Qui a opprimé Florence? Le pape Clément VII... Qui, rêvant non-seulement la liberté de la Toscane, mais un grand royaume d'Italie, vous a par deux fois offert, à vous autres, d'assassiner Clément VII, tout pape qu'il était, tout mon protecteur qu'il se disait? Moi!... Qui a refusé, en me disant: «Frappe si tu veux; mais nous te laissons le crime pour ton compte?» Vous!... Et, quand Florence a été assiégée, qu'elle a été prise; quand il a été reconnu par votre suprême sagesse qu'un Médicis seul pouvait régner, qui vous a dit: «Je suis fils de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme, fils de Maria Sodarini, cette femme d'une sagesse exemplaire, cette vieille Romaine, cette Cornélie! Je rétablirai la République, je le jure sur mon honneur?» Moi!... Et, sur mon honneur, je l'eusse fait, ou j'eusse succombé! Mais non... Vous avez préféré le fils d'une Moresque, un bâtard de la branche aînée; et, quand je dis: de la branche aînée, en est-on sûr? Sa mère elle-même ne le sait pas plus que les autres... Et vous m'avez abandonné, moi qui étais de conscience pure et de race immaculée; et, comme j'avais un corps frêle et féminin, vous m'avez appelé un *Lorenzino*, un *Lorenzaccio!* Vous avez calomnié ma vie, n'en pouvant médire!... Pour que vous vous sépariez enfin du duc Alexandre, il a fallu... car je ne sais quel aimant possède chez nous la tyrannie! il a fallu que le premier gonfalonier Carducci, que Bernardo Castiglione et quatre autres magistrats eussent la tête tranchée; que le second gonfalonier Raffaello Girolamo fût enfermé dans la cathédrale de Pise, et y pérît empoisonné; que le prédicateur Benoît de Torano fût livré à Clément VII, fût jeté au château Saint-Ange, et y mourût de faim! Il a fallu que cent cinquante citoyens, les premiers et les plus dignes de la ville, fussent exilés!... Il a fallu que le nouveau duc s'entourât de troupes étrangères, et nommât Alexandre Vitelli, un étranger, leur chef, et Guicciardini, un traître, gouverneur de

Bologne, conjointement avec le pape!... Il a fallu qu'il empoisonnât le cardinal Hippolyte de Médicis, son aîné! Il a fallu qu'il épousât la fille de l'empereur, Marguerite d'Autriche, et que, malgré ce mariage, il continuât, dans ses débauches insensées, à déshonorer les couvents les plus saints et les familles les plus nobles de Florence!... Et, quand je vis tout cela moi, quand je m'aperçus que l'on n'arrivait à quelque chose que par la bassesse, la flatterie et la corruption; que tout esprit droit, tout cœur généreux était oublié ou méprisé, je suis revenu à Florence, je me suis fait le courtisan, l'ami, l'esclave, le compagnon de débauches du duc Alexandre, et, n'étant point parvenu à être le premier en gloire, je suis devenu le second en honte... N'est-ce pas un bon calcul, dis, Philippe?

STROZZI, lui saisissant le bras.

Lorenzino! Lorenzino! ce que disent tout bas quelques-uns serait-il vrai?

LORENZINO.

Et que disent quelques-uns?

STROZZI.

Que, pareil au premier Brutus, tu contrefais l'insensé, mais que, tous les soirs, comme lui, tu baises la terre, notre mère commune, en suppliant ton pays de te pardonner l'apparence en faveur de la réalité... Eh bien, écoute! s'il en est ainsi, Lorenzino, l'heure de jeter le masque est venue. Il y a encore des couronnes pour Harmodius, et des palmes pour Aristogiton. Seulement, il n'y a pas un instant à perdre, si tu veux être de la grande œuvre que je prépare; après-demain, peut-être, il serait trop tard!... Lorenzino, tu as beaucoup à faire pour redevenir Lorenzo. Eh bien, je prends tout ton passé sur moi, et je t'en fais une auréole pour l'avenir. Je t'ouvre nos rangs, je te donne ma place; nous sommes trois cents qui avons juré de mourir, ou de rendre la liberté à Florence. Marche à notre tête, conduis-nous, et moi, tout le premier, je donnerai aux autres l'exemple de l'obéissance!

LORENZINO, éclatant de rire.

Sais-tu, Strozzi, que tu as là une merveilleuse idée! A moi, Lorenzino, le roi des fêtes, à moi, le prince des jours joyeux, à moi, le héros des folles nuits, tu viens offrir d'être le chef d'une conspiration bien tortueuse, bien sombre, bien romaine!. mystérieusement tramée dans les ténèbres à l'instar

de celle de Catilina, avec des serments échangés sur un poignard et du sang bu dans une coupe? Non, cher ami, non! Quand je serai assez fou pour conspirer, ce sera d'une manière moins triste, d'une façon moins lugubre; ce sera comme Fiesque, par exemple... exception faite de la cuirasse cependant, attendu que, si je tombe à la mer, je ne veux pas me noyer... Et puis avec cela qu'elle récompense bien ceux qui se dévouent pour elle, ta magnifique république florentine! avec cela que c'est une mère bien tendre pour ses fils, une maîtresse bien fidèle à ses amants! Rivale d'Athènes, elle a été jalouse de l'imiter en tout point, même dans son ingratitude pour ses plus illustres citoyens! Voyons, comptons ceux que son barathre a dévorés, sans que, comme le gouffre de Curtius, il se refermât sur leur dévouement... Les Strozzi d'abord, qui, prévoyant l'avenir, ont voulu trancher le mal dans sa racine, et que vous avez laissé pendre au balcon du Palais-Vieux! Savonarole, Lycurgue chrétien, qui a voulu vous faire une république près de laquelle celle que Platon avait rêvée n'était qu'une école de débauche et de corruption, et que vous avez laissé brûler sur la place de la Seigneurie! Enfin, Dante de Castiglione, Romain du temps des Gracques perdu dans notre âge moderne, que vous avez laissé empoisonner à Itri!... Ainsi, corde, bûcher, poison, voilà la récompense que Florence la Magnifique garde à ceux qui se dévouent pour elle! Merci!... Non, non, Philippe; le mieux est de ne pas conspirer, crois-moi; mais, quand tu conspireras, écoute ceci : il faut conspirer seul, sans ami, sans confident, et alors, si toutefois tu n'as pas l'infirmité de rêver tout haut, tu auras quelque chance de voir réussir ta conspiration... Tu me parles de prendre ta place, Strozzi, de me mettre à votre tête, de recueillir à moi seul l'honneur suprême de l'entreprise? Veux-tu que je te dise comment elle finira, ton entreprise? Avant vingt-quatre heures, vous serez tous en prison! Vous êtes à Florence à peine, n'est-ce pas? vous y avez à peine mis les pieds : eh bien, l'un de vous est déjà tué, un autre blessé; les ordres sont déjà donnés pour qu'on vous arrête, depuis le premier jusqu'au dernier... Oh! Strozzi, suis un bon conseil; un fou en donne quelquefois! Reprends le chemin que tu as suivi pour arriver jusqu'ici, regagne ta forteresse de Montereggione, ferme tes poternes, baisse tes herses, baisse tes ponts-levis, et attends!

STROZZI.

Et que veux-tu que j'attende?

LORENZINO.

Que sais-je, moi?... Peut-être, un soir, peut-être, une nuit, au moment où tu t'en douteras le moins, la brise qui souffle si doucement parmi les lauriers de l'Arno et les pins des Cascines, te portera-t-elle ces mots libérateurs : « Le duc Alexandre est mort! »

STROZZI.

Je joue de malheur, Lorenzino! sur trois offres que je voulais te faire, en voilà déjà deux que tu refuses; mais j'espère que tu voudras bien accepter la troisième.

LORENZINO.

Si elle est moins folle que les deux premières, avec bonheur, oui, Strozzi.

STROZZI, *tirant son épée.*

C'est de me rendre à l'instant même raison de tes offenses, de tes refus et de tes conseils.

LORENZINO.

Oh! pour le coup, tu es bien décidément fou, mon pauvre ami! Un duel à moi, à moi, Lorenzino! Est-ce que je me bats, moi? est-ce qu'il n'est pas convenu, arrêté, reconnu, que je n'ai pas la force de soulever une épée, et que je me trouve mal en voyant couler une goutte de sang? Mais tu ne sais donc pas que je suis une femmelette, un poltron, un lâche? Ah! par ma foi, je croyais être mieux connu, depuis que Florence crie mon panégyrique à toute l'Italie, et l'Italie à toute la terre... Merci, Strozzi : tu as douté entre Florence et moi; toi seul pouvais encore me faire cet honneur.

STROZZI.

Oui, tu as raison, oui, Lorenzino, tu es une femmelette, un poltron, un lâche! oui, Lorenzino, tu es un misérable, et tu ne mérites pas de mourir de la main d'un homme comme moi... Va-t'en! je ne te demande plus rien ; va-t'en! je n'attends plus rien de toi, je n'espère plus qu'en Dieu! va-t'en!

LORENZINO.

Eh bien, à la bonne heure! te voilà redevenu raisonnable... Adieu, Strozzi!

(Il sort.)

SCÈNE XIV

STROZZI, MICHELE.

STROZZI.

Michele ! Michele !

MICHELE, s'approchant.

Me voilà, maître.

STROZZI.

Vois-tu cet homme qui s'en va là-bas ? le vois-tu ?

MICHELE.

Oui.

STROZZI.

Eh bien, si demain cet homme n'est pas mort, nous sommes perdus ! cet homme sait tout.

MICHELE.

Et il s'appelle ?

STROZZI.

Lorenzino de Médicis.

MICHELE.

Lorenzino ! Lorenzino ! le favori du duc !... Soyez tranquille, seigneur Philippe, il mourra !

STROZZI.

C'est bien... Va !

(Michele sort.)

SCÈNE XV

STROZZI, seul.

Il marche, tenant toujours à la main son épée nue, vers la maison qu'habite sa fille, soulève le marteau de la porte, mais, comme par réflexion, le laisse retomber sans bruit.

Non, pas ce soir... Demain ! Ce soir, je la tuerais !...

(Il s'éloigne.)

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de travail de Lorenzino. Deux portes latérales, une porte au fond. Bustes, statues, instruments de physique, manuscrits posés çà et là.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC ALEXANDRE, prenant une leçon d'escrime avec UN MAITRE D'ARMES; LORENZINO, près d'une table, s'amusant à percer des sequins d'or, de la pointe d'un poignard.

LE DUC, au Maître d'armes.

Assez pour aujourd'hui ; je suis fatigué... A demain ! Va ! (Le Maître d'armes sort. Le Duc allant à Lorenzino.) Que diable fais-tu là ?

LORENZINO.

Vous le voyez, monseigneur : je fais comme vous... des armes.

LE DUC.

Comment, des armes ?

LORENZINO.

Sans doute : ce sont mes armes, à moi... Ce petit couteau, c'est mon épée, mon glaive, ma rapière. Ne croyez-vous pas que, le jour où j'aurai à me plaindre de quelqu'un, j'irai sottement lui chercher querelle, et le mettre au bout de mon épée, en même temps que je me mettrai au bout de la sienne ? Pas si niais, mon prince! Quand on a le malheur d'être le favori d'un homme aussi abominable que le duc Alexandre, il faut tirer de la position tout ce qu'elle peut donner de bénéfices... Non; ce jour-là, j'attendrai mon homme entre deux portes, et je lui enfoncerai mon petit couteau dans la gorge. (Le Duc prend le couteau et en regarde le manche.) Oh ! ce n'est pas le manche qu'il faut admirer, c'est la lame. Voyez : acérée comme une aiguille, et forte comme l'épée à deux mains de votre ennemi François 1er !

LE DUC.

Et où as-tu acheté ce chef-d'œuvre ?

LORENZINO.

Acheté! Est-ce que l'on achète de semblables merveilles? C'est mon cousin Côme des Bandes-Noires qui m'en a fait cadeau. Imaginez-vous que le pauvre enfant s'ennuie tant dans son château de Trebbio, qu'il fait de la chimie. Il a inventé une façon d'empoisonner les chats et de tremper l'acier. Avec son poison, les chats les mieux constitués meurent en cinq secondes; avec son acier, il taille le porphyre! La dernière fois que j'ai été le visiter, devinez qui j'ai trouvé chez lui? Benvenuto Cellini, qui refuse de travailler pour vous. Il était là, se vantant, l'horrible Gascon qu'il est, d'avoir tiré le coup d'arquebuse qui a tué le connétable de Bourbon. Il rapportait ce couteau à Côme, qui me l'a donné. Donc, lame de Côme, monture de Benvenuto Cellini, cela doit tuer de soi-même. Je vous l'offrirais bien; mais ce qui a été donné se garde. Et puis j'en ai besoin, de mon petit couteau : j'ai quelqu'un à tuer.

LE DUC.

Tu es bien bon de te donner cette peine-là toi-même! Dis-moi qui te gêne, je t'en débarrasserai.

LORENZINO.

Ah! que vous êtes peu délicat en matière de vengeance, monseigneur! Vous m'en débarrasserez par la main de quelque sbire, n'est-ce pas? Comptez-vous donc pour rien le plaisir de se venger soi-même; de sentir glisser une petite lame bien trempée entre les deux côtes de son ennemi, et de lui lécher le cœur avec cette fine lame d'acier?... Ainsi, cette nuit, par exemple, n'avez-vous pas eu plus de plaisir à tuer le marquis Cibo vous-même, de ce joli coup d'épée dont vous lui avez, à ce qu'il paraît, perforé les deux poumons, qu'à le faire assassiner par Jacopo, qui lui eût brutalement coupé la gorge, ou par le Hongrois, qui lui eût bêtement fendu le ventre?

LE DUC.

Ah! pardieu! tu m'y fais penser... Tu sais que le second n'était pas mort?

LORENZINO.

Bah!

LE DUC.

Non... On a suivi la trace de son sang, de la maison Cibo à celle de Bernardo Corsini; de sorte qu'on l'a arrêté chez

Corsini et qu'on a emmené son hôte avec lui. Ce n'est pas plus dificile que cela.

LORENZINO.

Et qui était l'autre ?

LE DUC.

Selvaggio Aldobrandini ! C'est, en vérité, un fort habile homme que ce Maurizio, mon chancelier des huit ; avoue-le, mignon !

LORENZINO.

Oui, oui, oui... Mais sans doute cet habile homme vous a dit encore autre chose?

LE DUC.

Je ne lui en ai pas demandé davantage.

LORENZINO.

Bon ! comme si un chancelier ne devait répondre qu'à ce qu'on lui demande ! Alors, le signor Maurizio pense que le marquis Cibo et Selvaggio Aldobrandini sont seuls rentrés à Florence?

LE DUC.

Il le croit, oui.

LORENZINO.

Il ne vous a point parlé de Philippe Strozzi, par hazard ?

LE DUC.

Si fait; je lui ai même demandé où était Strozzi, positivement.

LORENZINO.

Ah !... Et où est-il, mon cher oncle ?

LE DUC.

Dans sa forteresse de Montereggione.

LORENZINO.

Allons, je vois que je m'étais trompé sur le compte de mon ami Maurizio.

LE DUC.

En quoi ?

LORENZINO.

Mais en ce que je pensais que c'était un sot, et que je vois que décidément ce n'est qu'un imbécile.

LE DUC.

Et qui te fait changer d'avis ?

LORENZINO.

La façon dont il est informé.

LE DUC.

Comment! Philippe Strozzi...?

LORENZINO.

A quitté Montereggione hier, à trois heures de l'après-midi.

LE DUC.

Pour aller où?

LORENZINO.

Pour venir à Florence.

LE DUC.

A Florence?

LORENZINO.

Pourquoi se gênerait-il?

LE DUC.

Strozzi est à Florence?

LORENZINO.

Le fait est que c'est un personnage assez peu important pour qu'il aille et vienne sans qu'on s'en inquiète. Ce n'est que le chef des mécontents, pas davantage! N'a-t-il pas deux fois essayé d'assassiner Votre Altesse? une fois, en emplissant de poudre ce coffre sur lequel vous avez l'habitude de vous asseoir; car il était prévenu que Votre Altesse portait une cotte de mailles... Ah! à propos de cotte de mailles, avez vous retrouvé la vôtre, monseigneur?

LE DUC.

Impossible de remettre la main dessus!

LORENZINO.

Il faut charger Maurizio d'en faire la recherche. Avec lui, rien ne se perd... excepté les bannis! mais, par bonheur, je les retrouve, moi.

LE DUC.

Que diable dis-tu là?

LORENZINO.

Je dis, monseigneur, que, si vous n'aviez pas votre pauvre Lorenzino pour veiller sur vous, il se passerait de belles choses.

LE DUC.

Et je lui suis d'autant plus reconnaissant de veiller sur moi, que, si le trône était vide, ce serait à lui d'y monter

LORENZINO.

Monseigneur, je n'estimerai un trône que lorsqu'on pourra non-seulement s'y asseoir, mais encore s'y coucher.

LE DUC.

Tiens, Lorenzino, il faut que je te dise une chose : je crois que tu es mon seul ami.

LORENZINO.

Je suis enchanté de me trouver de la même opinion que vous, monseigneur.

LE DUC.

Et, si j'étais homme à me fier à quelqu'un, c'est à toi que je me fierais... Mais, pour cela, il faudrait que tu me servisses aussi bien en amour qu'en politique.

LORENZINO.

Et si je servais aussi bien Votre Altesse en amour qu'en politique?

LE DUC.

Alors, tu serais un homme précieux, incomparable, inestimable; un homme que je ne changerais pas, dût-on me donner Naples en retour, contre le premier ministre de mon beau-père Charles-Quint, qui prétend avoir les premiers ministres du monde !

LORENZINO.

Bon ! voilà que je sers mal monseigneur en amour !

LE DUC.

Ah ! oui, vante-toi ! Voilà un mois que je t'ai chargé de découvrir la retraite de cette petite Luisa, qui m'a échappé je ne sais comment, et dont je suis amoureux fou je ne sais pourquoi, et je suis aussi avancé que le premier jour. Mais je te préviens que j'ai lâché mon meilleur limier sur sa trace.

LORENZINO.

En vérité, monseigneur, il faut que je convienne que je suis un grand niais !

LE DUC.

Toi ?

LORENZINO.

Oui, moi ! Comment ! je ne vous ai pas donné de ses nouvelles ?

LE DUC.

Tu ne m'en as pas dit un seul mot, traître !

LORENZINO.

Non pas traître, mais oublieux... Voilà trois jours que j'ai retrouvé sa piste.

LE DUC.

Tiens, Lorenzino, je ne sais, sur ma parole, à quoi tient que je ne t'étrangle !

LORENZINO.

Peste ! attendez au moins que je vous aie donné l'adresse.

LE DUC.

Où demeure-t-elle, bourreau ?

LORENZINO.

Près du couvent de Santa-Croce, entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna, à vingt pas de la marquise... Eh ! pardieu ! cette nuit, vous eussiez pu, après être descendu du mur de l'une, retourner votre échelle et monter au balcon de l'autre.

LE DUC.

C'est bien. Ce soir, je la fais enlever.

LORENZINO.

Ah ! monseigneur, je vous reconnais bien là, avec vos façons moresques.

LE DUC.

Lorenzino !

LORENZINO.

Pardon, monseigneur, mais c'est qu'en vérité vous n'avez qu'un poids et qu'une mesure pour tout le monde. Que diable ! il y a des distinctions à faire entre les femmes, et il ne faut pas les attaquer toutes de la même manière. Il en est qu'on enlève et qui trouvent cela tout naturel, et la marquise Cibo est de celles-là ; mais il en est d'autres qui ont la prétention d'être traitées plus doucement, et qu'il faut se donner la peine de séduire.

LE DUC.

Bon ! et pour quoi faire ?

LORENZINO.

Mais pour qu'elles ne se jettent pas par la fenêtre, je suppose, en vous voyant entrer par la porte, comme a fait la fille de ce pauvre tisserand dont je ne me rappelle plus le nom. C'est avec ces façons-là que vous faites pousser à vos Florentins des cris de brûlés, monseigneur.

LE DUC.

Qu'ils crient, ces Florentins ! je les déteste.

LORENZINO.

Allons, voilà que vous retombez encore une fois dans vos préjugés contre votre bon peuple !

LE DUC.

De misérables marchands de soie, de méchants cardeurs de laine, qui se sont fait des blasons avec les enseignes de leurs boutiques, qui se mêlent de faire les difficiles à propos de filiation et de me chicaner sur ma naissance.

LORENZINO, haussant les épaules.

Comme si l'on était le maître de choisir son père !

LE DUC.

Je te trouve plaisant de prendre leur parti.

LORENZINO.

Ah ! oui, en effet, je suis payé pour cela.

LE DUC.

Des misérables qui m'insultent tous les jours!

LORENZINO.

Avec cela qu'ils m'épargnent, moi !

LE DUC.

Alors, pourquoi plaides-tu pour eux ?

LORENZINO.

Pour qu'ils ne plaident pas contre nous. Ce sont des faiseurs de requêtes, que vos Florentins ; ils en font à tout le monde : à François Ier, au pape, à l'empereur. Ils en feraient au diable, et, comme vous avez l'honneur d'être son gendre...

LE DUC.

Comment ?

LORENZINO.

De l'empereur!... s'ils lui en envoyaient une sur vos amours, il se pourrait bien qu'il prît fait et cause pour sa fille madame Marguerite d'Autriche, qui commence à se plaindre d'être délaissée après dix mois de mariage.

LE DUC.

Hum! sais-tu bien que, sous ce rapport-là, tu ne manques pas de raison, mon fils ?

LORENZINO.

Pardieu ! je suis le seul à votre cour qui soit raisonnable, monseigneur. C'est pour cela qu'on dit que je suis fou.

LE DUC.

Ah !... Ainsi donc, à ma place, tu séduirais Luisa ?

LORENZINO.

Ma foi, oui ! quand ce ne serait que pour changer de méthode.

LE DUC.

Mais sais-tu que c'est fort long et fort ennuyeux, ce que tu me proposes là ?

LORENZINO.

Bah ! une affaire de cinq ou six jours.

LE DUC.

Et comment t'y prendrais-tu, grand séducteur? Voyons !

LORENZINO.

Je commencerais par attendre que je susse où est caché Strozzi.

LE DUC.

Comment ! malheureux, tu ne le sais donc pas?

LORENZINO.

Ah ! monseigneur, vous êtes par trop exigeant ! Je vous donne l'adresse de la fille ; accordez-moi vingt-quatre heures pour me procurer celle du père. On ne peut pas tout faire à la fois.

LE DUC.

Eh bien, quand j'aurai l'adresse du père?

LORENZINO.

Vous le ferez arrêter, vous lui ferez faire son procès dans les formes.

LE DUC.

Ah çà ! tu ne m'avais pas prévenu que tu descendisses du consul Fabius... Tu es pour les temporisations, aujourd'hui !

LORENZINO.

Avez-vous quelque chose de mieux à proposer ? Faites !

LE DUC.

Srozzi est proscrit, Strozzi rentre à Florence, Strozzi se met en contravention avec la loi ; sa tête est mise à prix à dix mille florins : on apporte sa tête à mon trésorier, mon trésorier paye ; voilà tout. Je n'ai pas à m'occuper d'autre chose, moi.

LORENZINO.

Eh bien, voilà justement ce que je craignais.

LE DUC.

Et pourquoi?

LORENZINO.

Mais parce que, de cette façon-là, vous gâtez tout. Le moyen que Luisa soit jamais au meurtrier de son père?... Tandis qu'en suivant la marche que je vous propose, vous faites arrêter Strozzi, vous le faites condamner par les huit; ce qui vous donne une apparence de justice dont vous vous souciez peu, je le sais bien; mais une tendre fille comme Luisa ne laisse pas mourir son père quand elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver!... Tout l'odieux de la condamnation retombe sur les juges. Vous, au contraire, radieux comme le Jupiter antique, chargé de faire le dénoûment, vous arrivez dans la machine... L'épreuve est sûre.

LE DUC.

Mais diablement usée, mignon!

LORENZINO.

Ah! pardieu! n'allez-vous pas mettre de l'imagination dans la tyrannie, à présent?... Depuis Phalaris, qui avait inventé le taureau d'airain, et Procuste, qui avait inventé les lits tantôt trop courts, tantôt trop longs, il n'y a vraiment eu qu'un tyran de génie : c'est le divin Néron. Eh bien, je vous le demande, comment la postérité l'a-t-elle récompensé? Sur la foi de Tacite, les uns ont prétendu que c'était un fou, et, sur la foi de Suétone, les autres ont dit que c'était une bête sauvage. Faites-vous tyran, après cela! Presque autant vaudrait être peuple, parole d'honneur! on aurait au moins la chance de l'avenir.

LE DUC.

Cinq ou six jours, tu dis?

LORENZINO.

Voyons, ce n'est pas mon dernier mot.

LE DUC.

Soit; mais, alors, il me faut aujourd'hui même l'adresse de Strozzi.

LORENZINO.

Demandez-la à votre chancelier Maurizio; c'est lui que cela regarde, et non pas moi.

LE DUC.

Lorenzino, tu me l'as promise!

LORENZINO.

Vous l'ai-je promise?... Vous l'aurez, en ce cas. Tout ce que je promets, je le tiens, moi... (Entrent le Hongrois

et Birbante.) Mais voici nos deux serviteurs qui paraissent avoir à nous parler. Ils viennent probablement tous les deux de la part du diable. Ne les faisons pas attendre, monseigneur.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE HONGROIS, BIRBANTE.

LE DUC.

Allons, viens, le Hongrois!

LORENZINO.

Allons, entre, Birbante!

(Chacun des deux serviteurs parle bas à son maître.)

LE DUC, éclatant de rire.

Tu arrives trop tard pour avoir la récompense!... Entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna.

LE HONGROIS.

Et qui donc vous a dit l'adresse, monseigneur?

LE DUC.

Un plus fin limier que toi, mon pauvre ami.

(Il montre Lorenzino.)

LE HONGROIS, à part.

Ah! le démon! il ne sait que faire du tort aux honnêtes gens.

LE DUC.

Et toi, Lorenzino, qu'est-ce?

LORENZINO.

Une dame masquée, Votre Altesse, et qui ne veut, à ce qu'il paraît, ôter son masque que pour votre serviteur.

(Birbante sort.)

LE DUC,

Heureux drôle! cela flaire la Ginori d'une lieue.

LORENZINO.

Eh bien, quoi de plus moral qu'une tante qui vient faire une visite à son neveu?

LE DUC.

Surtout quand la tante a vingt-deux ans, et que le neveu en a vingt cinq... Tu sais que j'ai un caprice pour elle? Fais-lui toute sorte de promesses de ma part.

LORENZINO.

Je lui promettrai que vous vous teindrez la barbe et les cheveux.

LE DUC.

Pourquoi cela?

LORENZINO.

Parce qu'elle m'a avoué qu'elle n'aimait que les bruns, ma chère tante.

LE DUC.

Fat! (S'éloignant, au Hongrois.) Allons, viens ici... Tu as encore quelque chose à me dire?

LE HONGROIS.

Je l'avoue.

LE DUC.

Dis.

LE HONGROIS.

A Votre Altesse seule.

LE DUC.

Parle bas, alors.

LE HONGROIS.

Monseigneur, la première fois que votre dévoué cousin descendra d'un second étage avec une corde, laissez-moi couper la corde, je vous en prie!

LE DUC.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

LE HONGROIS.

Parce que j'ai une idée: c'est que cet homme vous trahit.

LE DUC.

Coupe la corde, le Hongrois; tu en es le maître.

LE HONGROIS, joyeux.

Ah!...

LE DUC.

Seulement, si tu fais cela, j'ordonne au bourreau de renouer les deux bouts de la corde, et de te prendre le cou dans le nœud... Te tiens-tu pour averti?

LE HONGROIS.

Oui, monseigneur... Votre Altesse a tout dit?

LE DUC.

Pas encore... J'avais promis cent florins d'or au premier qui me donnerait l'adresse de Luisa.

LE HONGROIS.

Et je croyais bien les avoir gagnés!

LE DUC.

Mais j'avais ajouté que j'en donnerais cinquante au second. (Lui jetant une bourse.) Tiens! s'il y a davantage, tu donneras la différence à Jacopo.

LE HONGROIS.

Et s'il y a moins?

LE DUC.

Alors, tu demanderas l'appoint à Lorenzino. Il te doit bien cela pour tes bonnes intentions à son égard.

(Il sort par une porte latérale, et le Hongrois s'éloigne par le fond.)

SCÈNE III

LORENZINO, puis LUISA.

LORENZINO, allant ouvrir une petite porte.

Entrez, belle dame!

(Luisa entre, ôte son masque, puis se jette dans les bras de Lorenzino.)

LUISA.

Lorenzo!

LORENZINO.

Luisa!... Mon Dieu! qui a pu te faire commettre cette imprudence de venir chez moi en plein jour? (Courant à la porte opposée, et la fermant tout en parlant.) Sais-tu qui sort d'ici? sais-tu qui est encore dans la galerie? sais-tu qui peut revenir d'un moment à l'autre?... Le duc!

LUISA.

Lorenzo! Lorenzo! il sait où je demeure!

LORENZINO.

Qui?

LUISA.

Le duc.

LORENZINO.

Bon! n'est-ce que cela?

LUISA.

Juste ciel! ne trouves-tu donc pas que ce soit le plus grand malheur qui puisse nous arriver?

LORENZINO.

J'avais prévu cette circonstance, chère enfant, et mes pré-

cautions étaient prises d'avance... Maintenant, car je dois tout savoir, dis-moi comment cela s'est fait.

LUISA.

Ce matin, en sortant de la Santissima-Annunziata, où j'avais été entendre la messe, j'ai été suivie par un homme.

LORENZINO.

Je t'avais cependant bien recommandé de ne pas sortir sans masque.

LUISA.

J'avais le mien, Lorenzo; mais, ignorant qu'un homme fût là pour m'épier, je m'étais un instant démasquée pour faire le signe de la croix avec de l'eau bénite. L'homme était caché derrière le bénitier.

LORENZINO.

En sorte que tu as été reconnue et, par conséquent, suivie?

LUISA.

Jusqu'à la maison!

LORENZINO.

Il fallait entrer chez une amie, et sortir par une porte de derrière.

LUISA.

Que veux-tu! je n'y ai pas songé. En me voyant suivie, j'ai perdu la tête.

LORENZINO.

Et cet homme, c'était le Hongrois?

LUISA.

Assunta l'a reconnu.

LORENZINO.

Je savais tout cela.

LUISA.

Et comment?

LORENZINO.

Je te l'ai dit, le duc était ici tout à l'heure, et le Hongrois lui a fait son rapport devant moi.

LUISA.

Eh bien?

LORENZINO.

Eh bien, il ne faut pas t'inquiéter, chère enfant de mon cœur!

LUISA.

Ne pas m'inquiéter?... Impossible!

LORENZINO.

Tu as au moins trois jours et trois nuits devant toi.

LUISA.

Trois jours et trois nuits?

LORENZINO.

Oui; et, en trois jours et trois nuits, il se passe bien des choses!

LUISA.

Mais rappelle-toi donc qu'en me recommandant les précautions qui pouvaient cacher ma retraite à tous les yeux, tu m'as dit cent fois que tu aimerais mieux mourir que de la voir découverte.

LORENZINO.

Oui; car, alors, il y avait un énorme danger!

LUISA.

Et, maintenant, il n'y en a donc plus?

LORENZINO.

Si! mais il est beaucoup moindre.

LUISA.

Ainsi, tu n'es pas effrayé que le duc connaisse ma demeure?

LORENZINO.

Je lui avais donné ton adresse avant que le Hongrois la lui donnât.

LUISA.

Lorenzo, je te regarde, je t'écoute, et je ne te comprends pas.

LORENZINO.

Tu crois en moi, Luisa?

LUISA.

Oh! oui.

LORENZINO.

Eh bien, alors, qu'as tu besoin de me comprendre?

LUISA.

Je voudrais cependant bien lire dans ton cœur!

LORENZINO.

Demande tout à Dieu, excepté cela, pauvre enfant!

LUISA.

Et pourquoi?

LORENZINO.

Autant vaudrait te pencher sur un abîme, et les abîmes donnent le vertige.

LUISA.

Lorenzino!

LORENZINO.

Toi aussi!

LUISA.

Non... Mon Lorenzo, mon Lorenzo bien-aimé!

LORENZINO.

Et, maintenant, n'avais-tu que cette nouvelle à m'apprendre, Luisa ?

LUISA.

Saurais-tu déjà l'autre ?

LORENZINO.

Que ton père est à Florence, n'est-ce pas?

LUISA.

Mon Dieu!

LORENZINO.

Tu vois, je le sais.

LUISA.

Mais tu sais donc toute chose, toi?

LORENZINO.

Je sais que tu es un ange et que je t'aime!

LUISA.

Eh bien, oui, ce matin, un moine est venu, qui m'a annoncé cette joyeuse et terrible nouvelle, et qui m'a longuement parlé de toi et de notre amour.

LORENZINO.

Et tu ne lui as rien avoué?

LUISA.

Si fait, mais sous le secret de la confession.

LORENZINO.

Luisa! Luisa!

LUISA.

Il n'y a rien à craindre : ce moine était fra Leonardo, l'élève de Savonarole.

LORENZINO.

Luisa! je me crains moi-même... Ainsi, tu n'as pas vu ton père?

LUISA.

Non; le moine m'a dit que mon père ne voulait pas me voir encore.

LORENZINO.

Eh bien, je suis plus heureux que toi, car je l'ai vu.

LUISA.

Toi ?

LORENZINO.

Oui.

LUISA.

Quand cela ?

LORENZINO.

Hier au soir.

LUISA.

Où?

LORENZINO.

A la porte de ta maison, où il m'avait vu entrer, et d'où il attendait que je sortisse.

LUISA.

Et tu lui as parlé?

LORENZINO.

Oui.

LUISA.

Que t'a-t-il dit, grand Dieu ?

LORENZINO.

Il m'a proposé d'être ton époux.

LUISA.

Et?...

LORENZINO.

Et j'ai refusé.

LUISA.

Refusé, Lorenzo ?

LORENZINO.

Refusé !

LUISA.

Tu m'aimes, cependant?

LORENZINO.

C'est parce que je t'aime que j'ai refusé.

LUISA.

Mon Dieu, tu seras donc pour moi un éternel mystère?... Tu ne m'expliqueras donc jamais... ?

LORENZINO.

L'heure n'est pas venue... Tu sais tout ce qu'on dit de moi dans Florence ?

LUISA.

Oui; mais je n'en ai jamais cru un mot, je te jure!

LORENZINO.

Ne te fais pas plus forte que tu n'es... Plus d'une fois, tu as douté.

LUISA.

Quand tu n'étais pas là, c'est vrai; mais à peine t'apercevais-je, à peine entendais-je le son de ta voix, à peine voyais-je tes yeux fixés sur lès miens, comme ils le sont en ce moment, que je me disais : « Le monde se trompe; mais mon Lorenzo ne me trompe pas! »

LORENZINO.

Et tu avais raison, Luisa! aussi juge de ce que j'ai souffert lorsque, voyant s'offrir à moi le trésor de toutes mes espérances; quand, n'ayant qu'à faire une signe de tête pour qu'il fût à moi; quand, n'ayant qu'à étendre la main pour le saisir, j'ai refusé! oui, refusé ce que, dans un autre temps, j'eusse payé de ma vie!... Ce que j'ai souffert cette nuit, Luisa; ce que j'ai dévoré de larmes amères, ce que j'ai dissimulé de douleurs inouïes, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais!... Pauvre enfant! Dieu chasse de ton front béni l'ombre des calamités, des misères et des hontes qu'il a amassées sur le mien!

LUISA.

Mais enfin, enfin, pourquoi as-tu refusé?

LORENZINO.

Parce que j'ai la force de soutenir l'humiliation qui pèse sur moi, mais que ce que je puis souffrir pour moi, je ne le souffrirais pas pour celle que j'aime... A celle que j'aime, il faut un front chaste, pur, souriant; cette chasteté virginale, cette pureté angélique, cette inaltérable sérénité, je les ai trouvées en toi... (Soupirant.) Eh bien, en devenant la femme de Lorenzo, tu perdrais tout cela.

LUISA.

Mais un jour viendra, n'est-ce pas, Lorenzo, où il n'y aura plus entre nous ni empêchement ni mystère? un jour viendra où, à la face de tous, nous pourrons avouer notre amour?

LORENZINO, la serrant d'une main contre son cœur, et levant l'autre au ciel.

Oh! oui; et, je l'espère, ce jour n'est pas loin!

LUISA.

Ah ! ce sera un beau jour pour moi, mon ami !

LORENZINO.

Et un grand jour pour Florence ! Jamais reine montant sur un trône n'aura un cortége de joie et d'acclamations pareil au tien ! Que Dieu et ton amour ne me manquent pas, et les rêves de bonheur que tu feras en attendant ce jour, si brillants qu'ils soient, seront encore loin de la réalité.

LUISA.

Ainsi donc, si mon père m'appelle ?

LORENZINO.

Va hardiment à lui, dis-lui notre amour chaste et pur, dis-lui surtout mon amour profond et éternel !

LUISA.

Et le duc ?

LORENZINO.

Ne t'inquiète pas : cela me regarde.

(On entend frapper doucement à la porte du fond.)

LUISA.

On frappe à cette porte.

LORENZINO, la couvrant de son corps.

Ne bouge pas !

BIRBANTE, en dehors.

Monseigneur !

LORENZINO.

Qu'y a-t-il ?

BIRBANTE.

C'est un comédien qui, ayant appris que vous voulez faire représenter une tragédie pour les plaisirs de Son Altesse le duc Alexandre, demande à être engagé dans votre troupe.

LORENZINO.

C'est bien, qu'il attende. Lorsqu'il verra cette porte ouverte, il entrera... (A Luisa.) Et toi, mon enfant, remets ton masque, afin que nul ne sache que tu es venue ici ; passe par cette chambre : un escalier dérobé te conduira dans la cour.

LUISA.

Adieu, mon Lorenzo ! Quand te reverrai-je ?

LORENZINO.

Cette nuit, probablement... A propos, Luisa, où est ton père ?... Tu hésites ?... Je comprends. Ce n'est pas ton secret ; tais-toi !

LUISA.

Non, pas de secret pour toi, Lorenzo! Mon père est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de fra Leonardo. Adieu!

(Elle met son masque et s'élance dehors.)

SCÈNE IV

LORENZINO, puis MICHELE.

Lorenzino s'assure que Luisa s'est éloignée, en regardant par la porte entr'ouverte; puis il va ouvrir la porte du fond. Michele attend dans l'antichambre.

LORENZINO.

Entre! (Il revient sur le devant de la scène. Michele entre; Lorenzino le suit des yeux avec défiance.) C'est toi qui m'as demandé?

MICHELE, s'avançant de quelques pas.

Oui, monseigneur.

LORENZINO, étendant la main vers lui.

Un instant, l'ami! J'ai pour système que les gens qui ne se connaissent pas plus que nous ne nous connaissons, doivent toujours se parler à une certaine distance.

MICHELE.

Je prie monseigneur de croire que je sais trop bien celle qui me sépare de lui pour être le premier à la franchir.

LORENZINO.

Comment! drôle, est-ce que tu t'aviserais d'avoir de l'esprit, par hasard?

MICHELE.

Ma foi, monseigneur, il m'en est tant passé par la bouche depuis que j'ai joué votre comédie de *l'Alidorio*, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il m'en fût resté quelques bribes au bout de la langue.

LORENZINO.

Oh! oh! de la flatterie!... Je te préviens, mon cher, que l'emploi de flatteur est occupé ici en double et en triple; ainsi, dans le cas où tu aurais compté débuter là dedans, tu peux retourner d'où tu viens.

MICHELE.

Peste! monseigneur, soyez tranquille: je sais trop ce que je dois à mes confrères les courtisans pour marcher sur leurs

brisées; non : je joue les premiers rôles, et laisse l'emploi des valets à ceux qui veulent le prendre.

LORENZINO.

Les premiers rôles tragiques ou comiques?

MICHELE.

Tragiques ou comiques, indifféremment.

LORENZINO.

Et quels sont ceux que tu as joués? Voyons!

MICHELE.

J'ai joué à la cour du bon pape Clément VII, qui avait une si merveilleuse amitié pour vous, monseigneur, le personnage de Cellimaco dans *la Mandragore*, de messire Machiavel; et Benvenuto Cellini, qui assistait à cette représentation, pourra vous rendre témoignage de l'agrément que j'y ai eu. Puis, à Venise, j'ai rempli le rôle de Neneo Parabolano, dans *la Courtisane*; et, si l'illustre Michel-Ange retrouve jamais assez de courage pour rentrer à Florence, il vous dira que j'ai pensé le faire mourir de rire ; si bien qu'il a été trois jours malade du plaisir qu'il avait pris à cette soirée. Enfin, à Ferrare, j'ai représenté, dans la tragédie de *Sophronisbe*, le caractère du tyran, et cela avec un si grand naturel, que le prince Hercule d'Este m'a chassé, le même soir, de ses États, sous prétexte que j'avais cherché un succès d'allusion, qui s'était rencontré sans que je le cherchasse, parole d'honneur!

LORENZINO.

Ah çà! mais, s'il fallait t'en croire, tu serais un talent de premier ordre?

MICHELE.

Il ne faut pas m'en croire, il faut m'éprouver, monseigneur. Mais, si vous voulez me voir véritablement dans mon beau rôle, permettez-moi de vous dire une scène de votre tragédie de *Brutus*, superbe ouvrage, par ma foi! mais qui, malheureusement, est défendu à peu près dans tous les pays où l'on parle la langue dans laquelle il est écrit!

LORENZINO.

Et quel est le rôle que tu avais choisi dans ce chef d'œuvre?

MICHELE.

Per Bacco! est-ce que cela se demande? Celui de Brutus!

LORENZINO.

Ouais ! tu dis cela d'un ton qui sent le républicain d'une lieue ! Est-ce que tu serais pour Brutus, par hasard ?

MICHELE.

Moi, je ne suis ni pour Brutus, ni pour César. Je suis comédien, voilà tout. Vivent les beaux rôles ! Avec sa permission donc, je me ferai entendre de Votre Excellence, si elle me fait l'honneur de m'écouter, dans le rôle de Brutus.

LORENZINO.

Eh bien, voyons, que vas-tu m'en dire?

MICHELE.

La grande scène du cinquième acte ; voulez-vous ?

LORENZINO, souriant.

Celle à la fin de laquelle Brutus poignarde César...

MICHELE.

Justement.

LORENZINO.

Va pour la grande scène, alors !

MICHELE.

Seulement, si Votre Excellence veut que je déploie tout mon jeu, il faut qu'elle me fasse donner les répliques, ou qu'elle ait la bonté de me les donner elle-même.

LORENZINO.

Volontiers! quoique j'aie un peu oublié les tragédies que j'ai faites pour celle que je suis en train de faire... Ah ! c'est pour celle-là qu'il me faudrait un acteur !

MICHELE.

Eh bien, me voilà. Écoutez-moi d'abord ; vous verrez ensuite ce dont je suis capable.

LORENZINO.

J'écoute.

MICHELE.

Voyons ! Nous sommes dans le vestibule du Sénat ; voici la statue de Pompée, là, à votre droite... Vous êtes César, je suis Brutus ; vous venez du Forum, je vous attends ici... La mise en scène vous convient-elle?

LORENZINO.

Parfaitement.

MICHELE.

Et, maintenant, attendez que je me drape dans ma toge... Nous y sommes, n'est-ce pas ?

LORENZINO.

Oui.

BRUTUS (MICHELE), LORENZINO (CÉSAR).

BRUTUS.

Salut, César!... Un mot!

CÉSAR.

Parle, Brutus, j'écoute.

BRUTUS.

César, je suis venu t'attendre sur ta route.

CÉSAR.

C'est un honneur pour moi qu'un si noble client.

BRUTUS.

Tu te trompes, César: je viens en suppliant.

CÉSAR.

Toi, suppliant?

BRUTUS.

Tu sais que toute destinée,
Par un double principe en naissant dominée,
Voit le mal et le bien se partager son cours,
Et que les jours mauvais suivent les heureux jours
D'un pas aussi certain qu'on voit dans la carrière
La nuit suivre le jour et l'ombre la lumière;
C'est que l'homme toujours de son pied envieux
Veut dépasser le but que lui fixent les dieux,
Et qu'à peine au delà, quel que soit son génie,
Ce flambeau, dont il crut la lumière infinie,
Expire tout à coup dans sa débile main,
Et le laisse aveuglé sur le bord du chemin;
Si bien que, trébuchant sur cette haute cime,
Au premier pas qu'il fait, il roule dans l'abîme!
César, au nom des dieux, César, écoute-moi!
Car cet homme au flambeau près d'expirer, c'est toi.

CÉSAR.

Oui, Brutus, tu dis vrai; oui, c'est la loi commune;
Mais le destin pour tous n'a pas même fortune:
Chacun selon son cœur fait son sort différent;
Où l'un reste petit, l'autre deviendra grand!
Le tout est d'écouter la secrète parole
Qui dit au serpent: « Rampe! » et dit à l'aigle: « Vole! »
Or, cette voix me dit: « Marche en avant, César!
Ton génie a soumis l'imprévoyant hasard;
Ton édifice attend une assise dernière,
Et César n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire! »

BRUTUS.

Et que veut donc César faire encore de plus?
Les Gaulois sont soumis, les Bretons sont vaincus,
Carthage est muselée et rugit à la chaîne,
L'Égypte saigne aux dents de la louve romaine,
Et l'Euphrate n'est plus, sans pouvoir sur ses eaux,
Qu'un des mille abreuvoirs où boivent nos chevaux.
Rien n'ose résister, tout obstacle s'efface;
Le rebelle d'hier demande aujourd'hui grâce.
Soit calcul, soit espoir, soit amour, soit terreur,
Tout se range à tes lois, et ton aigle vainqueur,
Dominant la nuée où le tonnerre gronde,
Les yeux sur le soleil, plane au-dessus du monde!
Que te faut-il encor? que veux-tu donc enfin,
Toi que, de ton vivant, on appelle divin?
N'est-ce donc point assez? et dois-tu punir Rome
De ce qu'en te créant elle a fait plus qu'un homme?

CÉSAR.

Rome, dont tu te fais l'avocat trop zélé,
N'a, tu le sais, Brutus, jamais ainsi parlé.
Non, ce qui parle ainsi, Brutus, c'est la noblesse,
Que mon nom éblouit et que ma gloire blesse,
Surtout depuis le jour, à ses projets fatal,
Où, prenant corps à corps le titan mon rival,
Dans les champs de Pharsale au visage frappée,
Je la blessai du coup qui renversa Pompée.
Non, tu sais bien, Brutus, que le peuple, c'est moi.
Les dieux l'ont décidé!

BRUTUS.

César, César, tais-toi!
Paix et religion à la grande victime;
Car ta victoire, un jour, pourrait bien être un crime.
Garde donc d'insulter d'un sourire moqueur
Ce vaincu dont la chute écrase son vainqueur;
Spectre qui grandira sous la main de l'histoire,
Pour faire de son sang une tache à ta gloire.
Votre cause est encore à juger aujourd'hui :
Les dieux furent pour toi, mais Caton fut pour lui!

CÉSAR.

Il paraît que Brutus, en sa haine éternelle,
A remplacé l'esclave à la voix solennelle,
Qui du triomphateur accompagne le char,
Et qu'il vient comme lui pour crier à César,
Au milieu des transports que fait éclater Rome :
« Rappelle-toi, César, que César n'est qu'un homme! »

BRUTUS.

Non, César est un dieu, si César aux Romains
Rend intact le dépôt qu'ils ont mis dans ses mains.
Mais, sourd à ce conseil, si César trahit Rome,
César n'est plus un dieu, César est moins qu'un homme;
César est un tyran! Mais, quand tu me verras
Tomber à tes genoux; mais, quand tu m'entendras
Une dernière fois crier d'un cri suprême:
« Pitié pour les Romains, et pitié pour toi-même!... »
Alors, tu changeras de projet... O douleur!
Tu ne me réponds pas...

CÉSAR, repoussant Brutus.

Place à ton empereur!

BRUTUS.

Eh bien, meurs donc, tyran!...

(Michele, joignant le geste aux paroles, tire un poignard de sa poitrine, et frappe Lorenzino; mais le poignard s'émousse sur la cotte de mailles que Lorenzino porte sous son habit.)

MICHELE, faisant un bond en arrière.

Ah! le démon!... il est cuirassé.

LORENZINO, à son tour, s'élance sur Michele, le saisit à bras-le-corps, et, après quelques instants d'une lutte muette mais acharnée, le renverse sous son genou, et lui met sur la gorge le petit poignard de son cousin Côme ; puis, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! il paraît que les rôles sont changés, et que c'est César qui va tuer Brutus... La!... Et, maintenant, je te demande, misérable! ce que l'on demande au condamné à mort à qui on vient de lire son jugement: as-tu quelque chose à dire pour ta défense?

MICHELE.

Rien!... sinon que le duc Alexandre doit remercier le ciel; car tu vas lui sauver la vie.

LORENZINO, écartant son poignard.

Hein!... que viens-tu de dire là?

MICHELE.

Une de ces phrases comme il en échappe à la bouche des mourants... Ne fais pas attention, et frappe; j'ai voulu te tuer, tue-moi!

LORENZINO.

Explique-toi d'abord. Tu as dit, sur le duc Alexandre, un mot qui m'intéresse. Parle!

MICHELE.

J'ai dit que le ciel ne veut pas que Florence soit libre, puisqu'il fait de toi le bouclier de son tyran.

LORENZINO.

Mais tu voulais donc tuer le duc Alexandre?

MICHELE.

J'avais fait le serment qu'il ne mourrait que de ma main.

LORENZINO.

Ah! mais voilà qui change tout à fait la face des choses! (Il le lâche.) Relève-toi, assieds-toi, et causons un peu de cela.

MICHELE, se relevant sur un genou.

Lorenzino, à quoi bon te railler de moi ? J'ai voulu te tuer; appelle tes gens, envoie-moi à la potence, et que tout soit fini.

LORENZINO.

Mais je te trouve, sur ma foi, un plaisant coquin, de parler comme si tu étais le maître ici! Et si j'avais le caprice de te laisser vivre, moi, qui pourrait m'en empêcher?

MICHELE.

Me laisser vivre? (Tendant les mains vers Lorenzino.) Tu pourrais me laisser vivre?

LORENZINO.

Peut-être, Michele de Tavolaccino!

MICHELE.

Tu sais mon nom?

LORENZINO.

Et peut-être aussi ton histoire, mon pauvre Scoronconcolo; car tu as deux noms : un nom d'homme et un nom de bouffon.

MICHELE.

Eh bien, alors, tu comprends pourquoi je voulais tuer le duc Alexandre?

LORENZINO.

Oui... Ne s'agit-il pas de je ne sais quelle jeune fille que tu voulais épouser?

MICHELE.

As-tu jamais aimé, Lorenzino?

LORENZINO.

Moi?... Jamais!... Mais il n'est pas besoin d'être fou pour comprendre la folie. (S'accommodant dans un fauteuil.) Voyons, conte-moi cela.

MICHELE.

Eh bien, j'aimais, moi! j'étais assez insensé pour cela. Bouffon du duc Alexandre, je croyais qu'il me restait le droit d'avoir un cœur... Oh! tu ne sais pas ce que c'est que de cesser d'être un homme pour devenir une chose qui rit, qui pleure, qui grimace; une chose sur laquelle chacun frappe pour en tirer le son qui lui convient; une marionnette dont tout le monde tiraille le fil! Voilà ce que j'étais, Lorenzino!... Eh bien, dans cet avilissement sombre, au milieu de cette nuit obscure, je vis briller, un jour, un rayon de soleil : une jeune fille m'aima! C'était une douce et belle enfant, pure et souriante; le lis le plus chaste était moins blanc que son front; une feuille arrachée au cœur d'une rose était moins fraîche que sa joue... Elle m'aima! moi! comprenez-vous, monseigneur? moi, pauvre bouffon, pauvre isolé, pauvre tête vide! Alors, j'eus toutes les espérances des autres hommes. Je rêvai l'ivresse de l'amour, je devinai les joies de la famille... J'allai trouver le duc, et je lui demandai la permission de me marier. Il éclata de rire. « Te marier, toi? s'écria-t-il; te marier? Mais tu n'étais que bouffon, et voilà que tu deviens fou! Ne sais-tu pas ce que c'est que le mariage? N'as-tu pas remarqué que, depuis que j'ai épousé la fille de l'auguste empereur Charles-Quint, je suis bien plus difficile à amuser? A peine serais-tu marié, mon pauvre Scoronconcolo, que tu deviendrais triste, morose, soucieux; à peine serais-tu marié, enfin, que tu ne me ferais plus rire... Allons, allons, bouffon, assez sur ce sujet! ou, la première fois que tu m'en parleras, je te ferai donner vingt coups de verges! » Le lendemain, je lui en reparlai, il me tint parole : je fus fouetté jusqu'au sang par Jacopo et le Hongrois!... Le surlendemain, je lui en reparlai encore. « Allons, me dit-il, je vois bien que la maladie est invétérée, et qu'il faut de grands moyens pour te guérir... » Alors, du ton d'un maître qui s'intéresse à la souffrance de son serviteur, il me demanda le nom de celle que j'aimais, son adresse, sa famille. Je crus qu'il consentait à mon bonheur; je me jetai à ses pieds, je baisai ses genoux, puis je courus chez Nella, et je passai avec elle une journée d'ineffable bonheur!... Le soir, il y avait orgie au palais; le duc était entouré de ses compagnons habituels : Francesco Guicciardini, Alexandre Vitelli, André Salviati... J'étais là aussi, moi; n'étais-je pas de toutes les fêtes! Quand ils furent

échauffés par les propos, par la musique, par le vin, une porte s'ouvrit, et l'on poussa au milieu d'eux une jeune fille... Cette jeune fille, cette vierge, cette martyre, c'était celle que j'aimais! pour laquelle j'eusse donné ma vie, mon âme! C'était Nella!... (Se jetant à genoux.) Oh! laissez-moi vivre, monseigneur! laissez-moi me venger, et, sur l'honneur, quand j'aurai égorgé ce tigre, je reviendrai me coucher à vos pieds, je vous tendrai la gorge, et je dirai : « A ton tour, Lorenzino! à ton tour! Venge-toi de moi, comme je me suis vengé de lui! »

LORENZINO, impassible.

Mais ce n'est pas tout?

MICHELE.

Que voulez-vous que je vous dise de plus, et qu'importe le reste?... Je me sauvai de cette cour maudite; je courus devant moi jusqu'à ce que j'eusse franchi les frontières de la Toscane. A Bologne, je trouvai Philippe Strozzi. Je le savais un des plus mortels ennemis du duc; je me mis à son service, à la seule condition que, quand nous rentrerions à Florence, ce serait moi qui frapperais l'infâme!... Hier au soir, nous rentrâmes. Au moment où nous passions devant le couvent de Santa-Croce, on en emportait le corps de Nella, morte de honte, de douleur, de désespoir!... Oh! cette fois, c'est bien tout!

LORENZINO.

Oui; et, quant au reste, quant à l'ordre à toi donné par Philippe Strozzi de m'assassiner, parce que je ne voulais pas épouser sa fille, je comprends, ce n'est pas la peine d'en parler... (Après un instant de silence.) Eh bien, réponds-moi! si, au lieu d'appeler mes gens et de te faire pendre, comme tu me le conseillais tout à l'heure toi-même, je te donnais la vie, je te rendais la liberté?

MICHELE.

Oh!...

LORENZINO.

Mais à une condition... Tu comprends bien, on ne fait point de ces grâces-là gratis.

MICHELE.

Cette condition, je l'accepte, quelle qu'elle soit; je la signe de mon sang, je la garantis de ma vie!

LORENZINO, d'une voix sombre.

Michele! moi aussi, j'ai à me venger de quelqu'un.

MICHELE.

Oh! cela vous est bien facile, à vous autres, grands seigneurs!

LORENZINO.

Eh bien, voilà ce qui te trompe; car celui dont j'ai à me venger est un familier du duc, un de ceux qui étaient de l'orgie de Nella!

MICHELE.

Oh! à toi, Lorenzino! à toi! et, si tu as peur que je ne me sauve, si tu crains que je ne m'échappe, enferme-moi dans un cachot dont toi seul auras la clef, avec une chaîne au pied, un collier au cou; ne m'en fais sortir que pour frapper ton ennemi; mais, ton ennemi tué, laisse-moi le duc!

LORENZINO.

Soit; mais qui me répondra de ta fidélité?

MICHELE, étendant la main.

Par le salut de Nella!... Maintenant, qu'ordonnes-tu? que veux-tu que je fasse?

LORENZINO.

Ma foi, ce que tu voudras... Retourne près de Strozzi, qui doit t'attendre avec impatience; dis-lui qu'il t'a été impossible de pénétrer jusqu'à moi, que tu ne m'as pas tué aujourd'hui, mais que tu me tueras demain.

MICHELE.

Et après?...

LORENZINO.

Après?... Pourvu que tu te promènes tous les soirs, de onze heures à une heure du matin, dans via Larga, c'est tout ce que je te demande.

MICHELE.

Tu n'as rien de plus à me dire?

LORENZINO.

Non... A propos, tu as peut-être besoin d'argent?

MICHELE.

Merci... Mais vous pouvez me faire un cadeau, monseigneur.

LORENZINO.

Lequel?

MICHELE.

Laissez-moi prendre une épée dans ce trophée...

LORENZINO.

Choisis.

MICHELE.

Je prends celle-ci, monseigneur.

LORENZINO.

Allons, le drôle s'y connaît!

MICHELE.

Ainsi donc?...

LORENZINO.

Dans via Larga, de onze heures à une heure du matin.

MICHELE.

Cette nuit?

LORENZINO.

Cette nuit et toutes les nuits.

MICHELE.

C'est convenu, monseigneur; comptez sur moi!

(Il sort.)

SCÈNE V

LORENZINO, seul.

Pardieu! j'y compte bien aussi!... En vérité, je crois que je suis plus heureux que Diogène, et que j'ai trouvé l'homme que je cherchais... Bon! j'oubliais le principal... (Il se met à une table et écrit.) « Philippe Strozzi est caché dans la cellule de fra Leonardo, au couvent de Saint-Marc. » (Appelant.) Birbante! Birbante! (Le Domestique paraît.) Au duc Alexandre!

ACTE TROISIÈME

La cellule de fra Leonardo. Une porte au fond et une porte latérale à la droite du spectateur. A gauche, au premier plan, un prie-Dieu; au deuxième plan, une fenêtre. Au-dessus de la porte, au fond, un *Couronnement de la Vierge* de Beato Angelo.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FRA LEONARDO, STROZZI.

FRA LEONARDO.

Je te dis, Strozzi, que tu peux toujours bénir, aimer, embrasser ton enfant et pardonner à Lorenzino !

STROZZI, agité et parcourant la scène.

Lorenzino ! Mais je vous dis qu'il est aimé d'elle; je vous dis que je l'ai vu sortir de chez elle à une heure du matin; je vous dis que c'est un misérable !

FRA LEONARDO.

Luisa l'aime, c'est vrai, mais d'un amour pur et fraternel.

STROZZI.

L'amour d'un Lorenzino, pur et fraternel?... Et c'est vous qui me dites cela, mon père ! Vous, habitué à lire au fond du cœur des hommes, c'est vous qui venez prendre contre moi la défense de cet infâme !

FRA LEONARDO, rêveur.

Oui, mon fils, tu l'as dit, il y a peu d'âmes que je n'aie sondées, peu de ces gouffres sombres où s'agitent les passions humaines dont je n'aie mesuré la profondeur... Eh bien, te le dirai-je, Strozzi, Lorenzino est un de ceux-là dont la pensée m'est toujours restée inconnue. Cependant, je l'ai suivi longtemps des yeux, cet homme sur qui reposait, tu le sais, l'espoir de la patrie... Eh bien, plus je me suis penché sur cet homme, moins j'ai vu clair dans l'abîme de son cœur ! Depuis son retour de Rome, et il y a de cela un an, il est devenu impénétrable à tous les regards, même aux nôtres; car, depuis son retour, pas une seule fois il ne s'est approché du tribunal de la pénitence... Oh ! celui qui entendra la confession suprême de cet homme !...

STROZZI, d'une voix sombre.

Oui, si toutefois il ne meurt pas sans confession...

FRA LEONARDO.

N'importe, tout n'est pas perdu avec lui, puisqu'il aime... L'amour est non-seulement une croyance, mais encore une religion, et le cœur où il reste un rayon d'amour n'est pas entièrement renié de Dieu.

STROZZI, sans écouter fra Leonardo.

Suis-je assez malheureux! Il fallait, pour achever de briser mon cœur, déjà si plein de doutes, que l'amour de cet homme s'arrêtât sur Luisa, et que Luisa le lui rendît!

FRA LEONARDO.

Strozzi, Strozzi, au lieu d'accuser le ciel, remercie-le, au contraire, de ce que la pauvre enfant, abandonnée comme elle l'était et croyant satisfaire au désir paternel, tout en aimant comme une femme, est restée pure comme un ange!

STROZZI.

Oh! si je le croyais, du moins!

FRA LEONARDO.

Puisque je te l'affirme!

STROZZI.

Mais, alors, pourquoi ne vient-elle pas me dire cela elle-même? Il me semble que, si c'était elle qui me le dît, je n'en douterais plus.

SCÈNE II

Les Mêmes, LUISA.

LUISA, entrant par la porte de droite, et s'élançant dans les bras de son père.

Ne doutez donc plus; car me voilà, père bien-aimé!

STROZZI, à fra Leonardo, qui s'éloigne.

Vous nous quittez, mon père?

FRA LEONARDO.

Le bonheur passe si vite, Strozzi, qu'il est bon, lorsqu'un homme est heureux, qu'il y ait près de lui un autre homme qui prie.

(Il sort.)

SCÈNE III

STROZZI, LUISA.

STROZZI, *se laissant aller sur un fauteuil.*

Luisa, tu as bien tardé!... Mais enfin te voilà!

LUISA.

Mon père, comme vous avez dû souffrir, s'il est vrai que vous ayez douté de moi!

STROZZI.

Oh! oui, j'ai bien souffert! car tu ne sauras jamais combien je t'aime, Luisa! L'amour des parents est un mystère entre eux et le Seigneur. Depuis trois ans que j'ai quitté Florence, je n'ai pu avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles... Toi et Florence, vous êtes mes seules amours, et, Dieu me pardonne, entre Florence, ma mère, et toi, ma fille, je crois que c'est encore toi que j'aime le mieux!

LUISA.

Mes frères étaient avec vous, mon père, et j'étais heureuse de l'idée qu'ils vous consolaient.

STROZZI.

Tes frères sont des hommes forts, forts pour lutter, forts pour souffrir. Quand un père engendre un fils, il sait d'avance qu'il doit ce fils à la patrie. Mais une fille appartient plus étroitement à son père; une fille, c'est l'ange du foyer chrétien, c'est la statue de l'amour virginal qui a remplacé les pénates antiques. Juge de tout ce que j'ai souffert, mon enfant, en songeant aux dangers qui te menaçaient dans cette malheureuse ville, et quand je comprenais mon insuffisance à te protéger... Mais, toi, toi, ma fille, qu'as-tu fait pendant tout ce temps?

LUISA.

Tout ce temps, mon père, je l'ai passé entre la prière et l'amour... J'ai prié pour vous, mon père! j'ai aimé Lorenzo!

STROZZI.

Donc, tu l'aimes?

LUISA.

A ne pas comprendre, si je le perdais, comment Dieu lui-même pourrait le remplacer dans mon cœur!

STROZZI.

Mais personne ne sait votre amour?

LUISA.

Personne, mon père.

STROZZI.

Où le vois-tu ? comment le vois-tu ?

LUISA.

Jusqu'au moment où il m'a dit de quitter ma tante, je l'ai vu chez ma tante; et, depuis ce temps, je le vois dans cette petite maison de la place Sainte-Marie-Vieille. Là, il vient tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, mais toujours masqué... Chaque fois, nous convenons d'un nouveau signal pour la prochaine fois. Il faut qu'il y ait dans sa vie un grand secret que j'ignore : un jour, il est triomphant et joyeux; un autre, sombre et abattu; parfois, il est gai comme un enfant; parfois, il pleure comme une femme!

STROZZI.

Et toi?

LUISA.

Moi, je suis gaie ou triste, selon qu'il est triste ou gai.

STROZZI.

Et le mariage autrefois arrêté entre vous, t'en parle-t-il encore?

LUISA.

Oh! oui, bien souvent, mon père! alors, il s'exalte; alors, il parle d'avenir, de puissance, de liberté, et je ne le comprends pas plus que lorsqu'il se tait; car ses paroles sont aussi mystérieuses que son silence.

STROZZI, la serrant dans ses bras, et secouant la tête.

Oh! mon enfant! mon enfant!

LUISA.

Rassurez-vous, mon père : ce n'est pas Lorenzo que vous avez à craindre.

STROZZI.

Ah! oui, tu me rappelles qu'un autre danger te menace... Il t'aime donc, ce duc?

LUISA.

Personne ne me l'a dit encore; mais, plusieurs fois, et ce matin même, j'ai été suivie par des hommes masqués, et j'ai senti, au frémissement de mon cœur, que j'étais en péril.

STROZZI.

Il ignore où tu habites?

LUISA.

Depuis quelques heures, il le sait!

STROZZI.

Oh! mon Dieu!

LUISA.

J'ai été bien effrayée d'abord; mais, ensuite, Lorenzo m'a dit que je n'avais rien à craindre, et j'ai été rassurée.

STROZZI.

Lorenzo! tu l'as donc vu aujourd'hui?

LUISA.

Ce matin, oui, mon père.

STROZZI.

Et il t'a dit qu'hier au soir nous nous étions vus?

LUISA.

Il me l'a dit.

STROZZI.

T'a-t-il dit que je lui avais offert de te donner à lui pour femme?

LUISA.

Il me l'a dit.

STROZZI.

T'a-t-il dit qu'il avait refusé?

LUISA.

Il m'a dit tout cela.

STROZZI.

Qu'as tu pensé, alors?

LUISA.

Je l'ai plaint.

STROZZI.

Tu l'as plaint?

LUISA.

Je songeais à ce qu'il avait dû souffrir.

STROZZI.

Où l'as-tu vu ce matin?

LUISA.

Chez lui.

STROZZI.

Tu as été chez lui, via Larga, dans sa maison infâme?

LUISA.

Je croyais le danger pressant.

STROZZI.

Est-ce toi qui, la première, lui as parlé de moi?

LUISA.

Non, c'est lui qui, le premier, m'a parlé de vous.

STROZZI.

Il ignore où je suis, n'est-ce pas?

LUISA.

Excusez, mon père, il le sait.

STROZZI.

Qui le lui a dit?

LUISA.

Moi.

STROZZI.

Malheureuse! tu m'as perdu, et tu t'es perdue avec moi!

LUISA.

Oh! mon père, comment pouvez-vous penser...?

STROZZI.

Et toi, comment peux-tu être à ce point aveugle et crédule?... A cette heure, Luisa, le duc Alexandre sait tout; à cette heure, moi, toi, mes amis, sommes en son pouvoir, et c'est ton fol amour, c'est ta confiance insensée qui nous a jetés sous sa main!... Ah! malheureuse! que Dieu te pardonne comme je te pardonne moi-même! mais qu'as-tu fait!...

LUISA, suppliant.

Mon père! mon père!

(On entend du bruit au dehors.)

STROZZI.

Écoute! écoute! (Il étend le bras du côté par où vient le bruit.) Entends-tu?... (Entraînant sa fille vers la fenêtre.) Tiens! regarde, et doute encore!

LUISA.

Des sbires! des soldats!... le duc!... Mon père, tuez-moi!... Mais non, c'est impossible! vous aurez été trahi.

STROZZI.

Oui, j'ai été trahi, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai été par ma fille!

LUISA.

Oh! attendez, attendez, mon père, avant de nous condamner ainsi...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRA LEONARDO.

FRA LEONARDO, paraissant à la porte du fond.

Mon frère, êtes-vous prêt pour le martyre ?

STROZZI.

Oui.

FRA LEONARDO.

C'est bien; car voici les bourreaux.

LE DUC, au dehors.

Restez à cette porte, et ne laissez entrer personne !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DUC, JACOPO, LE HONGROIS, SOLDATS, au fond.

LE DUC, du seuil de la porte.

Ah ! ah ! j'étais donc bien renseigné, et voilà le loup pris au piége !

FRA LEONARDO, s'élançant au-devant du Duc.

Qui es-tu? que veux-tu ?

LE DUC.

Qui je suis?... Je suis, comme tu le vois, mon digne père, un pieux pèlerin qui visite les maisons du Seigneur, pour récompenser et punir ceux qui, dans leur orgueil, se croient au-dessus des récompenses et des punitions... Fais-moi place ! (Montrant Strozzi.) J'ai à parler à cet homme.

FRA LEONARDO.

Cet homme est l'hôte du Seigneur, cet homme est sacré... On n'arrivera à lui qu'en passant sur mon corps !

LE DUC.

C'est bien ; on y passera. Crois-tu que celui qui, pour monter au trône, a marché sur le cadavre d'une ville s'arrêtera, de peur de fouler aux pieds celui d'un misérable moine ?

LE HONGROIS, la main sur son poignard.

Monseigneur, faut-il... ?

LE DUC.

Non, il ne faut pas... ou, du moins, pas encore... Tu es toujours pressé, toi. (Au Moine.) Allons! place à ton duc!

FRA LEONARDO.

Mon duc?... Je ne connais pas ce nom. Je sais ce que c'est qu'un gonfalonier, je sais ce que c'est que la république florentine; mais je ne sais pas ce que c'est qu'un duc, je ne sais pas ce que c'est qu'un duché.

LE DUC, les dents serrées.

Allons! place à ton maître!

FRA LEONARDO.

Mon maître, c'est Dieu! Je n'ai pas d'autre Seigneur que celui qui est au ciel, et, tandis que la voix d'en bas me dit: « Va-t'en! » j'entends celle d'en-haut qui me dit: « Demeure! »

LE HONGROIS, faisant un mouvement.

Eh bien?...

LE DUC, au Hongrois.

Attends! et, quand, par hasard, je suis patient, sois-le donc aussi. Tu vois bien que je ne veux pas effrayer cette jeune fille. (A fra Leonardo.) Eh bien, moine, puisque tu ne connais ni duc ni maître, place au plus fort!

(Le Hongrois et Jacopo prennent le Moine à bras-le-corps et l'écartent. Le Duc se trouve face à face avec Strozzi, qui éloigne sa fille de la main.)

STROZZI.

Duc Alexandre, je croyais que tu avais assez de ton chancelier, de ton bargello et de tes gardes pour ne pas jouer toi-même le rôle de sbire. Je me trompais.

LE DUC.

Bon! comptes-tu pour rien le plaisir de rencontrer son ennemi face à face? Me prends-tu pour un de ceux qui se glissent la nuit dans une ville, qui se cachent le jour dans une tanière, qui attendent patiemment et traîtreusement l'heure d'allonger le bras dans l'ombre, et de frapper par derrière? Non! Je marche à la clarté du soleil, et je viens te dire en plein midi, moi: « Strozzi! nous avons joué l'un contre l'autre une partie terrible, dont la vie était l'enjeu... Tu as perdu, Strozzi. Paye! »

STROZZI.

Oui, et j'admire en même temps la prudence du joueur qui vient réclamer sa dette, si bien accompagné.

LE DUC.

Ah çà! penses-tu que j'aie peur? Crois-tu par hasard que je n'eusse pas été te trouver seul, partout où j'aurais espéré te rencontrer? Ah! tu fais là une étrange erreur, et tu me prends pour quelque autre! (A Jacopo et au Hongrois.) Sortez, refermez la porte sur vous, et, quelque chose que vous entendiez, fût-ce mon cri de mort, ne venez pas que je ne vous appelle... (Le Hongrois veut faire une observation.) Ah! que l'on obéisse!

(Jacopo et le Hongrois sortent.)

SCÈNE VI

LE DUC, STROZZI, FRA LEONARDO, LUISA.

LE DUC.

Eh bien, me voilà seul, Strozzi! seul contre vous deux... Ah! oui, je comprends : je suis armé, et vous êtes sans armes... Attendez... Tiens, Strozzi, je jette cette épée... (Il déboucle son épée, et la jette derrière lui.) Tiens, Strozzi, je t'offre ce poignard... Prends, vieux Romain! N'y a-t-il pas, dans l'antiquité, un Virginius qui tue sa fille, un Brutus qui tue son roi? Fais-toi immortel comme eux... Allons, choisis et frappe!... Mais frappe donc! Que risques-tu? Pas même ta tête : tu sais bien qu'elle est au bourreau... Et toi, moine, qui t'arrête? Ramasse cette épée, et viens me frapper par derrière, si ta main tremble à me frapper en face.

FRA LEONARDO.

Mon Dieu défend à ses ministres de répandre le sang. Sans cette défense, je n'eusse pas remis la cause de la patrie à un autre bras, et il y a longtemps que tu serais mort et que Florence serait libre.

LE DUC.

Eh bien, Strozzi, crois-tu que j'aie peur?

LUISA.

Non, monseigneur, non; on sait que vous êtes brave... Eh bien, soyez aussi bon que courageux!

STROZZI.

Silence, enfant! Je crois que tu pries cet homme.

(Le Duc remet son poignard au fourreau et ramasse son épée.)

LUISA, à demi-voix, à Strozzi.

Mon père, mon père, laissez moi... Dieu donnera de la force à mes paroles... (S'inclinant devant le Duc.) Monseigneur...

FRA LEONARDO, la relevant.

Relève-toi, enfant! Point de traité entre l'innocence et le crime! point de pacte entre l'ange et le démon... Relève-toi!

LE DUC.

Tu as tort, moine : elle est si belle ainsi, que j'allais oublier mon offense, pour ne me souvenir que de mon amour.

STROZZI, enveloppant Luisa de ses bras.

Mon enfant! mon enfant!

FRA LEONARDO.

O mon Dieu! mon Dieu! si tu vois de pareilles [illegible] sans tonner, je dirai que ta miséricorde est encore plus grande que ta justice!

LE DUC.

Tu le vois, j'ai laissé à Dieu le temps de frapper... (Appelant.) Jacopo! le Hongrois!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE HONGROIS, JACOPO.

LE HONGROIS.

A vos ordres, Altesse!

LE DUC, montrant fra Leonardo et Strozzi.

Remettez ces deux hommes aux mains des gardes.

LUISA.

Monseigneur! monseigneur! au nom du ciel, ne séparez pas le père de la fille! n'arrachez pas le prêtre à son Dieu!

STROZZI.

Tais-toi, et demeure. Pas un mot de plus, pas un pas en avant, ou je te maudis!

LUISA.

Oh!...

(Elle tombe à genoux sur le prie-Dieu.)

STROZZI.

Adieu, mon enfant! Le Seigneur seul veillera désormais sur toi... Mais n'oublie jamais que c'est Lorenzino qui me tue!

LUISA, étendant les mains vers lui.

Mon père! mon père!... (Au Duc.) Oh! monseigneur, ne puis-je donc rien pour sauver mon père?...

LE DUC, revenant à elle.

Si fait, enfant! car toi seul, au contraire, peux quelque chose pour le sauver.

LUISA.

Que faut-il que je fasse, monseigneur?

LE DUC.

Lorenzino te le dira...

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LUISA, puis LORENZINO.

LUISA, désespérée.

Oh! mon Dieu! tout le monde l'accuse... même le duc!

LORENZINO entre par la porte latérale, puis, posant une main sur l'épaule de Luisa, et, de l'autre, lui montrant le crucifix.

Celui-là le justifiera!...

ACTE QUATRIÈME

Une chambre dans la prison du Bargello, avec de vieilles fresques à demi-effacées. Sur le devant, de chaque côté, deux colonnes qui soutiennent la voûte.

SCÈNE PREMIÈRE

FRA LEONARDO, appuyé contre une colonne et causant avec STROZZI; SELVAGGIO ALDOBRANDINI, couché sur un banc, BERNARDO CORSINI, VITTORIO DEI PAZZI, PRISONNIERS.

Bernardo Corsini, monté sur un escabeau, est occupé à graver son nom sur la muraille, avec un clou. Vittorio, debout près de lui, le regarde faire.

FRA LEONARDO, se tournant de leur côté.

Que fais-tu, Bernardo?

BERNARDO.

Tu le vois, mon père : j'écris mon nom indigne près de ceux des martyrs qui m'ont précédé ici-bas, et qui m'attendent au ciel!

(Il descend et passe le clou à Vittorio.)

VITTORIO.

A mon tour!... Par le Christ, notre dernier prince élu! ces murs seront, un jour, le livre d'or de Florence!... Tenez, voici le nom du vieux Jacob dei Pazzi, mon aïeul... Voilà celui de Jérôme Savonarole... Voilà celui de Nicolas Carducci... Voilà celui de Dante de Castiglione... Vive-Dieu! la belle garde de nobles fantômes que la liberté, exilée de la terre, doit avoir là-haut!

SELVAGGIO.

Grave aussi mon nom, Pazzi. Il faut que la postérité sache que j'étais de ceux qui n'ont pas voulu vivre esclaves; et, si la muraille est trop dure, viens prendre de mon sang pour écrire ce nom, au lieu de le graver : ma blessure est encore fraîche et ne t'en refusera pas! Écris : « Selvaggio Aldobrandini, mort pour la liberté! »

VITTORIO.

A toi, Strozzi!

(Il passe le clou à Strozzi.)

STROZZI, écrivant et répétant ce qu'il écrit.

Dieu! garde-moi de ceux à qui mon cœur se fie,
Et je me garderai de qui je me défie!

VITTORIO, riant.

Belle sentence! mais, formulée sur le mur d'une prison, elle a le défaut d'arriver un peu tard!

(Les autres Prisonniers écrivent leur nom. La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN FAMILIER de l'inquisition d'État.

LE FAMILIER.

Philippe Strozzi est-il revenu de l'interrogatoire?

STROZZI.

Oui; qui le demande?

LE FAMILIER.

Une jeune fille qui a l'autorisation de passer une demi-heure avec lui.

STROZZI.

Une jeune fille?... A moins que ce ne soit Luisa...

SCÈNE III

Les Mêmes, LUISA.

LUISA, de la porte.

C'est elle, mon père!

STROZZI.

Viens, mon enfant! Je t'ai pardonné; les autres te pardonneront, je l'espère. (Luisa s'avance. Le Familier sort.) Oh! mon enfant!... (Avec terreur.) De qui tiens-tu cette permission de me voir?

LUISA.

Du duc lui-même.

STROZZI.

Comment l'as-tu obtenue?

LUISA.

J'ai été la chercher.

STROZZI.

Où cela?

LUISA.

Au palais.

STROZZI.

Au palais! chez le duc!... Tu as été chez cet infâme, chez ce bâtard des Médicis?... Oh! j'aurais mieux aimé ne te revoir jamais que de te revoir à cette condition!

(Il la repousse.)

FRA LEONARDO, recevant la jeune fille dans ses bras.

Strozzi, sois homme!

STROZZI, sans l'écouter.

Elle a été chez lui!... elle est entrée dans cette caverne de débauches, dans cet antre de luxure!... Et de combien d'années d'innocence as-tu payé la permission de me voir une demi-heure?... Réponds, Luisa! réponds!

LUISA.

Mon père, Dieu sait que je ne mérite pas ce que vous me

dites... D'ailleurs, je n'étais pas seule : c'est Lorenzo qui m'a conduite chez le duc, et Lorenzo ne m'a pas quittée.

STROZZI.

Ainsi, Luisa, pas de condition infâme?

LUISA.

Rien, mon père, rien, sur l'honneur de la famille!... Je me suis jetée à ses pieds, j'ai demandé à vous voir ; le duc et Lorenzo ont échangé quelques paroles à voix basse, puis le duc a signé un papier, me l'a remis, et je suis sortie sans avoir eu à rougir d'autre chose que de son regard.

STROZZI.

N'importe! il y a, sous cette clémence, quelque mystère terrible... Mais, puisqu'une demi-heure seulement t'est donnée, mettons à profit les instants que nous avons à passer ensemble; ce sont probablement les derniers!

LUISA.

Mon père!

STROZZI.

Dieu t'a, je l'espère, donné la force en te donnant le malheur; on peut donc te parler comme à une femme, et non plus comme à un enfant.

LUISA.

Mon père, vous me faites trembler...

STROZZI.

Tu connais l'homme qui demande ma tête, tu connais le tribunal qui me juge!

LUISA.

Seriez-vous donc condamné, mon père?

STROZZI.

Non, pas encore; mais je vais l'être... Réponds-moi donc comme si je l'étais déjà. Songe que c'est la tranquillité des dernières heures que j'ai à vivre que je vais te demander; songe qu'il ne reste pas seulement au condamné à mourir, mais qu'il faut qu'il meure en chrétien, sans maudire et sans blasphémer.

FRA LEONARDO.

Merci à vous, mon Dieu, qui avez amené cet ange pour lui rendre la foi qu'il avait presque perdue.

STROZZI, d'une voix solennelle.

Luisa, lorsque tu verras dresser mon échafaud, lorsque tu sauras que je marche au supplice, jure-moi qu'il n'y aura

aucun pacte entre tôn innocence et l'infamie de cet homme ; car, par l'âme de ta mère, par mon amour infini comme s'il était divin, Luisa, je te déclare que tu ne me sauverais pas, que je mourrais désespéré, et qu'après m'avoir perdu sur la terre, pauvre enfant, tu ne me retrouverais pas au ciel !

LUISA, tombant à genoux.

Mon père, je vous le jure ! et Dieu me punisse si je manque à mon serment !

STROZZI, posant les deux mains sur la tête de sa fille, et la regardant avec tendresse.

Ce n'est pas tout encore... Le danger qui te poursuit pendant mon agonie peut subsister après ma mort ; ce que le duc n'aura pu obtenir par la terreur, il peut chercher à l'obtenir par la violence.

LUISA.

Mon père !

STROZZI.

Il peut tout, il ose tout !... C'est un infâme !

LUISA.

Mon Dieu !...

STROZZI.

Luisa, tu aimes mieux mourir jeune et pure, n'est-ce pas, que de vivre dans la honte et le déshonneur ?

LUISA.

Oh ! oui, cent fois oui, mille fois oui, Dieu m'en est témoin !

STROZZI.

Eh bien, si jamais tu tombais entre les mains de cet homme, si tu ne voyais aucun moyen de lui échapper, si la miséricorde même de Dieu ne t'offrait plus aucune chance d'espoir...

LUISA.

Achevez, mon père ! dites, dites !

STROZZI.

Eh bien, un seul trésor me restait, que j'avais soustrait aux yeux de tous, une dernière consolation, ami suprême qui devait m'épargner la torture et l'échafaud : c'est ce poison.

LUISA, saisissant le flacon.

Donnez, donnez, mon père !

STROZZI.

Bien, bien, Luisa ! merci ! ce flacon, c'est la liberté, c'est l'honneur ; prends-le, Luisa, je te le donne... Souviens-toi que tu es la fille de Strozzi !

LUISA.

Il sera fait comme vous le désirez, mon père, je le jure!

STROZZI.

Maintenant, je mourrai tranquille... Et toi, mon Dieu, qui entends ce serment, n'est-ce pas que tu ne le laisseras pas s'accomplir?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE FAMILIER, UN HOMME MASQUÉ.

LE FAMILIER, à Luisa.

La demi-heure accordée par la permission est écoulée : il faut me suivre.

LUISA.

Oh ! déjà ! déjà !

STROZZI.

Va, ma fille, et sois bénie !

LUISA.

Encore un instant! encore une seconde!

STROZZI.

Non ! va, mon enfant... Adieu ! Pas de grâce de cet homme.

LUISA.

Adieu, mon père !...

FRA LEONARDO.

Au revoir dans le ciel !

STROZZI.

Oui, oui !...

L'HOMME MASQUÉ, bas, à Luisa, qui passe près de lui.

Luisa !

LUISA, tressaillant.

Lorenzo !

LORENZINO.

Tu as toujours foi en moi ?

LUISA.

Plus que jamais!

LORENZINO.

Eh bien, à ce soir.

LUISA, bas.

A ce soir!

(Elle sort avec le Familier. Lorenzino, toujours masqué, reste au milieu des Prisonniers.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors LUISA et LE FAMILIER.

VITTORIO, à Lorenzino.

Qui es-tu, toi qui t'introduis masqué parmi nous? Quelque espion de Maurizio, quelque sbire du duc!

BERNARDO.

Es-tu le tortureur? Nous sommes prêts pour la torture!

SELVAGGIO.

Es-tu le bourreau? Nous sommes prêts pour la mort!

VITTORIO.

Voyons, parle, messager de malheur! Quelle nouvelle apportes-tu?

LORENZINO.

Je vous apporte la nouvelle que vous êtes tous condamnés à mort, et que vous serez tous exécutés demain matin, au point du jour.

(Il se démasque.)

TOUS.

Lorenzino!

VITTORIO.

Que cherches-tu?

BERNARDO.

Que demandes-tu?

LORENZINO.

Que vous importe, à vous qui n'avez plus rien à faire dans ce monde, qu'à prier et à mourir?

FRA LEONARDO.

Lorenzino! descends-tu dans les catacombes pour insulter aux martyrs? Que viens-tu faire ici?

LORENZINO.

Tu vas le savoir, car c'est toi que je cherche.

FRA LEONARDO.

Que me veux-tu?

LORENZINO.

Dis à tous ces hommes de s'éloigner, et de nous laisser isolés autant que possible.

FRA LEONARDO.

Pourquoi cela?

LORENZINO.

Parce que j'ai un secret à te révéler, et que je suis, moi aussi, en danger de mort. Je veux que tu entendes ma confession.

FRA LEONARDO, reculant.

Ta confession?

LORENZINO.

Oui.

FRA LEONARDO.

Moi, entendre ta confession?... Et pourquoi plutôt moi qu'un autre?

LORENZINO.

Depuis quand le pénitent n'a t-il plus le droit de choisir son confesseur?

FRA LEONARDO, aux Prisonniers.

Mes frères, arrière, tous! (Il s'assied.) J'attends.

LORENZINO, s'agenouillant devant lui.

Mon père, il y a un an que je suis revenu de Rome, ayant déjà dans mon cœur le projet que je vais exécuter aujourd'hui... A peine de retour à Florence, comme je craignais de prêter aux autres les sentiments que j'avais moi-même, je parcourus les différents quartiers de la ville, j'interrogeai les maisons des pauvres et les palais des riches, je me mêlai aux humbles artisans et aux orgueilleux patriciens... Une seule voix, pareille à un gémissement immense, s'élevait de tous côtés, accusant le duc Alexandre. L'un lui redemandait son argent, l'autre son honneur, celui-ci un père, celui-là un fils. Tous pleuraient, tous se lamentaient, tous accusaient, et je me dis : « Non, il n'est pas juste qu'un peuple entier souffre ainsi de la tyrannie d'un seul homme! »

FRA LEONARDO.

Ah!... ce que nous avions rêvé était donc vrai?

LORENZINO.

Alors, je jetai les yeux autour de moi; je vis la honte sur tous les visages, l'effroi dans tous les esprits, la corruption dans toutes les âmes! Je cherchai à quoi je pouvais m'ap-

puyer, et je sentis que le vent de la terreur faisait tout plier sous ma main. La délation était partout, au dedans et au dehors; elle penétrait dans l'intérieur des familles, elle courait par les places publiques, elle s'asseyait au foyer conjugal, elle se dressait sur les bornes des carrefours!... Je compris que quiconque voulait conspirer, dans de pareils jours, ne devait prendre d'autre confident que sa seule pensée, d'autre complice que son propre bras; je compris que, pareil au premier Brutus, celui-là devait couvrir son visage d'un voile assez épais pour que personne ne le reconnût... Lorenzo devint Lorenzino!

FRA LEONARDO.

Continue! continue!

LORENZINO.

Il fallait arriver au duc, il fallait qu'il se défiât de tous, il fallait qu'il se fiât à moi. Je me fis son courtisan, son valet, son bouffon; non-seulement j'obéis à ses ordres, mais encore je prévins ses volontés, je devançai ses désirs. Pendant un an, Florence m'appela lâche, traître, infâme! pendant un an, le mépris de mes concitoyens pesa sur moi, plus lourd que la pierre d'un tombeau! pendant un an, tous les cœurs doutèrent de moi... excepté un seul, qui, au dernier moment, en doutera peut-être!... Mais enfin j'ai réussi, enfin j'ai atteint le but que je voulais atteindre, enfin je suis arrivé au terme de ma longue et pénible route... Ce soir, je délivre Florence; ce soir, je rends la liberté à ma patrie; ce soir, je tue le duc Alexandre!

FRA LEONARDO.

Parle bas! parle bas!

LORENZINO.

Mais le duc est adroit, le duc est fort, le duc est brave... En essayant de sauver Florence, je puis succomber à mon tour... Il me faut donc l'absolution suprême... Donnez-la-moi, mon père! donnez-la-moi sans hésiter... Allez, j'ai assez souffert sur cette terre pour que vous ne me marchandiez pas le ciel!

FRA LEONARDO.

Lorenzino, c'est un crime de t'absoudre, je le sais; mais, ce crime, je le prends sur moi, et, quand Dieu t'appellera pour te demander compte du sang que tu auras versé, je me

présenterai à ta place, en disant : « Seigneur, ne cherchez pas le coupable ! Seigneur, le coupable est devant vous ? »

LORENZINO.

C'est bien ! tout est dit. Maintenant, lui aussi, comme vous, il est condamné, et ce n'est plus qu'une affaire de temps... Lorsque, demain, on viendra vous chercher pour vous conduire à l'échafaud, criez tous : « Le duc Alexandre est mort! le duc Alexandre a été assassiné par Lorenzino ! Ouvrez la maison de Lorenzino, et vous trouverez son cadavre !... » Et le bourreau lui-même tremblera ; et le peuple courra à ma maison de via Larga ; et le peuple trouvera le corps du duc, et, au lieu d'être conduits à l'échafaud, vous serez portés en triomphe !

FRA LEONARDO.

Et toi ?

LORENZINO.

C'est moi qui ouvrirai au peuple la chambre où sera le cadavre du duc... Adieu, mon père !... (Se tournant vers les Prisonniers, groupés au fond.) Place, messieurs !

VITTORIO.

Et si nous ne voulions pas te laisser passer, nous ?

BERNARDO.

S'il nous avait pris envie de nous venger avant que de mourir ?

STROZZI.

Si nous avions décidé de t'étouffer entre nos mains ?

TOUS.

Qu'il meure, celui qui nous a vendus tous ! qu'il meure, le traître ! qu'il meure, l'infâme!

(Lorenzino porte la main à son épée, comme pour s'ouvrir un passage.)

FRA LEONARDO, s'élançant entre lui et les Prisonniers.

Frères ! laissez passer cet homme en vous inclinant devant lui... C'est le plus grand de nous tous !...

ACTE CINQUIÈME

La chambre de Lorenzino. Grande porte au fond. A droite, au premier plan, une porte ouvrant sur un escalier; du même côté, vers le fond, une autre porte; entre les deux portes, une fenêtre. A gauche, l'entrée d'un petit oratoire dont on voit l'intérieur, et qui occupe le premier plan; au deuxième plan, une porte donnant dans un cabinet.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LORENZINO, LE DUC, puis LE HONGROIS.

LORENZINO.

Rentrez chez vous, monseigneur; faites les honneurs du souper à vos convives, buvez plutôt deux coupes qu'une... Dans une demi-heure, Luisa sera ici.

LE DUC.

J'y puis compter ?

LORENZINO.

Lorsque je vous le promets!... Vous ai-je jamais promis une chose que je n'aie pas tenue?

LE DUC.

Ainsi, dans une demi-heure?

LORENZINO.

Oui... Seulement, je ne voudrais pas quitter la maison. Je n'ai personne à qui me fier... Vous êtes sûr du Hongrois?

LE DUC.

Comme de moi-même.

LORENZINO.

Prêtez-le-moi pour aller chercher notre belle affligée.

LE DUC.

Bon! elle reconnaîtra qu'il m'appartient, et elle ne voudra pas le suivre.

LORENZINO.

Avec un billet de moi qui lui promette la vie de son père, elle suivrait le diable en enfer! D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que l'enfant vient ici. N'est-elle pas ma fiancée ?

LE DUC.

Alors, pourquoi tant de précautions?

LORENZINO.

Pour sauver les apparences, pardieu!

LE DUC.

Prends donc le Hongrois; je le mets à ta disposition.

LORENZINO.

Appelez-le, et dites-lui qu'il doit m'obéir en tout point.

LE DUC, ouvrant la porte du fond.

Viens ici, et, sur ta tête, fais tout ce que t'ordonnera Lorenzino.

(Le Hongrois entre.)

LORENZINO, écrivant.

Oh! pardieu! c'est bien simple! (Au Hongrois.) Tu vas t'en aller place Sainte-Marie-Vieille, chez la jeune fille du bénitier; tu lui remettras ce billet; elle te suivra, et tu l'amèneras ici. Voici la clef de la rue.

LE HONGROIS.

Et quand elle sera ici?

LORENZINO.

Tu iras prévenir Son Altesse.

LE HONGROIS.

Ce sera fait comme monseigneur le désire.

LE DUC.

Va, et reviens vite!

(Le Hongrois sort. Le Duc va pour sortir lui-même.)

LORENZINO.

Monseigneur, votre parole que nul de vos convives ne saura où vous allez, ni pourquoi vous quittez la table?

LE DUC.

Je te la donne.

LORENZINO.

Maintenant, votre parole que vous n'oublierez pas que vous me l'avez donnée!

LE DUC.

Mignon!...

LORENZINO.

Ne nous fâchons pas... J'aime mieux deux promesses qu'une... Sur votre foi de gentilhomme?

LE DUC.

Sur ma foi de gentilhomme!

LORENZINO.

Alors, tout va bien!

LE DUC.

Qu'as-tu donc?

LORENZINO.

Moi?

LE DUC.

Tu es pâle comme un mort, et cependant la sueur ruisselle de ton front!

LORENZINO.

Votre Altesse est trop bonne! ce n'est rien... Allez, monseigneur, allez!

LE DUC.

Dans une demi-heure!

LORENZINO.

Plus tôt, si je puis...

(Le Duc sort.)

SCÈNE II

LORENZINO, seul.

Il va à la fenêtre et regarde dans la rue.

Cet air glacé me fait du bien!... Pourvu que Michele soit à son poste!... Un homme se promène dans la rue... C'est lui probablement... Psitt!... c'est lui!

MICHELE, de la rue.

Monseigneur?...

LORENZINO.

Voici la clef... Entre, et monte au deuxième étage; tu connais le chemin... Tiens! (Il lui jette la clef, puis va se regarder dans une glace.) Son Altesse avait raison, j'ai le visage pâle... Mais le cœur est ferme!

SCÈNE III

LORENZINO, MICHELE.

MICHELE.

Me voici, monseigneur.

LORENZINO.

Je suis heureux de te trouver si exact au rendez-vous... Es-tu prêt?

MICHELE.

C'est donc pour ce soir?

LORENZINO.

Dans une heure, tout sera fini.

MICHELE.

Où faut-il aller?

LORENZINO.

Nulle part.

MICHELE.

C'est donc chez vous que la chose se passera?

LORENZINO.

C'est ici même.

MICHELE.

Mais ne craignez-vous pas qu'on n'entende, de chez le duc, le cri et le cliquetis des armes?

LORENZINO.

Depuis un an, les voisins ont entendu chez moi tant de cris et de froissements d'épée, qu'ils n'y feront pas attention; sois tranquille.

MICHELE.

Votre Excellence n'oublie pas qu'elle m'a fait une promesse?

LORENZINO.

Rappelle-la-moi.

MICHELE.

C'est que, vous vengé, je serai libre de me venger à mon tour.

LORENZINO.

Tu veux donc tuer le duc?

MICHELE.

Plus que jamais!

LORENZINO.

Et ni pour or ni pour argent, ni par menace ni par prière, tu ne renoncerais à ton projet?

MICHELE.

J'ai fait serment de le tuer sans pitié, sans miséricorde.

LORENZINO.

C'est donc bien vrai, ce que tu m'as raconté?

MICHELE.

Je vous ai dit la vérité tout entière.

LORENZINO.

Mais c'est impossible à croire!

MICHELE.

Pourquoi cela?

LORENZINO.

Il n'y a pas d'homme capable d'une pareille cruauté.

MICHELE.

Le duc Alexandre n'est pas un homme.

LORENZINO.

Elle était belle, cette jeune fille?

MICHELE.

Belle comme un ange!

LORENZINO.

J'ai oublié son nom...

MICHELE.

Nella.

LORENZINO.

Et morte?...

MICHELE.

Morte!

LORENZINO.

A quel âge?

MICHELE.

A dix-huit ans.

LORENZINO.

C'est bien jeune!

MICHELE.

C'est trop vieux, quand, depuis deux ans déjà, le malheur et la honte sont entrés dans votre vie?

LORENZINO.

Et tu dis qu'après t'avoir donné l'espoir d'être son mari, le duc Alexandre...?

MICHELE.

Oh! laissez-moi, monseigneur!... Ne sentez-vous pas qu'à chacune de vos paroles, la colère me monte au front et me donne le vertige?... Taisez-vous! vous me rendriez insensé... Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de vous; c'est vous qui allez vous venger, n'est-ce pas? et non pas moi; c'est moi qui suis obligé d'acheter ma vengeance au prix de la vie d'un autre que celui qui m'a offensé... Dites-moi quel est l'homme assez abandonné du ciel pour servir de bouclier au duc... Nommez-moi cet homme, nommez-le-moi! Je suis prêt.

LORENZINO.

Je n'ai pas besoin de te le nommer, tu le verras.

MICHELE.

Mais je le connais donc ?

LORENZINO.

Tu as mauvaise mémoire, Michele ! Tu m'as nommé quatre hommes qui étaient dans la chambre du duc pendant cette nuit fatale, et je t'ai dit que celui dont j'avais à me venger était un de ces quatre hommes.

MICHELE.

C'est vrai ; cela suffit. (Voyant Lorenzino qui écoute.) On ferme la porte de la rue... Est-ce lui ?

LORENZINO.

Non, pas encore... Mais c'est quelqu'un qui ne doit pas te voir. (Montrant la gauche.) Entre dans ce cabinet, et n'en sors que quand je t'appellerai à mon aide... Pense au duc, rêve ta vengeance, et que, lorsque j'aurai besoin de toi, je te trouve l'épée à la main... Entre !

(Il le pousse dans le cabinet.)

SCÈNE IV

LORENZINO, LE HONGROIS, LUISA.

LE HONGROIS, à Luisa, qui le suit.

La !... Maintenant, signorina, douterez-vous encore ?

LORENZINO.

Luisa !

LUISA.

Lorenzo !

LORENZINO, au Hongrois.

Tu sais ce qui te reste à faire ?

LE HONGROIS.

Oui, monseigneur.

LORENZINO.

Rends-moi la clef... Tu tireras la porte derrière toi... (Lui jetant sa bourse.) Tiens !

LE HONGROIS, à part.

Décidément, je ne comprendrai jamais rien à cet homme-là !

SCÈNE V

LORENZINO, LUISA.

LORENZINO, faisant signe à Luisa de se taire, écoute le bruit des pas du Hongrois qui s'éloigne ; puis, après avoir entendu refermer la porte de la rue.

Tu n'as pas douté de moi, Luisa ; merci !

LUISA.

Mon Lorenzo, l'heure où je douterai de toi sera l'heure de ma mort.

LORENZINO, allant à la porte du fond.

Attends que je ferme cette porte... (Luisa le suit des yeux ; il ferme la porte, et revient près de la jeune fille.) Maintenant, écoute-moi.

LUISA.

Comme on écoute la voix de Dieu... Mais, avant tout, mon père ?

LORENZINO, d'une voix brève.

Je t'ai dit que ton père serait sauvé, et il le sera. Mais ce n'est point assez ; en pensant à lui, j'ai pensé à nous, ma bien-aimée. Dans une heure, nous quittons Florence.

LUISA.

Où allons-nous ?

LORENZINO.

A Venise. J'ai là une licence que m'a donnée l'évêque de Mazzi, pour prendre des chevaux de poste. Une fois libre, ton père te rejoindra.

LUISA.

Alors, partons, mon Lorenzo !

LORENZINO, d'une voix qui s'altère de plus en plus.

Non, pas encore. Avant que nous partions, un grand événement doit s'accomplir, Luisa.

LUISA.

Où cela?

LORENZINO.

Ici.

LUISA.

Comment, ici?

LORENZINO, désignant la chambre à droite.

Ici, dans cette chambre...

LUISA.

Mais moi, moi?

LORENZINO.

Toi, Luisa, tu seras dans cet oratoire, où tu prieras pour moi... Quelque chose que tu entendes, quelque bruit qui se fasse, quelque action qui s'accomplisse, tu ne bougeras pas, tu ne feras pas un mouvement, tu ne souffleras pas le mot... Quand tout sera fini, je t'ouvrirai; tu fermeras les yeux en traversant cette chambre... et nous partirons!

LUISA.

Lorenzo! Lorenzo! tu me fais frémir!...

LORENZINO.

Chut!... N'as-tu pas entendu?

LUISA.

Des pas dans ce corridor...

LORENZINO.

C'est cela... Passe dans cet oratoire, Luisa; voici le moment suprême. Appelle à ton aide tout ton courage, et, visses-tu entrer la mort (la poussant dans l'oratoire, un doigt sur les lèvres), tais-toi!...

LUISA.

Sainte mère des anges, que va-t-il donc se passer?

LORENZINO.

Prie!...

(Il ferme la porte de l'oratoire, dont il met la clef dans sa poche. La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE VI

LORENZINO, LE DUC, LUISA, à genoux et priant dans l'oratoire.

LE DUC, entrant.

Allons, Lorenzino, je reconnais que tu es un homme de parole.

LUISA.

La voix du duc!

LORENZINO.

Le Hongrois a dit à Votre Altesse... ?

LE DUC.

Que, croyant suivre le pasteur, la douce brebis avait suivi le boucher!

LUISA, se soulevant sur un genou.

Que dit-il donc?

LE DUC.

Eh bien, voyons, où est-elle, notre belle affligée?

LORENZINO, montrant l'oratoire.

Chut!... Là.

LE DUC.

Pourquoi là, et pas ici?

LORENZINO.

Je vous savais à table, j'ignorais le nombre de coupes que vous comptiez y vider... si vous étiez ivre, je ne voulais pas que vous lui fissiez peur.

LUISA.

Mon Dieu, mon Dieu, ai-je bien entendu?

LE DUC.

Tu le vois, je me suis ménagé.

LORENZINO.

Oui, Votre Altesse est tout à fait présentable... (Le conduisant vers la chambre à droite.) Ainsi, monseigneur...

LE DUC.

Où me mènes-tu?

LORENZINO.

A ma propre chambre, pardieu!... Dans cinq minutes, je vous la livre.

LUISA, jetant un cri.

Ah !... (Elle ouvre la fenêtre, comme pour se précipiter.) Grillée! grillée!

LORENZINO.

Une fois dans cette chambre, je pousse la porte derrière elle... Le reste vous regarde.

LUISA.

Oh! lui ! lui-même !... Le poison ! le poison !... Merci, mon père!

(Elle vide le flacon d'un trait, et retombe à genoux sur le prie-Dieu.)

LORENZINO, entrant dans la chambre derrière le Duc, mais sans disparaître de la vue du public.

Ne vous débarrassez-vous pas de votre robe de chambre et de votre épée?

LE DUC, dans la chambre.

De ma robe de chambre, oui; quant à mon épée, elle ne quitte mon côté que pour dormir à mon chevet.

LORENZINO.

Vous êtes homme de précaution, monseigneur!

LE DUC, de même.

Et cette précaution n'a pas été inutile chez la marquise Cibo.

(En ce moment, tous deux sont entrés dans la chambre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MICHELE, sortant du cabinet.

MICHELE, l'épée à la main, et écoutant.

Dieu me pardonne, c'est la voix du duc !...

LE DUC, hors de vue, poussant un cri.

Ah! traître !

LORENZINO.

Meurs, misérable!... meurs, infâme!... A moi, Michele!

LE DUC.

Oh! je ne meurs pas pour un coup de poignard, moi!

(Il s'élance en scène, et se trouve en face de Michele, qui lui met l'épée sur la poitrine.)

MICHELE.

Non ; mais tu meurs pour un coup d'épée.

LE DUC.

Michele !...

MICHELE, le repoussant dans la chambre.

Souviens-toi de Nella !

LE DUC, hors de vue.

Je suis mort !...

(On entend le bruit d'un corps qui tombe.)

LUISA.

Jésus ! Madone sainte !... On tue ! on tue !...

SCÈNE VIII

LUISA, dans l'oratoire ; LORENZINO.

LORENZINO, se précipitant hors de la chambre, tout sanglant, blessé à la main et à la joue.

Luisa ! viens ! viens !...

(Il ouvre la porte de l'oratoire.)

LUISA.

Ah ! malheureux, je comprends !

LORENZINO.

Ne perdons pas un instant, mon amour, ma vie !... Viens ! viens !... Qu'as-tu ? Pourquoi hésites-tu ?... Plus rien à craindre : il est mort ! Florence est libre, et ton père est sauvé !

LUISA, ne pouvant marcher, et se renversant sur son bras.

Pardonne-moi, mon bien-aimé Lorenzo ! mais j'ai douté de toi... et je te l'avais dit, que l'instant où je douterais de toi serait celui de ma mort !

LORENZINO.

Eh bien ?...

LUISA.

Mon père m'avait donné, pour le cas où je tomberais aux mains du duc,... ce flacon de poison... Non-seulement j'ai cru que j'y étais tombée, mais encore que c'était toi qui me livrais à lui !

LORENZINO.

Après ?... Parle ! mais parle donc !

LUISA, lui montrant le flacon.

Regarde !

LORENZINO.

Le flacon vide !... Oh ! malheur sur moi, je suis maudit !

LUISA.

Lorenzo ! mon Lorenzo !...

LORENZINO.

Luisa !

LUISA.

Oh ! dans tes bras !... contre ton cœur !

LORENZINO, sanglotant.

Mon Dieu ! mon Dieu !... (Luisa glisse sur ses genoux.) A l'aide ! au secours !... Elle se meurt !... (Luisa pousse un long soupir.) Morte !... (Silence désespéré, pendant lequel Michele reparaît à la porte de la chambre.) Je n'avais que deux amours : Florence et elle... Je n'ai plus qu'une religion : la liberté !...

FIN DE LORENZINO

HALIFAX

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

Variétés. — 30 novembre 1842.

DISTRIBUTION

LORD DUDLEY	MM.	DUSSERT.
HALIFAX		LAFONT.
ARTHUR		CACHARDY.
SIR JOHN DUMBAR		LEPEINTRE AÎNÉ.
TOM RICK		HYACINTHE.
SAMUEL		DUMESNIL.
SAMPTON		RENAUD.
UN FACTEUR		EMMANUEL.
UN SERGENT		CHARIER.
JENNY	Mmes	BRESSANT.
ANNA		MUNIER.
UNE FEMME DE CHAMBRE		MARIE.
GARÇONS de taverne, BUVEURS.		

PROLOGUE

Une taverne. Porte au fond, portes latérales, plusieurs tables.

—

SCÈNE PREMIÈRE

SAMUEL, DEUX ou TROIS GARÇONS, puis UNE FEMME DE CHAMBRE.

SAMUEL.

Allons, mes enfants, dans un quart d'heure, nos pratiques seront ici ; préparez les tables, et que les habitués n'aient pas même la peine de demander. Ici, Thomas Dickson : un pot d'ale et la *Gazette de Hollande;* ici, John Burleig et Charles Smith : une bouteille de porter et un jeu de cartes; là, le sei-

gneur Halifax : une bouteille de claret, des cornets et des dés. Que chacun trouve, en arrivant, ce qui lui convient; c'est le moyen qu'on y revienne. (A la Femme de chambre, qui entre.) Ah ! ah ! qu'est-ce que cela ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Le thé qu'a demandé cette jeune demoiselle arrivée il y a une heure, et qui attend le révérend M. Sampton.

SAMUEL.

C'est juste. Demande-lui si elle passe la nuit ici ou si elle compte toujours repartir ce soir. Va.

UN GARÇON.

Voilà! tout est prêt comme vous l'avez dit.

SAMUEL.

C'est bien. Alors, une bouteille de bière au conducteur, et une botte de foin et un picotin d'avoine au cheval.

LE GARÇON.

On y va. (Il sort.)

SAMUEL, à la Femme de chambre, qui vient de rentrer.

Eh bien, part-elle ou reste-t-elle?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle part aussitôt qu'elle aura vu M. Sampton.

(Elle sort, ainsi que les Garçons.)

SCÈNE II

SAMUEL, seul.

Ah ! ah ! voilà qui est singulier !... une jeune fille qui voyage seule avec un conducteur de voiture... qui arrive à six heures du soir et qui veut repartir à huit... qui ne dit pas son nom... Ah ! pour cela, il est vrai que je ne le lui ai pas demandé; mais... Ah ! ah ! voici autre chose !...

SCÈNE III

SAMUEL, LORD DUDLEY.

DUDLEY, enveloppé d'un manteau et les bottes couvertes de poussière.

Eh ! l'ami, est-ce toi le maître de cette auberge ?

SAMUEL.

Oui, Excellence, pour vous servir.

DUDLEY.

Alors, écoute-moi, et viens ici.

SAMUEL.

J'écoute.

DUDLEY.

Une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, avec des yeux noirs, des cheveux noirs, belle à ravir, voyageant seule dans une voiture avec une espèce de paysan, n'est-elle point descendue ici ?

SAMUEL.

A l'instant même.

DUDLEY.

Où est-elle logée?

SAMUEL.

Là.

DUDLEY, montrant la porte du fond à droite.

Puis-je avoir cette chambre ?

SAMUEL.

Elle est occupée depuis quatre jours par un jeune seigneur.

DUDLEY.

Voudrait-il me la céder ?

SAMUEL.

J'en doute, attendu que c'est une fort mauvaise tête.

DUDLEY.

Mais peux-tu m'en donner une autre ?

SAMUEL, montrant la porte du fond.

Je puis vous en donner une à l'extérieur.

DUDLEY.

Je m'en contenterai. Tiens, voici les arrhes.

(Il lui donne deux guinées.)

SAMUEL.

Deux guinées! Merci, monseigneur. Si monseigneur a besoin de quelque chose, il n'a qu'à commander. Monseigneur peut compter sur moi.

DUDLEY.

Que cette chambre soit prête le plus tôt possible; voilà tout.

SAMUEL.

C'est bien, monseigneur : je vais veiller moi-même à ce que monseigneur soit obéi.

DUDLEY.

Va.

SCÈNE IV

LORD DUDLEY, seul.

Ah! cette fois, je vous tiens, je l'espère, ma belle inconnue, et vous ne me glisserez pas entre les doigts comme vous l'avez déjà fait deux fois. Ah! ma belle enfant, vous voyagez seule, comme une Angélique ou comme une Herminie, et vous voulez faire la prude! C'était bon du temps de Cromwell, cela; mais, depuis que notre bon roi Charles II est remonté sur le trône, ces vertus-là ne sont plus de mise... Qu'est-ce que cela? Tous les manants de l'endroit probablement.

SCÈNE V

LORD DUDLEY, LES HABITUÉS, puis HALIFAX.

LES HABITUÉS.

Samuel, des cartes!... Samuel, de la bière!... Samuel, des échecs!

HALIFAX, entrant.

Samuel, du vin!... Ah! ah! nous avons joyeuse compagnie. Malheureusement, il n'y a ici que des manants. Décidément, l'hôtellerie de maître Samuel est fort mal composée; je partirai demain. Ah! cela du moins ressemble à une figure humaine!

(Il va s'asseoir à la table de Dudley.)

DUDLEY, levant la tête.

Pardon, monsieur : mais puis-je savoir à quoi je dois l'honneur que vous voulez bien me faire en prenant place à cette table?

HALIFAX.

Voici la chose, mon gentilhomme. Je suis en course dans ce canton pour affaire secrète et d'importance. Il y a trois ou quatre jours que j'habite cet hôtel. Je viens d'entrer dans

cette salle avec l'intention d'y tuer le temps; j'en a fait le tour, en regardant si j'y trouverais un visage à qui parler : des faces de croquants, voilà tout. Enfin, j'ai avisé dans un coin un personnage qui sent son gentilhomme d'une lieue, et je suis venu m'asseoir pour vous dire : « Eh bien, mais, puisque nous sommes à peu près les seules gens comme il faut qu'il y ait ici, faisons donc quelque chose. Causons, buvons ou jouons. »

DUDLEY.

Diable! vous êtes de liaison facile, à ce qu'il paraît.

HALIFAX.

Que voulez-vous! quand on s'ennuie au fond d'une misérable province et qu'on a l'habitude de fréquenter la meilleure société de Londres; quand on se trouve en contact avec de pareilles gens, après avoir eu des rapports journaliers avec les Campbell, les Bolingbroke, les Dumbar...

DUDLEY.

Les Dumbar! Connaitriez-vous sir John Dumbar?

HALIFAX.

Ah! ah! vous le connaissez donc vous-même?

DUDLEY.

Si je le connais! c'est mon intime ami.

HALIFAX.

C'est aussi le mien, et même le meilleur, le plus utile de mes amis. Entre nous, c'est un échange perpétuel de bons procédés. Toute sa vie se passe, ce cher sir John, à me demander des services, et toute ma vie se passe, moi, à les lui rendre. (A part.) Il est vrai qu'il me les paye.

DUDLEY.

Ah! vous êtes son ami?...

HALIFAX.

Mon Dieu, oui... quand je suis à Londres, il n'y a pas de jour que nous ne nous voyions.

DUDLEY.

Alors, à la santé de sir John Dumbar.

HALIFAX.

A sa santé, et que Dieu lui conserve son rang, ses faveurs et sa fortune... sa fortune surtout. Maintenant, mon gentilhomme, que nous avons causé, que nous avons bu, si nous jouions un peu... Qu'est-ce que vous en dites? Voilà justement là des dés et des cornets qui s'ennuient à mourir.

DUDLEY.

Volontiers. Que jouons-nous?

HALIFAX.

Oh! quelques guinées, voilà tout.

DUDLEY.

Cela va. Aussi bien faut-il que j'attende ici.

HALIFAX.

Alors, cela se rencontre à merveille.

DUDLEY.

Voici mon enjeu.

HALIFAX.

Et moi, voici le mien.

DUDLEY, secouant les dés.

Vous avez raison, et vous devez cruellement vous ennuyer au fond de cette province. (Jetant les dés.) Sept.

HALIFAX.

Si je m'y ennuie? Je le crois mordieu bien, que je m'y ennuie! Heureusement, il y a une chose qui me distrait. (Jetant les dés.) Huit.

(Il prend l'argent et laisse un second enjeu.)

DUDLEY, mettant à son tour son enjeu.

Laquelle?

HALIFAX.

Les gens de ce canton ne sont pas spirituels, c'est vrai; mais, en revanche, ils sont horriblement bretailleurs... Vous comprenez, cela frise l'Écosse, et tous ces diables de gentilshommes des Highlands ont une tête...

DUDLEY.

De sorte que vous avez des querelles, et cela vous occupe. (Il secoue les dés.) Cinq.

HALIFAX.

Oui, j'en ai ordinairement une par jour; cependant, je dois dire que cette bonne occasion m'a manqué hier et aujourd'hui; je suis en retard, comme vous voyez. Heureusement qu'aujourd'hui n'est pas encore passé. (Amenant les dés.) Huit.

(Il prend l'enjeu.)

DUDLEY.

Et vous vous tirez toujours sain et sauf de ces petites rencontres?

HALIFAX.

Oui, à quelque égratignure près.

DUDLEY.

C'est du bonheur. (Amenant les dés.) Neuf.

HALIFAX.

Non; c'est de l'adresse. J'ai beaucoup voyagé, et, en Italie, un vieux professeur d'escrime m'a indiqué une petite botte florentine infaillible... Onze.

DUDLEY.

Ah! ah! et où avez-vous appris le lansquenet?

HALIFAX.

En France, cela; je l'ai joué cinq ou six fois avec le chevalier de Grammont, qui était de première force.

DUDLEY.

Oui... Dix.

HALIFAX.

Ah! vive-Dieu! parlez-moi de la France... Voilà un agréable pays!... beau ciel, belles femmes et beaux joueurs... Douze.

DUDLEY.

Pardon.

HALIFAX.

Douze, voyez.

DUDLEY.

Oui, je vois bien... Vous devez être malheureux en amour, monsieur.

HALIFAX.

Pourquoi cela?

DUDLEY.

Parce que vous avez du bonheur au jeu.

HALIFAX.

Peuh!...

DUDLEY.

Neuf.

HALIFAX.

Dix.

DUDLEY.

Je vous demande bien pardon, monsieur, mais il me semble que vous trichez.

HALIFAX.

C'est peut-être vrai, monsieur... (Il prend les dés et les lui jette à la figure.) Mais je n'aime pas qu'on me le dise.

DUDLEY, se levant.

Monsieur!

HALIFAX.

Quand je vous disais que nous n'étions pas à la fin de la journée, et que j'attraperais mon duel!

DUDLEY.

Oui, monsieur, oui, vous le tenez, soyez tranquille, et vous le tenez bien; il ne vous échappera pas, je vous en réponds!

HALIFAX, portant la main à son épée.

A vos ordres, mon gentilhomme.

DUDLEY.

Non pas, s'il vous plaît! vous aurez votre duel, mais avec une variante... Je me défie de la botte florentine.

HALIFAX.

A défaut de celle-là, j'en ai d'autres à votre service; qu'à cela ne tienne, monsieur.

DUDLEY.

Pardon; pour cette fois, nous laisserons reposer votre épée; elle doit être fatiguée du service qu'elle a fait depuis quinze jours, et nous nous battrons...

HALIFAX.

A quoi?

DUDLEY.

Au pistolet, si vous le voulez bien.

HALIFAX.

Moi, je veux tout ce qu'on veut.

DUDLEY.

Oui, vous êtes beau joueur, je sais cela. Samuel, allez chercher les pistolets que vous trouverez dans la voiture.

SAMUEL.

Mais, monseigneur...

DUDLEY.

Allez... Il y en a justement un de chargé et l'autre qui ne l'est pas.

HALIFAX.

Tiens, comme cela se trouve!

DUDLEY.

Nous marcherons l'un sur l'autre.

HALIFAX.

Et nous tirerons à volonté; cela me va.

DUDLEY.

Seulement, je vous préviens que la balle n'est pas pipée.

SAMUEL.

Voici les pistolets demandés, monseigneur.

DUDLEY.

Merci. Maintenant, monsieur, si vous voulez me suivre...

HALIFAX.

Où cela?

DUDLEY.

Dehors... dans la cour, dans le jardin.

HALIFAX.

Vous êtes fou, mon cher! il fait nuit comme dans un four... Pour nous éborgner, non, ma foi! je tiens à ma figure, moi!... Et puis il pleut à verse, et cela empêcherait vos amorces de brûler; sans compter que cela souillerait nos pourpoints.

SCÈNE VI

Les Mêmes, SAMUEL.

DUDLEY.

Eh bien, où nous battrons-nous, alors?

HALIFAX.

Mais ici, si vous voulez; il y fait chaud, on y est à couvert, on y voit comme en plein jour: nous serons à merveille, et nous aurons des témoins qui pourront attester que tout s'est passé dans les règles.

DUDLEY.

Soit.

SAMUEL.

Comment! dans cet appartement? vous voulez vous battre dans cet appartement?

HALIFAX.

Dites donc, il appelle cela un appartement, lui... Sois tranquille, mon brave homme: si l'on te casse tes glaces, tu les mettras sur la carte, et on te les payera.

SAMUEL.

Mais je ne puis pas permettre...

DUDLEY, fouillant à sa poche.

Tu permettras tout ce qui nous plaira.

SAMUEL.

Mais je ne dois pas souffrir...

HALIFAX, fouillant à sa poche.

Tu souffriras tout ce qui nous sera agréable.

DUDLEY et HALIFAX, donnant à Samuel chacun une pièce d'or, qu'il reçoit de chaque main.

Tiens !

SAMUEL.

Allons, vous faites de moi ce que vous voulez.

DUDLEY.

Arrière, messieurs ! (Tous les Habitués se reculent jusqu'au fond du théâtre. Dudley, présentant les pistolets par la crosse à Halifax.) Maintenant, si vous voulez bien choisir...

HALIFAX.

C'est fait, monsieur. Ah ! ah ! vous avez là de jolies armes. Si jamais vous aviez l'idée de vous en défaire, pensez à moi, je vous prie ; je suis amateur.

DUDLEY, qui s'est reculé jusqu'à l'avant-scène à droite.

Je vous attends, monsieur.

HALIFAX.

Pardon, je suis à vous. (Il recule jusqu'à l'angle le plus éloigné à gauche du spectateur ; puis, au milieu du plus profond silence, les deux adversaires marchent l'un sur l'autre ; après avoir fait le tiers du chemin, Dudley tire, son pistolet rate.) Ah ! il paraît que j'ai pris le bon. (Il continue de s'avancer vers Dudley, lui pose le pistolet sur la poitrine, puis, levant tout à coup le pistolet.) Deux mots, s'il vous plaît, mon gentilhomme.

DUDLEY.

Voyons, dites vite et finissons-en.

HALIFAX.

En se pressant, on fait mal les choses. Croyez-en le proverbe italien : *Che va piano, va sano.* Venez ici et causons.

SAMUEL, s'approchant.

Eh bien, qu'y a-t-il donc ?

HALIFAX.

Mon brave homme, laissez-nous tranquilles, je vous prie ; nous parlons d'affaires.

SAMUEL, s'éloignant.

Ah !

HALIFAX, à Dudley.

Monsieur, mon avis est que la balle qui est dans ce pisto-

let vaut deux cents livres sterling, et même qu'à ce prix elle n'est pas chère.

DUDLEY.

Que voulez-vous dire?

HALIFAX.

Je veux dire que la balle qui est dans ce pistolet est à vendre, que j'en demande deux cents livres sterling, et que je prétends que ce n'est pas trop cher.

DUDLEY.

Ah ! je comprends.

HALIFAX.

Eh bien, que dites-vous du prix ?

DUDLEY.

Je dis que, si votre opinion est qu'elle les vaut, ce n'est pas à moi à vous contredire.

HALIFAX.

Ainsi donc, pour deux cents livres sterling... ?

DUDLEY.

Je la prends, monsieur; suivez-moi, je vais vous les compter.

HALIFAX, à part.

J'aurais dû lui demander cinq cents guinées... J'ai été trop grand.

DUDLEY, à part.

Eh bien, voilà un effronté coquin !... mais au moins il est brave. (Haut.) Venez, monsieur, venez.

(Ils sortent.)

LES HABITUÉS.

Et nous, suivons-les; bien heureux que la chose se soit passée ainsi.

(Ils sortent à leur tour.)

SAMUEL.

Que diable ont-ils pu se dire tout bas?... et qu'est-ce que cela signifie?... Ils marchent l'un sur l'autre pour s'égorger, et ils s'en vont en se tenant par dessous le bras... Enfin !... Ah ! c'est vous, monsieur Sampton.

SCÈNE VII

SAMUEL, SAMPTON.

SAMPTON.

Oui, mon ami... oui, c'est moi... N'avez-vous pas chez vous... ?

SAMUEL.

Je sais ce que vous cherchez... Une jeune fille, n'est-ce pas?... dix-sept ou dix-huit ans?

SAMPTON.

C'est cela.

SAMUEL.

Arrivée il y a vingt minutes?

SAMPTON.

C'est cela.

SAMUEL.

Et qui repart dans une heure?

SAMPTON.

C'est cela.

SAMUEL.

Eh bien, je vais la faire prévenir que vous êtes ici.

SAMPTON.

J'attends.

SAMUEL.

Mary, prévenez la jeune demoiselle que M. Sampton attend son bon plaisir, et demandez-lui si elle le recevra dans sa chambre ou si elle passera ici.

LA FEMME DE CHAMBRE.

J'y vais, monsieur.

SAMUEL.

Dites donc, monsieur Sampton, savez-vous que, si l'on avait une mauvaise langue, on ferait de drôles de conjectures sur une jeune fille de dix-huit ans qui voyage comme cela toute seule ?

SAMPTON.

Et l'on aurait tort, mon cher Samuel; car elle se rend à l'invitation que je lui ai faite moi-même.

SAMUEL.

Alors, vous la connaissez donc?

SAMPTON.

Je ne la connais pas; mais j'ai connu sa mère, et sa mère, en mourant, m'a chargé de lui remettre un collier auquel est attaché un secret de famille.

SAMUEL.

Ah!... vraiment... Et ce secret?...

SAMPTON.

Mon cher Samuel, j'ai dit tout ce que je pouvais dire; ne m'en demandez pas davantage; d'abord je ne sais rien de plus.

LA FEMME DE CHAMBRE, rentrant.

La jeune demoiselle attend M. Sampton.

SAMPTON, passant dans la chambre.

C'est bien... Merci.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

SAMUEL, seul.

Oh! il n'en sait pas davantage... il n'en sait pas davantage... Cela lui plaît à dire, et je suis bien certain que, s'il voulait parler...

SCÈNE IX

SAMUEL, DUDLEY.

DUDLEY, entrant et lui frappant sur l'épaule.

Mon cher hôte...

SAMUEL.

Ah! pardon, milord.

DUDLEY.

Êtes-vous seul?

SAMUEL.

Oui, pour le moment.

DUDLEY.

Comment, pour le moment?... Vous attendez donc quelqu'un ici?...

SAMUEL.

J'attends le révérend père Sampton, qui est entré chez notre jeune voyageuse, et qui va en sortir.

DUDLEY.

Bien... Voulez-vous gagner vingt livres sterling?

SAMUEL.

Ça ne se refuse pas.

DUDLEY.

Eh bien, sortez avec lui, et, quelque bruit que vous entendiez, ne vous dérangez pas.

SAMUEL.

Mais, milord, quelle est votre intention?

DUDLEY.

Oh! vous êtes trop curieux, mon cher Samuel... Tenez, voici vos vingt livres sterling, ou à peu près... Vous vous amuserez à les compter pendant que je resterai ici... Cela vous occupera.

SAMUEL.

Milord, je suis reconnaissant...

DUDLEY.

C'est bien... et moi aussi... Silence!

SAMUEL, à Sampton, qui sort.

Eh bien, monsieur Sampton, avez-vous accompli votre mission?

SAMPTON.

Oui, mon cher Samuel, et notre jeune demoiselle vous prie de faire mettre le cheval à la voiture, et de faire prévenir le conducteur de se tenir prêt à partir.

SAMUEL.

C'est bien, monsieur Sampton; je vais sortir avec vous pour exécuter ses ordres.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

DUDLEY, seul.

Partir?... Oh! pas encore, ma belle enfant! pas encore, s'il vous plaît... Ma foi, ce maraud avait raison : ma vie, estimée à deux cents livres sterling, ce n'était pas cher, et j'en donnerais volontiers le double pour que cette charmante enfant consentît à m'aimer... Allons... on n'entend plus le moindre bruit... (Il éteint la lumière, la scène reste dans l'obscu-

rité.) Entrons. (Ouvant la porte.) Pardon, ma belle enfant! pardon!

(Il entre.)

SCÈNE XI

DUDLEY, ANNA, puis HALIFAX.

ANNA, dans la coulisse.

Au secours! à l'aide! à moi!

DUDLEY.

Ah! vous pouvez crier tant qu'il vous fera plaisir, ma Lucrèce... Personne ne viendra.

HALIFAX, entrant par la porte de sa chambre.

Vous vous trompez, milord!

DUDLEY, lâchant Anna et se retournant.

Hein?

(Anna se sauve; mais, en se sauvant, elle laisse tomber son collier.)

HALIFAX.

Pardon, pardon, mon enfant, vous laissez tomber quelque chose... Halte-là, milord!... Mademoiselle! Eh!... ma foi, elle est loin!

SCÈNE XII

DUDLEY, HALIFAX.

DUDLEY.

Laissez-moi passer, monsieur.

HALIFAX.

Pour quoi faire? pour courir après elle?... Non, non... non pas, s'il vous plaît... Fi donc! monseigneur, faire violence à une femme sans protection, sans défense!... Ah! ce n'est pas d'un gentilhomme!

DUDLEY.

Comment, misérable, c'est toi qui oses me faire de la morale?

HALIFAX.

Et il y a plus, milord, je vous forcerai de la mettre en action! Oh! je sais ce que je suis... Je joue peut-être un peu adroitement; mais vous savez bien que cela est reçu, par le temps qui court... D'ailleurs, je suis beau joueur,

vous en conviendrez... Enfin, j'ai tous les défauts que vous voudrez ; mais je n'ai pas celui d'être un lâche, et je vous le dis : c'est une lâcheté que d'abuser de la faiblesse d'une femme.

DUDLEY.

Allons, allons, assez, drôle! et laisse-moi passer!...

HALIFAX.

Je vous ai déjà dit que vous ne passeriez pas.

DUDLEY.

Mais tu ne sais donc pas à qui tu parles ?

HALIFAX.

Cela m'est pardieu bien égal !

DUDLEY.

Je suis lord Dudley, pair d'Angleterre !... et je t'ordonne de me laisser passer.

HALIFAX.

Eh bien, moi, je suis Halifax, intendant de sir John Dumbar, et je vous dis que vous ne passerez pas !

DUDLEY, tirant son épée.

Eh bien donc, puisque tu m'y forces...

HALIFAX.

Je n'avais pas eu de duel hier, cela fait mon second d'aujourd'hui ; la balance est rétablie... En garde, monseigneur, et tenez-vous bien !

ACTE PREMIER

Le jardin de l'hôtellerie de la *Rose blanche*.

—

SCÈNE PREMIÈRE

TOM RICK, UN FACTEUR.

On sonne à la porte.

TOM RICK, allant ouvrir.

On y va, on y va... Ah ! c'est vous, facteur ? Qu'est-ce que vous apportez ?

LE FACTEUR.

Une lettre !

TOM RICK.

Pour moi ?

LE FACTEUR.

Non, pour mademoiselle Anna.

TOM RICK.

Elle n'est pas ici, elle est à la messe avec sa sœur, miss Jenny... Mais c'est égal, donnez toujours, je la lui remettrai.

LE FACTEUR.

Tenez !

TOM RICK.

Vous doit-on quelque chose?

LE FACTEUR.

Un schelling, elle vient de Londres.

TOM RICK.

Elle vient de Londres ! comment, cette lettre-là vient de Londres ?... Voilà votre schelling... De Londres!

LE FACTEUR.

Directement... Dites donc, Tom, est-ce que vous connaissez, chez lord Clarendon, au château qui est à un mille d'ici, un certain sir John Dumbar?

TOM RICK.

Ah! oui, un vieux marquis, un vieux comte, un vieux baron : il y est depuis quatre jours.

LE FACTEUR.

Ah! c'est que voilà une lettre qui court après lui, et qui peut se vanter d'avoir fait du chemin : elle vient d'Écosse... Elle a été à Londres, et, de Londres, elle revient ici ; heureusement qu'il y a *pressé* dessus.

TOM RICK.

Comment! elle vient de Londres aussi, celle-là?

LE FACTEUR.

Oh ! mon Dieu, oui !... Ainsi, je trouverai sir John Dumbar au château de lord Clarendon, vous en êtes sûr ?

TOM RICK.

Tiens, si j'en suis sûr, je l'y ai vu encore ce matin.

LE FACTEUR.

En ce cas, j'y vais !

SCÈNE II

TOM RICK, puis ANNA et JENNY.

TOM RICK.

Quand on pense que voilà une lettre qui n'est qu'un simple morceau de papier plié en quatre, et qui vient de Londres, tandis que, moi, depuis cinq ans que je dessèche d'envie d'y aller, à Londres, je n'en peux pas venir à bout !... Oh ! mais j'irai un jour, à Londres... Il n'y a que soixante milles d'ici à Londres, et, avec une paire de jambes commes celles-là... mais, entre deux soleils, j'y serai, à Londres!

(Anna et Jenny entrent. Anna donne son livre et sa mante à Jenny, qui les porte dans l'intérieur de l'hôtel, tandis qu'elle s'approche de Tom Rick.)

ANNA.

Et que feras-tu à Londres, imbécile?

TOM RICK.

Ce que j'y ferai, miss Anna? ce que j'y ferai? Ma fortune... D'ailleurs, c'est comme cela, les jolis garçons font toujours fortune à Londres. Tenez, Jack... Vous vous le rappelez bien, Jack?

ANNA.

Non.

TOM RICK.

C'est possible, attendu qu'il avait quitté le pays avant que vous y vinssiez... Eh bien, Jack, il n'était pas si joli garçon que moi, il s'en faut!... d'abord, il avait trois pouces de plus, et puis des cheveux noirs, ce qui est fort laid.

ANNA.

Merci !

TOM RICK.

Pour un homme... C'est fort joli pour une femme ; et puis un petit nez, ce qui est fort laid encore, et puis, avec tout cela, mal bâti, des épaules larges comme ça... une taille mince comme ça... des petites mains, des petits pieds! peuh !... Eh bien, ça n'empêche pas qu'il a tourné la tête à une duchesse.

ANNA.

Niais!...

TOM RICK.

Niais tant que vous voudrez, mais c'est la vérité pure, la vérité du bon Dieu. Il était dans le parc Saint-James; une duchesse passait dans sa voiture... Elle l'a regardé du coin de l'œil, elle s'est informée où il demeurait, elle lui a envoyé sa femme de chambre... oui, oui, oui, sa femme de chambre, qui lui a dit de venir le lendemain, qui l'a fait entrer par une petite porte, qui l'a introduit près de sa maîtresse, et, après qu'ils ont eu causé un instant en tête-à-tête comme nous causons là, la duchesse lui a dit: « Mon ami, tu me conviens; » et elle l'a logé dans le même hôtel qu'elle, elle lui a donné un bel habit galonné, et elle l'a fait monter derrière sa voiture!... Ah!

ANNA.

C'est-à-dire qu'elle l'a pris pour son domestique.

TOM RICK.

Pour son domestique, fi donc! pour son laquais, entendez-vous?... Oh! Dieu! oh! Dieu! quand donc pourrai-je aller à Londres?... Ah! tiens, tiens, cela me fait penser que voilà une lettre pour vous qui en vient, de Londres.

ANNA.

Une lettre pour moi?

TOM RICK.

Ah! mon Dieu, oui; c'est un schelling que vous devez.

ANNA.

Oh! c'est d'Arthur!

TOM RICK.

Paît-il?...

ANNA.

Rien.

TOM RICK.

C'est que vous avez dit comme ça: « Oh! c'est d'Arthur! »

ANNA.

C'est bon; va-t'en à tes affaires.

TOM RICK, à Jenny, qui se rapproche.

Dites donc, elle a reçu une lettre de M. Arthur.

JENNY.

Vraiment?...

ANNA, à Jenny.

Oui.

JENNY.

Eh bien, son oncle?...

ANNA.

Il ne l'a pas trouvé; mais, enfin, il a appris qu'il était ici, chez lord Clarendon.

JENNY.

Oh ! mon Dieu, est-ce que ce serait ce vieux sir John qui me tourmente tant?

TOM RICK.

Sir John Dumbar, c'est bien cela; je lui ai demandé ce matin s'il voulait m'emmener à Londres.

JENNY.

Et a-t-il quelque espoir?

ANNA.

Oui; il me dit qu'il vient de mener à bien plusieurs affaires qui intéressent sa famille, et que, malgré l'antipathie incroyable que son oncle s'acharne à conserver contre lui, il espère le fléchir; aussi, il ajoute qu'il part en même temps que sa lettre pour lui tout avouer, et qu'il sera aussitôt qu'elle ici.

JENNY.

Ainsi, il va venir?

ANNA.

Oui; mais surtout, ma bonne Jenny, qu'il ne sache rien de cette horrible aventure de l'hôtellerie de Stilton!

JENNY.

Sois tranquille, rien ne troublera votre bonheur; c'est si bon de revoir les gens qu'on aime!

(Elle soupire.)

TOM RICK, à demi-voix et d'un air fin.

Cœur qui soupire
N'a pas ce qu'il désire.

JENNY, tressaillant.

Que voulez-vous dire, Tom Rick?

TOM RICK.

C'est bon, je m'entends!... c'est tout ce qu'il faut,

ANNA.

Allez à votre besogne, Tom Rick.

TOM RICK.

Tiens, c'est aujourd'hui dimanche : je n'en ai pas, de besogne ; je me croise les bras.

ANNA.

Eh bien, alors, tenez-vous assez loin de nous pour ne pas entendre ce que nous disons.

TOM RICK.

Oh ! vos secrets, vos secrets !... on les sait... Vous aimez M. Arthur, quoi ! et mademoiselle Jenny aime un inconnu ; les voilà, vos secrets.

JENNY, d'un ton sévère.

Tom Rick !

TOM RICK.

Oui, mademoiselle, oui, mademoiselle, je m'en vais. Je n'ai pas dit cela pour vous fâcher, mademoiselle Jenny ; mais c'est mademoiselle Anna qui m'appelle toujours imbécile, au lieu de m'appeler par mon nom de baptême, Tom, ou par mon nom de famille, Rick ; mais, du moment que vous me priez de m'en aller, mademoiselle Jenny, je m'en vais !... (Il s'approche de la porte.) Je m'en vais !... Tiens, M. Arthur !... Oh ! il arrive à cheval au grand galop ! (Sortant.) Bonjour, monsieur Arthur, bonjour !... Attendez, attendez, je vais tenir votre cheval... La !...

ANNA,

Ah ! mon Dieu, c'est lui, Jenny !... Arthur ! mon Arthur !

SCÈNE III

LES MÊMES, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR.

Anna, chère Anna !... Bonjour, bonne petite Jenny ; vous m'avez donc gardé mon Anna toujours belle, toujours fraîche, toujours jolie ?... (A Anna.) Eh bien, je vous l'ai dit, Anna, je n'ai pas vu mon oncle. Vous avez reçu ma lettre, n'est-ce pas ?

ANNA.

La voici !

SIR ARTHUR.

Mais je n'en espère pas moins qu'il consentira à notre

union!... (Bas.) Vous n'avez dit à personne que nous étions mariés?

ANNA.

Pas même à Jenny!

SIR ARTHUR.

Bien, bien, chère Anna!

JENNY, les regardant et essuyant une larme.

O James! James!

ANNA.

Et quand parlerez-vous à votre oncle?

SIR ARTHUR.

Aujourd'hui même; il est chez lord Clarendon: or, quoique les principes de mon oncle soient tout différents des siens, comme lord Clarendon est tout-puissant, de temps en temps sir John Dumbar vient lui faire sa cour.

TOM RICK.

Ah! à propos de sir John Dumbar, j'oubliais: il m'a dit, ce matin, de vous prévenir qu'il viendrait déjeuner ici à onze heures précises, et, comme il est midi un quart, je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JENNY.

Tom Rick, va chercher le déjeuner; moi, je vais m'occuper de mettre le couvert.

SIR ARTHUR.

Très-bien alors; quand mon oncle déjeune, c'est le bon moment pour le prendre; j'attendrai qu'il soit à table, je me présenterai devant lui.

ANNA.

Et moi?...

JENNY.

Toi?... Toi, Anna, occupe-toi d'être heureuse.

ANNA.

Heureuse!... Ah! j'ai bien peur...

JENNY.

De quoi?...

ANNA.

Que sir John Dumbar ne donne jamais son consentement au mariage de son neveu avec une pauvre petite paysanne.

TOM RICK.

Alerte! alerte! voilà l'oncle!

SIR ARTHUR.

Où cela?

TOM RICK.

Au bout du chemin; il descend la petite colline; dans cinq minutes, il sera ici.

SIR ARTHUR.

Ne te montre pas.

ANNA.

Pourquoi ?

SIR ARTHUR.

Mon oncle est un vert galant; il n'aurait qu'à devenir amoureux de toi.

ANNA.

Oh! il n'y a pas de danger, il a eu meilleur goût que son neveu.

SIR ARTHUR.

Comment cela ?

ANNA.

C'est à Jenny qu'il fait la cour.

SIR ARTHUR.

Vraiment! qu'elle y prenne garde : pour arriver à ce qu'il désire, sir John est capable de tout.

TOM RICK, qui a regardé à la porte.

Il approche!... il approche, le vieux!

JENNY.

Éloignez-vous! Et toi, Tom, vite à la cave, et monte une bouteille du meilleur vin que nous ayons... à gauche en entrant.

TOM RICK.

Soyez tranquille; je sais où il est, le meilleur vin que nous... que vous ayez.

SCÈNE IV

JENNY, puis SIR JOHN DUMBAR.

JENNY.

Anna m'a dit de me défier de sir John Dumbar; que puis-je avoir à craindre? ne suis-je pas sur les terres et sous la protection de lord Clarendon, le ministre de Charles II,

l'homme le plus vertueux de l'Angleterre?... Et certes lord Clarendon ne permettrait pas...

SIR JOHN, embrassant Jenny.

Que je t'embrasse?... Eh bien, je t'embrasserai sans sa permission, voilà tout.

JENNY.

Oh! monsieur!

SIR JOHN.

Eh bien, quoi! toujours sévère?... Qu'est-ce que c'est donc que ces principes-là, morbleu?... C'était bon du temps de l'usurpateur, quand les hommes chantaient vêpres toute la journée, et que les femmes portaient des robes de religieuse; maintenant qu'on ne chante plus vêpres que de deux à quatre heures, tout le reste du temps il faut bien chanter autre chose, et, du moment que les femmes montrent leur cou et leurs bras, c'est pour qu'on les embrasse, il me semble.

JENNY.

Quand mon mari me dira ce que vous me dites là, je trouverai qu'il a parfaitement raison, monseigneur.

SIR JOHN.

Petite folle que tu es, de t'enterrer dans une mauvaise hôtellerie de village, quand je t'offre un hôtel dans le plus beau quartier de Londres; mais tu détestes donc la capitale, petite sauvage?

JENNY.

Non, je serais enchantée de voir Londres, au contraire, et, si jamais je me marie et que mon mari veuille m'y conduire, je l'y suivrai avec le plus grand plaisir.

SIR JOHN.

Et, en attendant, nous préférons les robes de toile aux robes de soie, les fleurs aux diamants; en attendant, nous trottons à pied quand nous pourrions nous faire traîner dans une belle voiture! Je croyais qu'il n'y avait plus que mon coquin de neveu qui fût puritain dans toute l'Angleterre... Hein! nous méprisons donc les robes de soie?... nous méprisons donc les diamants?... nous méprisons donc les voitures?

JENNY.

Au contraire, monseigneur, et, quand ce sera un mari qui m'offrira toutes ces belles choses, j'avoue que je les accepterai avec le plus grand plaisir.



SIR JOHN.

Un mari ! toujours un mari !... Ces petites filles n'ont que ce mot-là à la bouche... Vous croyez donc que c'est bien amusant, un mari ?... Non, non ; ce qu'il te faut, à toi, petite, c'est un amant riche, magnifique, qui fasse de toi la femme la plus élégante de l'Angleterre, comme tu en es déjà la plus jolie.

JENNY, se reculant, faisant la révérence, et lui montrant la table.

Vous êtes servi, monseigneur.

(Elle sort.)

SIR JOHN.

Où diable la vertu va-t-elle se nicher !

(Il s'assied à la table.)

TOM RICK, entrant.

Monseigneur, voilà du vin dont vous me direz des nouvelles ; de plus, voilà une lettre qui a fait un petit peu de chemin : elle vient d'Écosse, elle a été à Londres, elle est revenue de Londres ici ; d'ici, elle a été au château ; enfin la voilà, le facteur vient de me la remettre ; il est passé par un chemin tandis que vous veniez par l'autre ; il paraît qu'elle est très-pressée, monseigneur. (A part.) A présent, allons prévenir M. Arthur ; je crois que c'est le bon moment.

SIR JOHN.

L'écriture de Dudley... Comme elle est tremblée ! Qu'est-ce que cela signifie ? Voyons !... « Mon cher Dumbar, dans un duel sans témoins, j'ai été blessé mortellement par un drôle nommé Halifax... » Halifax !... « Qui m'a passé au travers du corps l'épée qu'il n'a pas le droit de porter ; comme cet homme est à votre service, je m'adresse à vous, mon meilleur ami, pour obtenir vengeance de Sa Majesté ; et, maintenant, je meurs plus tranquillement, dans l'espérance que ce drôle recevra le châtiment qu'il mérite... Je vous supplie donc de le faire pendre aussitôt qu'il vous tombera sous la main ; c'est le dernier vœu de votre ami... DUDLEY. » Lui, Dudley, tué en duel, et par Halifax !... Le faquin se sera permis de jouer au gentilhomme ; il aura employé à courir les tavernes l'argent que je lui avais remis pour chercher ma fille... Et voilà comme je suis entouré : d'un côté ce drôle qui me ruine, de l'autre un maraud de neveu que je déteste, un hypocrite qui fait le bon sujet, un insolent qui ne me donne pas une seule occasion de le châtier ;... un misérable qui a toutes les

vertus, un gueux qui ne fait pas un sou de dettes, et que j'enrage de ne pouvoir déshériter, car tout le monde m'en blâmerait... Pourtant, si ce qu'on m'a dit était vrai, lui aussi aurait eu une rencontre, et avec le fils de lord Bolingbroke même!... Nous verrons comment vous vous laverez de celle-là, sir Arthur! Ah! ah! ah!... Quant à vous, maître Halifax, je vous tiens, et vous n'avez désormais qu'à marcher droit... Mon pauvre Dudley!... A ta mémoire, mon pauvre ami!

(Il boit.)

ARTHUR, qui vient d'entrer sur la fin de cette phrase.

Le voici!

SIR JOHN.

Oh! oh! voilà de fameux vin... Tom Rick!

SCÈNE V

SIR JOHN, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR.

Désirez-vous quelque chose, mon oncle? Je suis à vos ordres.

SIR JOHN.

Ah! c'est vous, monsieur! Et que faites-vous ici, s'il vous plaît?

SIR ARTHUR.

Je vous cherche, mon oncle!

SIR JOHN.

Ah! vous me cherchez! vous me cherchez dans le Yorkshire quand je vous ai chargé de terminer à Londres les affaires les plus importantes!

SIR ARTHUR.

Elles sont terminées, mon oncle!

SIR JOHN.

En huit jours? Vous avez dû faire de belle besogne!

SIR ARTHUR.

J'ai fait de mon mieux, mon oncle, et j'espère que vous serez content.

SIR JOHN, à part.

Vous verrez que le malheureux aura réussi en tout!... (A sir Arthur.) Vous vous taisez!

SIR ARTHUR.

J'attends que vous m'interrogiez, mon oncle !

SIR JOHN.

Oui, fais le respectueux ! va, je te le conseille !... Eh bien, voyons, monsieur, ce procès avec mon fermier Simon Damby, que je vous avais chargé d'arranger à l'amiable, afin que mon nom ne parût pas devant un tribunal?

SIR ARTHUR.

J'ai vu moi-même Simon Damby, mon oncle ; je lui ai fait lire toutes les pièces qui constatent votre propriété; il a reconnu qu'il avait tort, et il vous offre une indemnité.

SIR JOHN.

Ah ! il reconnaît qu'il a tort ! ah ! il m'offre une indemnité !... Et que m'offre-t-il ?... Quelque misère !...

SIR ARTHUR.

Vous m'avez dit de terminer avec lui à trois cents livres sterling, mon oncle.

SIR JOHN.

Certainement que je me le rappelle; aussi j'espère que vous n'avez pas eu l'audace de terminer avec lui à moins de trois cents livres sterling.

SIR ARTHUR.

J'en ai obtenu six cents, mon oncle.

SIR JOHN.

Oui, qu'il ne payera pas.

SIR ARTHUR.

Elles sont déposées chez votre homme de loi ; voilà son reçu.

SIR JOHN.

Voilà son reçu, voilà son reçu... Eh bien, oui, voilà son reçu... mais après?...

SIR ARTHUR.

Comment, après, mon oncle? Mais m'aviez-vous donc chargé d'autre chose ?

SIR JOHN.

Non, non !... mais je sais ce que je veux dire... Qu'est-ce que c'est qu'une rencontre que vous avez eue à Windsor avec le fils de lord Bolingbroke ?

SIR ARTHUR.

Comment ! vous savez, mon oncle... ?

SIR JOHN.

Oui, je sais de vos nouvelles, monsieur le drôle ; quelque querelle de jeu !... quelque rivalité de femme !... quelque dispute de cabaret !

SIR ARTHUR.

Mon oncle, permettez-moi, je vous prie, de garder le silence sur les causes de ce duel.

SIR JOHN.

Oui, quelque cause honteuse que vous n'osez pas dire !

SIR ARTHUR.

La cause est honorable, mon oncle... Cependant, excusez-moi, je dois la taire.

SIR JOHN.

Ah ! vous devez la taire ? Et si je ne veux pas que vous la taisiez, si je vous ordonne de me raconter ce qui s'est passé, si j'exige la vérité tout entière ?

SIR ARTHUR.

Je vous obéirai, mon oncle, car mon devoir, avant tout, est de vous obéir.

SIR JOHN.

Obéissez donc, monsieur !... car je vous ordonne de me dire la cause de cette querelle.

SIR ARTHUR.

Eh bien, mon oncle, lord Bolingbroke vous avait publiquement calomnié... calomnié à la cour... calomnié devant le roi, et, comme je ne pouvais pas demander satisfaction à un vieillard, j'ai été la demander à son fils !

SIR JOHN.

Hum !... Et qu'avait-il dit, monsieur, lord Bolingbroke ?

SIR ARTHUR.

Il avait dit, mon oncle, que, pendant notre fuite avec le roi, quand vous vous cachiez de château en château et de chaumière en chaumière... il avait dit que vous aviez eu une fille... une fille que vous aviez abandonnée depuis... une fille de l'existence de laquelle vous ne vous étiez pas même informé à votre retour, et, moi, j'ai été dire à son fils, sir Henri : « Votre père a essayé d'attaquer l'honneur de notre maison, et votre père en a menti !... » Alors, nous nous sommes battus.

SIR JOHN.

Et vous avez eu tort de vous battre, monsieur. Oui, j'ai

une fille... je le dis hautement... une fille charmante que je ne connais pas... mais cela ne fait rien... que je n'ai jamais vue, mais n'importe, monsieur!... une fille que j'adore, entendez-vous?... une fille à la recherche de laquelle je suis depuis... depuis quinze ans... une fille à qui je laisserai toute ma fortune!... Ah!

SIR ARTHUR.

Mais c'est trop juste, mon oncle; comment! j'aurais une cousine... une cousine jeune, jolie, sans doute... bonne certainement?

SIR JOHN.

Oui; mais qui ne sera pas pour vous, monsieur, entendez-vous?... car c'est déjà bien assez que vous soyez mon neveu, monsieur le redresseur de torts! monsieur le fier-à-bras! monsieur le don Quichotte!

SIR ARTHUR.

Mais, mon oncle!

SIR JOHN.

Taisez-vous, tenez, taisez-vous... Aller donner un coup d'épée à ce pauvre jeune homme, parce que son père, lord Bolingbroke, mon honorable ami, a dit que j'avais une fille!

SIR ARTHUR.

Non, mon oncle, ce n'est pas parce qu'il a dit que vous aviez une fille, c'est parce qu'il a ajouté que vous étiez un mauvais père, parce qu'il a dit que vous aviez renié votre enfant, parce qu'il a dit...

(Halifax paraît à la porte de la rue, et Jenny à la porte de l'hôtellerie.)

SIR JOHN.

Et vous osez répéter de pareilles calomnies devant moi?... Allez, monsieur, allez, je vous chasse... et Dieu me damne, je ne sais à quoi tient que...

SCÈNE VI

LES MÊMES, HALIFAX, JENNY.

JENNY, entrant par la droite.

Quel est ce bruit?

HALIFAX.

Tout beau, mon gentilhomme, tout beau! Le jeune homme

a fait des sottises? Eh! qui n'en fait pas?... Il faut bien que notre jeunesse se passe, à nous autres grands seigneurs.

SIR JOHN, se retournant.

Halifax!

JENNY.

Oh! mon Dieu! je ne me trompe pas!

SIR JOHN, arrêtant Halifax.

Ah! je te tiens enfin, drôle!

HALIFAX, cherchant à se dégager.

Pardon, pardon, monseigneur; je vois que j'ai eu tort de vous déranger... Vous éprouvez le besoin d'étrangler quelqu'un, c'est très-bien; mais, si ça vous était égal de reprendre monsieur votre neveu, ça m'obligerait!

SIR JOHN.

Silence!... (Aux autres.) Et qu'on me laisse.

HALIFAX, s'éloignant.

Je ne demande pas mieux!... Monseigneur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SIR JOHN.

Veux-tu bien rester!

HALIFAX.

Je croyais que monseigneur avait dit: « Qu'on me laisse! »

SIR JOHN.

Qu'on me laisse avec toi!

HALIFAX.

C'est différent! Je reste; mais, si vous teniez à être seul, il ne faudrait pas vous gêner.

JENNY.

Ah! oui, c'est lui, c'est bien lui; je le revois après cinq ans...

SIR JOHN.

Vous, monsieur mon neveu, retournez à Londres et attendez-y mes ordres.

ARTHUR.

J'obéis, mon oncle!

JENNY.

Pas un mot, pas un regard!... Il ne me reconnaît même pas!

(Sir Arthur et Jenny sortent.)

SCÈNE VII

SIR JOHN, HALIFAX.

SIR JOHN.

A nous deux, maintenant! Voilà donc à quoi vous dépensez votre temps et mon argent : à courir les cabarets vêtu comme un gentilhomme! Êtes-vous chevalier pour porter les éperons? êtes-vous noble pour porter cette épée?...

HALIFAX.

Pardon, pardon, monseigneur; quant à la chevalerie, je passe condamnation; mais, quant à la noblesse, c'est autre chose, attendu que, comme je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère, j'ai autant de chance pour être gentilhomme que pour ne l'être pas. Or, vous comprenez qu'un individu qui peut être gentilhomme ne doit pas être vêtu comme un faquin.

SIR JOHN.

C'est cela; et l'argent que je t'avais donné pour retrouver ma fille est passé en pourpoints de velours, en cols de dentelle et en aiguillettes d'argent.

HALIFAX.

D'abord, vous ne m'avez donné que cinq cents livres sterling, ce qui est misérable.

SIR JOHN.

Comment, faquin?

HALIFAX.

Sans doute! Pour cinq cents livres sterling, on peut retrouver la fille d'un alderman ou d'un schérif; mais la fille d'un lord? Diable! c'est plus cher.

SIR JOHN.

C'est bien, c'est bien... Raillez, monsieur le mauvais plaisant, tournez en ridicule les choses les plus saintes, moquez-vous de l'amour d'un père pour sa fille... Rira bien qui rira le dernier.

HALIFAX.

L'amour d'un père pour sa fille? Peste, vous avez raison, monseigneur; voilà certes qui est bien respectable!... Un jour, Sa Majesté Charles II, après avoir perdu la bataille de Worcester, fuyait avec un gentilhomme de ses amis, noble comme le roi, généreux comme le roi... et libertin comme...

SIR JOHN.

Hein ! tu oses...

HALIFAX.

Tous deux fuyaient donc de forêts en montagnes et de montagnes en ravins, couchant à la belle étoile, quand il y avait des étoiles, lorsqu'ils avisèrent une petite maison isolée dans laquelle ils se présentèrent, le roi sous le nom du fermier Jackson, et son favori sous le nom de sir Jacques Hebert !

SIR JOHN.

Eh bien, nous savons tout cela.

HALIFAX.

Aussi, ce n'est pas à vous que je le dis; c'est une histoire que je me raconte à moi-même. Or, cette maison était habitée par deux charmantes petites paysannes... les deux sœurs, deux orphelines... Les proscrits étaient jeunes et beaux; on leur ouvrit la porte de la petite maison... et, comme ils étaient très-fatigués et que personne ne se doutait qu'ils fussent là... ils y restèrent huit jours.

SIR JOHN.

Auras-tu bientôt fini?

HALIFAX.

Pardon, je me conte une histoire; elle m'intéresse, et je désire connaître la fin... Ils étaient donc là depuis huit jours, lorsqu'un serviteur dévoué vint leur dire qu'un bâtiment n'attendait plus qu'eux pour partir pour la France. Il fallut quitter la petite maison, il fallut quitter les charmantes hôtesses. Le roi voulait laisser un souvenir à celle des deux sœurs qui s'était particulièrement occupée de lui. Il chercha donc quelle chose il pouvait lui laisser, lui à qui on n'avait pas laissé grand'chose... et il se résolut à lui donner son portrait : c'est assez l'habitude des princes; mais, comme il n'avait pas là son peintre ordinaire, lequel en ce moment était occupé à faire le portrait en pied du protecteur, il se contenta de promettre à la jeune fille qu'il le lui enverrait de France. Quelque temps après, il apprit que la chose était devenue parfaitement inutile et que sa jolie hôtesse possédait un portrait vivant, une charmante miniature, une adorable petite fille... Le favori, qui était noble comme le roi... généreux comme le roi... libertin comme...

SIR JOHN.

Monsieur !...

HALIFAX.

Le favori suivit en tout point l'exemple de son maître : il laissa son portrait comme le roi avait laissé le sien... même format... même exemplaire. Dix ou douze ans se passèrent... Sa Majesté remonta sur son trône. Pendant les premières années, elle eut tant de choses à faire, tant d'autres portraits à donner, qu'elle ne songea plus à celui qu'elle avait laissé autrefois dans un petit coin de son royaume. Mais, un beau jour, la mémoire lui revint; elle fit rechercher la miniature qui avait grandi, qui avait embelli beaucoup; puis, quand elle l'eut retrouvée, elle l'entoura de diamants, et elle la donna, avec le titre de son gendre, au fils de lord Buckingham; or, comme chacun sait, quand les rois ont de la mémoire, les favoris se souviennent; notre favori, qui était noble comme le roi, généreux comme le roi... libertin comme...

SIR JOHN.

Encore!...

HALIFAX.

Notre favori se souvint qu'il avait aussi un portrait d'égaré; il voulut le ravoir pour faire le pendant du portrait du roi; car, vous comprenez, les deux portraits étaient cousins, ou plutôt cousines... Il envoya donc son serviteur, son intendant, presque son ami, à la recherche de ce portrait, en lui donnant cinq cents livres sterling pour le retrouver... un portrait qui lui vaudra l'ordre du Bain, l'ordre de la Jarretière, que sais-je, moi?... Et cinq cents livres sterling pour retrouver un pareil trésor!... Allons donc, monseigneur, vous n'y pensez pas... Il faut savoir semer pour recueillir, que diable! De l'argent, monseigneur, encore de l'argent, beaucoup d'argent, et on vous le retrouvera, votre portrait, soyez tranquille.

SIR JOHN.

Point du tout; je chargerai un autre de ce soin. Ce sont des intérêts trop nobles et trop sacrés pour être confiés à un drôle tel que toi.

HALIFAX.

Alors, vous me mettez à la retraite?

SIR JOHN.

Non; je compte seulement t'employer à une mission non moins importante, mais plus en harmonie avec tes habitudes, tes mœurs et tes goûts.

HALIFAX.

Pardon, mais j'aime mieux que vous me redonniez beaucoup d'argent pour continuer à chercher votre fille.

SIR JOHN.

Oui, je comprends, c'est une existence qui te convient; malheureusement, elle ne peut pas durer, et je t'en ménage une autre.

HALIFAX.

Agréable?

SIR JOHN.

Très-agréable.

HALIFAX.

Où il n'y aura pas grand'chose à faire?

SIR JOHN.

Rien du tout!

HALIFAX.

Et de l'argent?...

SIR JOHN.

Une fortune!

HALIFAX.

Cela me va. Voyons, de quoi s'agit-il?

SIR JOHN.

Tu as vu la jeune fille qui était là tout à l'heure?

HALIFAX.

Oui, je crois... je l'ai entrevue.

SIR JOHN.

Comment l'as-tu trouvée?

HALIFAX.

Mais gentille!

SIR JOHN.

Charmante, mon cher, charmante!

HALIFAX.

Eh bien?

SIR JOHN.

Eh bien, j'en suis amoureux!

HALIFAX.

Ah! ah!

SIR JOHN.

Amoureux fou!

HALIFAX.

Eh bien, quel rapport cela a-t-il avec cette existence agréable que vous me promettez?

SIR JOHN.

Attends donc!

HALIFAX.

Où il n'y a rien à faire?

SIR JOHN.

Attends donc, te dis-je!

HALIFAX.

Et une fortune à manger ?

SIR JOHN.

Nous y voilà!

HALIFAX.

J'écoute!

SIR JOHN.

La petite fille est sage!

HALIFAX.

Voyez-vous la petite sotte!

SIR JOHN.

De plus, elle habite sur les terres de lord Clarendon. Or, tu comprends, tant qu'elle sera sur ses terres...

HALIFAX.

Il n'y a pas moyen de tenter le plus petit rapt. Je partage votre haine pour ce lord Clarendon.

SIR JOHN.

Et puis la petite, comme je te l'ai dit, est d'une sévérité de principes... Elle ne pense qu'à un mari, ne parle que d'un mari.

HALIFAX.

Ces petites sont incroyables pour se mettre comme cela un tas de mauvaises pensées en tête.

SIR JOHN.

De sorte que je crois qu'il n'y a qu'un bon mariage...

HALIFAX.

Comment! vous l'épouseriez?...

SIR JOHN.

Non, pas moi... mais toi!

HALIFAX.

Moi? Eh bien, à quoi cela vous servira-t-il que je l'épouse?

SIR JOHN.

Comment! tu ne comprends pas, imbécile?

HALIFAX.

Je ne comprends pas.

SIR JOHN.

Aussitôt ton mariage, tu viens te fixer dans le comté de Dumbar.

HALIFAX.

Eh bien?

SIR JOHN.

Eh bien, si je n'ai pas la permission de chasser sur les terres de lord Clarendon, personne ne me contestera le droit... tu comprends?

HALIFAX.

Parfaitement!... et...

SIR JOHN.

Tu acceptes?

HALIFAX.

Je refuse!

SIR JOHN.

Ah! tu refuses?

HALIFAX.

Positivement!

SIR JOHN.

Alors, mon drôle, je te chasse; tu es ruiné, et peut-être pis encore, attendu que tu as bien, en fouillant dans ton existence passée, quelques petites peccadilles à te reprocher, n'est-ce pas?... quelques petits démêlés à régler avec la justice, hein? Mon crédit effaçait tout cela; un homme à moi était inviolable, tandis qu'un maraud que je chasse appartient de droit au premier recors qui le rencontre. Ainsi donc, tu comprends... d'un côté la misère, la prison, et peut-être pis... de l'autre, mon amitié, rien à faire, de l'argent, de beaux habits, une jolie femme, une table splendide, des amis à foison... Je te donne dix minutes pour réfléchir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

HALIFAX, seul.

Dix minutes! c'est neuf de trop, monseigneur. Oui, vous

me connaissez bien ; oui, j'aimerais fort tout ce que vous me proposez, j'étais né pour cette existence aristocratique; mais la fortune est aveugle, et elle s'est trompée de porte, elle a passé devant la mienne, et elle est entrée chez mon voisin. Vous voulez corriger ses erreurs à mon égard, monseigneur, très-bien; mais alors demandez-moi de ces services qu'un honnête homme puisse avouer. Dites-moi de jouer adroitement pour vous dans un tripot, je jouerai! dites-moi d'aller chercher querelle à un de vos ennemis, j'irai de grand cœur! dites-moi d'enlever la femme d'un de vos amis, je l'enlèverai!... Mais vous céder la mienne, monseigneur? Allons donc!... Jouer le rôle de mari complaisant? Jamais! c'est bon pour plus grand que moi, cela, monseigneur. Oh! tout ce qui se lave avec un bon coup d'épée, j'en suis, à votre service... et avec le plus grand plaisir... Mais l'honneur d'un mari, c'est autre chose : plus on donne de coups d'épée dedans, plus il y a de trous; cependant, je voudrais bien trouver un biais, une espèce de subterfuge, une manière de faux-fuyant pour ne pas me brouiller avec lui, le vieux démon... surtout après ma fatale affaire avec lord Dudley... Heureusement que je l'ai tué sur le coup... je l'espère, du moins, et, comme nous étions seuls, à moins qu'il ne revienne comme Banquo pour me dénoncer, ce qui n'est pas probable, je puis être assez tranquille de ce côté-là... Mais des autres côtés, comme l'a dit sir John, je suis malheureusement fort vulnérable... Tu as eu une vie agitée, mon ami, une jeunesse orageuse, mon cher Halifax!... Qu'est-ce que c'est que la jeune fille? Tâchons toujours d'avoir des renseignements... (A Tom qui entre.) Avance ici, toi!

SCÈNE IX

HALIFAX, TOM RICK.

TOM RICK.

Me voilà, monseigneur!

HALIFAX.

Comment t'appelles-tu?

TOM RICK.

Tom Rick, pour vous servir.

HALIFAX.

Un fort joli nom, ma foi!

TOM RICK.

Oui, c'est doux à prononcer, n'est-ce pas?... Tom Rick.

HALIFAX.

Eh bien, mon cher Tom Rick, je voulais te demander une chose.

TOM RICK.

Deux, monseigneur!

HALIFAX.

Non, une seule!

TOM RICK.

Une seule, comme il vous fera plaisir.

HALIFAX.

Tu connais la jeune maîtresse de cet hôtel?

TOM RICK.

Laquelle?

HALIFAX.

Comment, laquelle?

TOM RICK.

Oui, elles sont deux!

HALIFAX.

Celle qui était là quand je suis entré.

TOM RICK.

Ah! mademoiselle Jenny!

HALIFAX.

Enfin, celle à qui sir John Dumbar fait la cour.

TOM RICK.

C'est cela même. Oh! il peut bien lui faire la cour tant qu'il voudra, par exemple, ce n'est pas lui qui tournera la tête à la belle amoureuse!

HALIFAX.

A la belle amoureuse?

TOM RICK.

Ah! oui, c'est un nom qu'on lui donne comme cela... parce que, depuis cinq ans, pauvre jeunesse!... elle a un amour dans le cœur.

HALIFAX.

Ah bah! vraiment, elle a un amour dans le cœur?

TOM RICK.

C'est comme je vous le dis.

HALIFAX.

Tu en es sûr?

TOM RICK.

Sûr et certain!

HALIFAX.

Dieu! si elle pouvait me refuser! Et sais-tu qui elle aime?...

TOM RICK.

Je n'ai pas de certitude... cependant je crois que c'est Jack Scott, ou Jenkins!... Le premier est devenu capitaine aux gardes, et, comme vous comprenez bien, jamais il ne reviendra épouser une petite paysanne... Quant au second, il est mort il y a neuf mois, et il est encore moins probable qu'il revienne que le premier.

HALIFAX.

Et tu crois que, quel qu'il soit, elle restera fidèle à celui qu'elle aime?

TOM RICK.

J'en suis sûr; je lui ai entendu dire une fois, une fois que j'écoutais...

HALIFAX.

Une fois que tu écoutais...

TOM RICK.

Oui, pour entendre; c'est une habitude que j'ai.

HALIFAX.

Que lui as-tu entendu dire?

TOM RICK.

Je lui ai entendu dire, à sa sœur Anna : « Non, non, je ne serai jamais à un autre que lui... quand je devrais mourir fille! »

HALIFAX.

Elle a dit cela? Mais c'est un ange que cette petite!

TOM RICK.

Elle l'a dit mot pour mot!

HALIFAX.

Et tu crois qu'elle tiendra parole?

TOM RICK.

Jusqu'à présent, elle a refusé tout le monde.

HALIFAX.

Mais alors je suis sauvé. Cependant, mon cher Tom Rick, voyons, sois franc : si un gentilhomme riche, bien fait, joli

garçon... si un homme comme moi se présentait, enfin, crois-tu qu'elle refuserait encore ?

TOM RICK.

Toujours !... Mais elle m'a bien refusé, moi qui vous parle... Ah !

SCÈNE X

LES MÊMES, SIR JOHN.

SIR JOHN, de la porte.

Eh bien, les dix minutes sont écoulées !

HALIFAX.

Et je suis décidé, monseigneur.

SIR JOHN.

Tu refuses toujours ?

HALIFAX.

Non, j'accepte.

SIR JOHN.

Ah ! je le savais bien !

HALIFAX.

Mais à une condition... vous comprenez...

SIR JOHN.

Laquelle ?

HALIFAX.

Renvoyez d'abord cet imbécile.

TOM RICK.

Comment ! me renvoyer ?

SIR JOHN.

Va-t'en.

HALIFAX.

Plus loin, plus loin, je connais tes habitudes ! plus loin encore... La... bien !

SIR JOHN.

Ainsi, tu acceptes ?

HALIFAX.

Il le faut bien.

SIR JOHN.

Ah ! je me doutais que tu deviendrais raisonnable.

HALIFAX.

Que voulez-vous, monseigneur ! il faut faire une fin.

SIR JOHN.

Et tu te proposes... quand?

HALIFAX.

Aujourd'hui même.

SIR JOHN.

Très-bien.

HALIFAX.

Mais si...

SIR JOHN.

Si quoi?

HALIFAX.

Posons les bases du traité. Je fais ma déclaration, je me propose, je m'offre pour époux; mais si elle me refuse?

SIR JOHN.

Si elle te refuse?... Impossible.

HALIFAX.

Vous comprenez bien que c'est ce que je me dis... Cependant, il faut tout prévoir. Si elle me refuse, vous ne me ferez pas, je l'espère, porter la peine de son mauvais goût.

SIR JOHN.

Oh! cela ne serait pas juste!

HALIFAX.

Alors, je reste toujours votre homme de confiance, votre ami, votre cher Halifax?

SIR JOHN.

Toujours, je te le jure!

HALIFAX.

Et vous me donnez beaucoup d'argent, et vous me renvoyez à la recherche de votre fille; car je vous la retrouverai, votre fille... Oh! oui, je vous la retrouverai, cette chère enfant, quand je devrais y manger votre fortune.

SIR JOHN.

Merci... Occupons-nous d'abord du plus pressé.

HALIFAX.

Oui, et le plus pressé est que je fasse ma déclaration, n'est-ce pas? Je suis prêt.

SIR JOHN.

Un instant. Tu as fait tes conditions?

HALIFAX.

Oui.

SIR JOHN.

A moi maintenant de faire les miennes.

HALIFAX.

Faites.

SIR JOHN.

Je veux être présent à l'entrevue.

HALIFAX.

Mais comment voulez-vous qu'en face d'un homme dont elle a refusé toutes les avances... ?

SIR JOHN.

Je veux entendre du moins.

HALIFAX.

Oh ! cela, c'est autre chose.

SIR JOHN.

Tu y consens?

HALIFAX.

Comment donc ! je vous en prie.

SIR JOHN.

La voilà !

HALIFAX.

C'est bien.

SIR JOHN.

Je me rends à mon poste.

HALIFAX.

Et moi, je commence mon rôle.

(Sir John sort.)

SCÈNE XI

HALIFAX, JENNY.

HALIFAX.

Eh ! mais elle est très-gentille, cette petite !

JENNY.

Comme il me regarde ! est-ce qu'il se souviendrait de moi ?

HALIFAX.

En voilà donc une qui va refuser mon amour ! ça m'amusera !... la rareté du fait. (Haut.) Approchez, mon enfant.

JENNY.

Oui, monsieur, je... (A part.) Je me sens tout émue.

HALIFAX, lui prenant la main.

Bon ! elle tremble auprès de moi, elle ne peut pas me

souffrir, c'est déjà bon signe. (Haut.) Est-ce que je vous fais peur?

JENNY.

Peur, vous?... Oh! non, non, monsieur.

HALIFAX, à part.

Ah! alors, je ne lui parais pas dangereux, c'est encore bon signe. (Haut.) Mais peut-être vous fâcheriez-vous si je vous disais que je vous trouve jolie.

JENNY.

Me fâcher? Mais au contraire!

HALIFAX.

Ah! bah!... Au fait, toutes les jeunes filles désirent qu'on les trouve jolies; seulement, ça ne tire pas à conséquence. Mais vous seriez moins indulgente si j'ajoutais que je me sens prêt à vous aimer.

JENNY, avec joie.

A m'aimer, vous! serait-il possible!

HALIFAX.

Ah! ça vous fait rire! vous vous moquez de moi! Eh bien, eh bien, soit, n'en parlons plus, c'est fini, qu'il n'en soit plus question.

JENNY.

Mais vous vous trompez, je ne ris pas, je ne ris pas du tout.

HALIFAX.

Alors, vous trouvez cette déclaration beaucoup trop brusque, beaucoup trop brutale même, et vous allez m'en vouloir... Vous m'en voulez, n'est-ce pas?

JENNY.

Vous en vouloir?... Mais je serais, au contraire, trop heureuse de cet aveu si j'osais le croire sincère.

HALIFAX, à part.

Ah! bah!... Mais ça devient inquiétant; est-ce que je vais supplanter l'autre... l'ancien, par hasard? (Haut.) Cependant, mon enfant, si vous aviez un autre sentiment dans le cœur, un amour de jeunesse... il ne faudrait pas le trahir... il ne faudrait pas l'oublier, ce premier amour.

JENNY.

Oh! non, jamais! jamais!

HALIFAX.

Bravo! car, sans doute, c'était un brave garçon que celui que vous aimiez.

JENNY.

Oh ! oui !

HALIFAX.

Un cœur franc, bon, loyal, qui vous rendait affection pour affection.

JENNY.

Je l'ai cru un instant.

HALIFAX.

Croyez-le toujours... ça ne peut pas faire de mal!... et qui, loin de vous, a conservé votre souvenir comme vous avez conservé le sien.

JENNY.

Oh! je n'ose l'espérer.

HALIFAX.

Et vous avez tort...

JENNY.

Vous croyez?

HALIFAX.

Comment donc!... je vous réponds de lui comme de moi-même... Quand on vous a vue une fois, Jenny, quand on a eu une fois l'espoir d'être aimé de vous... Vous êtes trop jolie, trop gracieuse pour cela. (A part.) Eh bien, qu'est-ce que je dis donc?

JENNY.

Oh ! tout ce que je sais, c'est que je ne l'ai pas oublié, moi.

HALIFAX.

Et vous avez bien fait... C'est que c'est sacré, ces choses-là!... et, si un étranger, un inconnu, parût-il riche, eût-il l'air d'un gentilhomme, fût-il beau garçon, venait de but en blanc vous faire la cour...

JENNY.

Oh! je saurais ce que j'en dois penser.

HALIFAX.

Vous dire que vous êtes jolie...

JENNY.

Je ne me laisserais pas prendre à ses flatteries, soyez tranquille.

HALIFAX.

Vous offrir sa main.

JENNY.

Je la refuserais.

HALIFAX.

Très-bien ! c'est très-bien, mon enfant ! Ce que c'est que d'avoir habité le village, séjour d'innocence et de pureté !... Vous le refuseriez donc ?

JENNY.

Oh ! oui !

HALIFAX.

De sorte que, si je me présentais, moi, pour vous épouser...?

JENNY.

Vous ?

HALIFAX.

Vous me refuseriez aussi, n'est-ce pas ?

JENNY.

Oh ! vous, c'est autre chose... J'accepterais !... j'accepterais bien vite !

HALIFAX.

Hein ? plaît-il ? vous consentiriez ?...

JENNY.

A devenir votre femme ? Oh ! de tout mon cœur... Ce serait mon désir le plus ardent, mon vœu le plus cher !

HALIFAX.

Son désir le plus ardent ! son vœu le plus cher ! Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous ?

JENNY.

Oh ! pardon !... pardon d'être si franche... J'ai tort peut-être de vous dire cela... mais si vous saviez !... mon Dieu, je suis si contente... si heureuse !... moi, aimée de vous... moi, votre femme... oh ! votre femme, monsieur James !

HALIFAX.

Mon nom de baptême... Elle sait mon nom de baptême à présent !

JENNY.

Oh ! dites-moi que ce n'est pas un rêve, comme tous ceux que j'ai déjà faits !... que c'est vous... bien vous qui me parlez ainsi !

HALIFAX.

Eh ! certainement que c'est moi... c'est bien moi... c'est

même trop moi... (A part.) Ah çà ! mais elle est folle, cette petite.

SCÈNE XII

LES MÊMES SIR JOHN.

SIR JOHN.

Folle de toi, et elle t'épouse, voilà.

JENNY.

Sir John !

HALIFAX.

Lui ! c'est fini !... Je suis un homme perdu.

SIR JOHN.

Oui, mon enfant, sir John, qui a tout entendu, et qui veut votre bonheur.

HALIFAX.

Merci !

JENNY.

Ah ! monseigneur !

SIR JOHN, appelant.

Holà ! Tom Rick ! miss Anna !... Garçons ! venez, venez tous !... On se marie ici.

TOM RICK.

On se marie !... Qui ça donc qui se marie ?

JENNY.

Anna, ma sœur, ah ! que je suis heureuse !

ANNA.

Comment ?... Explique-moi donc...

SIR JOHN.

Allons, maître Halifax, voilà votre jolie fiancée.

TOUS.

Sa fiancée ?

SIR JOHN.

Eh ! sans doute ! et, moi, je dote le marié, je dote la mariée, je dote les enfants, je dote tout le monde enfin.

TOUS.

Vive sir John Dumbar !

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une taverne.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JENNY, ANNA, TOM RICK.

TOM RICK.

Voilà ce que c'est, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, c'était mademoiselle Anna qui était joyeuse, et mademoiselle Jenny qui était triste... Aujourd'hui, c'est mademoiselle Anna qui est triste, et mademoiselle Jenny qui est joyeuse.

JENNY.

Comment ne serais-je pas heureuse quand celui que j'aimais en silence, quand celui à qui je gardais mon cœur et ma main, sans espoir qu'il vînt les réclamer jamais, arrive au moment où j'y pense le moins, me dit qu'il m'aime, et m'offre de devenir sa femme? Comprends-tu, Anna? quel bonheur! moi la femme de James!

ANNA.

Oui, tu es bien heureuse.

JENNY.

Pardon, ma bonne Anna, de n'avoir point la force de cacher ma joie, quand je te vois triste; mais il y a si longtemps que je souffre, il y a si longtemps que je dévore mes larmes, il y a si longtemps que je ne souris plus qu'au passé, qu'il faut avoir pitié de ma faiblesse! et puis tu t'affliges peut-être trop tôt. Sir Arthur n'a encore rien dit à son oncle de son amour... Sir John Dumbar est un excellent homme au fond, et la preuve, c'est qu'après m'avoir fait la cour, il est le premier à se réjouir de mon mariage avec James... Son neveu l'a pris dans un mauvais moment Eh bien, il aura meilleure chance une autre fois.

ANNA.

Tu cherches à me rassurer, ma bonne Jenny, et je t'en remercie. Mais comment veux-tu, lorsque, porteur de bonnes nouvelles, sir Arthur a été reçu ainsi... comment veux-tu

espérer que, lorsqu'il viendra proposer à son oncle une pareille mésalliance, son oncle consente jamais à notre mariage? Oh! non, non, c'est impossible, vois-tu!

JENNY.

Rien n'est impossible à la Providence, qui m'a ramené mon James...

SCÈNE II

LES MÊMES, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR.

Et qui vous ramène Arthur, ma bonne Jenny.

ANNA.

Arthur, c'est bien à vous d'être revenu si vite.

TOM RICK.

Vous revenez de Londres, n'est-ce pas, sir Arthur, hein? Dire que tout le monde revient de Londres, et que je ne peux pas y aller, moi!

SIR ARTHUR.

A peine étais-je arrivé, qu'il est venu pour mon oncle un message du roi.

TOM RICK.

Du roi? du vrai roi?

SIR ARTHUR.

J'ai profité de cette occasion; je suis reparti aussi vite que j'étais venu, enchanté d'avoir un prétexte de retour, et décidé, cette fois, à tout dire à mon oncle.

TOM RICK.

Dites donc, monsieur Arthur, elle se marie!

SIR ARTHUR.

Qui cela?

TOM RICK.

Mademoiselle Jenny... Elle se marie avec un beau cavalier.

SIR ARTHUR.

Vous, Jenny?

JENNY.

Oui, monsieur Arthur.

SIR ARTHUR.

Mais quel est ce cavalier? est-ce que je le connais?...

JENNY.

C'est James.

SIR ARTHUR.

James ?

TOM RICK.

Vous savez, celui qui est arrivé hier pendant que sir John Dumbar était en train de vous maudire.

SIR ARTHUR.

Halifax ! l'intendant de mon oncle !

TOM RICK.

Il s'appelle Halifax ?... Oh ! dites donc, mademoiselle Jenny, vous vous appellerez madame Halifax !...

SIR ARTHUR.

Mais comment connaissez-vous ce mauvais sujet, ma chère enfant?

TOM RICK.

Un mauvais sujet?... M. Halifax est un mauvais sujet?... Ah ! vous qui m'avez refusé pour épouser un mauvais sujet... Tenez, il est encore temps de vous en dédire... Revenez à moi, je ne vous refuse pas.

JENNY, *sans l'écouter.*

Mais je commence à être bien inquiète. A peine avons-nous eu le temps d'échanger quelques paroles, et sir John Dumbar l'a emmené tout de suite.

TOM RICK.

Ah bien, si vous êtes inquiète, vous ne le serez pas longtemps : le voilà qui arrive d'un fameux train. Oh ! mais comme il détale !... Monsieur Arthur, vous dites que c'est l'intendant de votre oncle ? Ça a bien plutôt l'air d'être son coureur.

JENNY.

Mon Dieu ! comme le cœur me bat !

SCÈNE III

LES MÊMES, HALIFAX.

HALIFAX, *ouvrant vivement la porte.*

Ah ! ah ! c'est vous, Jenny ! Je vous cherchais.

JENNY.

Eh bien, me voilà.

HALIFAX.

Monsieur Arthur, tous mes hommages... Vous savez que Jenny est ma fiancée ; soyez donc assez bon, je vous prie,

ainsi que vous, ma petite sœur, pour nous laisser seuls un instant.

TOM RICK.

Oui, vous comprenez, ils ont à se dire des tendresses.

SIR ARTHUR.

Oui, oui, venez, Anna ; moi aussi, j'ai à vous parler.

HALIFAX, à Tom, qui reste.

Eh bien ?

TOM RICK.

Oh ! vous pouvez parler devant moi, allez ! vous ne me gênez pas.

HALIFAX.

Non, mais c'est toi qui nous gênes.

TOM RICK.

Moi ? Oh ! alors, c'est différent.

SCÈNE IV

HALIFAX, JENNY.

HALIFAX.

Jenny, ma chère enfant, nous voilà seuls !

JENNY.

Oh ! vous êtes bien bon d'être venu.

HALIFAX.

Ce n'est pas sans peine, allez ! Il m'avait ordonné de ne pas plus le quitter que son ombre, ce vieux scélérat.

JENNY.

De qui parlez-vous ?

HALIFAX.

De sir John Dumbar.

JENNY.

Lui, notre protecteur !

HALIFAX.

Oh ! oui, oui, il nous protége !... Mais, pendant qu'il déjeunait avec monseigneur de Cantorbéry, j'ai profité du moment où le curé du village venait pour saluer son archevêque, et, comme il entrait, je me suis sauvé, et me voilà... Malheureuse enfant !

JENNY.

Comment ?...

HALIFAX.

Oui, malheureuse enfant!... Quelle idée avez-vous eue de m'aimer?... Dites.

JENNY.

Mais n'est-ce pas bien naturel, monsieur James?...

HALIFAX.

Quand vous aviez une autre passion dans le cœur; car vous aimiez quelqu'un, Jenny!... Oh! je suis bien informé, allez!

JENNY.

Oui, c'est vrai... oui, j'avais une passion dans le cœur... oui, j'aimais quelqu'un...

HALIFAX.

Ah!

JENNY.

Mais cette passion, c'était pour vous!... celui que j'aimais, c'était vous!

HALIFAX.

C'était moi? vous m'aimiez, Jenny?... Allons, il ne me manquait plus que cela!... Mais où m'aviez-vous vu? depuis quand m'aimiez-vous? Ah! mon Dieu! mon Dieu!

JENNY.

Vous demandez où je vous avais vu? Ne sommes-nous pas du même village, James?... ne sommes-nous pas de Stannington?...

HALIFAX.

De Stannington!... vous êtes née à Stannington?

JENNY.

Sans doute!... Vous demandez depuis quand je vous aime?... Depuis mon enfance.

HALIFAX.

Mais, si je me le rappelle bien, il y a six ans que j'ai quitté le village.

JENNY.

Et j'en avais quatorze... A quatorze ans, une pauvre enfant a déjà un cœur; et puis vous étiez si bon pour la pauvre Jenny Howard, que vous ne vous rappelez plus maintenant!

HALIFAX.

Jenny Howard!... attendez donc!... Eh bien, si, si, je vous reconnais, je me souviens... Mais tu étais si frêle et si petite alors!... Tu habitais une maisonnette entourée d'arbres, et voisine de la maison du bon vieux curé.

JENNY.

C'est cela, c'est bien cela!

HALIFAX.

Tes parents semblaient t'aimer moins que ta sœur, et te battaient quelquefois... Ça m'affligeait, de te voir pleurer, et je te défendais quand j'arrivais assez tôt, ou bien j'essuyais tes larmes quand je venais trop tard.

JENNY, à part.

Il se souvient, il se souvient tout à fait!... (Haut.) Et, pour me consoler, vous me disiez que j'étais plus jolie qu'Anna; ce qui n'était pas vrai.

HALIFAX.

Si fait, c'était la vérité, au contraire.

JENNY.

Vous me disiez que j'étais meilleure qu'elle; ce qui était encore un mensonge.

HALIFAX.

Non, tu as toujours été bonne, gentille, gracieuse... Aussi, aussi, sois tranquille, va, je ne t'épouserai jamais.

JENNY.

Que dites-vous?

HALIFAX.

Moi? Rien; c'est vous qui me parliez, Jenny... c'est vous qui me parliez des jours de notre enfance, si loin de moi maintenant, et que j'avais oubliés, tant il s'est passé de choses entre ces jours-là et ceux d'aujourd'hui.

JENNY.

Aussi, quand vous partîtes, monsieur James, je crus que mon pauvre cœur allait se briser; huit jours auparavant, je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je ne faisais plus que pleurer... On vous reconduisit jusqu'à une demi-lieue du village... Oh! mais, moi, je ne voulais pas les adieux de tout le monde... moi, j'étais partie devant... moi, je m'étais cachée sur la route.

HALIFAX.

Oui, oui, derrière la fontaine des fées.

JENNY.

Vous vous le rappelez?

HALIFAX.

Pauvre enfant, et tu ne m'avais pas oublié, toi!

JENNY.

Moi, vous oublier! ne m'aviez-vous pas laissé un souvenir?

HALIFAX.

Un souvenir?

JENNY.

Vous ne vous rappelez plus?

HALIFAX, cherchant.

Un souvenir?...

JENNY.

Je vous accompagnai deux lieues; mais vous ne voulûtes pas permettre que j'allasse plus loin... Nous nous quittâmes... Je pleurais bien fort, et vous, vous pleuriez un peu aussi!

HALIFAX.

Alors, je me mis à gravir la montagne en faisant des signes avec mon mouchoir. Toi, tu me suivais de la vallée; mais, arrivé au sommet, à la place où le chemin tourne, à l'endroit où j'allais te perdre de vue, je me suis retourné une dernière fois, et, m'approchant vers l'extrémité du grand rocher, je t'ai vue au-dessous de moi, à genoux, et m'envoyant un dernier adieu... un dernier baiser... Alors, j'ai cueilli une marguerite, et je te l'ai jetée.

JENNY.

Je l'ai toujours conservée...

HALIFAX.

Se peut-il?

JENNY.

Soit hasard, soit providence, elle avait neuf feuilles... Oh! combien de fois je les ai interrogées, ces neuf feuilles... Comprenez-vous, James?... Il m'aime, un peu...

HALIFAX, comptant sur ses doigts.

Très-bien, je comprends, très-bien! il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, ça fait neuf, et la marguerite avait raison. Oui, je t'aime, je t'aime comme un fou!

JENNY.

Oh! mon Dieu!

HALIFAX.

Je ne t'aime pas un peu, mais beaucoup... mais passionnément, comme disait la marguerite. Aussi, sois bien tranquille, mon enfant, je ne t'épouserai jamais.

JENNY.

James, que dites-vous donc?

HALIFAX.

Rien... Et après?...

JENNY.

Après quoi?...

HALIFAX.

Après mon départ, que fîtes vous?... que devîntes-vous?...

JENNY.

Je vous attendis... Quelque chose me disait que je reverrais mon James bien-aimé; aussi, les jeunes gens du village eurent beau me dire qu'ils m'aimaient, les jeunes seigneurs eurent beau me faire les doux yeux, les vieux richards eurent beau m'offrir leur fortune; je secouais la tête à toutes les propositions, et je me disais tout bas : « Il ne connaissent pas mon James; car, s'il le connaissaient, ils se rendraient justice, et ils s'éloigneraient. » Et je t'attendais tous les jours; puis, dans les moments de doute, quand la prière était insuffisante pour me rassurer, eh bien, j'interrogeais ma chère marguerite; elle me répondait que tu m'aimais toujours, beaucoup, passionnément, et alors je me reprenais à espérer. Et tu vois que j'avais raison, puisque nous voilà réunis pour ne plus nous séparer jamais.

HALIFAX.

Oh! non, non, jamais, ta marguerite a raison; je t'aime, je t'adore; tu es un amour, tu es un ange!... et jamais... jamais, je ne t'épouserai!

JENNY.

Comment! vous ne m'épouserez pas?

HALIFAX.

Oh! si fait, ce serait mon plus grand désir, mon plus grand bonheur; mais, plus tard, quand je ne serai plus dans l'affreuse position où je me trouve... Oh! si tu savais, Jenny, si tu savais combien je t'aime, combien je te trouve meilleure que moi! Tiens, je suis un malheureux! pardonne-moi, je te demande pardon à genoux.

SCÈNE V

LES MÊMES, SIR JOHN.

SIR JOHN.

Très-bien, très-bien!

JENNY, se sauvant.

Ah!...

SCÈNE VI

HALIFAX, SIR JOHN, puis JENNY.

Ah! ah! je vous y prends, faquin; est-ce donc pour cela que vous avez quitté le château, quand je vous croyais derrière moi?... que faisiez-vous ici?

HALIFAX.

Vous le voyez, monseigneur, je continuais mon rôle; n'est-il pas convenu que j'épouse Jenny?

SIR JOHN.

Parfaitement convenu.

HALIFAX.

Eh bien, je lui disais que je l'aimais; il est bien permis à un fiancé de dire à sa fiancée qu'il l'aime.

SIR JOHN.

Certainement que c'est permis; c'est même une chose à laquelle personne n'a rien à redire. Ainsi, tu es toujours disposé à épouser?

HALIFAX.

Sans doute; aussitôt que les formalités seront remplies... Vous savez, il y a de très-longues formalités pour les mariages, surtout aujourd'hui...

SIR JOHN.

Oui, mais ces formalités-là...

HALIFAX.

Immédiatement après, je suis à vos ordres... (A part.) De cette façon, avec la publication des bans, la dispense... la... ma foi, je gagnerai toujours un mois, et, en un mois, il se passe bien des choses.

SIR JOHN, appelant.

Jenny!

HALIFAX.

Que signifie?

JENNY.

Monseigneur m'appelle?

SIR JOHN.

Venez ici, ma belle enfant.

HALIFAX.

Que lui veut-il?

SIR JOHN.

Ce qu'il y a de mieux, n'est-ce pas, quand on s'aime, c'est de s'épouser?

HALIFAX.

Oui, c'est très-bien de s'épouser... mais...

SIR JOHN.

C'est de s'épouser tout de suite.

HALIFAX, effrayé.

Comment, tout de suite?

JENNY, timidement.

Tout de suite!

SIR JOHN.

Est-ce que tu refuses, par hasard?

HALIFAX.

Moi? Par exemple! Mais, vous comprenez, il y a d'abord la publication des bans.

SIR JOHN.

J'ai la dispense; je l'ai achetée.

HALIFAX.

Oh! bien obligé... merci bien, monseigneur... mais c'est que je suis protestant, moi, tandis que Jenny est catholique.

SIR JOHN.

Ah! tu es protestant?

HALIFAX.

Ah! mon Dieu, oui, je suis un peu protestant.

SIR JOHN.

Je m'en suis toujours douté, je t'ai toujours soupçonné d'être tête ronde, au fond.

HALIFAX.

Et, comme vous comprenez bien que je ne suis pas disposé à abjurer...

SIR JOHN.

Oh! tu es trop honnête homme pour cela. Aussi, j'ai été au-devant de la difficulté.

HALIFAX.

Comment?

SIR JOHN.

Oui, comme je déjeunais avec l'archevêque de Cantorbéry, je lui ai fait savoir le désir qu'avait Sa Majesté de voir s'opé-



rer beaucoup de mariages mixtes, afin d'amener la fusion des partis... Sa Grandeur a parfaitement compris cela, et...

HALIFAX.

Et?...

SIR JOHN.

J'ai là son autorisation, signée de sa main et scellée de son sceau.

HALIFAX.

Oh! oui, oui... c'est parfaitement en règle; il ne nous reste plus qu'à prévenir le prêtre; nous enverrons chez lui aujourd'hui, demain... après-demain.

SIR JOHN.

C'est inutile, il est prévenu.

HALIFAX.

Comment, prévenu?... le prêtre?... (A part.) Il a donc tout prévu? (Haut.) Mais nos parents, nos amis?...

SIR JOHN.

Vos parents?... D'abord, toi, tu n'en a pas; quant à Jenny...

JENNY.

Hélas! moi, je n'avais que ma mère et ma tante; elles sont mortes. Je n'ai plus qu'Anna, ma sœur de lait.

SIR JOHN.

Quant à vos amis, c'est aujourd'hui la seconde fête de la Pentecôte; j'ai trouvé chacun sur le pas de sa porte, j'ai invité tout le monde... Et tenez, tenez, voilà le village tout entier qui vient vous féliciter.

HALIFAX, à part.

Ah! démon que tu es!

SIR JOHN.

Est-ce que tu hésites?

HALIFAX.

Eh bien, non, non, je n'hésite pas, je l'épouse à l'instant... (A part.) Après tout, elle est charmante, et, une fois son mari, vous verrez ce que je vous ménage, monseigneur.

(Il sort, avec Jenny.)

SIR JOHN, à part.

Tu te décides trop vite pour ne pas cacher quelque mauvais projet; mais, après la cérémonie, tu verras, mon garçon, ce que je te garde.

SCÈNE VII

SIR JOHN, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR, arrêtant son oncle, qui va sortir.

Pardon, mon oncle !

SIR JOHN.

Encore vous ici, monsieur? comment ! vous n'êtes pas encore parti ?

SIR ARTHUR.

Au contraire, mon oncle, je suis déjà revenu.

SIR JOHN.

Et qui vous ramène ?

SIR ARTHUR.

Une lettre de Sa Majesté, lettre que j'étais chargé de vous rendre sans retard.

SIR JOHN, la lui arrachant des mains.

Donnez !

SIR ARTHUR.

Mais ce n'est pas tout.

SIR JOHN.

Qu'y a-t-il encore ? Voyons !

SIR ARTHUR.

Mon oncle, je voudrais vous entretenir...

SIR JOHN.

De vos prouesses, n'est-ce pas, monsieur le chevalier? de vos belles actions, n'est-ce pas, monsieur l'honnête homme?

SIR ARTHUR.

Hélas! mon oncle, au contraire, et vous me voyez tout tremblant... Car enfin, comme vous ne me recevez pas trop bien, alors même que je crois mériter des éloges, comment allez-vous me recevoir, aujourd'hui que je viens m'accuser devant vous?...

SIR JOHN.

Comment, t'accuser?

SIR ARTHUR.

J'ai besoin de toute votre indulgence, mon oncle.

SIR JOHN.

Toi ? (Se radoucissant.) Ah ! vraiment !

SIR ARTHUR.

J'ai commis une grande faute.

SIR JOHN.

Tu as commis une grande faute?... Viens ici, mon garçon, et conte-moi cela...

SIR ARTHUR.

Eh quoi !... vous...?

SIR JOHN.

Conte-moi cela; que diable! je suis ton oncle... Eh bien, tu dis, mon ami?...

SIR ARTHUR.

Le ton avec lequel vous me parlez m'encourage... Je vais tout vous avouer... Je suis amoureux.

SIR JOHN.

Ah! vous êtes amoureux, monsieur le puritain?

SIR ARTHUR.

Amoureux comme un fou !

SIR JOHN.

Très-bien !

SIR ARTHUR.

Comment ! très-bien?... Vous dites?...

SIR JOHN.

Je dis qu'il n'y a pas de mal à cela.

SIR ARTHUR.

C'est que, quand vous saurez, mon oncle...

SIR JOHN.

Quoi?

SIR ARTHUR.

Que la femme que j'aime...

SIR JOHN.

Eh bien?

SIR ARTHUR.

Est d'une naissance...

SIR JOHN.

Illustre?

SIR ARTHUR.

Non; au contraire, mon oncle, obscure, tout ce qu'il y a de plus obscur... Un instant, elle avait cru se rattacher à une grande famille; mais...

SIR JOHN.

Eh bien?

SIR ARTHUR.

Mais, aujourd'hui, tout espoir est perdu.

SIR JOHN.

Ah bah! une mésalliance ?... Nous faisons une tache à notre blason ?...

SIR ARTHUR.

Comment, mon oncle, vous ne me condamnez pas ?...

SIR JOHN.

Et la jeune fille est riche, sans doute ?

SIR ARTHUR.

Pauvre, mon oncle !

SIR JOHN.

De mieux en mieux !... Ah ! elle est d'une naissance obscure! ah ! elle est pauvre !... Ainsi, rien ne peut excuser, aux yeux du monde, la sottise que tu fais?... Bien, mon garçon; donne-moi la main.

SIR ARTHUR.

Oh ! de grand cœur... Mon Dieu ! j'étais si loin de m'attendre à tant d'indulgence !

SIR JOHN.

Et tu lui as promis le mariage, tu t'es engagé d'honneur, tu as signé quelque écrit, n'est-ce pas ?

SIR ARTHUR.

J'ai fait plus, mon oncle, je l'ai épousée.

SIR JOHN.

Épousée ?

SIR ARTHUR.

Sans votre consentement.

SIR JOHN.

Ainsi, elle est...?

SIR ARTHUR.

Elle est ma femme !

SIR JOHN.

C'est adorable !... Ah çà ! il n'y a plus à y revenir, n'est-ce pas?

SIR ARTHUR.

Non, mon oncle; mais, quand même je le pourrais, je ne le ferais pas... Je l'aime, mon oncle, je l'aime ardemment, et, quand vous la connaîtrez...

SIR JOHN.

Je ne veux pas la connaître.

SIR ARTHUR.

Quand vous la verrez...

SIR JOHN.

Je ne veux pas la voir...

SIR ARTHUR.

Quand je vous aurai dit son nom...

SIR JOHN, se bouchant les oreilles.

Je ne veux pas l'entendre.

SIR ARTHUR.

Alors, mon oncle, vous ne m'approuvez donc plus?

SIR JOHN.

Au contraire, je t'approuve, et plus que jamais! car, à l'avenir, impossible qu'on te cite encore à moi comme un modèle de bonne conduite; à l'avenir, personne ne me donnera tort si je te renvoie, personne ne pourra me blâmer si je te déshérite... Ah! je suis d'une gaieté, d'une joie... Tiens, embrasse-moi, mon ami!... embrasse-moi, et reçois ma malédiction.

SIR ARTHUR.

Votre malédiction?... Mais je ne comprends plus.

SIR JOHN.

Avec tout l'argent dont tu auras besoin pour partir!... et, si tu veux t'expatrier, je ferai un sacrifice!... Viens encore une fois dans mes bras... C'est bien, et, maintenant, que je ne te revoie jamais.

SIR ARTHUR.

Je vous obéis, mon oncle; mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

SIR JOHN.

Oui, oui, oui, va, mon ami, va, et compte là-dessus... Adieu!

SIR ARTHUR.

Au revoir, mon oncle.

SIR JOHN.

Adieu! adieu! adieu!

SCÈNE VIII

SIR JOHN, seul.

Ah! m'en voilà enfin débarrassé d'une façon honorable. Dieu merci, il y a assez longtemps que j'attendais cela... Enfin je respire... Ah! voyons, maintenant, ce que me dit Sa Ma-

jesté... (Se retournant vers la porte.) Hein ! j'ai cru qu'il rentrait. « Mon cousin, j'apprends à l'instant la mort de lord Dudley... C'est vous que je charge de poursuivre le meurtrier; partez donc, aussitôt la présente reçue, pour venir prendre mes ordres. » Très-bien ! de mieux en mieux !... Ah ! mon ami Halifax ! à nous deux maintenant ! je vous tiens pieds et poings liés ; nous verrons comment vous vous tirerez de là, monsieur le drôle !... Le voici !

SCÈNE IX

SIR JOHN, HALIFAX.

SIR JOHN.

Eh bien, c'est donc fini, mon enfant?

HALIFAX.

Oui, monseigneur. Mais qu'êtes-vous donc devenu? Je vous cherchais de tous côtés, et j'étais si inquiet, que j'ai quitté la noce.

SIR JOHN.

Merci; je suis bien sensible à ton attention, mais j'étais retenu ici... par un message du roi.

HALIFAX.

Ah ! Sa Majesté vous écrit?...

SIR JOHN.

Oui, elle m'ordonne de partir à l'instant même pour Londres.

HALIFAX.

Il faut obéir, monseigneur, et à l'instant même. Peste! quand Sa Majesté ordonne, il serait dangereux de la faire attendre.

SIR JOHN.

Aussi, je pars dans dix minutes.

HALIFAX.

Dans dix minutes?

SIR JOHN.

Oui, j'ai donné l'ordre de mettre les chevaux à la voiture.

HALIFAX.

Bon voyage, monseigneur!

SIR JOHN.

Comment, bon voyage?

HALIFAX.

Sans doute, je dis: « Bon voyage, monseigneur ! »

SIR JOHN.

Eh bien, je te rends ton compliment alors.

HALIFAX.

A moi?

SIR JOHN.

Tu pars aussi!

HALIFAX.

Je pars, vous croyez?

SIR JOHN.

Oui, tu pars, j'en suis sûr, et avec ta femme encore.

HALIFAX.

Ah! oui, c'est juste, je l'avais oublié; je pars avec ma femme... Nous allons à Paris.

SIR JOHN.

Non, nous allons à Londres.

HALIFAX.

Je crois que vous vous trompez, monseigneur.

SIR JOHN.

Non, je ne me trompe pas.

HALIFAX.

Si!

SIR JOHN.

Non!

HALIFAX.

Si fait, je vous donne ma parole d'honneur, monseigneur, que, plus vous allez à Londres, plus nous allons à Paris.

SIR JOHN.

Et tu ne changeras pas d'avis?

HALIFAX.

Je n'en changerai pas!

SIR JOHN.

C'est ce que nous allons voir. — Tu as connu lord Dudley?

HALIFAX, effrayé.

Hein!... lord... lord Dudley?... Non, non, je ne le connais pas.

SIR JOHN.

Non?

HALIFAX.

Non, je ne crois pas le connaître, du moins.

SIR JOHN.

C'est possible; toujours est-il que le malheureux Dudley a été assassiné.

HALIFAX.

Assassiné? Mais pas du tout!... il a été tué dans un duel... dans un duel sans témoins, il est vrai, mais dans un duel loyal.

SIR JOHN.

Ah! je croyais que tu ne le connaissais pas?

HALIFAX.

Heu!... on peut ne pas connaître un homme et apprendre sa mort... Un jour, dans une taverne, j'entends dire à quelqu'un : « Lord Dudley est mort hier ; » je réponds : « Tiens, ce pauvre lord Dudley! » et je ne le connais pas pour ça, moi.

SIR JOHN.

C'est encore possible!... Tu crois donc alors qu'il a été tué loyalement?

HALIFAX.

J'en suis persuadé.

SIR JOHN.

Eh bien, le roi n'est pas de ton avis.

HALIFAX.

Ah! le roi sait déjà...?

SIR JOHN.

Oh! mon Dieu, oui!

HALIFAX.

Et il n'est pas de mon avis, vous dites?

SIR JOHN.

Pas le moins du monde.

HALIFAX.

Les rois ignorent si souvent la vérité!... Est-ce que la lettre que vous venez de recevoir de Sa Majesté...?

SIR JOHN.

Elle avait justement rapport à cela, tu as mis le doigt dessus.

HALIFAX.

Et vous dites que le roi ne croit pas à la loyauté de...?

SIR JOHN.

Tiens, lis toi-même!

HALIFAX.

Diable!

SIR JOHN.

Lis.

HALIFAX, lisant.

« Mon cousin, j'apprends à l'instant la mort de lord Dudley, qui paraît avoir été assassiné dans un duel sans témoins. »

SIR JOHN, lui indiquant du doigt un passage de la lettre.

Et plus bas...

HALIFAX, continuant.

« Je tiens beaucoup à ce qu'un exemple soit fait le plus promptement possible en la personne de ce misérable. »

SIR JOHN, répétant.

« Le plus promptement possible, en la personne de ce misérable... de ce misérable. »

HALIFAX.

Je vois bien, pardieu! cela y est en toutes lettres.

SIR JOHN.

Et signé: « Charles, roi! »

HALIFAX.

« Charles, roi! » Eh bien, qu'allez-vous faire?

SIR JOHN.

Ce que je vais faire, moi?

HALIFAX.

Oui, vous!... Est-ce que vous allez vous mettre à la recherche de ce... de ce misérable?

SIR JOHN.

Ah! mon Dieu, non!

HALIFAX.

C'est très-bien, monseigneur, c'est très-bien... D'ailleurs, peut-être qu'il a déjà quitté l'Angleterre.

SIR JOHN.

Non.

HALIFAX.

Non?... Eh bien, il a eu tort... Mais, dans tous les cas, comme il est loin d'ici, vous n'irez pas vous déranger. A quoi bon aller chercher bien loin un pauvre diable?

SIR JOHN, posant la main sur l'épaule d'Halifax.

Quand on l'a sous la main, n'est-ce pas?

HALIFAX.

Hein?... qu'est-ce que vous dites?... Pas de mauvaises plaisanteries, monseigneur.

SIR JOHN.

Je ne plaisante jamais!

HALIFAX.

Comment! vous me soupçonnez, moi?

SIR JOHN.

Je ne te soupçonne pas... j'en suis sûr.

HALIFAX.

Ah! vous en êtes sûr? comment pouvez-vous en être sûr, puisque lord Dudley s'est battu sans témoins et a été tué sur le coup?

SIR JOHN.

Non, il n'a pas été tué sur le coup.

HALIFAX.

Ah! ah! il n'a pas été tué sur le coup? C'est différent, alors... S'il n'a pas été tué sur le coup, ça embrouille beaucoup les choses.

SIR JOHN.

Non, ça les éclaircit, au contraire... attendu qu'il a raconté l'affaire comme elle s'était passée.

HALIFAX.

Il a raconté l'affaire comme elle s'était passée?

SIR JOHN.

Tu admets bien qu'il savait à quoi s'en tenir, hein?

HALIFAX.

Oui; mais il ne faut pas trop croire comme cela les gens qui se meurent... Ils ont quelquefois l'esprit fort troublé.

SIR JOHN.

Eh bien, tu vas juger par toi-même s'il a dit la vérité. Tiens, lis!

(Il tire la lettre de Dudley.)

HALIFAX.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Encore une lettre!... Mais il en pleut donc, des lettres? (Lisant.) « Mon cher Dumbar, dans un duel sans témoins, j'ai été blessé mortellement par un drôle nommé Halifax, qui m'a passé au travers du corps l'épée qu'il n'avait pas le droit de porter... »

(Ils se regardent.)

SIR JOHN.

Et plus bas. (Lisant.) « Je vous supplie de le faire pendre aussitôt qu'il vous tombera sous la main... C'est le dernier vœu de votre ami... »

HALIFAX.

C'est d'un bon chrétien, d'un excellent chrétien!... Eh

bien, oui, puisqu'il faut l'avouer, c'est moi qui ai tué lord Dudley... Mais je l'ai tué en faisant une bonne action... en sauvant une pauvre femme qu'il voulait déshonorer !

SIR JOHN.

Ah ! bah ! tu protéges l'innocence?... tu défends la vertu?... Cette histoire est charmante... mais je doute que Sa Majesté s'en contente... Ah çà ! maintenant que tu as lu ces deux lettres, pars-tu toujours pour la France ?

HALIFAX.

Non; j'aimerais mieux y être, je l'avoue... Mais, n'y étant pas, je reste où je suis.

SIR JOHN.

Refuses-tu toujours de venir à Londres avec ta femme ?

HALIFAX.

Non ; j'aimerais mieux ne pas y aller... Mais, du moment que la chose vous fait plaisir, je vous suis trop dévoué...

SIR JOHN.

Eh bien, à la bonne heure, nous devenons enfin raisonnable... Voilà toute la noce qui revient ; annonce à ta femme que nous partons, et, dans dix minutes, à cheval !

HALIFAX.

Dans dix minutes ? (A part.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu, envoie-moi quelque bonne idée !

SCÈNE X

LES MÊMES, JENNY, ANNA, TOM RICK, INVITÉS.

SIR JOHN.

Mais sais-tu qu'elle est fort jolie, ta femme ?

HALIFAX.

Oui, oui, elle est charmante.

SIR JOHN.

Heureux coquin !

HALIFAX.

Vous trouvez, monseigneur ?

JENNY.

Ah ! mon ami, j'étais inquiète, je ne savais pas ce que vous étiez devenu.

HALIFAX.

Je me suis trouvé un peu indisposé.

JENNY.

Oh ! mon Dieu !

SIR JOHN.

Mais cela va mieux, tranquillisez-vous.

HALIFAX.

Non, au contraire, cela va plus mal.

JENNY.

En effet, mon ami, vous êtes bien pâle !

HALIFAX.

N'est-ce pas ?

JENNY.

Vous tremblez !

HALIFAX.

Oui, je me sens fort mal à mon aise. (Bas, à Jenny.) Évanouis-toi.

JENNY.

Comment, que je m'évanouisse ?

HALIFAX, de même.

Je te dis que je suis très-malade... Évanouis-toi vite, ou je suis un homme mort.

JENNY, se laissant aller sur un fauteuil.

Ah ! mon Dieu !

TOM et ANNA.

Elle se trouve mal !

HALIFAX, à ses genoux.

Oui, elle se trouve mal... parfaitement mal... (Bas, à Jenny.) Trouve-toi encore plus mal, si c'est possible.

ANNA.

Oh ! pauvre Jenny !

HALIFAX.

Messieurs, vous le voyez, dans cet état-là, elle ne peut pas aller à Londres... Monseigneur, il y aurait de la cruauté...

TOUS.

Oh ! oui, monseigneur, c'est impossible...

SIR JOHN.

C'est juste, elle ne peut pas venir à Londres, souffrante comme elle l'est.

HALIFAX, à part.

Ah ! je respire ! (Jenny fait un mouvement.) Non, pas encore.

SIR JOHN.

Mais tu peux y venir, toi !

HALIFAX.

Comment, moi?

SIR JOHN.

Sans doute, tu te portes bien, toi!

HALIFAX.

Quitter ma femme quand elle est dans cet état-là?... Vous auriez la cruauté d'exiger...?

SIR JOHN, *tirant à moitié la lettre du Roi.*

Moi, je n'exige rien... je ne sais pas ce que tu dis... et je ne demande pas mieux que de partir seul...

HALIFAX.

Non, non, monseigneur, non, je ne le souffrirai pas. Comment! au milieu de la nuit? Non, non, jamais... Mes amis, je vous recommande Jenny : conduisez-la dans sa chambre; elle est encore évanouie pour dix minutes au moins!... ne la quittez pas.

ANNA.

Non, soyez tranquille... Oh! mon Dieu! qu'est-ce que tout cela veut dire?

(*Tout le monde sort, excepté sir John et Halifax.*)

SIR JOHN.

Et vous, monsieur le drôle, monsieur l'homme aux expédients, monsieur le bon mari, vous aurez la bonté d'accompagner ma voiture.

HALIFAX, *à part.*

Bon! je me sauverai.

SIR JOHN.

De l'accompagner en avant, en coureur, à vingt-cinq pas, que je ne perde pas un instant de vue votre chapeau et votre manteau, entendez-vous? je veux les voir, ou, sinon, vous savez ce qui vous pend à l'oreille.

HALIFAX.

Oui, monseigneur.

SIR JOHN.

Maintenant que tout est convenu, je vais donner mes ordres pour le départ. — A vingt-cinq pas, tu m'entends?

SCÈNE XI

HALIFAX, TOM RICK.

HALIFAX.

Que faire, que devenir, mon Dieu?... Il me tient dans ses

griffes, le vieux Satan!... impossible d'en sortir... S'il ne me voit pas devant sa voiture, il reviendra sur ses pas... et je suis pendu; tandis que, si je vais à Londres avec lui, il ne me fera pas pendre... mais je serai... (Apercevant Tom.) Dieu! quelle inspiration!... Tom Rick, mon ami, mon cher Tom Rick!

TOM RICK.

Monsieur Halifax?

HALIFAX.

Tu as toujours envie d'aller à Londres, n'est-ce pas?

TOM RICK.

Oh! Dieu de Dieu, si j'en ai envie! mais je donnerais je ne sais quoi pour y aller.

HALIFAX.

Eh bien, je puis t'en procurer l'agrément.

TOM RICK.

Vous, monsieur Halifax! vous... sans plaisanterie?

HALIFAX.

Oui; mais il n'y a pas de temps à perdre... Prends ce manteau, prends ce chapeau. (A part.) Il désire ne pas perdre de vue mon chapeau et mon manteau... il sera satisfait. (Haut.) Enfourche le cheval que tu trouveras à la porte. Sais-tu monter à cheval?

TOM RICK.

Pas trop!... mais j'ai beaucoup monté à âne.

HALIFAX.

Tu te tiendras au pommeau de la selle d'une main.

TOM RICK.

Des deux mains!

HALIFAX.

Soit, cela sera plus sûr; tu ne te retourneras pas.

TOM RICK.

Pas une seule fois!... Ah bien, oui! j'aurai bien autre chose à faire que de me retourner.

HALIFAX.

Puis, en arrivant à Londres, tu descendras de cheval, tu viendras ouvrir la portière de milord, et, sois tranquille, il te donnera un bon pourboire.

TOM RICK.

Et je verrai Londres?

HALIFAX.

Pardieu! tu y vas pour cela.... Tu as bien compris?... tu enfourches le cheval, tu te tiens d'une main à la selle...

TOM RICK.

Des deux mains... Allez toujours.

HALIFAX.

Tu ne retournes pas la tête, tu ouvres la portière, tu reçois ton pourboire, tu as de l'agrément... Maintenant, à cheval!

TOM RICK.

A cheval!... Ah! je vais donc voir Londres!

(Il sort par la porte du fond.)

HALIFAX, le régardant s'éloigner.

Va, mon ami, mon cher Tom Rick, va... Et maintenant, attendons que nos amis se soient éloignés... (Il s'approche de la porte.) Je les entends, ils ne peuvent tarder à partir... (Se retournant.) Monseigneur!... S'il me voyait, tout serait perdu!... Eh! vite, dans ce cabinet.

(Il se cache.)

SCÈNE XII

SIR JOHN, entrant par la porte de côté; HALIFAX, caché.

La! tout est prêt... Eh bien, où est-il donc, ce drôle-là?... est-ce qu'il aurait eu l'audace...? (Il regarde par la fenêtre du fond.) Ah! non, je le vois là-bas, il est déjà à cheval... Très-bien, mon ami; à présent, je suis sûr de lui!

(Il sort par la porte du milieu.)

SCÈNE XIII

HALIFAX, seul.

Il va sur la pointe du pied regarder à son tour à la fenêtre du fond; on entend le roulement d'une voiture.

Bon! le voilà parti!... Je serai peut-être pendu demain; mais, ma foi, j'ai plus d'une fois risqué la corde pour moins que cela.

(Il entre dans la chambre de sa femme.)

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

JENNY, HALIFAX.

JENNY.

Oh ! mon Dieu, mon ami, que dites-vous donc là ?... Partir !

HALIFAX.

Partir, oui, ma petite femme, et sans perdre une minute, encore !

JENNY.

Oh ! mon Dieu ! quand nous avons à peine passé quelques heures ensemble !

HALIFAX.

C'est pour en passer beaucoup d'autres de la même façon.

JENNY.

Mais je ne te comprends pas, mon ami.

HALIFAX.

Je me comprends, c'est tout ce qu'il faut.

JENNY.

Mais que pouvons-nous avoir à craindre, protégés par lord Clarendon ?

HALIFAX.

Presque rien; mais il faut partir.

JENNY.

Et quand lord Dumbar, le favori du roi, est plein de bontés pour nous ?

HALIFAX.

Certainement, il est plein de bontés pour nous, il en a même trop, de bontés pour nous... et ça finirait mal.

JENNY.

Alors, James, comme, avant tout, je dois vous obéir, quoiqu'il soit bien terrible d'obéir à un mari qui a déjà des secrets pour nous le lendemain de ses noces... je suis prête.

HALIFAX.

Très-bien.

JENNY.

Le temps seulement d'embrasser Anna.

HALIFAX.

A merveille !... Et moi, pendant ce temps... Ah ! mon Dieu !

JENNY.

Eh bien ?

HALIFAX.

Le galop d'un cheval.

JENNY, regardant par la fenêtre.

C'est Tom qui arrive ventre à terre... Ah! mon Dieu ! pauvre Tom !

HALIFAX.

Quoi ?

JENNY.

Le cheval s'est arrêté court à la porte de l'auberge.

HALIFAX.

Et le cavalier a continué son chemin... Ce n'est rien.

TOM RICK, criant en dehors.

Oh ! la la ! oh ! la la !

HALIFAX.

Seulement, si Tom arrive, monseigneur doit le suivre... Pourquoi ne sommes-nous pas partis hier au soir !... Nous aurions couru toute la nuit, et nous serions loin maintenant.

JENNY.

Oh ! mon Dieu ! voilà que cela te reprend !

HALIFAX.

Ça ne m'avait jamais quitté.

TOM RICK, criant dans l'escalier.

Oh ! la la ! oh ! la la !

SCÈNE II

SIR ARTHUR, HALIFAX, JENNY, puis TOM RICK.

SIR ARTHUR, entrant.

Qu'y a-t-il donc ?

HALIFAX.

Ah ! c'est vous? Très-bien !... Bonjour, monsieur Arthur... Nous nous en allons... Jenny, embrasse ta sœur, et partons.

SIR ARTHUR.

Qu'est-ce que cela signifie?

HALIFAX.

Jenny vous contera la chose; moi, je vais faire quelques préparatifs de départ.

TOM RICK, entrant roide comme un manche à balai.

Ah! c'est vous, monsieur Halifax... Merci, ah! merci... Je vous en fais mon compliment, il a été joli, votre pourboire, et, une autre fois, quand vous n'aurez que des cadeaux pareils à faire à vos amis, vous pourrez bien les garder pour vous... Tenez, le voilà, votre chapeau; tenez, le voilà, votre manteau.

(Halifax sort.)

SIR ARTHUR.

Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Tom?

JENNY.

Oui, voyons, assieds-toi, et conte-nous cela.

TOM RICK.

M'asseoir?... Si je puis m'asseoir dans trois semaines, je serai très-content!

JENNY.

Mais qu'as-tu donc?

TOM RICK.

Ce que j'ai?... J'ai que votre mari s'est conduit vis-à vis de moi d'une façon... Oh!... allons donc!...

JENNY.

Comment mon mari est-il cause...?

TOM RICK.

Comment il est cause, le sournois?... Il vient à moi hier d'un air aimable, me dire: « Tom, mon cher Tom, tu as envie d'aller à Londres, n'est-ce pas?... » Vous savez, c'était mon tic, je voulais aller à Londres... je voulais voir Londres, moi!

SIR ARTHUR.

Eh bien, tu y as été et tu l'as vu...

TOM RICK.

Oh! oui, et agréablement encore, je peux m'en flatter!... Je lui réponds: « Oh! oui!... oh! oui... oh! oui, monsieur Halifax!... » Eh bien, dit-il, prends mon chapeau et mon manteau, monte sur mon cheval, cours devant la voiture de sir John Dumbar, et, en arrivant, tu auras un bon pourboire, et tu verras Londres... » Je mets son chapeau, qui m'allait

horriblement mal ; je mets son manteau, qui m'était une fois trop long ; je monte sur son cheval, qui était une fois trop dur ; je pars d'un galop enragé... Quatre heures après, nous étions à Londres... Je fais un effort, je descends de cheval, je prends mon chapeau à la main, et j'ouvre la portière avec la figure la plus agréable que je puisse prendre... comme cela, tenez...

JENNY.

Eh bien ?

TOM RICK.

Eh bien, il paraît que sir John n'aime pas les figures agréables, car à peine eut-il vu la mienne à la lueur des lanternes de sa voiture, qu'il m'allongea le plus vigoureux soufflet !... Écoutez, j'en ai bien reçu, mais jamais, au grand jamais, un de la force de celui-là... V'là d'abord pour mon pourboire, bon !

SIR ARTHUR.

Oh ! mon pauvre Tom !

TOM RICK.

Puis milord ajoute : « Conduisez ce drôle-là dans la mansarde, tandis que je vais chercher, chez le chancelier, un ordre pour faire pendre un autre drôle. »

JENNY.

Oh ! mon Dieu !

TOM RICK.

Oui, oui, c'est comme cela... Ça vous fait de la peine, a vous ?... Je le crois pardieu bien ! à qui ça n'en ferait-il pas ?... Mais attendez encore, ce n'est pas tout... Je monte dans ma mansarde et je me dis : « Au moins, de ma fenêtre, je verrai Londres... » Il faisait un clair de lune magnifique !

SIR ARTHUR.

C'était une consolation.

JENNY.

Eh bien ?

TOM RICK.

Eh bien, ma fenêtre donnait sur une cour, avec un grand mur devant... Un quart d'heure après, pendant que je regardais mon mur, on remonte et l'on me dit : « Allons, allons, il faut repartir !... — A cheval ? » que je m'écrie. Je commençais à en avoir déjà assez, de cet animal... « Sans doute, à cheval, » qu'on me répond. Il n'y avait pas à raisonner ; je remonte sur mon quadrupède... quand je dis mon quadrupède,

c'en était un autre quatre fois plus dur que le premier! Sir John était déjà dans sa voiture; il me crie: « En avant, drôle, en avant!... » Je repars au galop... Aux trois quarts du chemin, mon cheval s'emporte; je crie pour le retenir; plus je crie, plus il court!... Enfin, je croyais qu'il allait m'emporter comme cela au bout du monde, quand, en passant devant l'auberge, il s'arrête tout court; il paraît qu'il a l'habitude de loger ici... Moi qui n'étais pas prévenu, je saute par-dessus ses oreilles; vous comprenez, c'était mon chemin; c'est alors que vous m'avez entendu crier: « Oh! la la! »

JENNY.

Mon pauvre Tom!

TOM RICK.

Oh! oui, votre pauvre Tom, il peut s'en vanter d'être intéressant!... Aussi, qu'il me demande jamais un service, votre crocodile de mari!

HALIFAX, rentrant.

Mon cher Tom, fais-moi un plaisir...

TOM RICK.

Un plaisir, à vous?... Jamais... jamais!...

JENNY.

Mais à moi, Tom?

TOM RICK.

A vous, c'est autre chose!... Jamais non plus... vous êtes sa femme...

HALIFAX.

Fais-moi le plaisir d'aller aider le garçon d'écurie à mettre le cheval à la voiture.

JENNY.

Entends-tu, Tom? je t'en prie...

TOM RICK.

Oh! il faut bien que ce soit pour vous... Mais, pour lui, jamais, jamais, jamais!...

(Il sort.)

HALIFAX.

Et maintenant, à nous, ma petite femme; en route!

JENNY.

Adieu, monsieur Arthur, adieu, adieu! Embrassez Anna.

HALIFAX ouvre la porte, et la trouve gardée par deux Sentinelles.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela?

LE SERGENT, croisant la hallebarde.

On ne passe pas!

HALIFAX.

Comment, on ne passe pas ?

LE SERGENT.

Non.

HALIFAX, montrant Arthur.

C'est monsieur qui ne passe pas... Mais moi ?

LE SERGENT.

Personne ne passe jusqu'à l'arrivée de sir John Dumbar.

HALIFAX.

Oh ! le vieux scélérat!... Quand je te le disais !...

SIR ARTHUR.

Mais qu'y a-t-il ?... qu'est-ce que cela signifie ?

HALIFAX.

Cela signifie que sir John Dumbar aime ma femme.

JENNY.

Mais je ne l'aime pas, moi.

HALIFAX.

Ça ne fait rien.

SIR ARTHUR.

Mais, sur les terres de Clarendon, il n'osera rien contre Jenny.

HALIFAX.

C'est juste; mais, contre moi, il osera quelque chose.

SIR ARTHUR.

Qu'osera-t-il ?

HALIFAX.

Il osera me faire pendre.

JENNY.

En effet, cela me rappelle que Tom nous a dit que sir John Dumbar ne s'était arrêté à Londres que juste le temps de prendre un ordre pour faire pendre un drôle.

HALIFAX, bas, à Arthur.

Le drôle, c'est moi.

SIR ARTHUR.

Ah ! mon Dieu !... Comment te tirer de là ?

HALIFAX.

Si vous vouliez me le dire, vous me rendriez service.

SIR ARTHUR.

Par cette fenêtre...

HALIFAX.

Il y a des sentinelles... Toutes ses précautions étaient prises.

(Il tombe sur un fauteuil.)

SCÈNE III

HALIFAX, SIR ARTHUR, JENNY, SIR JOHN.

SIR JOHN.

Ah! voilà mon homme!

JENNY.

Oh! monseigneur...

SIR JOHN.

Ma chère enfant, voulez-vous me faire le plaisir de me laisser causer cinq minutes avec votre mari?

JENNY, à Halifax.

Est-ce que je dois...?

HALIFAX.

Oui; nous avons une affaire à démêler ensemble.

(Jenny sort.)

SIR ARTHUR.

Mais, mon oncle...

SIR JOHN.

Ah! vous voilà encore, monsieur! Votre affaire est faite... J'ai vu le roi... je lui ai parlé de votre mariage, et, comme il pense que votre belle villageoise vous a inspiré le goût des champs, il vous défend de rentrer à Londres. Allez.

SIR ARTHUR.

J'obéirai au roi, mon oncle.

SIR JOHN

C'est bien... c'est très-bien. Allez, et que je ne vous revoie plus.

SCÈNE IV

SIR JOHN HALIFAX.

SIR JOHN.

Eh bien, mon pauvre garçon, nous nous sommes donc laissé prendre?...

HALIFAX.

Ah! monseigneur, vous devez bien m'en vouloir.

SIR JOHN.

Moi? Pas du tout!

HALIFAX.

Je conçois votre colère contre moi.

SIR JOHN.

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

HALIFAX.

Votre vengeance est bien légitime.

SIR JOHN.

Oui; mais, moi, je suis bon prince... je te pardonne.

HALIFAX.

Comment, sans plaisanterie... vous me pardonnez?...

SIR JOHN.

Oh! mon Dieu, oui... et, si cela peut te consoler à ton dernier moment...

HALIFAX.

Comment, à mon dernier moment?... Mais je croyais que vous me disiez...

SIR JOHN.

Que je te pardonnais?... Oui,.. moi... personnellement... Mais reste le roi.

HALIFAX.

Et le roi?...

SIR JOHN.

Ne te pardonne pas, lui... au contraire!

HALIFAX.

Je comprends... Il sait que c'est moi qui ai tué lord Dudley.

SIR JOHN.

Je ne le lui ai pas dit, espérant toujours trouver un moyen de te sauver, tant tu m'intéresses, mon pauvre ami,..

HALIFAX.

Oui, j'entends: il y a un moyen...

SIR JOHN.

Le roi m'a dit : « Sir John Dumbar, il me faut l'homme qui a tué Dudley... »

HALIFAX.

Oui, il le lui faut... Je comprends, je lui suis nécessaire.

SIR JOHN.

C'est une idée qu'il a, ce bon, cet excellent roi... « Sir John Dumbar, » a-t-il continué...

HALIFAX.

Ce bon, cet excellent roi... toujours?

SIR JOHN.

Oui... « Sir John Dumbar, c'est vous que je charge donc de le découvrir... et, si vous ne le découvrez pas, ne vous représentez jamais devant moi... » Or, tu comprends, j'aime trop le roi, je suis trop dévoué à mon souverain, pour me priver à tout jamais de revoir son gracieux visage... Alors, je suis parti, en disant que je croyais savoir où était le meurtrier, et que j'espérais revenir bientôt avec lui. Maintenant, tu vois la position... tu es un homme d'esprit...

HALIFAX.

Monseigneur est trop bon!

SIR JOHN.

Un homme de ressources...

HALIFAX.

Monseigneur me flatte.

SIR JOHN.

Tire-toi de là comme tu pourras.

HALIFAX.

La chose me paraît bien désespérée, et, à moins que monseigneur ne consente à m'aider un peu...

SIR JOHN.

Attends... (Il appelle.) Sergent!...

(Le Sergent ouvre la porte.)

LE SERGENT.

Monseigneur?...

SIR JOHN.

Vous voyez bien monsieur?

LE SERGENT.

Parfaitement.

SIR JOHN.

S'il cherche à se sauver par la porte, s'il cherche à s'échapper par la fenêtre, s'il cherche enfin à fuir de quelque manière que ce soit, faites feu sur lui!... Vous me répondez de lui sur votre tête.

LE SERGENT.

Oui, monseigneur.

(Il referme la porte.)

SIR JOHN.

Voilà tout ce que je puis faire pour toi.

HALIFAX.

Eh bien, mille remerciments; c'est toujours cela.

SIR JOHN.

Et maintenant, comme je ne suis pas un Turc, et que je me mets à ta place, mon pauvre garçon, je te donne une demi-heure pour faire tes adieux à ta femme et à tes amis.

HALIFAX.

Et après ?

SIR JOHN.

Et après, je t'emmène... non pas devant moi, non pas derrière moi... mais avec moi... dans ma voiture !...

HALIFAX.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, monseigneur... Et... et, sans être trop curieux, où m'emmenez-vous comme cela ?

SIR JOHN.

Oh ! mon Dieu, à Londres... Le roi veut un exemple... et, tu comprends, si l'on te pendait dans un petit village comme celui-ci, l'exemple serait perdu...

HALIFAX.

C'est juste... c'est parfaitement juste.

SIR JOHN.

Il va sans dire que tu pourras répéter là-bas cette charmante histoire que tu m'as faite... Tu sais, cette bonne action... cette pauvre jeune fille qui appelait au secours... Seulement, je te préviens que, si tu n'as pas plus de preuves à donner à tes juges que tu n'en as eu à me donner, à moi, cette histoire, tout ingénieuse qu'elle est, pourra bien n'avoir pas plus de succès la seconde fois que la première.

HALIFAX.

C'est cependant la vérité.

SIR JOHN.

Eh bien, mon garçon, tu la diras, la vérité... En attendant (tirant sa montre), tu as une demi-heure... tu le sais... Il est neuf heures et demie ; à dix heures, nous partons.

HALIFAX.

J'ai une demi-heure ?

SIR JOHN.

Une demi-heure.

HALIFAX, tirant sa montre.

Permettez que je compare... Il y a des montres qui avancent d'un moment à l'autre.

SIR JOHN.

Oui, plaisante, mon gaillard, plaisante...

(Il sort.)

SCÈNE V

HALIFAX, seul.

Je ne plaisante pas du tout, parole d'honneur... au contraire!... Allons, Halifax, mon ami... voilà le grand moment arrivé... Tu t'attendais bien qu'un jour ou l'autre, cela finirait ainsi... Seulement, tu ne croyais pas que ce serait si tôt... Allons donc!... qu'est-ce que c'est que cela, Halifax? Je crois, Dieu me pardonne, que tu as peur... Non, non... ce n'est pas de la peur... Il y a huit jours, je serais mort en sifflant le *Dieu sauve le roi.* Mais, il y a huit jours, je n'avais pas une jolie petite femme qui m'aimait... Pauvre Jenny! c'était bien la peine de me retrouver... pour devenir veuve, après un jour de noce... quand nous pouvions être si heureux ensemble!... Allons, allons, il ne faut pas penser à tout cela... Supposons que c'est un rêve... un charmant rêve, ma foi!... Mais, surtout, laissons-lui ignorer la vérité!... Elle la saura toujours assez tôt... Pauvre petite! Ah! la voilà!

SCÈNE VI

JENNY, HALIFAX.

JENNY.

Eh bien, mon ami?

HALIFAX.

Eh bien, ma chère petite femme, depuis que j'ai quitté le village de Stannington, il s'est passé bien des choses... J'ai eu une jeunesse orageuse... très-oregeuse, même... Il y a beau-

coup d'événements que j'avais oubliés... Mais il y a des gens qui ont eu meilleure mémoire que moi... de sorte que, dans ce moment-ci, on m'attend à Londres...

JENNY.

On t'attend?... et pour quoi faire?

HALIFAX.

Ah! voilà... voilà ce que je ne sais pas précisément... Cependant, comme tu comprends bien, je devine que ce n'est pas pour m'y porter en triomphe... Je vais probablement avoir un procès.

JENNY.

Long?...

HALIFAX.

Je l'espère... Or, comme, selon toute probabilité, le procès sera assaisonné d'un peu de prison... de beaucoup de prison, même, tu comprends que, pendant ce temps-là, je ne me soucie point de te laisser exposée aux aimables galanteries de monseigneur.

JENNY.

Oh! comment peux-tu craindre...?

HALIFAX.

Je crains tout... Je désire donc que tu quittes l'Angleterre.

JENNY.

Et où irai-je, mon Dieu?

HALIFAX.

Tu iras en France.

JENNY.

Et, là, je t'attendrai?

HALIFAX.

Oui, tu m'attendras... Je vais te donner une lettre pour la pauvre chère femme qui m'a élevé... Tu lui diras que j'ai été toute ma vie un assez mauvais garnement, attendu qu'elle m'a prodigieusement gâté, cette bonne Gertrude, et que j'ai admirablement profité de la détestable éducation qu'elle m'a donnée... Dis-lui que cette éducation m'a mené loin... et va peut-être me conduire assez haut!... Si l'on ne me retient pas à Londres... et il faudra qu'on m'y retienne bien fort pour que j'y reste... j'irai te rejoindre... Cependant, si tu ne me voyais pas de quelque temps, ne sois pas inquiète... Si tu ne me revoyais pas de longtemps, prends patience. Enfin, si tu

ne me revoyais pas de très-longtemps, de... jamais, par exemple... eh bien, ne te désole pas trop.

JENNY.

Ah!...

HALIFAX.

Pense seulement quelquefois à ton ami d'enfance, à ce bon James, à ton mari, ce pauvre Halifax, que tu avais déjà plus d'à moitié corrigé, et que tu aurais fini par rendre honnête homme tout à fait... si le bon Dieu t'en avait donné le temps. Allons, allons ne pleure pas; cela ne sert à rien, qu'à m'attendrir moi-même... et voilà... tiens... Oh! mais c'est bête comme tout, cela; je n'y verrai plus pour écrire.

JENNY.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

HALIFAX.

Et tu comprends, il y a des circonstances où l'on a besoin de tout son sang-froid. Ainsi, c'est convenu, aussitôt que je serai parti pour Londres, tu pars pour la France, sans même attendre de mes nouvelles, cela te retarderait trop. Tu vas trouver Gertrude, et, comme tu n'as pas beaucoup d'argent, qu'elle n'en a guère, et que, moi, je n'en ai pas du tout, prends ces bijoux, qui, si je ne me trompe, doivent valoir pas mal de guinées.

JENNY.

Qu'est-ce que c'est?

HALIFAX.

Un collier; tu peux le vendre, il est bien à nous; je le paye assez cher pour cela... Ainsi, n'aie pas de scrupules; tu peux dire qu'il est à toi, bien à toi!... Quant à moi...

JENNY.

Tu sors? où vas-tu?

HALIFAX.

Je vais écrire ta lettre pour Gertrude; il n'y a ici ni plume, ni encre, ni papier... D'ailleurs, ma pauvre petite... la, vraiment, j'ai besoin d'être un instant seul... un instant, puis je reviens. (A part, et tirant sa montre.) Je n'ai plus qu'un quart d'heure. (Haut.) Au revoir donc... Embrasse-moi encore une fois... C'est peut-être la dernière. Allons, allons, du courage; attends-moi.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VII

JENNY, seule.

Du courage !... Oui, oui, j'en aurai, je tâcherai d'en avoir... Mais il ne m'avoue pas tout, j'en suis sûre. Le danger qui le menace est plus grand qu'il ne dit... Ah ! non, je n'irai pas en France, je le suivrai à Londres. (Ici, sir John entre.) Et, si l'argent me manque, je vendrai ce collier comme il me l'a dit.

(Elle ouvre l'écrin et regarde le collier.)

SCÈNE VIII

SIR JOHN, JENNY.

SIR JOHN, au fond.

Elle est seule... Que fait-elle donc ?... (Il s'approche doucement, et, en regardant par-dessus l'épaule de Jenny, il aperçoit le collier.) Hein ?... qu'ai-je vu ?...

JENNY, se retournant, et cachant le collier.

Quelqu'un ! Monseigneur...

SIR JOHN, cherchant à voir le collier, qu'elle tient caché.

Comment! petite, est-ce que je te fais peur?

JENNY.

Oui, monseigneur; car c'est vous qui perdez mon mari, vous qui nous séparez... et je vous aimais pour notre mariage que vous aviez fait, je vous bénissais pour le bonheur de ma vie, que je croyais vous devoir.

SIR JOHN.

Allons, allons, calme-toi; que de regrets pour un mauvais sujet que tu ne connais que depuis deux jours, que tu n'aimes pas, que tu ne peux pas aimer !

JENNY.

Vous vous trompez, il y a longtemps que nous nous connaissons, il y a longtemps que je l'aime, car nous sommes du même pays ; il est né comme moi au village de Stannington.

SIR JOHN, étonné.

Stannington!... tu es née à Stannington?

JENNY.

C'est là que James m'a souvent défendue, protégée, pauvre orpheline que j'étais...

SIR JOHN.

Orpheline!... née à Stannington!... et j'ai cru reconnaître!... Mon enfant, ce collier, je veux voir ce collier...

JENNY.

Mais, monseigneur...

SIR JOHN.

Je veux le voir, te dis-je; il le faut.

JENNY.

Le voici.

SIR JOHN.

Ah!

JENNY.

Monseigneur, il est à moi, il est bien à moi.

SIR JOHN.

A toi?... (Halifax entre.) Halifax! (A Jenny.) Va, mon enfant, laisse-nous. Je te rendrai ce collier; mais, maintenant, il faut que je cause avec... avec ton mari.

HALIFAX, les regardant.

Qu'a-t-il donc, le digne gentilhomme?

(Il conduit Jenny jusqu'à la porte.)

SCÈNE IX

HALIFAX, SIR JOHN.

SIR JOHN, à part, redescendant vivement la scène.

Oh! il faut qu'il parte... il le faut à tout prix! (A Halifax.) Écoute, veux-tu sauver ta tête?

HALIFAX.

Sauver ma tête?

SIR JOHN.

Si je te ménageais un moyen de fuir?

HALIFAX.

De fuir... moi?...

SIR JOHN.

Écoute...

HALIFAX.

Je ne perds pas une parole, monseigneur.

SIR JOHN.

Tu quitteras l'Angleterre.

HALIFAX.

A l'instant même. Je n'y tiens pas, à l'Angleterre.

SIR JOHN.

Tu iras...

HALIFAX.

En France ?

SIR JOHN.

Non, ce n'est pas assez loin encore.

HALIFAX.

En Espagne ?

SIR JOHN.

Plus loin... plus loin encore... En Amérique.

HALIFAX.

En Amérique, en Afrique, aux grandes Indes, où vous voudrez.

SIR JOHN.

Oui... oui... et, où tu seras, je te ferai passer de l'argent... beaucoup d'argent.

HALIFAX.

Ah! monseigneur!... Eh bien, je commence à croire que je vous avais mal jugé... Et quand partirai-je ?

SIR JOHN.

Tout de suite!

HALIFAX.

Tout de suite, c'est cela... Et ma femme?

SIR JOHN.

Il est inutile que tu la voies.

HALIFAX.

Comment, il est inutile que je la voie? Est-ce que vous croyez, par hasard, que je partirai sans ma femme?

SIR JOHN.

Certainement... et c'est à cette condition seule...

HALIFAX.

Très-bien, et je comprends votre projet. Ah ! c'est noble!...

ah! c'est grand, c'est généreux!... Merci, monseigneur, merci!... Mais je me rappelle vos paroles, monseigneur. Vous m'avez marié parce que vous ne pouviez, disiez-vous, chasser sur les terres de lord Clarendon. Eh bien, c'est moi qui vous le dis, monseigneur, vous ne chasserez pas sur les miennes.

SIR JOHN.

Mais tu veux donc, malheureux... ?

HALIFAX.

Ah! faites ce que vous voudrez, monseigneur, cela m'est bien égal. Est-ce que vous croyez que j'ai peur de la mort, moi?... Ah! dans ce cas, vous vous trompez étrangement! La mort!... eh bien, mais il y a six ans que je joue avec elle, et il y a des jours où, deux ou trois fois, nous nous sommes trouvés en face l'un de l'autre... La mort faire peur à un soldat, à un raffiné, à un duelliste!... Allons donc! voulez-vous prendre une leçon de courage, monseigneur? Eh bien, venez me voir mourir!

SCÈNE X

LES MÊMES, JENNY, puis ANNA, puis ARTHUR.

JENNY.

Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'y a-t-il?

SIR JOHN, s'approchant d'elle.

Rien... rien, mon enfant.

HALIFAX.

Un instant, monseigneur, je vis encore, ne la touchez pas!

SIR JOHN.

Mais je te dis...

HALIFAX.

Viens ici, Jenny!... viens, pauvre enfant, viens, pauvre femme qu'on veut faire veuve ou déshonorée.

JENNY.

Oh! mon Dieu! que me dis-tu? Monseigneur m'avait laissé esperer, monseigneur m'avait promis...

HALIFAX.

Oh! oui... monseigneur est généreux... monseigneur me

propose la vie... il me propose de fuir, mais à une condition, c'est que tu resteras ici, toi !...

JENNY, *se rapprochant de lui.*

Oh ! jamais, jamais je ne quitterai mon mari !

HALIFAX, *la serrant sur son cœur.*

Bien, bien, ma pauvre enfant. Viens là... N'est-ce pas, cela est odieux ?... Mais il avait pensé, cet homme, comprends-tu? il avait pensé que, pour sauver ma vie, je consentirais à te faire méprisable à tes propres yeux, et qu'abandonnée par moi, alors tu t'abandonnerais à lui ; il avait pensé que tu consentirais à devenir...

SIR JOHN.

Arrête, malheureux ! Puisqu'il faut te le dire, ta femme, c'est ma fille !...

HALIFAX.

Votre fille ?

JENNY.

Moi, monseigneur, je suis ...?

SIR JOHN.

Oui, ma fille, que je cherchais, que je viens de reconnaître à ce collier que j'avais laissé à sa mère ; ma fille, que j'ai perdue en te la donnant, et que je voulais sauver en t'éloignant d'elle.

JENNY.

Mais, monseigneur...

HALIFAX.

Comment !... ce collier ? Je n'y comprends plus rien. C'est donc toi que j'ai sauvée, il y a huit jours, dans une auberge de Stilton ?

JENNY.

Dans une auberge de Stilton, un homme poursuivait une jeune fille qui appelait du secours et qui a perdu son collier.

HALIFAX.

Oui, oui, c'est cela. La nuit à onze heures.

JENNY.

Mais c'est Anna !

HALIFAX.

Silence ! tais-toi, tais-toi... Je comprends tout maintenant,

monseigneur. Ah! vous avez retrouvé votre enfant sans la chercher? Eh bien, il est bon que vous sachiez comment vous ne l'avez pas retrouvée déshonorée.

SIR JOHN.

Déshonorée? que veux-tu dire?

HALIFAX.

Oh! mon Dieu, oui; je vous ai déjà raconté cette histoire et vous m'en avez demandé la preuve. Eh bien, la preuve, la voici.

SIR JOHN.

Comment, cette femme?...

HALIFAX.

Aux cris de laquelle je suis accouru, cette femme qu'un lâche insultait dans une chambre d'auberge...

SIR JOHN.

Eh bien?

HALIFAX.

Eh bien, ce lâche, c'était lord Dudley, et cette femme, c'était votre fille.

JENNY.

Oh! oui, monseigneur, oui, c'est la vérité tout entière, je le jure.

HALIFAX.

Et maintenant, monseigneur, maintenant, vengez la mort de votre digne ami lord Dudley; maintenant, faites pendre le sauveur de votre enfant; vous avez dans votre poche tout ce qu'il faut pour cela: lettre du roi, ordre du chancelier.

SIR JOHN.

Oh! non, non. Tiens, Halifax, mon ami, tiens, les voilà, tous ces papiers. Tiens, déchirés, déchirés!

HALIFAX.

En plus petits morceaux, en plus petits morceaux, s'il vous plaît?... Sauvé! Ah! je suis sauvé! c'est comme si tous les parlements de la terre y avaient passé. A la bonne heure, voilà un bon mouvement. Bravo, monseigneur! voilà une belle action, et, comme une belle action ne doit jamais rester sans récompense, je vais récompenser votre belle action en vous rendant votre fille.

SIR JOHN.

Comment, ma fille? Mais la voilà, ma fille.

HALIFAX.

Non, non pas tout à fait, monseigneur, vous vous trompez : votre fille... (montrant Anna, qui entre), la voici. Venez, miss Anna, et tombez aux genoux de votre père. Et si vous en doutez... (prenant le collier des mains de sir John), mon enfant, reconnaissez-vous ce bijou ?

ANNA.

Le collier qui m'a été légué par ma mère au moment de sa mort. Mais vous êtes donc sir George Herbert, monseigneur ?

SIR JOHN.

Le nom que je portais dans ma fuite ! Oh ! c'est elle ! c'est bien elle !

HALIFAX.

Eh ! oui, c'est bien elle.

SIR JOHN.

Viens, mon enfant, viens ! j'aurai du moins une satisfaction, ce sera celle de déshériter monsieur mon neveu. Oui, oui, tu auras toute ma fortune, Anna. Vous entendez, je donne tous mes biens à mon enfant.

HALIFAX.

A vos enfants, vous voulez dire.

SIR JOHN.

Comment, à mes enfants ?

HALIFAX.

Sans doute. Miss Anna est mariée.

SIR JOHN.

Mariée ! sans mon consentement ?

HALIFAX.

Vous n'étiez pas là... je lui ai donné le mien.

SIR JOHN.

Et ce mari ?

HALIFAX, amenant Arthur.

Le voici, monseigneur.

SIR JOHN.

Mon neveu ! comment ?

SIR ARTHUR.

Oui, mon oncle, cette petite paysanne que j'aimais, que j'ai épousée, c'était Anna.

SIR JOHN.

Allons, il est écrit que je ne me débarrasserai jamais de ce garçon-là.

HALIFAX.

Oh ! mon Dieu, oui, c'est impossible; vous le renvoyez par la porte, il rentre par la fenêtre; vous le chassez comme neveu, il revient comme gendre... Et maintenant, monseigneur, bénissez votre fille, qui vous tend les bras... bénissez ma femme, qui a veillé sur elle... bénissez-moi, moi qui vous l'ai rendue, et que Dieu vous bénisse !

FIN D'HALIFAX

LES DEMOISELLES
DE SAINT-CYR

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

Théâtre-Français. — 25 juillet 1843.

A MON EXCELLENTE AMIE

MADAME LA COMTESSE DASH

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

LE DUC D'ANJOU, petit-fils de Louis XIV..........	MM.	BRINDEAU.
ROGER, VICOMTE DE SAINT-HÉREM...........		FIRMIN.
HERCULE DUBOULOY, fils d'un fermier général...		REGNIER.
LE DUC D'HARCOURT, ambassadeur du Roi à Madrid......................................		FONTA.
COMTOIS, domestique de Roger..................		RICHÉ.
UN EXEMPT DE LA PRÉVÔTÉ........................		ROBERT.
UN HUISSIER..		MATHIEN.
UN VALET..		ALEXANDRE.
MADEMOISELLE CHARLOTTE DE MÉRIAN, pensionnaire à Saint-Cyr..........................	Mlles	PLESSY.
MADEMOISELLE LOUISE MAUCLAIR, idem......		ANAÏS AUBERT.

— A Saint-Cyr, au mois de décembre 1700. —

ACTE PREMIER

Un petit pavillon attenant aux bâtiments de Saint-Cyr. En face du public, au fond, une fenêtre. A gauche, une porte. A droite, une autre porte qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir quelques degrés conduisant à une sortie. Au premier plan, à droite, une fenêtre grillée donnant sur une petite rue de village.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE DE MÉRIAN, **seule, entrant par la porte à gauche.**

Elle fait deux ou trois pas sur la pointe du pied, écoute et regarde si elle est bien seule. Sept heures sonnent.

Il m'a dit, en passant auprès de moi : « Demain, pendant la récréation de sept heures, allez dans la petite salle bleue, levez le tapis de la table, vous y trouverez une lettre; au nom du ciel, lisez-la! » J'ai quitté Louise, sous prétexte de monter à ma chambre et je suis venue... (**Tâtant le tapis.**) C'est ici qu'elle doit être... Je la sens... la voilà!... Mon Dieu, que faire?... La prendre... c'est bien mal! La laisser... c'est bien imprudent!... Si cette lettre était trouvée par quelque sous-maîtresse, et que, par malheur, mon nom fût dans cette lettre... Oh! madame de Maintenon est si sévère!... Mais, au fait, je puis me tromper, ce n'est peut-être point une lettre que je sens là... Comment pourrait-il entrer à Saint-Cyr, où aucun homme ne pénètre, excepté Sa Majesté et les princes du sang? (**Elle lève le tapis**) Si fait, c'est bien une lettre... Aurait-il osé se confier à quelqu'un?... (**S'éloignant.**) Oh! non! bien décidément, je ne la prendrai pas... Celui qui l'a apportée, quel qu'il soit, viendra chercher une réponse; cette lettre lui sera rendue... Il n'y a donc rien à craindre... Non, non, je ne la prendrai pas... Mon pauvre cœur n'est déjà que trop enclin à répondre à cet amour que m'expriment ses yeux; que serait-ce donc si je lisais ce qu'il m'écrit!

SCÈNE II

CHARLOTTE, LOUISE MAUCLAIR.

Au moment où Charlotte a levé le tapis, Louise Mauclair a paru à la porte; elle a vu la lettre, et, tandis que Charlotte, dans sa crainte de céder à la tentation, s'est éloignée de la table, Louise s'en est approchée, a pris la lettre et l'a décachetée.

LOUISE, lisant tout haut.

« Chère Charlotte!... »

CHARLOTTE, se retournant.

Grand Dieu! Louise, que fais-tu?... Tu as décacheté cette lettre!

LOUISE.

Eh bien, sans doute, je l'ai décachetée.

CHARLOTTE.

Et moi qui ne voulais pas la lire!... moi qui ne voulais pas même savoir ce qu'elle contient!...

LOUISE.

Eh bien, n'écoute pas... Je lirai pour moi... (Lisant.) « Chère Charlotte !... »

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu! il croira que c'est moi qui l'ai ouverte!

LOUISE.

Eh bien, le beau malheur! Mais où veux-tu donc en venir? mais qu'espères-tu donc, en repoussant comme cela la fortune qui vient à toi?... Comment! il est jeune; comment! il est noble; comment! il est beau; comment! il est riche; comment! il est amoureux, et tu ne veux pas lire ses lettres?

CHARLOTTE.

Mais tu sais donc de qui il est question?

LOUISE.

Oh! comme je n'ai pas remarqué, n'est-ce pas, qu'aux dernières représentations d'*Esther*, il n'avait d'yeux que pour toi?

CHARLOTTE.

Alors, tu crois que le vicomte de Saint-Hérem...?

LOUISE.

Est amoureux fou de mademoiselle Charlotte de Mérian; voilà ce que je crois.

CHARLOTTE.

Et sur quoi fondes-tu cette croyance?

LOUISE.

Comme je te l'ai dit, sur ce qu'il n'a pas cessé une seconde de te regarder pendant tout le temps que tu es restée en scène... Tu comprends, moi qui n'avais pas l'honneur de représenter comme toi Esther, mais qui faisais purement et simplement un garde du roi Assuérus, personnage parfaitement muet, et qui n'a pas à s'occuper d'autre chose que de tenir sa hallebarde de la manière la plus formidable possible, j'ai eu le temps de regarder tout cela; et je me suis dit, à part moi : « Merci, monsieur le vicomte, soyez le bienvenu! »

CHARLOTTE.

Que veux-tu dire? Je ne te comprends pas, moi!

LOUISE.

Mais tu sais bien ce qui est convenu entre nous.

CHARLOTTE.

Ah! oui, tes rêves.

LOUISE.

Mes rêves? Allons donc!... Laisse-toi conseiller par moi, et mes rêves deviendront de belles et bonnes réalités.

CHARLOTTE.

Et si, au lieu de nous préparer cet avenir brillant que tu espères, tes conseils allaient nous perdre?

LOUISE.

Mais que veux-tu qui nous arrive de pis que de rester ici, mon Dieu? Faut-il que je te répète pour la vingtième fois ce qui nous attend: toi, avec un nom, et sans fortune; moi, sans fortune et sans nom? A toi, on te pendra au cou un beau ruban bleu avec une croix au bout, et l'on te fera chanoinesse! C'est très-amusant, d'être chanoinesse, tu verras... Moi, on me fera sous-maîtresse, comme l'était ma pauvre mère, ce qui est bien plus amusant encore. Tandis que, si tu veux bien consentir à te laisser aimer de ce jeune homme qui t'adore, il t'épouse, il te fait vicomtesse, il te donne cent mille écus de rente, des chevaux, un hôtel, tes entrées à la cour; tu me prends avec toi, tu me produis... Je fais une passion à mon tour... et j'épouse...

CHARLOTTE.

Voyons, qui épouses-tu, toi?

LOUISE.

J'épouse un beau seigneur sans fortune, ou un fermier général laid, mais riche à millions! Après cela, tu comprends, si la fortune et la beauté se trouvent ensemble, j'en prendrai mon parti... Ce que j'en dis, c'est seulement pour ne pas demander au ciel trop de choses à la fois.

CHARLOTTE.

Tu es folle, ma pauvre Louise.

LOUISE.

Folle?... Écoute. (Lisant.) « Chère Charlotte! je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime, vous le savez. » Oui, tu le sais. « Mais ce que vous ne savez pas, c'est que je donnerais la moitié de ma vie pour passer l'autre avec vous. » La moitié de sa vie, entends-tu cela? « Sans doute, de grands obstacles peuvent s'opposer à notre union; mais, ces obstacles, je les surmonterai. » Il les surmontera; c'est écrit. « Daignez seulement ne pas me regarder avec trop de rigueur, et je me charge de tout. » Il se charge de tout!... Eh bien, comme c'est commode cela, hein?... « Si vous ne voulez pas me désespérer tout à fait, venez donc, ce soir, de sept à huit heures dans la même salle où vous avez trouvé cette lettre; j'ai des moyens de m'y rendre que personne ne connaît et qui ne peuvent vous compromettre. *Signé*: ROGER, VICOMTE DE SAINT-HÉREM. » Ah! si l'on m'écrivait une pareille lettre, à moi!...

CHARLOTTE.

Mais tu ne sais pas ce qu'on m'a dit du vicomte, Louise... On m'a dit que c'était un mauvais sujet à qui les promesses ne coûtaient rien, et qui avait déjà perdu plusieurs pauvres filles qui avaient cru à son amour.

LOUISE.

Bah! bah! bah! on dit ces choses-là de tous les hommes, et c'est beaucoup s'il y en a les trois quarts qui le méritent.

CHARLOTTE.

Mais, si Roger faisait partie de ceux-là, s'il n'était pas sincère?

LOUISE.

Il faudrait le forcer à l'être.

CHARLOTTE.

Si c'était une intrigue qu'il désirât entamer, et non un mariage qu'il voulût accomplir?

LOUISE.

Une fois l'intrigue entamée, je me charge du mariage, moi!

CHARLOTTE.

Comment feras-tu?

LOUISE.

J'ai prévu le cas, et j'ai là un petit projet!...

CHARLOTTE.

Non, vois-tu, Louise, il vaut mieux recacheter cette lettre, la remettre à la même place, et, lorsqu'il reviendra, il croira que je ne l'ai pas lue.

LOUISE.

Écoute...

CHARLOTTE.

Du bruit!...

LOUISE.

On vient de ce côté.

CHARLOTTE.

C'est lui... Je me sauve!...

LOUISE.

Comment, tu te sauves?

CHARLOTTE.

Oui; si je restais, si je le voyais, si je lui parlais, il lirait trop facilement dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur... Reste, toi; dis-lui que je n'ai pas voulu lire sa lettre... dis-lui que je ne l'aime pas... dis-lui qu'il est inutile qu'il conserve aucun espoir.

LOUISE.

Très-bien! as-tu encore autre chose à lui dire?...

CHARLOTTE.

Dis-lui... Adieu, le voilà!

(Elle se sauve.)

SCÈNE III

ROGER, LOUISE.

ROGER, voyant Charlotte qui s'enfuit, et s'élançant après elle.

Charlotte! Elle me fuit!... (S'arrêtant à la porte de gauche et se retournant vers Louise.) Pardon, mademoiselle; mais vous, son amie, vous que je vois toujours avec elle, vous pouvez m'expliquer d'où viennent cette crainte, cet effroi?

LOUISE.

Rien de plus facile, monsieur.

ROGER.

N'aurait-elle point reçu ma lettre?

LOUISE, montrant la lettre.

La voilà.

ROGER, avec joie.

Oh! elle l'a lue!

LOUISE.

D'un bout à l'autre.

ROGER, soupirant.

Alors, c'est qu'elle ne m'aime pas.

LOUISE.

Pourquoi n'aimerait-elle pas M. le vicomte?

ROGER.

Puisqu'elle se sauve quand j'arrive!

LOUISE.

Où M. le vicomte de Saint-Hérem a-t-il vu qu'on ne fuit que les gens que l'on déteste?

ROGER, avec enthousiasme.

Que me dites-vous là?... Serait-il vrai?... Quoi! la crainte seule de laisser pénétrer des sentiments...? Oh! mademoiselle, dans ce cas, je serais le plus heureux des hommes!

LOUISE.

Un instant, un instant! Je ne dis pas tout à fait cela.

ROGER.

Que dites-vous, alors?

LOUISE.

Je dis que Charlotte est une jeune fille de naissance, élevée ici sous la protection spéciale de madame de Maintenon; je dis que madame de Maintenon lui a promis un chapitre... Vous comprenez, monsieur, un chapitre! et qu'avant de perdre une aussi belle carrière que celle de chanoinesse, elle voudrait savoir, ou plutôt, moi, son amie, sa directrice, son mentor, je voudrais savoir ce qu'elle pourrait trouver en échange.

ROGER.

Doutez-vous que mes vœux ne soient honorables, mademoiselle?...

LOUISE.

Non; mais vous êtes riche, monsieur le vicomte, vous jouis-

sez d'une grande faveur près de monseigneur le duc d'Anjou, avec lequel vous avez été élevé comme menin; votre famille peut avoir rêvé pour vous un très-brillant mariage; de sorte que, si la pauvre Charlotte vous aime, je n'en sais rien et je ne le dis pas; si elle consent à vous voir, elle se compromet; car tout se sait, monsieur, surtout à Saint-Cyr; et, une fois compromise, elle perd la faveur de madame de Maintenon et l'espoir même d'être chanoinesse.

ROGER.

Mais, enfin, par quelles promesses puis-je la rassurer? par quels serments puis-je la convaincre?

LOUISE.

Oh! ce sera difficile, car je dois vous prévenir qu'elle a en moi une amie des plus exigeantes.

ROGER.

Et vous agissez sagement, mademoiselle... On ne saurait avoir trop de défiance... Il y a tant de mauvais sujets qui se font un jeu de tromper la candeur et la vertu! Mais moi!... oh! ne me confondez pas avec ces pervers... Mes vues sont pures... légitimes!... une union sacrée... un mariage que je serai fier de proclamer devant tous... Pas tout de suite, par exemple... non... des motifs puissants... des raisons de famille qu'elle connaîtra, lui feront aisément comprendre... Mais ce mystère... mon orgueil saura le dévoiler bientôt.

LOUISE.

Un mariage secret? M. le vicomte, c'est bien grave. D'ailleurs, Charlotte y consentirait, et je dois vous dire d'avance, moi qui la connais, qu'elle n'y consentira pas... Charlotte y consentirait, qu'il faut sortir d'ici pour se marier secrètement.

ROGER.

Oh! que cela ne l'inquiète pas: j'entre ici et j'en sors comme je veux.

LOUISE, tristement.

Vous êtes bien heureux, vous!

ROGER.

Maintenant, mademoiselle, voyons, êtes-vous rassurée?

LOUISE.

Pas encore tout à fait... Mais, enfin, la position se dessine.

ROGER.

Eh bien, alors, je vous en prie, je vous en supplie, soyez

mon interprète près d'elle; dites-lui que je l'aime, que je l'adore, que je meurs si je ne la revois pas... que je l'attends, dans une heure ici, pour la rassurer sur toutes ses craintes, pour combattre tous ses scrupules.

LOUISE.

C'est bien, monsieur, nous y serons.

ROGER.

Ah! vous aussi ?

LOUISE.

Sans doute; oh! je ne quitte pas mon amie... Ne vous ai-je pas dit que je suis son mentor?

ROGER, à part.

Oh! le petit démon!

LOUISE, à part.

Je le gêne, à ce qu'il paraît... Ah! ah!... Charlotte pourrait bien avoir raison.

ROGER, prenant son parti.

Venez, je vous attends...

LOUISE.

Oh! nous ne nous engageons à rien!... nous ferons ce que nous pourrons, voilà tout ce que je promets... (Avec une grande révérence.) Monsieur le vicomte, à l'honneur de vous revoir.

ROGER, avec un profond salut.

Mademoiselle... au plus tôt possible.

SCÈNE IV

ROGER, seul.

Eh bien, mais voilà un singulier petit lutin, fort gentil, ma foi! et qui cependant ne laisse pas que de me gêner un peu. Simple, naïve et aimante, comme l'est Charlotte, j'aurais eu bon marché d'elle... mais, avec un auxiliaire comme celui-là, diable!... la chose devient plus malaisée!... Eh bien, vicomte, qu'est-ce que cela? Une difficulté, voilà tout! Tu te plaignais hier, à tes amis, qu'on n'en trouvait plus, de difficultés. Vicomte, tu n'es donc qu'un fat? Palsambleu! si je m'étais douté de cela, j'aurais pris mes mesures, moi! Je me serais muni d'un Télémaque, puisqu'elle a un Mentor... rien n'était plus facile... et alors je... (Regardant par la fenêtre.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... Mais non!... mais si!... (Ouvrant

la fenêtre.) Dubouloy, mon ami, je suis sauvé. (Appelant.) Dubouloy! Dubouloy!

DUBOULOY, dans la rue.

Hein! qui m'appelle?

ROGER.

Moi.

DUBOULOY.

Saint-Hérem?... Que me veux-tu?

ROGER.

Viens me rejoindre, et je te le dirai. (Jetant une clef par la fenêtre grillée.) Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin; celle du pavillon où je suis est ouverte. Prends garde qu'on ne te voie... Viens vite!

DUBOULOY.

J'accours.

ROGER, seul.

Voilà mon homme! je l'aurais fait faire exprès qu'il n'aurait pas été mieux confectionné! Ah! mademoiselle de Mérian, vous avez un auxiliaire; eh bien, moi, j'ai un allié!

SCÈNE V

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY.

Me voilà, mon cher ami; que me veux-tu? Parle vite, je suis pressé.

ROGER.

D'abord, la clef de la porte.

DUBOULOY, la lui donnant.

La voici.

ROGER.

Et tu as refermé...?

DUBOULOY.

A double tour. Diable! un séjour comme celui-ci, il ne faut pas laisser le premier venu... Mais, à propos de cela, comment et pourquoi t'y trouvé-je?

ROGER.

Par ordre du duc d'Anjou.

DUBOULOY.

Tu me rassures.

ROGER.

Une affaire importante. Mais, avant tout, bonjour, mon cher Dubouloy.

DUBOULOY.

Bonjour, mon cher Saint-Hérem, bonjour! mais...

ROGER, l'examinant.

Ah çà! dis-moi donc, comme te voilà magnifique!

DUBOULOY.

Mon cher, je me marie.

ROGER.

Quand cela?

DUBOULOY.

Dans deux heures.

ROGER.

Un beau mariage?

DUBOULOY.

Une fille de noblesse, qui n'est pas riche, mais qui a des parents en cour, lesquels se sont engagés à obtenir pour moi une charge que je payerai. De cette façon, j'aurai du moins un titre.

ROGER.

Lequel?

DUBOULOY.

Gobeletier du roi; c'est l'ambition de mon père, comme tu sais: il veut que je fasse souche, le brave homme.

ROGER.

Et j'espère que, dans cette occasion solennelle, le bonhomme Dubouloy se conduit bien?

DUBOULOY.

Oh! je n'ai rien à dire; il m'a donné, avant-hier, cinquante mille livres de rente, par bon contrat, et son hôtel de la rue de Verneuil.

ROGER.

Tiens! près du mien.

DUBOULOY.

Précisément; si c'est cela que tu voulais savoir, maintenant que tu le sais, adieu, mon ami! et, quand je serai marié, ce qui ne sera pas long, ne viens pas trop souvent voir ma femme, tu me feras plaisir... Du reste, toujours à ton service... Tu sais, Oreste et Pylade... Euryale et Nisus... Damon et Pythias.

ROGER, le retenant.

Mais, dis-moi donc, mon cher Pythias, comment, te mariant dans deux heures, étais-tu là à te promener près du mur, sur la grande route?

DUBOULOY.

Mon cher, j'attends ce drôle de Boisjoli, tu sais, mon valet de chambre, que j'ai envoyé à Paris chercher ma corbeille de noces, et qui sera resté à se griser dans quelque cabaret; de sorte qu'impatient de voir les belles choses que je donne à ma future, j'ai fait mettre les chevaux au carrosse, et je suis moi-même venu voir s'il n'arrivait pas; mais, tu comprends, mon ami, comme je me marie dans deux heures...

ROGER, réfléchissant.

Dans deux heures...

DUBOULOY, tirant sa montre.

Dans deux heures vingt-cinq minutes.

ROGER.

Eh bien, mais tu as encore le temps, ce me semble.

DUBOULOY.

Mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que de se marier; on est sur des charbons... on ne peut pas tenir en place... on brûle.

ROGER.

Mais tu es donc amoureux de ta femme?

DUBOULOY.

Moi?... Je l'ai vue hier pour la première fois, en signant le contrat de mariage.

ROGER.

Et jolie?

DUBOULOY, hochant la tête.

Hé! hé! hé!

ROGER.

Belle?

DUBOULOY.

Majestueuse, mon ami!... majestueuse, c'est le mot.

ROGER.

Diable!

DUBOULOY.

Tu comprends donc...

ROGER.

Dubouloy, mon ami, écoute: je...

DUBOULOY.

Mon ami, je devine à ta voix que tu vas me demander un service.

ROGER.

Tu sais que c'est à toi que je m'adresse toujours en pareil cas.

DUBOULOY.

Et je t'en suis bien reconnaissant ; mais, aujourd'hui...

ROGER.

Toutes les fois que j'ai eu besoin d'argent, avant que mon père m'eût rendu ses comptes...

DUBOULOY.

Tu as eu recours à moi... ce qui était fort honorable pour un vilain ; je comprends.

ROGER.

Quand je me suis battu avec le marquis de Montaran, et qu'il m'a fallu un second, à qui me suis-je adressé ?

DUBOULOY.

A moi... ce qui était toujours fort honorable pour un vilain. J'ai même reçu, à cette occasion, du baron de Bardanne, un certain coup d'épée qui m'a fait quelque bien dans le monde, et dont je te serai reconnaissant toute ma vie. Un charmant garçon, que ce baron de Bardanne.

ROGER.

Eh bien, mon ami, un service, un dernier service !

DUBOULOY.

Parle, et, si la chose est en mon pouvoir...

ROGER.

Tu as encore deux heures vingt-cinq minutes de liberté ?

DUBOULOY, tirant sa montre.

C'est-à-dire je n'ai plus que deux heures vingt minutes ; voilà cinq minutes que nous sommes ensemble... Tu comprends, un futur, cela doit marcher à la seconde, être réglé comme une montre. Elle est jolie, ma montre, n'est-ce pas ?... Un cadeau du papa Dubouloy. Tu dis donc ?...

ROGER.

Je te dis que je te demande une heure vingt minutes.

DUBOULOY.

Comment ! sur mes deux heures vingt ?

ROGER.

Eh bien, oui... Il te restera une heure ; c'est plus qu'il ne

te faut, ce me semble, pour retourner d'ici au château de ton père.

DUBOULOY.

Mon ami, demande-moi ce que tu voudras ; mais, dans ce moment-ci, tu comprends... Enchanté de t'avoir vu. Bonsoir!

ROGER.

Dubouloy, tu ne sais pas ce que tu perds.

DUBOULOY.

Moi, je perds quelque chose ?

ROGER.

Une aventure qui t'aurait fait plus d'honneur encore que ton coup d'épée.

DUBOULOY.

Vraiment ! voyons, de quoi s'agit-il ?

ROGER.

Sache donc que je fais la cour à une charmante personne; mais, malheureusement, elle est sans cesse accompagnée d'une amie.

DUBOULOY.

Je comprends : il faudrait opérer une diversion, éloigner ou occuper l'obstacle.

ROGER.

C'est cela même.

DUBOULOY.

Mon ami, comment veux-tu, moi qui vais me marier dans deux heures...?

ROGER.

Raison de plus, mon cher! tu seras à la hauteur de la situation, et, quand tu reviendras près de ta femme, tu auras du feu, du génie, tu seras sublime, et elle croira que tu es amoureux fou d'elle.

DUBOULOY.

Tiens, c'est une idée, cela !

ROGER.

Sans compter, dis-moi donc, mon cher, qu'il y aura peu de jeunes seigneurs à la mode à qui pareille aventure soit arrivée. Comment! tu pourras dire qu'une heure avant ton mariage, tu étais à Saint-Cyr, où le roi et les princes du sang entrent seuls, comprends-tu ? tu pourras dire que tu étais à Saint-Cyr, mauvais sujet, faisant la cour à une des brebis de madame de Maintenon.

DUBOULOY.

Le fait est que c'est drôle !

ROGER.

Mon cher, c'est du Lauzun tout pur.

DUBOULOY.

Mais, si ma femme sait cela, que dira-t-elle ?

ROGER.

Elle dira que tu es un infâme roué, et elle t'adorera.

DUBOULOY.

Tu crois ?

ROGER.

Elle t'adorera... Parbleu ! elle serait bien difficile !

DUBOULOY.

Eh bien, ça ne fera pas mal ; car elle n'a pas l'air de m'adorer infiniment.

ROGER.

Ta femme ?

DUBOULOY.

Oh ! quand je dis cela, je ne fais que préjuger... Voyons, au moins, celle à qui il faut que je fasse la cour ; l'obstacle, tu sais, l'obstacle est-il joli ?

ROGER.

Elle est charmante !

DUBOULOY.

Petite ou grande ?

ROGER.

Petite.

DUBOULOY.

Tiens ! je l'aurais mieux aimée grande ; j'aime les grandes femmes, moi. Cheveux blonds ou noirs ?

ROGER.

Châtains.

DUBOULOY.

Châtains ? Une nuance que je ne peux pas souffrir. Et elle s'appelle ?

ROGER.

Je n'en sais rien.

DUBOULOY.

Comment ! tu n'en sais rien ? Alors...

ROGER.

Qu'importe, mon cher! on devient amoureux d'un coup d'œil, d'un regard. La sympathie...

DUBOULOY.

Allons! va pour la sympathie.

ROGER.

Tu consens?

DUBOULOY.

Est-ce que je puis te refuser quelque chose? Ce cher Roger!

ROGER.

Merci.

DUBOULOY.

Mais, tu comprends, je n'ai plus qu'une heure dix minutes à te donner.

ROGER.

C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, et tu seras libre auparavant. (Écoutant.) Attends donc!

DUBOULOY.

Qu'est-ce?

ROGER.

On vient.

DUBOULOY.

Ce sont elles! j'en suis sûr... Mon cœur bat.

ROGER, désignant la droite.

Non, c'est de ce côté; ce ne peut être que le duc d'Anjou.

DUBOULOY, se dirigeant à droite.

Je me sauve alors.

ROGER.

Pas par là!... il ne faut pas qu'il te voie.

DUBOULOY, indiquant la gauche.

Alors, par ici.

ROGER.

Malheureux! tu vas dans les dortoirs.

DUBOULOY.

Mais où me cacher? Pas un armoire, pas une table.

ROGER.

Ah! cette fenêtre!

DUBOULOY

Eh bien?

ROGER.

Saute.

DUBOULOY, *effrayé.*

Sauter? Par exemple!

ROGER.

Huit ou dix pieds, voilà tout.

DUBOULOY.

Et si l'on me voit, s'il y a des piéges à loup?

ROGER.

Sois tranquille, il n'y a rien de tout cela.

DUBOULOY, *montant sur la fenêtre.*

Ah! Roger, tu peux te vanter...

ROGER, *le poussant.*

Va donc! voilà le prince... Saute! Il était temps!

SCÈNE VI

ROGER, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC, *entrant par la droite.*

A merveille! le premier au rendez-vous. Je te reconnais bien là, Roger.

ROGER.

Votre Altesse est petit-fils de Louis XIV, et, en cette qualité, monseigneur ne doit ni ne peut attendre.

LE DUC.

Enfin! j'ai donc un moment de liberté! Madame de Maintenon vient d'entrer dans son oratoire. Ici, nous n'avons pas à craindre de fâcheux... Voyons, Saint-Hérem, parle vite; as-tu vu madame de Montbazon?

ROGER.

Oui, et je lui ai rendu le portrait qu'elle avait donné à Votre Altesse.

LE DUC.

En échange, t'a-t-elle remis mes lettres?

ROGER.

Les lettres de monseigneur sont à sa terre de Saint-Leu. Elle est allée les chercher ce soir, et, demain matin, elles seront chez moi.

LE DUC.

Pour sûr?

ROGER.

Elle m'en a donné sa parole.

LE DUC.

Juge de quelle importance est pour moi la remise de ces lettres, Roger, au moment de partir pour l'Espagne.

ROGER.

Votre Altesse part? et quand cela?

LE DUC.

Après-demain, et tu conçois: je vais épouser la fille du duc de Savoie; si ces lettres...

ROGER.

Que monseigneur se rassure; ces lettres seront chez moi demain avant dix heures. Seulement, que Votre Altesse veuille bien me dire où j'aurai l'honneur de la voir: à Marly, à Versailles, aux Tuileries?...

LE DUC.

Écoute... Je vais demain à Paris, ne quitte pas ton hôtel de la journée.

ROGER.

Comment! Son Altesse me ferait l'honneur...?

LE DUC.

Silence! si l'on savait que j'ai mis le pied chez un mauvais sujet comme toi, on se douterait que c'est pour quelque amour secret.

ROGER.

Eh bien, mais il me semble qu'il y a eu autrefois une certaine Hortense Mancini, que, dans une circonstance à peu près pareille, votre auguste aïeul...

LE DUC.

Oui; mais mon auguste aïeul avait alors quelque chose comme quarante ans de moins, ce qui rend plus indulgent.

ROGER.

Sans compter qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de faire la connaissance de madame de Maintenon.

LE DUC.

Chut!... J'irai seul, dans une voiture sans armoiries; on annoncera le comte de Mauléon. Veille à ce que je ne rencontre personne.

ROGER.

Il sera fait comme le désire Votre Altesse, ou plutôt Votre Majesté, car c'est le titre qui vous appartient désormais.

LE DUC.

Oui, grâce à ce titre de roi que je vais bientôt porter, grâce

surtout aux ennuyeuses lois de l'étiquette, je ne puis plus faire un pas sans qu'il soit observé; dire une parole sans qu'elle soit commentée à Versailles; je ne puis pas même être seul! Voilà pourquoi je t'ai dit de m'attendre dans ce pavillon. Depuis huit jours, madame de Maintenon m'en a remis la clef. Tous les matins, je suis contraint d'y venir entendre des leçons de politique. Elle prétend m'apprendre à gouverner l'Espagne, à rendre mon peuple heureux! Va, crois-moi, Roger, majesté en Espagne, c'est bien triste, et mieux vaut être altesse, et même simple gentilhomme en France.

ROGER.

Heureusement que Votre Altesse arrive à Madrid pour le carnaval, cela lui fera paraître moins durs les commencements de son exil.

LE DUC.

Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Roger?

ROGER.

Non, monseigneur.

LE DUC.

Tu devrais m'y rejoindre.

ROGER.

En Espagne? J'avoue qu'à moins que Son Altesse ne m'en donne l'ordre formel, j'éprouverais dans ce moment quelque contrariété à quitter la France.

LE DUC.

Une intrigue, mauvais sujet?

ROGER.

Quelque chose du moins qui ressemble beaucoup à cela.

LE DUC.

J'espère que ce n'est point ici?

ROGER.

Oh! comment Votre Altesse peut-elle soupçonner...?

LE DUC.

Toi! je te crois capable de tout.

ROGER.

Votre Altesse me flatte.

LE DUC.

Non, pardieu! et je dis ce que je pense. Au revoir, Saint-Hérem, à demain!... Reste encore un instant ici; je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble. A demain donc; puis tu me remettras les lettres... et la clef de ce pavillon.

ROGER.

Je n'y manquerai pas, monseigneur.

LE DUC, sortant par la gauche.

A demain.

SCÈNE VII

ROGER, seul.

La nuit vient par degrés.

Diable! rendre la clef, ce n'est pas mon affaire! Et comment verrais-je Charlotte, moi?... Si j'en faisais faire une seconde d'ici là... Oui, mais qu'une pareille chose soit connue!... Il faut que je sache si Charlotte m'aime, et ensuite... (On frappe à la fenêtre.) Qu'y a-t-il? Ah! c'est vrai; et Dubouloy que j'avais oublié...

(Il va à la fenêtre et l'ouvre; Dubouloy paraît au haut d'une échelle.)

SCÈNE VIII

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, sur son échelle.

Mon cher ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi, mais je te ferai observer que je n'ai plus que quarante minutes...

ROGER.

L'heure approche... Elles vont venir d'un moment à l'autre.

DUBOULOY, sautant dans la chambre.

J'ai grimpé sur cette échelle de jardinier pour m'assurer que tu étais seul, et te dire...

ROGER, regardant dans le jardin.

Attends...

DUBOULOY.

Quoi?

ROGER.

Malgré l'obscurité... il me semble que c'est elle... Charlotte... celle que j'aime!

DUBOULOY, regardant.

Qui se promène là-bas toute seule?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Alors, puisqu'elle est toute seule, tu n'as plus besoin de moi, mon cher ami; bonne chance!

ROGER, le retenant.

Au contraire; elle n'aura pas voulu accompagner son amie ici, où elle sait que je l'attends. Son amie va venir de son côté; ne me voyant pas, elle courrait au jardin... Occupe-la, mon cher Dubouloy, fais-lui la cour, sois éloquent; cela t'est si facile! Moi, je descends au jardin; je tombe aux pieds de Charlotte, et j'obtiens enfin l'aveu de son amour.

(L'obscurité est devenue complète. En ce moment, Louise entre par la gauche.)

ROGER, à voix basse, à Dubouloy.

Tiens, regarde si je m'étais trompé.

DUBOULOY, bas aussi.

Alors, c'est la mienne, celle-là?

ROGER.

La tienne, oui...

DUBOULOY.

Ah çà! songe que, dans trente cinq minutes...

ROGER.

Je ne te demande pas un quart d'heure.

(Il disparaît par la droite.)

SCÈNE IX

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE, prêtant l'oreille, à part.

J'ai entendu... Il doit être là. (Haut.) Monsieur!...

DUBOULOY.

Quoi?

LOUISE.

Est-ce vous?

DUBOULOY, s'approchant.

Oui.

LOUISE.

Monsieur le vicomte, croyez que je suis désespérée... Quelques instances que j'aie pu faire pour déterminer Charlotte à venir ici...

DUBOULOY.

Ah! mademoiselle!...

LOUISE, à part.

Qu'entends-je?

DUBOULOY.

Ce n'est pas Charlotte que j'attendais ici.

LOUISE.

Cette voix... ce n'est pas celle du vicomte!

DUBOULOY.

Non, mademoiselle, c'est la mienne.

LOUISE.

Qui êtes-vous, monsieur?

DUBOULOY.

Un ami intime de Saint-Hérem, un autre lui-même... un homme à qui vous avez fait perdre la tête, qui ne sait plus ce qu'il fait, et à qui il faut pardonner s'il ne sait pas ce qu'il dit. (A part.) C'est horrible!... je ne sais pas si elle est jolie!

LOUISE.

Mais enfin, monsieur, votre nom?

DUBOULOY.

Hercule Dubouloy.

LOUISE.

Hercule Dubouloy?... Je ne connais pas...

DUBOULOY.

Fils unique d'un fermier général, cinquante mille livres de rente pour le moment et de grandes espérances pour l'avenir! Voilà ma position, mademoiselle, et je puis donc espérer que votre cœur...

LOUISE.

Mais, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

DUBOULOY.

Un mot me fera connaître... J'ai vingt-cinq ans, le caractère paisible, gentil cavalier, la conversation attachante, l'œil vif, les dents belles, et le cœur passionné!

LOUISE.

Mais où m'avez-vous donc remarquée, monsieur?

DUBOULOY.

Partout... à l'église... aux représentations d'*Esther!*

LOUISE.

Vous y veniez?

DUBOULOY.

Je n'en ai pas manqué une. Alors, sachant que mon ami, le vicomte de Saint-Hérem, avait une clef de Saint-Cyr, je l'ai prié, supplié de me conduire ici.

LOUISE.

Ici, à une pareille heure, monsieur!

DUBOULOY.

L'heure n'y fait rien, mademoiselle. (A part.) C'est-à-dire... si, au fait, elle a raison... Quelle heure?... (Il essaye de voir l'heure à sa montre. A part.) Bon! voilà qu'on n'y voit plus! (Haut et tombant aux genoux de Louise.) Je l'ai supplié de me conduire ici pour que je puisse vous parler, pour que je puisse me jeter à vos pieds.

LOUISE.

Monsieur!... que faites-vous?...

DUBOULOY.

Oui, me jeter à vos pieds et vous dire... (L'heure sonne. A part.) Hein! l'horloge... Huit heures... Bon! je n'ai plus que dix minutes... (Haut.) Et vous dire...

LOUISE.

Quoi donc, monsieur?... Parlez.

DUBOULOY.

Que je vous aime, mademoiselle! oui, voilà ce que je voulais vous dire!

LOUISE.

Monsieur, si je pouvais croire...

DUBOULOY.

Vous douteriez de ma parole, mademoiselle, après la démarche que je fais, quand je m'expose au danger d'être surpris à Saint-Cyr?...

LOUISE.

Non, vous avez raison; quel motif auriez-vous, d'ailleurs, pour me tromper?

DUBOULOY.

Oui, quel motif aurais-je? Je vous le demande!

LOUISE.

Je vous crois donc, monsieur...

DUBOULOY, à part.

La voilà convaincue. Je ne me savais pas si éloquent.

LOUISE.

Vous êtes prêt alors à faire pour moi ce que M. de Saint-Hérem fait pour Charlotte?

DUBOULOY.

Tout ce qu'il fera, je le ferai; je suivrai l'exemple de mon ami jusqu'au bout, charmante... (A part.) Je ne sais pas son nom de baptême. (Haut.) Charmante!...

LOUISE.

Monsieur...

DUBOULOY.

Oui, mademoiselle, charmante!

LOUISE.

Monsieur, soyez certain que vous ne vous repentirez pas du sacrifice que vous faites pour moi, et que ma reconnaissance pour un homme qui a été distinguer, au milieu de ses compagnes, nobles, riches et belles, une pauvre fille comme moi, soyez certain, dis-je, que cette reconnaissance sera éternelle.

DUBOULOY.

Éh bien, mademoiselle, maintenant que je suis sûr de mon bonheur, permettez que je me retire.

LOUISE.

Comment, monsieur?...

DUBOULOY.

Il faut que j'aille faire part à mon père de vos excellentes dispositions à mon égard... (A part.) Ça m'est égal, je n'ai pas la clef, mais je sauterai par-dessus le mur.

(On entend du bruit.)

SCÈNE X

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, entrant tout effarée.

Louise!... Louise!

DUBOULOY, se retournant.

Hein!... qu'y a-t-il?

LOUISE.

C'est Charlotte! qu'est-il arrivé?

(Elle court à elle.)

DUBOULOY, à part.

Profitons de la circonstance pour nous éloigner...

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! je me meurs, je suis morte!

LOUISE.

Mais qu'as-tu donc?

DUBOULOY, cherchant, et à lui-même.

Où diable ai-je mis mon chapeau à présent?...

CHARLOTTE, à Louise.

Imagine-toi que, tandis que le vicomte, — car, tu sais, il est venu, — tandis qu'il était à mes pieds, tandis qu'il me disait qu'il m'aimait...

LOUISE.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Nous avons entendu du bruit près de nous, derrière la charmille... On nous écoutait, Louise! quelqu'un était caché!

LOUISE, à part.

Très-bien!... madame de Maintenon!

DUBOULOY, se retournant effrayé.

Hein?...

SCÈNE XI

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, entrant.

Charlotte!... Charlotte!... soyez tranquille!

DUBOULOY, mettant la main sur son chapeau.

Enfin, le voilà!

(Il se glisse par la porte de droite et disparaît.)

ROGER.

Il n'y avait personne; vous pouvez donc me dire encore que vous m'aimez! vous pouvez me le répéter, vous pouvez me faire le plus heureux des hommes!

CHARLOTTE.

Mais êtes-vous bien sûr que personne...?

ROGER.

Oui... J'ai sauté par-dessus la charmille, j'ai fouillé le massif d'arbres.

DUBOULOY, rentrant.

Mon ami, mon ami, la porte du pavillon est fermée.

ROGER.

Celle qui donne sur le jardin?

DUBOULOY.

Oui.

ROGER.

Elle se sera fermée toute seule.

DUBOULOY.

En attendant, nous sommes prisonniers! (Bas, à Roger.) Et moi!... et moi!... mon père, mon beau-père, ma future... tout cela qui m'attend à Charny!

CHARLOTTE.

Mon Dieu, mon Dieu! si nous étions découverts, nous serions perdus!

ROGER.

Eh bien, faites ce que je vous disais, Charlotte, suivez-moi...

CHARLOTTE.

Un enlèvement, monsieur?

DUBOULOY.

Oui, oui, enlevons! et surtout sortons d'ici! (A part.) Quand je serai dehors, je prendrai mes jambes à mon cou!... (Haut.) Enlevons vite, mon ami.

LOUISE, à Dubouloy.

Monsieur, monsieur, je ne vous quitte pas!

DUBOULOY, à part.

Bien! de mieux en mieux! Ah! Roger!

CHARLOTTE.

Mais, monsieur, un enlèvement!... c'est impossible!

LOUISE.

Qu'espères-tu donc? que veux-tu que nous fassions?.. Si nous restons, que devenir?...

CHARLOTTE.

Et, d'ailleurs, comment fuir?

ROGER.

Rien de plus facile... J'ai la clef du jardin, et, par cette fenêtre...

DUBOULOY.

Ah! oui, par cette fenêtre... et, grâce à cette échelle que j'ai placée moi-même...

(Ils ouvrent la fenêtre. Un Exempt est au haut de l'échelle, une lettre de cachet à la main.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Au nom du roi, messieurs, je vous arrête.

DUBOULOY.

Hein ! vous nous arrêtez ?

L'EXEMPT.

Suivez-moi, messieurs...

DUBOULOY.

Où nous conduisez-vous ?

L'EXEMPT.

A la Bastille !

LOUISE, à Charlotte.

Sois tranquille ! tout ira bien !

(Dubonloy tombe dans les bras de Roger, et Charlotte dans ceux de Louise.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon de l'hôtel du vicomte de Saint-Hérem, rue du Bac.

SCÈNE PREMIÈRE

COMTOIS, sortant de l'appartement à droite, au moment où l'on frappe violemment trois coups à la porte de la rue ; puis ROGER.

COMTOIS.

Ah ! cette fois, ce doit être monsieur. (Il va à la fenêtre.) Oui ; je commençais vraiment à être fort inquiet... Sorti depuis hier midi, et voilà qu'il est huit heures du matin. (Apercevant Roger, qui entre en jetant son chapeau sur un fauteuil Oh ! oh ! il y a de l'orage !...

ROGER.

Il n'est venu personne pour moi ?

COMTOIS.

Un domestique de madame la comtesse de Montbazon, qui m'a remis ce paquet.

ROGER.

Donnez! (A lui-même.) Ce sont les lettres du duc d'Anjou... Bien! (Haut.) C'est tout?

COMTOIS.

Oui, monsieur.

ROGER.

Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien? pour personne, excepté pour M. le comte de Mauléon... Retenez bien ce nom... Ne le faites pas attendre quand il se présentera... C'est un très-grand seigneur! Si, par hasard, j'étais avec quelqu'un, prévenez-moi...! Ah! et puis encore pour Dubouloy... (A part.) Si toutefois il est libre; car, hier, à Saint-Cyr, aussitôt après notre arrestation, l'on nous a séparés, et, depuis, pas la moindre nouvelle. (A Comtois.) Vous m'entendez...

(Il va pour entrer dans la chambre à droite.)

COMTOIS.

Monsieur rentre dans son appartement?

ROGER.

Sans doute... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

COMTOIS.

Oh! rien... Alors, monsieur sait probablement...

ROGER.

Quoi?... que voulez-vous que je sache? Je ne sais rien... Parlez... Dites!

COMTOIS.

Qu'il y a quelqu'un dans l'appartement de monsieur.

ROGER.

Quelqu'un?... et qui cela?

COMTOIS.

Mais une femme.

ROGER.

Quelle femme?

COMTOIS.

La femme de monsieur, madame la vicomtesse.

ROGER, à part.

Après tout ce que j'ai dit, on a osé!... Ma femme est ici!... dans cet hôtel, dans mon appartement!... (Haut.) Qui a eu la hardiesse...?

COMTOIS.

Ce matin, à quatre heures, une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel; Breton, qui veillait, a cru que c'était monsieur qui rentrait, et s'est avancé pour lui offrir ses services... Pas du tout, c'était une dame, accompagnée de la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac.

ROGER.

De la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac?

COMTOIS.

De M. d'Estrées et de M. de Villarceaux.

ROGER.

Le grand écuyer de monseigneur le duc d'Anjou et le premier gentilhomme de monseigneur le duc de Berry! Ah! très-bien! madame de Maintenon!

COMTOIS.

Monsieur comprend bien que, quand Breton les a reconnus, il a ouvert toutes les portes. On a demandé où était l'appartement de monsieur... Breton y a conduit la société... Arrivés là, ces messieurs et ces dames ont dit à la personne qu'ils conduisaient: « Vicomtesse de Saint-Hérem, vous êtes chez vous. » Puis ils se sont retirés. C'est comme cela que nous avons appris que monsieur était marié.

ROGER.

C'est bien... Mettez vite en état de me recevoir l'appartement qu'occupe mon père, quand il vient à Paris.

COMTOIS.

Monsieur n'habitera donc pas...?

ROGER.

Faites ce que je dis. (Comtois s'avance vers l'appartement de gauche.) Ah! Comtois!...

COMTOIS.

Monsieur?...

ROGER.

Madame de Saint-Hérem a-t-elle une femme de chambre?

COMTOIS.

Elle en a deux.

ROGER.

Vous prierez l'une ou l'autre de ces demoiselles de vous prévenir aussitôt que sa maîtresse sera visible.

COMTOIS.

Oui, monsieur.

ROGER.

C'est tout... Allez.

(Comtois sort.)

SCÈNE II

ROGER, seul.

Cet épisode manquait à l'histoire. Il est, sur mon honneur, impossible d'être plus cruellement mystifié! Allons, me voilà la fable de la cour!... Je l'aimais bien! mais, après ce qui vient d'arriver... je ne lui pardonnerai jamais!... Ah! madame de Saint-Hérem, prenez-y garde! vous jouez avec moi une partie dangereuse... et, quoique vous ayez pour vous madame de Maintenon, vous pourriez bien vous repentir de l'avoir entreprise.

SCÈNE III

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, entrant le chapeau posé carrément sur la tête et se croisant les bras.

Ah!

ROGER, courant à lui.

Eh! c'est toi, mon cher Dubouloy!...

DUBOULOY, froidement.

Tout beau, monsieur! tout beau!

ROGER.

Qu'y a-t-il donc?

DUBOULOY.

Ce qu'il y a?... Il y a que vous disiez, hier encore, que, dans plusieurs occasions, vous aviez été mon obligé...

ROGER.

C'est vrai, tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY.

Eh bien, je viens vous en demander un à mon tour, et, comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

ROGER.

Lequel?

DUBOULOY.

C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER.

Me couper la gorge avec toi! avec toi, mon ami?

DUBOULOY.

Vous, mon ami! après le tour que vous m'avez fait? vous, mon ami?... Vous plaisantez, monsieur!

ROGER.

Mais que t'est-il donc arrivé?

DUBOULOY.

Ce qui m'est arrivé?

ROGER.

Sans doute... Avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY.

C'est juste... Je vais vous le dire. Il m'est arrivé que, lorsqu'on nous a eu arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carrosse, et conduit à la Bastille. Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très-noir et tres-désagréable.

ROGER.

Mon pauvre garçon!

DUBOULOY.

A la lueur d'une mauvaise lampe qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir. Je me disais que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER.

Que veux-tu, mon ami! ce n'est pas ma faute... Tu te marieras ce soir; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY.

Je me marierai ce soir?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu!... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait. Je fis prier le gouverneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait

faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, voilà tout. Je répondis au gouverneur que, n'ayant rien ravi à mademoiselle Louise Mauclair, je n'avais rien a lui rendre... Sur quoi, le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus noir et beaucoup plus désagréable que le premier.

ROGER.

Que fis-tu alors?

DUBOULOY.

Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... C'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin, que l'honneur de mademoiselle Louise Mauclair, à ce qu'il paraît. Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange !... c'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris mon pain et mon eau, et, dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dame ! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulus tenir bon... Je persévérai une demi-heure encore; mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter. La nature fut vaincue, et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair; n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendît pas. Heureusement, on m'entendit; le guichetier entra, tenant, d'une main, un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre, un contrat de mariage. Je signai le contrat, j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier, qui me conduisit à l'église, où mademoiselle Louise Mauclair m'attendait, et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Hérem, que, comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en

avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai, mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER.

Eh! mon cher Dubouloy, je comprendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY.

Comment, mon aventure, c'est la tienne?

ROGER.

Sans doute.

DUBOULOY.

On vous a conduit à la Bastille comme moi?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

On vous a enfermé dans un cachot?

ROGER.

Oh! mon Dieu, oui.

DUBOULOY.

Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas?...

ROGER.

Que je n'en sortirais pas, à moins que je n'eusse rendu l'honneur à mademoiselle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY.

Et vous avez cédé?

ROGER.

Il le fallait bien.

DUBOULOY.

Alors, dans ce cas, vous êtes donc...?

ROGER.

Je suis marié!

DUBOULOY.

Marié! Tu es marié?...

ROGER.

Marié!

DUBOULOY.

Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (Lui serrant la main.) La réparation est suffisante.

ROGER.

Mais tu ne sais pas une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé ?...

DUBOULOY.

Quoi donc ?

ROGER.

Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY.

Eh bien ?

ROGER.

Eh bien... je rentrê ici, et je trouve madame de Saint-Hérem installée dans mon appartement, par ordre de madame de Maintenon.

DUBOULOY.

Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que madame Dubouloy est en possession de mon hôtel ! Alors je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER.

Eh bien, comment l'as-tu trouvé?

DUBOULOY.

Furieux, mon ami, furieux ! et il y avait de quoi, tu comprends. Comment ! je sors hier, au moment d'épouser une femme, en lui disant : « Mon père, soyez tranquille, dans une heure je suis ici ; » et je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et, me voyant perdre ma charge future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER.

Sa malédiction ?

DUBOULOY.

Parfaitement! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi; que, ne pouvant pas rester chez mon père; que, ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami ! je ne savais pas que, moins la malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER.

Absolument la même.

DUBOULOY.

Non, non, pas la même; tu es encore couché sur un lit de roses relativement à moi.

ROGER.

Comment cela, je te prie ?

DUBOULOY.

Oui, tu n'as pas deux femmes, toi : l'une que tu devais épouser, l'autre que tu ne devais pas épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu !...

ROGER.

Laquelle ?

DUBOULOY.

L'autre, la majestueuse... Tout cela va me tomber sur les bras; il faudra dégaîner tous les jours... Voilà pourquoi j'aimais mieux en finir tout de suite avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position... Seulement, que vas-tu faire? Puisque notre sort est pareil, il faut, ce me semble, que nos résolutions soient communes. Que résous-tu à l'égard de ta femme ?

COMTOIS, entrant.

Madame de Saint-Hérem fait demander à M. le vicomte s'il peut la recevoir.

ROGER.

A l'instant! (Comtois sort.) Tu demandais ce que j'allais faire? Entre dans ce cabinet, qui, comme tu le sais, a une seconde sortie. Écoute ce qui va se passer entre moi et madame de Saint-Hérem, et, quand tu seras suffisamment édifié, rentre chez toi, fais-en autant avec madame Dubouloy.

DUBOULOY.

Oh ! mon Dieu, dès les premiers mots que tu prononces, je devine ce qui me reste à faire... En deux secondes, je suis à mon hôtel, et je te promets de me montrer digne de toi !... Ah çà ! pas de faiblesse.

ROGER.

Oh ! j'entends madame de Saint-Hérem... A ton poste !

(Dubouloy entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

J'ai appris, monsieur, que vous m'aviez fait demander à quelle heure je serais visible, et j'accours...

ROGER.

Je vous remercie de cet empressement, madame; car vous devez comprendre que j'avais hâte d'avoir une explication avec vous.

CHARLOTTE.

Une explication, monsieur?... Je ne comprends pas vos paroles, et encore moins l'accent singulier avec lequel elles sont prononcées... Une explication!... et sur quoi?

ROGER.

Mais sur notre arrestation d'hier, et sur... l'événement de cette nuit.

CHARLOTTE.

Oh! j'ai été bien effrayée de l'une, je vous assure, et bien heureuse de l'autre!

ROGER.

Tous deux étaient cependant prévus, je le présume; et, quand on sait les choses d'avance, je pensais, moi, qu'elles produisaient moins d'effet.

CHARLOTTE.

J'avais prévu... je savais... Que voulez-vous dire, monsieur?

ROGER.

Je veux dire que vous jouez admirablement la comédie d'intrigue.

CHARLOTTE.

Monsieur!

ROGER.

Oh! ne vous en défendez pas, madame; dans ce cas-là, celui qui a gagné a toujours raison.

CHARLOTTE.

Je vous proteste, monsieur, que, tout en devinant un reproche amer dans vos paroles, je ne comprends rien à ce qu'elles me disent... A-t-on forcé votre volonté? avez-vous été contraint en quelque chose?

ROGER.

Vous le demandez!...

CHARLOTTE.

Sans doute, monsieur, je vous le demande.

ROGER.

Vous le demandez!... Et ce mariage dans la chapelle d'une prison d'État, croyez-vous qu'il ait été fait de mon gré?

CHARLOTTE.

Pardon, monsieur, mais, hier encore, dans le jardin de Saint-Cyr, vous me disiez à mes genoux, en me répétant cent fois que vous m'aimiez... vous me disiez que le moment le plus heureux de votre vie serait celui où vous deviendriez mon mari, où vous m'appelleriez votre femme. Me disiez-vous cela, monsieur, ou ai-je mal entendu? Étais-je folle?

ROGER.

Non, madame, et, comme vous vouliez me rendre heureux le plus vite possible, vous avez tout arrangé, fort adroitement, ma foi, pour que je pusse devenir votre mari et vous appeler ma femme la nuit même.

CHARLOTTE.

Moi, monsieur! comment, vous croyez que c'est moi qui...? Ah!... je commence à comprendre.

ROGER.

Et qui donc, s'il vous plaît, a pu prévenir madame de Maintenon si bien à temps, qu'au moment de sortir par les portes, nous ayons trouvé les portes fermées... et qu'au moment de sortir par la fenêtre, nous ayons trouvé un exempt de la prévôté sur l'échelle par laquelle nous allions descendre?

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, monsieur, vous me faites honte! mais, en même temps, vous m'éclairez... Ces protestations d'amour étaient donc fausses?... Cette offre de m'épouser secrètement était donc illusoire?... Vous vouliez donc, tout simplement, monsieur, me tromper... tromper une pauvre fille?... Oh! il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur... et cela n'aurait pas ajouté beaucoup à votre réputation.

ROGER.

Non, madame, non!... j'étais sincère quand je vous disais que je vous aimais, car je vous aimais, j'étais assez fou pour cela... Je voulais vous épouser, sans doute... mais j'aurais

voulu à notre mariage une autre forme... une forme... qui lui imprimât au moins l'apparence du libre arbitre...

CHARLOTTE.

C'est cela, monsieur ! dites que, me regardant comme une jeune fille sans conséquence, vous avez bien voulu, cela ne s'appelle t-il pas ainsi ?... m'honorer d'une fantaisie... et que vous avez tout fait pour la satisfaire... Le hasard, la Providence ont voulu que les choses tournassent autrement que vous ne l'espériez; que, forcé par une puissance indépendante de ma volonté, forcé de tenir les promesses que vous m'aviez faites, votre orgueil a été froissé... et que vous allez sacrifier votre femme à votre orgueil, comme vous vouliez sacrifier votre maîtresse à votre fantaisie. Dites cela, monsieur, et cette fois, au moins, vous aurez vis-à-vis de moi le mérite de la franchise.

ROGER.

Et vous, madame, dites que, fatiguée d'être à Saint-Cyr, vous avez éprouvé le désir, désir bien naturel, d'être libre, d'avoir un nom, une position dans le monde... Vous avez eu la bonté de croire que je pourrais vous donner tout cela...

CHARLOTTE.

Monsieur !...

ROGER.

C'est très-flatteur pour moi... et je vous remercie de m'avoir donné la préférence !

CHARLOTTE.

Ah !

ROGER.

Mais, comme j'apprécie parfaitement le sentiment qui vous a fait agir, permettez que, tout en demeurant sa victime, je ne reste pas sa dupe. Vous désiriez être libre, vous l'êtes; vous désiriez un nom, vous avez le mien ; vous désiriez une fortune, vous avez la mienne; vous désiriez une position dans le monde, pour tout le monde, excepté pour moi, vous serez la vicomtesse de Saint-Hérem. Maintenant, madame, voici mon appartement, voici le vôtre ; c'est la seule chose que nous ne partagerons pas. Quant à cette chambre, c'est un terrain neutre sur lequel nous nous rencontrerons quelquefois. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas, madame? Vous êtes satisfaite, vous êtes heureuse ? Je ne puis pas davantage pour vous; permettez-moi donc de me retirer...

CHARLOTTE, voulant le retenir.

Monsieur!...

ROGER, saluant.

Madame...

(Roger rentre chez lui.)

SCÈNE V

CHARLOTTE, seule.

Oh! mon Dieu! que viens-je d'entendre ! et est-ce possible que le même homme qui me jurait hier qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi, soit aujourd'hui si dur, si cruel? Oh ! je le sens bien, oui, tant qu'il a été là, ma dignité, mon orgueil, m'ont soutenue, m'ont donné du courage... Mais, maintenant que je suis seule... Oh! mon Dieu, mon Dieu !...

SCÈNE VI

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, entrant en éclatant de rire.

Oh! ma chère amie, ma bonne Charlotte, qu'il est drôle quand il est en colère!

CHARLOTTE.

Qui cela?

LOUISE.

Mon mari... M. Duboutoy... Imagine-toi qu'il vient de me faire une scène... Oh ! j'aurais donné tout au monde pour que tu fusses-là.

CHARLOTTE.

Vraiment?

LOUISE.

Tout ce qu'il y a de plus dramatique, ma chère. Enfin, dans l'état habituel, son visage m'a paru assez insignifiant... Eh bien, dans la colère, sa figure prend une expression... Oh! je le mettrai très-souvent en colère...

CHARLOTTE.

Mais à propos de quoi cette querelle?

LOUISE.

Est-ce que je sais, moi?... Il m'a parlé d'un piége où il

avait été entraîné, d'un mariage qu'il manquait, de la Bastille où on l'avait conduit, d'un cachot très-noir, d'un poulet et d'une bouteille de vin de Bordeaux; il m'a dit que j'étais cause de tout cela, que j'étais un serpent, et que jamais je ne serais sa femme que de nom: ce qui m'est parfaitement égal, attendu que je ne le connais que d'hier, ce monsieur, et que je n'en suis pas du tout folle.

CHARLOTTE.

Cependant tu l'as épousé?

LOUISE.

Sans doute; mais ce n'est pas moi qui ai été le chercher. C'est lui qui est venu me trouver, c'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps, qu'il m'avait vue à la messe, aux représentations d'*Esther*, qu'il mourrait de chagrin si je n'étais pas à lui! Dame, moi, j'ai bon cœur, je n'ai pas voulu le laisser mourir, ce garçon, je me suis sacrifiée... Et puis, maintenant, voilà comme il me remercie... Ah! ma foi, à sa fantaisie!... comme il voudra.

CHARLOTTE.

Et tu ne regrettes pas d'être mariée?

LOUISE.

Regretter d'être mariée, moi? J'en suis enchantée! Sais-tu qu'il a un très-bel hôtel! J'ai visité tout cela pendant qu'il était sorti, ce matin. Tu verras mon appartement... Délicieux, ma chère! Quand je compare cela à ma chambre de Saint-Cyr... et puis comme c'est commode! je voulais venir te voir, je suis descendue et j'ai trouvé sa voiture à la porte... une excellente voiture, sans armoiries, il est vrai... mais on ne peut pas tout avoir... J'ai ordonné au cocher de prendre par le quai. Que c'est beau, Paris, ma chère!... que c'est beau, le Louvre, les Tuileries!... Il y avait des carrosses qui passaient, il y avait des seigneurs dans les carrosses... Tout cela est d'un bruit, d'une animation... Et tu demandes si je suis bien aise d'être mariée? Oh! oui, j'en suis bien aise! et ce serait à refaire que, certainement, je le referais!

CHARLOTTE, poussant un soupir.

Ah!

LOUISE.

Mais, toi, est-ce qu'il n'en est pas ainsi? est-ce que tu ne penses pas comme moi?

CHARLOTTE.

Oh ! moi, ma chère Louise, je suis bien malheureuse !

LOUISE.

Toi, malheureuse, Charlotte? Oh! mon Dieu! Et comment? pourquoi?

CHARLOTTE.

Oh ! moi... moi, je l'aimais; et lui, il ne m'aime pas!

LOUISE.

Qui t'a dit cela?

CHARLOTTE.

Lui-même.

LOUISE.

C'est lui-même? Il ne faut pas le croire.

CHARLOTTE.

Comment veux-tu que je ne croie pas?

LOUISE.

Écoute: hier, il disait qu'il t'adorait; aujourd'hui, il dit qu'il te déteste. Très-certainement, il a menti hier ou aujourd'hui... Eh bien, pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien qu'hier? Les chances sont au moins égales, tu en conviendras... Et maintenant, pourquoi te déteste-il? Voyons!

CHARLOTTE.

Oh! il m'accuse d'une chose affreuse!

LOUISE.

Et de quoi t'accuse-t-il donc?

CHARLOTTE.

Il dit que tout cela est une intrigue menée par moi, conduite par moi... Il me croit capable...

LOUISE.

De ce que j'ai fait... Ma chère, ce n'est pas aimable, ce que tu me dis là.

CHARLOTTE.

Oh! Louise...

LOUISE.

Sois tranquille; je ris.

CHARLOTTE.

Et moi, je pleure.

LOUISE.

Oh ! quelle étrange manière tu as d'envisager la vie? Qu'est-ce que c'est que cela?... Tu l'aimes?... D'abord, tu as tort de l'aimer... Toute femme qui aime perd la moitié de ses avan-

tages. Mais crois-tu que c'est avec des larmes que tu le ramèneras?... Les hommes adorent nous voir pleurer, ça flatte leur amour-propre... C'est avec nos larmes qu'ils entretiennent ce préjugé, qu'ils sont nécessaires au bonheur de notre existence... Allons, plus de ces faiblesses-là! c'est de mauvais goût pour tes gens... Justement, voilà un valet.

CHARLOTTE.

Oh! celui-là, c'est un ancien serviteur de mon mari. Que voulez-vous, Comtois?

SCÈNE VII

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS.

Pardon, madame la vicomtesse; mais c'est le comte de Mauléon qui demande mon maître, et, comme M. de Saint-Hérem m'a donné l'ordre de ne pas le faire entrer s'il y avait quelqu'un, j'allais le prévenir...

CHARLOTTE.

Nous nous retirons, Comtois, nous nous retirons. Nous ne voulons pas gêner monsieur. Faites entrer le comte de Mauléon. Viens, Louise.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VIII

COMTOIS, puis LE DUC D'ANJOU, puis ROGER.

COMTOIS.

Diable! madame est bien triste!... Il paraît que ce n'est décidément pas un mariage d'inclination. (Ouvrant la porte.) M. le comte peut entrer.

LE DUC, entrant.

Et Saint-Hérem?

COMTOIS.

Je vais le prévenir que M. le comte attend.

LE DUC.

Personne n'entrera sans être annoncé?

COMTOIS.

M. le comte peut être tranquille.

(Roger paraît.)

LE DUC.

Ah! te voilà...

(Roger s'incline, Comtois sort.)

ROGER.

De ma fenêtre, j'ai vu le carrosse de Votre Altesse, et je suis accouru.

LE DUC.

Très-bien... Et ces lettres ?

ROGER.

Les voilà, monseigneur.

LE DUC.

Merci, et la clef?

ROGER.

Ah! oui, la clef... La voici.

LE DUC.

Tu n'en as plus besoin, je présume; car j'ai appris de tes nouvelles par madame de Maintenon. Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment; c'est très-beau de ta part, toi qui as une grande fortune, épouser une jeune personne qui ne possède rien.

ROGER.

Oui, monseigneur, voilà comme je suis, moi.

LE DUC.

Tu l'aimais donc beaucoup?

ROGER.

Mais oui, monseigneur; j'en étais fou, c'est le mot.

LE DUC.

Comment! je te vois hier, et tu ne me dis pas que tu vas te marier?

ROGER.

Je ne savais pas que cela se ferait si vite; que Votre Altesse me pardonne.

LE DUC.

Est-elle jolie?

ROGER.

Très-jolie!

LE DUC.

Heureux coquin! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas venir en Espagne.

ROGER.

Eh bien, monseigneur m'y fait penser... Au contraire... et,

si Son Altesse est toujours dans les mêmes dispositions bienveillantes à mon égard...

LE DUC.

Comment! mais, après le service que tu m'as rendu aujourd'hui encore...

ROGER.

Je lui demanderai la permission de l'accompagner.

LE DUC.

M'accompagner, c'est impossible. Tu connais les lois de l'étiquette: toutes les personnes qui font partie du cortége sont désignées par le roi. Mais viens me rejoindre.

ROGER.

Je serai à Madrid aussitôt que Votre Altesse.

LE DUC.

A merveille!

ROGER.

Mais Votre Altesse permettra-t-elle que je fasse ce voyage accompagné...?

LE DUC.

De ta femme? Très-bien!

ROGER.

Non, monseigneur; madame de Saint-Hérem est d'une santé délicate, elle restera à Paris. Non, accompagné d'un de mes amis.

LE DUC.

C'est bien; tu me le présenteras.

ROGER.

C'est que je dois prévenir Votre Altesse qu'il est de noblesse incertaine.

LE DUC.

Cela regarde d'Harcourt; ainsi, c'est dit, tu viens?

ROGER.

Je viens, monseigneur.

LE DUC.

Ah! je respire! j'aurai donc quelqu'un à qui parler de ma pauvre France!

ROGER.

Et un petit peu de ces pauvres Françaises, n'est-ce pas, monseigneur?

LE DUC.

Vois-tu, Roger, c'est qu'il n'y a encore qu'elles au monde ! Ah !...

ROGER.

Monseigneur, voilà un soupir dont je connais l'adresse.

LE DUC.

Eh bien, c'est ce qui te trompe, il n'est pas pour madame de Montbazon...

ROGER.

Ah bah! et pour qui donc ?

LE DUC.

C'est... Mais à quoi bon le dire? je quitte la France! A Madrid, Roger.

ROGER.

A Madrid, sire!

LE DUC.

A Madrid.

(Il sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte. Tandis qu'on voit Roger qui salue une dernière fois le Duc dans le vestibule, Dubouloy passe sa tête par la porte de gauche.)

SCÈNE IX

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY.

Enfin, il s'éloigne... Roger!

ROGER, rentrant.

Tiens, te voilà!

DUBOULOY.

Oui ; Comtois m'a dit que tu étais en affaires, et m'a introduit dans ton cabinet. Eh bien, mon ami, que résolvons-nous? J'ai eu avec madame Dubouloy une scène qui a paru l'impressionner beaucoup. Il est vrai que j'ai été plein de dignité. Maintenant, me voilà à tes ordres.

ROGER.

Eh bien, mon ami, nous partons...

DUBOULOY.

Ah! nous partons... Et pour quelle partie du monde partons-nous?

ROGER.

As-tu quelque préférence?

DUBOULOY.

Moi, aucunement... Je désire aller où ne sera pas madame Dubouloy, voilà tout!... Je ne suis pas fâché non plus de m'éloigner de l'autre. Nous allons donc?...

ROGER.

En Espagne.

DUBOULOY.

En Espagne? Soit! j'ai toujours eu un faible pour l'Espagne! c'est le pays des aventures, des balcons, des sérénades, des bals masqués, des amours romanesques et des vengeances sanglantes. Quand partons-nous pour l'Espagne, mon ami?

ROGER.

Dans une heure.

DUBOULOY.

A merveille!

ROGER.

Eh bien, alors, c'est dit, mon cher!... je rentre dans mon cabinet; toi, retourne à ton hôtel, fais tes dispositions, assure l'existence de ta femme comme je viens de le faire à l'égard de madame de Saint-Hérem... Ensuite, nous quittons la France, nous partons...

SCÈNE X

Les Mêmes, CHARLOTTE et LOUISE, qui, depuis un moment, ont paru.

CHARLOTTE, *vivement.*

Vous partez?

DUBOULOY.

Oui, madame, nous quittons la France, et peut-être même l'Europe. Nous nous exilons, mon ami le vicomte et moi. Voilà ce que la France vous devra, mesdames.

CHARLOTTE.

Mais vous nous emmènerez?

LOUISE, *à Dubouloy.*

Nous partons avec vous, n'est-ce pas?

DUBOULOY.

Non!... pas le moins du monde, madame : nous allons faire un voyage d'agrément!

LOUISE.

Monsieur Dubouloy, voilà un mot dont vous vous souviendrez.

DUBOULOY.

Comment l'entendez-vous, madame, je vous prie?

LOUISE, à Charlotte.

Ma chère amie, ne te désespère pas trop, et rappelle-toi qu'il te reste une amie bonne au conseil et à l'exécution. Adieu, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY.

Mais, madame, vous m'expliquerez...

LOUISE.

Monsieur, je vous prie de ne pas me suivre!

DUBOULOY.

Madame, il m'est doux de vous obéir.

(Ils sortent tous deux, madame Dubouloy par le fond, Dubouloy par la gauche.)

SCÈNE XI

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu! qui m'expliquera donc d'où vient tout ce qui m'arrive ?... qui me dira ce qu'il faut que je fasse? Mais ce n'est pas de l'indifférence que vous avez pour moi, monsieur, c'est de la haine! car ce départ... Mais non, je n'y puis croire encore...

ROGER.

Je pars, madame.

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, c'est affreux!

ROGER.

C'est affreux! mais que vous importe que je parte ou que je reste, madame?

CHARLOTTE.

Que m'importe, dites-vous?... Oh! vous le demandez!

ROGER.

Sans doute. Je cherche en quoi ma présence ou mon absence peut vous intéresser.

CHARLOTTE.

Le titre de votre femme, que je n'avais pas demandé, que

vous m'avez offert, que j'ai reçu par l'ordre d'une puissance dont j'ignorais l'intervention, me donne du moins un avantage : c'est de pouvoir vous dire hautement aujourd'hui ce que je n'osais vous avouer tout bas hier... Si vous ne m'aimez pas, monsieur... je vous aime, moi... Enfermée à Saint-Cyr, éloignée de toute société depuis mon enfance, n'ayant jamais connu ma mère, ayant vu mon père à peine, tout ce que mon cœur contenait d'amour, je l'ai reporté sur vous. Constamment malheureuse depuis mon enfance, sans appui, sans fortune, tout ce que mon cœur avait rêvé, je l'avais mis en vous. Vous étiez noble, élégant, riche, à la mode, en faveur; vous possédiez tous les biens de la terre, c'est vrai; moi, je n'avais qu'une chose, ma réputation. Eh bien, je la sacrifiais en fuyant avec vous...

EOGER.

Ah! madame, vous saviez d'avance que cette fuite...?

CHARLOTTE.

Monsieur, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme; et, sur ma parole, je l'ignorais!

ROGER.

Il est fâcheux alors, madame, que les apparences soient contre vous, et me forcent, sous peine de ridicule...

CHARLOTTE.

Et c'est à cette crainte du ridicule que vous sacrifiez mon bonheur, que vous sacrifiez ma vie!

ROGER.

Votre vie?...

CHARLOTTE.

Oui, monsieur, oui... je vous le dis: je mourrai loin de vous, je vous le jure.

ROGER.

Non, madame, vous vivrez, et vous vivrez heureuse! Que demande une femme pour être heureuse? D'être jeune, vous l'êtes; d'être jolie, vous l'êtes; d'être riche, vous l'êtes. Voici l'acte de donation, signé de moi, que vous pourrez remettre à votre notaire, et qui vous assure une existence honorable, digne du nom que vous portez.

CHARLOTTE, prenant l'acte.

Vous me quittez, monsieur?

ROGER.

Oui.

CHARLOTTE.

Vous me quittez?

ROGER.

Sans doute.

CHARLOTTE.

Ni mes prières ni mes larmes ne peuvent vous retenir? Vous voyez, je prie et je pleure!

ROGER.

C'est une résolution prise.

CHARLOTTE, déchirant l'acte.

Alors, cet acte est inutile, monsieur, je le déchire.

ROGER.

Vous le déchirez?...

CHARLOTTE.

Du moment que vous me quittez, que vous m'abandonnez, que je ne suis votre femme que de nom, ce n'est point votre fortune et un hôtel qu'il me faut, c'est un couvent et mille écus de dot pour y entrer, voilà tout... Madame de Maintenon me choisira le couvent et m'y payera ma dot... Merci, monsieur! je ne veux rien de vous.

ROGER, avec quelque émotion.

Mais, madame...

CHARLOTTE.

C'est bien, monsieur, c'est bien: faites ce que vous voulez, partez, restez, vous êtes le maître; mais, moi aussi, je sais ce que j'ai à faire pour accomplir mes devoirs de femme à la manière dont je les entends, et je le ferai... Adieu, monsieur, adieu... Oh! pas un mot... pas un geste... Adieu! adieu!...

(Elle rentre.)

SCÈNE XII

ROGER, puis DUBOULOY.

ROGER.

Ce qu'elle dit là serait-il vrai?... aurait-elle ignoré réellement toute cette intrigue?... Oh! non... c'est impossible...

DUBOULOY, entrant.

Me voilà, mon ami, me voilà, mon cher Saint-Hérem, chargé d'or, de lettres de change, avec ma chaise de poste bourrée de pâtés froids et de vins généreux, afin que nous ne man-

quions de rien en route : je sais trop où la famine peut nous mener. Es-tu prêt? en as-tu fini avec ta femme?

ROGER.

Oui; et toi?

DUBOULOY.

Moi aussi. Oh! mes affaires sont arrangées à merveille, de manière à ne causer à madame Dubouloy aucun ennui... Tu conçois... une femme... ça a si peu d'expérience, un rien l'embarrasse... Je ne lui laisse rien du tout... Ah! si fait... je lui laisse mon nom... vu que je ne peux pas le lui ôter.

ROGER.

Cependant...

DUBOULOY.

Voilà comme je suis... Es-tu prêt?

ROGER.

Mais tu es plus pressé que moi maintenant, il me semble.

DUBOULOY.

Parbleu! je crois bien, j'ai toute la famille de l'autre qui peut me tomber sur les bras au moment où j'y penserai le moins.

ROGER.

Et c'est là ce qui te presse?... Attends au moins que ton mariage soit connu.

DUBOULOY.

Connu!... Oh! si ce n'est que cela, tout le monde le sait déjà, mon mariage.

ROGER.

Comment?

DUBOULOY.

Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, le baron de Bardanne m'a arrêté pour me faire tous ses compliments.

ROGER.

Ses compliments, à toi?

DUBOULOY.

Et à toi aussi, mon ami. Il venait de s'inscrire à ta porte, et il m'a assuré qu'avant ce soir, tout Paris en aurait fait autant.

ROGER.

Tout Paris?

DUBOULOY.

Mais je lui ai dit que tout Paris nous trouverait partis.

Ainsi donc, mon ami, il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter la foule.

ROGER.

Oui, tu as raison, il faut s'éloigner... On nous a joués indignement.

DUBOULOY.

Indignement! Hésiter, serait une faiblesse...

ROGER.

Une lâcheté!

DUBOULOY.

Une lâcheté!... Ainsi donc...

ROGER.

Viens, viens, partons! en Espagne!...

DUBOULOY.

En Espagne!...

(Ils sortent vivement par la porte de gauche.)

ACTE TROISIÈME

A Buen-Retiro, à Madrid.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC D'HARCOURT, UN HUISSIER.

LE DUC, à l'Huissier.

Et vous croyez que Sa Majesté pourra me recevoir?

L'HUISSIER.

Votre Excellence sait que Sa Majesté est toujours visible pour l'ambassadeur de France. Je vais la prévenir que vous êtes là.

(Il sort.)

LE DUC.

Il paraît que l'affaire de la succession a donné à madame de Maintenon une haute idée de ma capacité, puisqu'elle veut bien me charger d'une mission aussi importante.

SCÈNE II

LE ROI, LE DUC D'HARCOURT.

LE ROI.

Mon cher duc, il faut bien que ce soit pour vous, je vous le jure; car je m'étais promis à moi-même de ne pas dire un mot d'affaires aujourd'hui.

LE DUC.

Sire, je ne veux pas faire manquer Sa Majesté Catholique à un serment si sacré, et aujourd'hui, par extraordinaire, je viens lui parler plaisirs.

LE ROI.

A la bonne heure! soyez le bienvenu alors; car les plaisirs sont rares à Madrid. En attendant, veuillez remarquer, mon cher duc, que nous sommes ici, non pas à l'Escurial, mais à Buen-Retiro.

LE DUC.

Ce qui veut dire...?

LE ROI.

Que ce n'est point Philippe V qui vous reçoit à cette heure, mais bien le comte de Mauléon. Ainsi, plus de majesté, plus de sire, je vous prie; aidez-moi, s'il est possible, à oublier que je suis roi.

LE DUC.

Cependant, le comte de Mauléon me passera bien l'altesse?

LE ROI.

Non pas : le monseigneur tout au plus.

LE DUC.

Va donc pour monseigneur.

LE ROI.

Oui, cela me rappelle le temps où j'étais duc d'Anjou... C'était le bon temps... Ah!... (Avec familiarité.) Mais vous me disiez donc, mon cher duc, que vous veniez me parler plaisirs?...

LE DUC.

Et vous me répondiez, monseigneur, que j'étais le bienvenu, attendu que les plaisirs étaient rares à Madrid.

LE ROI.

Et je vous disais là une terrible vérité; car, depuis que j'ai

quitté la France, j'ai eu, je vous le proteste, mon cher ambassadeur, bien peu de distractions.

LE DUC.

Monseigneur va se marier?...

LE ROI.

Oui, avec une princesse de Savoie. Duc, vous m'aviez dit que vous veniez me parler plaisirs, ce me semble?

LE DUC.

Que voulez-vous, monseigneur! l'habitude m'emporte; et, quand, par hasard, j'ai l'occasion de ne pas être ennuyeux, je ne sais pas en profiter.

LE ROI.

Je vous rappellerai à la question. Que me voulez-vous, duc?

LE DUC.

Je voulais demander au comte de Mauléon la permission de lui présenter ce soir deux dames, deux Françaises arrivées depuis quelques jours seulement, avec les recommandations les plus honorables et sous la protection des plus hautes influences.

LE ROI.

Eh! justement, tenez, mon cher duc (lui montrant Saint-Hérem), voici notre maître des cérémonies qui s'avance; nous allons arranger l'affaire avec lui.

SCÈNE III

Les Mêmes, ROGER.

ROGER, s'arrêtant à la porte.

Pardon, sire! pardon, monsieur le duc! mais je croyais cette soirée entièrement consacrée au bal, et je pensais que la politique était consignée à la porte de Buen-Retiro. Il n'en est point ainsi; je m'éloigne.

LE ROI.

Non, mon cher Saint-Hérem... Non, reste, au contraire... M. le duc est dans les conditions voulues... Il venait me parler de deux dames pour lesquelles il me demande des invitations. Tu les porteras sur la liste.

ROGER, tirant une liste de sa poche.

Comment se nomment-elles, monsieur le duc?

LE DUC, s'approchant du Roi.

Monseigneur permettra-t-il que, jusqu'à nouvel ordre, ces dames gardent l'incognito?

LE ROI, à Roger.

Volontiers. Le duc les présente, cela suffit.

ROGER.

Ah! ah!

LE ROI.

Dites donc, mon cher duc, j'y pense, ne sont-ce point deux dames qui étaient hier au théâtre?

LE DUC.

Dans ma petite loge du rez-de-chaussée?

LE ROI.

C'est cela; charmantes, mon cher duc, charmantes!

LE DUC.

Monseigneur les a remarquées?

LE ROI.

Je n'ai regardé qu'elles pendant toute la soirée. C'est au point qu'en rentrant, madame des Ursins m'a fait une querelle.

ROGER.

Ah! diable, monsieur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire!

LE DUC.

Que voulez-vous, monsieur le vicomte! il faut subir son destin.

ROGER.

Vous ne retirez pas votre demande?

LE DUC.

Non; et même, si besoin est, je l'appuie de nouveau.

LE ROI.

M. le duc d'Harcourt sait qu'il n'a qu'à demander une fois les choses possibles et deux fois les choses impossibles. Saint-Hérem, je te recommande particulièrement ces deux dames.

LE DUC.

Mille fois merci, monseigneur.

LE ROI.

Vous vous trouverez avec elles dans la salle des présentations.

LE DUC.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Et maintenant, monsieur le duc, vous avez à peine le temps d'aller chercher vos protégées et de revenir. Je vous en préviens, à minuit juste, on se met à table.

LE DUC.

Je ne perds pas un instant.

(Il s'incline et sort.)

SCÈNE IV

LE ROI, ROGER.

LE ROI.

Eh bien, monsieur l'intendant des menus, aurons-nous une soirée à la française ?

ROGER.

C'est-à-dire que M. le comte de Mauléon pourra se croire à Fontainebleau ou à Marly.

LE ROI.

Si tu arrives à ce résultat, Saint-Hérem, je te déclare le plus grand de tous les grands d'Espagne.

ROGER.

Et monseigneur nomme Dubouloy baron ?

LE ROI.

Oui, le duc d'Harcourt m'a déjà sollicité à cet égard ; mais, tu comprends, il est plus difficile de transformer un homme de finances en baron, que de faire d'un gentilhomme un grand d'Espagne.

ROGER.

Il paraît cependant que l'un et l'autre offrent bien des obstacles...

LE ROI.

Que veux-tu dire?

ROGER.

Je veux dire, monseigneur, que le roi d'Espagne m'avait gracieusement parlé d'un titre relevant de sa couronne, et que, jusqu'à présent...

LE ROI.

Tu es bien impatient, Saint-Hérem !...

ROGER.

Oui, monseigneur... impatient d'obtenir cette faveur, mais plus impatient encore de m'en montrer digne. Je vous l'a-

vouerai, il m'est pénible de n'être que le compagnon des plaisirs du roi, et je voudrais enfin pouvoir rendre service à la monarchie espagnole.

LE ROI.

Fort bien, Saint-Hérem, et, dès qu'une occasion s'offrira...

ROGER.

Mais elle s'offre aujourd'hui, monseigneur... Vous savez qu'un traité d'alliance est près de se signer à La Haye, entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies... Il vous faut à La Haye un homme dévoué...

LE ROI.

Sans doute, sans doute... Mais, dans une affaire aussi grave, je dois consulter mon conseil... Je te promets d'y penser... Plus tard, nous aviserons... Une seule chose m'occupe en ce moment... Dis-moi, connais-tu ces dames que nous présente le duc d'Harcourt?

ROGER.

Non, monseigneur.

LE ROI.

Ah! mon cher, délicieuses! C'est pour notre pauvre Espagne une bonne fortune...

ROGER.

A laquelle son roi espère ne pas rester tout à fait étranger?

LE ROI.

Peut-être; car, si mes souvenirs ne me trompent pas...

ROGER.

Eh bien?

LE ROI.

Ce n'est pas hier que j'ai vu ces dames pour la première fois.

ROGER.

Tant pis! car alors le roi réclamera son droit de priorité... et il ne sera pas permis de leur faire la cour.

LE ROI.

Allons, voilà déjà que tu jettes tes vues sur elles, mauvais sujet!

ROGER.

Après vous, sire, après vous. A tout seigneur, tout honneur!

LE ROI, faisant un mouvement pour sortir.

Oui, tu es encore bien respectueux à cet égard-là!

ROGER.

Monseigneur s'en va sans jeter un coup d'œil sur ma liste?

LE ROI.

Ta liste?... Tu réponds de tout, voilà ce que je sais: guide-toi là-dessus.

(Le Roi sort.)

ROGER, sonnant.

Allons, je prends la responsabilité de mes œuvres, c'est convenu.

SCÈNE V

ROGER, UN HUISSIER, puis DUBOULOY.

ROGER, à l'Huissier.

Remettez cette liste aux huissiers de service dans l'antichambre, et qu'ils ne laissent entrer que les personnes dont les noms y sont inscrits; il y a exception en faveur de deux dames que présentera l'ambassadeur de France. (A Dubouloy, qui entre.) Ah ! c'est toi, Dubouloy ! déjà en costume !

DUBOULOY.

Oui, mon ami. On nous promet du plaisir pour ce soir, et, ma foi, j'ai hâte de m'amuser; car je te confesse que je m'ennuie cruellement dans la capitale de toutes les Espagnes.

ROGER.

Comment! toujours?

DUBOULOY.

Plus que jamais. Oh! mon ami que la Péninsule est mal connue et qu'on en fait de faux récits! A entendre ceux qui en reviennent, un joli garçon, un homme bien tourné, un cavalier élégant, ne peut pas faire un pas dans la rue sans être suivi par une duègue qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse, ne peut pas lever le tête vers une fenêtre sans voir une main qui passe à travers une jalousie, ne peut pas, en se promenant au Prado, baisser les yeux sur un banc sans y trouver un éventail oublié à dessein, et qui attend qu'on le rapporte à sa jolie propriétaire. Les infâmes menteurs!... Moi, je pars pour l'Espagne, de confiance, sur ce que les voyageurs en disent; dès le jour de mon arrivée, je me lance dans les rues de Madrid; je regarde à toutes les fenêtres; je m'assieds sur tous les bancs... Eh bien, mon ami,

pas une duègue, pas une main, pas un éventail!... C'est monstrueux, parole d'honneur! On dirait que je suis un croquant!... Aussi, à mon retour en France, je t'en préviens, Saint-Hérem, je déshonore l'Espagne... Sais-tu qu'il y a des moments où j'en suis presque à regretter ma femme?

ROGER.

A propos, en as-tu reçu des nouvelles, de ta femme?

DUBOULOY.

Non; seulement, j'ai reçu une lettre de mon père.

ROGER.

Et que te dit-il de nouveau?

DUBOULOY.

Rien de nouveau. Toujours en colère!... toujours la même indignation contre moi!...

ROGER.

Oh! il se calmera.

DUBOULOY.

Il m'annonce, en outre, qu'il cherche le moyen de faire rompre le contrat par lequel il m'assurait cinquante mille livres de rente, et qu'il espère réussir!... Mais conçois-tu qu'il ne veuille pas croire un mot de mon aventure?

ROGER.

Que veux-tu! c'est de l'entêtement. Et la famille?

DUBOULOY.

Quelle famille?

ROGER.

La famille de l'autre?

DUBOULOY.

Oh! mon ami, ne m'en parle pas, elle fait des cris de paon. Le père, les frères et les trois cousins sont en quête de ton serviteur. Imagine-toi qu'ils sont venus en masse à l'hôtel; on leur a dit que je n'y étais pas, que j'étais parti... Tarare! ils n'ont pas voulu en croire Boisjoli sur parole. Ils ont forcé la porte, ils ont fouillé tous les coins, ils ont été regarder jusque sous les lits. Te figures-tu, six, mon cher, six que j'aurais été obligé de tuer d'abord... Et remarque bien qu'il n'y avait là que les parents de Paris; la province n'est pas encore prévenue. Et toi, as-tu reçu des nouvelles de ta femme, ou de ses frères, ou de ses cousins, ou de ses neveux?

ROGER.

Non; Charlotte n'a pas de famille, elle.

DUBOULOY.

Je ne sais pas comment tu fais, toi : tu as un bonheur !...

ROGER.

Ah ! oui, un bonheur ! le mot est bien choisi.

DUBOULOY.

Au fait, j'oubliais... Le roi de France est donc toujours furieux ?

ROGER.

Plus que jamais ; que veux-tu ! quand on a un jésuite pour confesseur et une prude pour maîtresse, on ne pardonne pas facilement.

DUBOULOY.

Ainsi tes biens...?

ROGER.

Séquestrés, mon cher, sans miséricorde ; quant à moi, consigné à la frontière, et cela, tant que je n'aurai pas réparé mes torts d'époux envers madame de Saint-Hérem, comme j'ai réparé mes torts d'amant envers mademoiselle de Mérian. Oh ! madame de Maintenon y met de l'obstination.

DUBOULOY.

Et tu crois que c'est à madame de Saint-Hérem que tu dois ces persécutions ?

ROGER.

Et à qui donc veux-tu que ce soit ?... Elle a tort, Dubouloy, elle a tort. Moi qui m'étais quelquefois repenti de la façon dont je l'avais traitée !... moi qui, peut-être, si j'avais reconnu chez elle quelque regret, quelque dévouement, serais venu le premier...

DUBOULOY.

Comment?

ROGER.

Sais-tu qu'en regardant toutes les femmes qui nous entourent, je n'en ai pas trouvé une seule que l'on puisse lui comparer.

DUBOULOY.

Si tu le prends ainsi, il me semble que madame Dubouloy n'est pas plus désagréable qu'une autre ; mais on a du cœur, on n'oublie pas qu'on a été pris comme un sot ; sans compter qu'elle m'a fait perdre la charge de gobeletier du roi, que je regrette, pas pour moi, Dieu merci, mais parce que mon père y tenait, ce qui est cause de tous mes malheurs !...

Mais, dis donc, Roger, il me semble que voilà déjà les invités qui arrivent.

ROGER.

Ma foi, oui. (A un Huissier.) Donnez-moi mon domino. Ah! chercheur d'aventures, j'ai oublié de te dire que nous avons deux nouvelles débarquées, deux Françaises.

DUBOULOY.

Comment les appelle-t-on?

ROGER, passant son domino.

Ah! je te le demanderai...

DUBOULOY.

Et qui les a présentées?

ROGER.

L'ambassadeur de France.

DUBOULOY.

Alors, ce sont de grandes dames?

ROGER.

Cela m'en a l'air. En tout cas, voici M. le duc d'Harcourt qui va nous le dire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DUC D'HARCOURT.

LE DUC.

Que vais-je vous dire, messieurs?

ROGER.

Quelles sont ces dames que vous avez présentées au roi?

LE DUC.

Je vous cherchais tout exprès pour cela.

ROGER.

Tout exprès?

LE DUC.

D'honneur.

DUBOULOY.

Oh! c'est bien aimable à vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Cependant je vous avouerai que la confidence est bien sérieuse pour être faite au milieu d'un bal.

ROGER.

Bah! il s'agit de politique?

LE DUC.

Justement.

DUBOULOY.

Ces dames ont une mission?

LE DUC.

Des plus importantes!

ROGER.

Une mission importante confiée à la discrétion de deux femmes, cela me paraît assez imprudent de la part du gouvernement qui les en a chargées.

LE DUC.

Elles l'ignorent elles-mêmes.

DUBOULOY.

Alors elles arrivent ici...?

LE DUC.

Sans savoir ce qu'elles y viennent faire.

DUBOULOY.

C'est fort drôle!... je trouve cela drôle!

ROGER.

Et vous nous le direz, à nous, ce qu'elles viennent faire?

LE DUC.

Oui; car vous êtes de véritables amis du roi Philippe V, n'est-ce pas, de fidèles sujets du roi Louis XIV?

ROGER.

Sans doute.

LE DUC.

Eh bien, on s'inquiète, à Versailles, de l'influence énorme que madame des Ursins a déjà prise sur le jeune roi.

ROGER.

Vraiment!

LE DUC.

On craint que madame des Ursins ne soit dans les intérêts de l'Autriche; comprenez-vous?

DUBOULOY.

Bah!

LE DUC.

Et, comme on sait qu'il n'y a pas de conseils, si sages qu'ils soient, qui puissent éclairer un homme qui est amoureux, il a été résolu...

ROGER.

Que l'on combattrait l'amour par l'amour?

LE DUC.

Justement. Et, à cet effet, on a dépêché au roi deux femmes charmantes, afin que, s'il échappe à l'une, il tombe dans les mains de l'autre.

ROGER.

Prenez-y garde, monsieur le duc! si les femmes se mettent à faire de l'intrigue, cela fera concurrence à ceux qui font de la diplomatie.

LE DUC.

Silence! voici le roi.

DUBOULOY.

Avec ces deux dames?

LE DUC.

Avec elles. Messieurs, pas un mot!

ROGER.

Oh!...

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE ROI, CHARLOTTE et LOUISE, masquées toutes deux.

LE DUC, s'avançant vers les deux Dominos.

Eh bien, mesdames, que dites-vous de M. le comte de Mauléon?

LOUISE.

Que nous avions beaucoup entendu parler de M. le comte en France, et que nous sommes vraiment bien heureuses de retrouver à Madrid un pareil compatriote.

LE ROI.

Merci, beau masque. (A Charlotte.) Et vous, charmant domino, n'avez-vous pas aussi quelque chose à me dire?

CHARLOTTE.

Padonnez-moi, monsieur le comte, je vous ferai mes compliments bien sincères sur l'ordonnance de cette fête... On se croirait vraiment à Versailles, et Sa Majesté le roi de France ne pensait pas si bien dire lorqu'en prenant congé de son auguste petit-fils, que Dieu conserve, il lui annonça qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

LE ROI.

Duc, je vous remercie véritablement du cadeau que vous

me faites. (Au Duc, qui salue pour se retirer.) Ne vous éloignez pas, j'ai à vous parler.

CHARLOTTE et LOUISE, quittant le bras du Roi.

Sire...

LE ROI.

Mais pour un seul instant, mesdames, vous entendez. Saint-Hérem, monsieur Dubouloy, offrez le bras à ces dames, je vous prie, et surtout ne soyez pas trop galants, pour ne pas faire de tort au comte de Mauléon.

(Il dit quelques mots tout bas à chacun des Dominos.)

DUBOULOY, à Roger, qui s'avance vers Charlotte.

Mon ami, laisse-moi la grande, si cela t'est égal... Tu sais que je me défie des petites femmes; je suis payé pour cela.

ROGER.

Comme tu voudras, mon cher; moi, je n'ai pas de préférence. (Il offre son bras à Louise; Dubouloy offre le sien à Charlotte.) Mesdames, si vous voulez bien nous accepter pour cavaliers...

LOUISE.

Comment donc!

CHARLOTTE.

Avec le plus grand plaisir, monsieur.

(Chaque couple sort par une porte différente.)

SCÈNE VIII

LE DUC, LE ROI.

LE ROI.

Eh bien, mon cher duc?

LE DUC.

Eh bien, monseigneur?

LE ROI.

Divines, en vérité, divines! Maintenant, voyons, comment s'appellent-elles?

LE DUC.

Il m'est défendu de dire leur nom.

LE ROI.

Que viennent-elles faire à Madrid?

LE DUC.

Tout le monde doit l'ignorer.

LE ROI.

Et où demeurent-elles?

LE DUC.

C'est un mystère.

LE ROI.

Même pour moi, duc?

LE DUC.

Tous les hommes sont égaux devant un secret, sire.

LE ROI.

C'est juste, duc, c'est juste. Mais, s'il vous est défendu de révéler ce secret au roi, il n'est pas défendu au comte de Mauléon de le pénétrer.

LE DUC.

Le comte de Mauléon est jeune, noble et galant; qu'il se serve des avantages qu'il a reçus de la nature et de la Providence.

LE ROI.

Eh bien, on s'en servira, duc; et, quand je saurai leur nom...

LE DUC.

Eh bien?

LE ROI.

Quand je saurai leur adresse...

LE DUC.

Après?

LE ROI.

Tout ce dont je vous prie, c'est de leur demander pour moi la permission de me présenter chez elles.

LE DUC.

Un roi pourrait, à la rigueur, ce me semble, se dispenser de cette formalité.

LE ROI.

Pas quand il est petit-fils de Louis XIV, monsieur le duc.

LE DUC.

Monseigneur, il sera fait comme vous le désirez.

(Il continue à parler bas avec le Roi pendant quelques instants, puis s'incline et sort.)

SCÈNE IX

LE ROI, au fond; CHARLOTTE et DUBOULOY, rentrant par une porte de côté.

CHARLOTTE.

Non, je ne vous crois pas, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY.

Je vous proteste cependant, madame, que je vous dis l'exacte vérité.

CHARLOTTE.

Comment voulez-vous que je croie aux protestations d'un homme marié ?

DUBOULOY.

Oh ! je le suis si peu...

LE ROI, s'approchant.

Pardon, beau masque... Mais, si animée que soit votre conversation, je vous rappellerai que j'en ai une à reprendre avec vous. Vous permettez, monsieur Dubouloy ?...

DUBOULOY.

Comment donc, monseigneur !... (Bas.) Je vous verrai ?

CHARLOTTE.

Vous restez ici ?

DUBOULOY.

Je n'en bouge pas.

CHARLOTTE.

Je viendrai vous y rejoindre.

LE ROI, offrant son bras à Charlotte.

Eh bien, beau masque, comment vous trouvez-vous du séjour de Madrid ?

CHARLOTTE.

A merveille, sire, et j'ai le pressentiment qu'il doit m'arriver quelque chose d'heureux.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

DUBOULOY, puis ROGER.

DUBOULOY.

Elle a le pressentiment qu'il doit lui arriver quelque chose d'heureux !... Elle m'a regardé en disant cela... Si j'allais me

trouver le rival d'un roi ! Peste ! je n'aurais rien perdu pour attendre. (A Roger, qui entre par la porte du fond.) Ah ! te voilà !

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Et qu'as-tu fait de ton domino ?

ROGER.

Le roi vient de me le prendre en passant.

DUBOULOY.

Tiens ! c'est comme à moi.

ROGER.

Mais j'ai rendez-vous avec lui dans ce salon.

DUBOULOY.

Et moi, j'y attends le mien.

ROGER.

Eh bien, qu'en dis-tu ?

DUBOULOY.

De quoi ? de mon domino ?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Mon cher, une femme adorable !... une grande femme, enfin !... l'esprit le plus vif, le caractère le plus gai, la conversation la plus petillante ?... Et le tien ?

ROGER.

Tout le contraire : une petite femme naïve, sentimentale !... une véritable pensionnaire sortant de son couvent.

DUBOULOY.

Oh ! ne me parle pas des pensionnaires qui sortent de leur couvent. Rien que d'y penser... Mademoiselle Louise Mauclair en sortait, de son couvent !... Mais passons à autre chose. La crois-tu jolie ?

ROGER.

Dame, oui !... autant du moins qu'on en peut juger sous le masque. Un bas de figure ravissant, des dents d'émail, et, à travers son loup, des yeux comme deux étoiles. Et la tienne ?

DUBOULOY.

Une peau éclatante, une main à rendre fou un statuaire, un cou de cygne ; puis, pour le visage, nous verrons bien : j'ai sa parole qu'elle ne quittera pas le bal sans se démasquer.

ROGER.

Et moi aussi !

DUBOULOY.

Oh! c'est charmant!... Toi qui as beaucoup vu le monde, as-tu quelque idée de ce qu'elles peuvent être?

ROGER.

Non, foi de gentilhomme. J'ai rappelé tous mes souvenirs de Paris, de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, de Marly, et cela ne correspond à rien de ce que je connais.

DUBOULOY.

Silence! ce sont elles.

(Charlotte et Louise paraissent à la porte du fond.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE.

ROGER, allant à Louise et l'amenant sur le devant, tandis que Dubouloy reste au fond avec Charlotte.

Ah! voilà qui est véritablement méritoire, madame, tenir aussi consciencieusement une promesse de bal masqué.

LOUISE, du ton le plus sentimental.

Une promesse est toujours une promesse, monsieur, et, qu'elle soit faite sous le masque ou à visage decouvert, elle n'en est pas moins sacrée.

ROGER.

A la bonne heure! voilà des principes que j'apprécie.

LOUISE.

Mais que vous vous gardez bien de suivre, n'est-ce pas ?

ROGER, tournant le dos au public.

Et qui a pu vous tenir sur mon compte de si méchants propos?

LOUISE.

Oh ! je vous connais mieux que vous ne le pensez, vicomte!

(Roger et Louise s'éloignent. A mesure qu'ils s'éloignent, Dubouloy et Charlotte se rapprochent.)

CHARLOTTE.

Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas à Paris?

DUBOULOY.

C'est parfaitement inutile, si je trouve à Madrid des Françaises qui veuillent bien m'aimer un peu.

CHARLOTTE.

Tandis que vous pourriez en trouver en France qui vous détestent beaucoup.

DUBOULOY.

Plaît-il?

CHARLOTTE.

Ah! vous faites de ces choses-là, monsieur Dubouloy!... vous signez un contrat de mariage avec l'une, et vous enlevez l'autre! on vous attend pour épouser à Charny, et vous vous mariez à la Bastille! Puis ce n'est pas encore tout: après avoir abandonné la veille celle qui devait être votre femme, le lendemain celle qui l'était, vous venez dire à une troisième qui ne l'est pas et qui ne peut pas l'être, que vous l'adorez!... Le moyen qu'on réponde à votre amour, volage! le moyen qu'on se fie à vos serments, trompeur!

DUBOULOY.

Comment! vous connaissez tous ces détails, belle dame?

CHARLOTTE.

C'était l'histoire à la mode quand nous avons quitté Paris, mon amie et moi. On ne parlait que de M. Dubouloy et du vicomte de Saint-Hérem. Vous faisiez véritablement à vous deux la monnaie de M. de Lauzun. (Se retournant pour gagner le fond.) Aussi, nous qui n'avions pas l'avantage de vous connaître, et qui désirions voir deux hommes si extraordinaires, sommes-nous venues de Paris à Madrid pour vous rencontrer.

DUBOULOY.

Exprès?

CHARLOTTE.

Tout exprès.

DUBOULOY.

En vérité, c'est trop aimable de votre part.

LOUISE, reparaissant avec Roger.

Oh! monsieur, ne me dites pas cela; je sais que vous détestez les amours sérieuses, et, avec nous autres femmes sentimentales, songez-y bien, ce n'est pas un simple caprice qu'il faut, c'est un attachement profond et durable.

ROGER.

Mais vous vous trompez complètement, madame; j'adore, au contraire, les femmes sentimentales, moi.

LOUISE.

Ah ! vicomte, prenez garde ! il me semble que, s'il en eût été ainsi, mademoiselle de Mérian vous convenait sous tous les rapports.

ROGER.

Et qui vous dit que je ne l'aimais pas, madame? qui vous dit que son image ne se présente pas souvent encore à mon esprit? qui vous dit qu'il ne me faut pas un amour à venir pour éteindre une passion...?

LOUISE.

Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un moyen de guérison?

ROGER.

Non, madame; mais je dis que, pour faire oublier une femme aimable, il ne faut pas moins qu'une femme charmante. Je ne vois rien là qui puisse vous blesser, ce me semble; et c'est ce qui m'enhardit à solliciter la faveur de vous présenter mes hommages.

LOUISE.

Eh bien, nous verrons... plus tard...

ROGER, se retournant.

Mais, pour que je puisse profiter de cette gracieuse permission, il faut que vous me disiez où vous habitez.

LOUISE.

Rue d'Alcala, nº 15.

ROGER.

Je demanderai?...

LOUISE.

Madame de Folmont.

(Ils continuent de parler bas, tandis que Dubouloy et Charlotte reparaissent.)

DUBOULOY.

Ainsi?...

CHARLOTTE.

Rue d'Alcala, nº 15.

DUBOULOY.

Madame?...

CHARLOTTE.

Madame de Saint-Réal.

DUBOULOY.

Maintenant, permettez que, plein du souvenir de votre esprit, j'emporte aussi celui de votre visage, et que je puisse contempler, ne fût-ce qu'en rêve, le charmant démon qui m'a lutiné toute la nuit?

CHARLOTTE, à Dubouloy.

Il faut donc faire tout ce que vous voulez?

LOUISE, à Roger, qui paraît la supplier.

Vous l'exigez donc absolument?

DUBOULOY.

Je vous en conjure!

ROGER.

Je vous en supplie!

LOUISE, se démasquant.

Tenez, êtes-vous content?

CHARLOTTE, se démasquant.

Eh bien, soyez satisfait!

ROGER.

Madame Dubouloy!

DUBOULOY.

Madame de Saint-Hérem!

(Ils se retournent vivement, Dubouloy vers Roger, Roger vers Dubouloy. Pendant ce temps, Charlotte et Louise disparaissent, chacune par la porte latérale près de laquelle elle se trouve.)

SCÈNE XII

ROGER, DUBOULOY, se rapprochant l'un de l'autre.

ENSEMBLE.

ROGER.	DUBOULOY.
Mon ami,	Mon ami,
C'est elle,	C'est elle,
Louise!	Charlotte!
Charlotte!... ah!	Louise!... ah!

ROGER.

Que viennent-elles faire ici?

DUBOULOY.

Oui, que viennent-elles faire ici?

ROGER.

Mais il me semble que le duc d'Harcourt ne nous l'a pas caché.

DUBOULOY.

Il est vrai.

ROGER.

Détruire l'influence de madame des Ursins... Quelle infamie!...

(Le Roi parait.)

DUBOULOY.

Quelle horreur!... Le roi!

ROGER.

Silence!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Eh bien, messieurs?

ROGER, et DUBOULOY.

Monseigneur...

LE ROI.

Avez-vous appris quelque chose de nouveau?

ROGER.

Sur quoi?

DUBOULOY.

Sur qui?

LE ROI.

Mais sur ces dames; vous avez causé une heure avec elles.

ROGER.

Oh! de choses indifférentes.

DUBOULOY.

Et qui n'ont aucun intérêt pour vous, monseigneur.

LE ROI.

Mais vous les avez vues, au moins?

ROGER.

Non.

DUBOULOY.

Non.

LE ROI.

Elles ont refusé de se démasquer?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Oui.

LE ROI.

Vous savez où elles demeurent?

ROGER.

Nous l'ignorons complétement?

LE ROI.

Mais elles vous ont dit leur nom?

DUBOULOY.

Pas du tout.

LE ROI.

Ah! vous êtes bien maladroits; moi qui ne suis resté que dix minutes avec elles...

ROGER et DUBOULOY.

Eh bien?

LE ROI.

Eh bien, j'ai été plus heureux que vous.

ROGER.

Monseigneur sait comment elles se nomment?

LE ROI.

La plus grande se nomme madame de Saint-Réal.

DUBOULOY.

Et la plus petite?

LE ROI.

Madame de Folmont... Elles demeurent toutes deux rue d'Alcala, nº 15... Oh! je ne l'oublierai pas; car un instant m'a suffi pour apprécier toute la grâce de ces deux Françaises... La conversation la plus piquante, les aperçus les plus fins, les plus ingénieux... et puis un tour d'esprit neuf, original, brillant... C'est à en perdre la tête!... Saint-Hérem.

ROGER.

Monseigneur?...

LE ROI.

Demain matin, à onze heures, tu viendras me parler.

ROGER.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

N'y manque pas, Saint-Hérem ; pour toi, je renverrai mon conseil... Ce que j'ai à te dire, vois-tu, est fort sérieux, fort important !... Nous parlerons d'elles !...

DUBOULOY.

Ah ! vous parlerez ?...

LE ROI.

Oui, oui... car je crois que j'en suis amoureux fou !... A demain, Saint-Hérem, à demain.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY.

Il est amoureux fou, mon cher !

ROGER.

Parbleu ! je le vois bien ; mais de laquelle ?

DUBOULOY.

Tiens, au fait, de laquelle ?... est-ce de ma femme ?

ROGER.

Est-ce de la mienne ?

DUBOULOY.

Tu verras, mon ami, que nous avons assez de bonheur pour que ce soit de toutes les deux !

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon, rue d'Alcala. A la droite du spectateur, une fenêtre donnant de plain-pied sur un jardin. Portes au fond et de côté.

—

SCÈNE PREMIÈRE

UN VALET, ROGER.

LE VALET.

Madame de Saint-Réal prie M. le vicomte de l'attendre un instant au salon... Elle va venir...

ROGER.

Merci...

(Le Valet sort.)

SCÈNE II

ROGER, *seul.*

Madame de Saint-Réal!... c'est encore bien heureux qu'elle n'ait pas eu l'impudence de se présenter ici sous mon nom... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me dire... Et moi qui avais parfois la bonhomie de m'attendrir sur cette profonde douleur dans laquelle je l'avais laissée... Si elle a été vive, eh bien, à la bonne heure, au moins, elle n'a pas été de longue durée... Ah! j'entends quelqu'un... on s'approche... la porte s'ouvre... C'est elle!...

SCÈNE III

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Vous m'avez fait prier de vous recevoir, monsieur; je m'empresse de me rendre à votre désir.

ROGER, *la regardant.*

C'est donc bien vous, madame; car, malgré le témoignage de Dubouloy, je vous l'avoue, je doutais encore.

CHARLOTTE.

Vous aviez tort, monsieur... C'est parfaitement moi... (*Lui montrant un fauteuil.*) Puis-je vous offrir...?

ROGER.

Un siége?... Merci, c'est trop de bonté... Je ne reste qu'un moment;... le temps de vous demander seulement comment il se fait que vous soyez à Madrid sous un faux nom, quand je vous croyais à Paris dans votre hôtel de la rue du Bac.

CHARLOTTE.

Je suis venue à Madrid, monsieur, parce que tel a été mon bon plaisir, et que, libre comme je le suis, il m'a paru qu'il n'était point nécessaire de demander la permission à qui que ce fût.

ROGER.

Il me semble cependant, madame, qu'il existe de par le monde un homme qui devait être consulté avant que vous fissiez une pareille démarche... et qui, ne l'ayant point été, a le droit de trouver cette démarche au moins inconvenante.

CHARLOTTE.

Qui cela, monsieur?

ROGER.

Mais M. de Saint-Hérem, votre mari... moi enfin.

CHARLOTTE, avec le plus grand étonnement.

M. de Saint-Hérem... mon mari... vous!... Mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis votre départ, monsieur?

ROGER.

Qu'est-il arrivé qui puisse vous dégager de l'obéissance que vous m'avez jurée, et du respect que vous devez porter à mon nom?...

CHARLOTTE.

Vous rappelez-vous comment vous m'avez quittée, monsieur?

ROGER.

A merveille.

CHARLOTTE.

Vous rappelez-vous que, lorsque vous m'offrîtes de garder votre nom, de partager votre fortune et d'habiter votre hôtel, vous rappelez-vous que je vous dis : « Vous parti, je n'ai plus besoin que d'une dot et d'un couvent? »

ROGER.

Oui, madame, et je suis bien aise de voir de quelle manière vous avez tenu votre résolution.

CHARLOTTE.

J'allai, le jour même, monsieur, me jeter aux pieds de madame de Maintenon, et la prier de me recevoir aux Carmélites... Mais ce n'était point assez que de lui demander à entrer au couvent, il fallait bien lui dire pourquoi j'y entrais... il fallait bien lui dire que vous m'aviez abandonnée, il fallait bien lui dire que, sans avoir été votre femme, j'étais votre veuve!... il fallait bien lui dire, enfin, que vous ne m'aviez jamais aimée, ou que vous ne m'aimiez plus...

ROGER.

Au fait, madame, au fait...

CHARLOTTE.

Tranquillisez-vous, monsieur, ce ne sont point des reproches; je ne vous en fis point, alors, je ne vous en ferai point maintenant. Madame de Maintenon prétendit que ce n'était point un couvent que je devais choisir; qu'un couvent vous donnerait raison aux yeux de la société, en faisant supposer que j'avais commis quelque grande faute; qu'au contraire, c'était la vie à découvert... le monde... le jour qu'il me fallait.

ROGER.

Et madame de Maintenon avait parfaitement raison, madame... Quand on a votre esprit, votre âge, votre figure... c'est le monde, c'est la cour même qu'il faut... Seulement, parmi toutes les cours d'Europe, il en est une qui me paraissait vous être interdite, sans ma permission du moins: c'était celle de Madrid.

CHARLOTTE.

Vous ne m'avez point laissé achever, monsieur; sans cela, vous auriez vu que toutes les cours m'étaient permises maintenant, celle de Madrid comme les autres...

ROGER.

Je vous avoue, madame, que je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE.

Vous allez me comprendre. Madame de Maintenon me fit alors monter dans sa voiture, me conduisit chez Son Éminence le nonce du pape, et réclama pour moi l'annulation de notre mariage.

ROGER.

L'annulation de notre mariage?...

CHARLOTTE.

Son Éminence écrivit aussitôt à Rome, et, comme l'affaire avait été chaudement recommandée par Sa Majesté elle-même à notre ambassadeur, presque courrier par courrier, madame de Maintenon reçut le bref...

ROGER.

Qui cassait notre mariage?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur...

ROGER.

Notre mariage est cassé?

CHARLOTTE.

Cassé, monsieur... Soyez donc heureux... soyez donc libre... mais reconnaissez que j'ai le droit de partager, sinon le bonheur, du moins la liberté qui vous est rendue.

ROGER.

Cassé!... Alors, madame, oui, je comprends... vous êtes libre; mais, vous en conviendrez, il n'est pas moins étrange que vous ayez été choisir, pour user de votre liberté, la cour de Sa Majesté Philippe V.

CHARLOTTE.

Savais-je que vous l'habitiez, monsieur?... m'aviez-vous dit, en partant, où vous alliez? et, depuis que vous êtes parti, m'aviez-vous donné de vos nouvelles?... Puis, monsieur... faut-il vous le dire, ce n'est pas de mon libre arbitre que je suis venue ici... ce n'est pas mon choix qui m'a conduite en Espagne, c'est un ordre de madame de Maintenon. Elle m'a dit, un matin, qu'il me fallait partir pour Madrid... Elle m'a remis une lettre cachetée, et dont j'ignorais le contenu, pour M. le duc d'Harcourt... Nous sommes arrivées il y a quatre jours, je crois. Avant-hier, nous avons été au spectacle dans la loge de l'ambassadeur... Hier, nous avons été présentées au roi... Nous ignorions, Louise et moi, que vous fussiez à Buen-Retiro... Nous vous avons rencontré... Notre intention d'abord était de ne pas vous parler... Le roi vous a ordonné de prendre notre bras... vous nous avez priées de nous démasquer, et, comme nous n'avions aucun motif de nous refuser à vos sollicitations, nous y avons cédé... Je savais que cette reconnaissance d'hier au soir amènerait, selon toute probabilité, une explication ce matin; mais cette explication était indispensable, je ne l'ai donc ni fuie ni cherchée, je l'ai attendue... Vous êtes venu me la demander, je vous la donne... Désirez-vous quelque chose de plus?... Parlez, monsieur, et, s'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai... Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de porter votre nom, bien peu de temps, sans doute... mais assez cependant pour que je regrette toute ma vie, croyez-le bien, d'avoir été forcée de le quitter.

ROGER, *dans le plus grand étonnement.*

Madame, vous me dites là des choses...

CHARLOTTE.

Fort simples, monsieur, et dont, au besoin, M. le duc d'Harcourt pourra vous donner la preuve...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Pardon, monsieur, pardon, ma chère Charlotte... mais par ordre supérieur !

(Elle lui parle bas.)

CHARLOTTE.

Très-bien...

LOUISE.

Alors, tu vas venir ?

CHARLOTTE.

A l'instant... à moins que M. de Saint-Hérem n'ait encore quelque chose à me dire.

ROGER.

Oh! je n'aurai pas le mauvais goût de vous retenir, madame; car je devine...

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, monsieur, c'est tout simplement le duc d'Harcourt qui me fait demander si je suis visible.

ROGER.

Le duc d'Harcourt?... Ah! oui... oui... je sais... vous êtes sous sa protection immédiate... Que je ne vous retienne donc pas, madame... Moi-même... j'ai... je dois... il faut...

CHARLOTTE, faisant la révérence.

Monsieur...

ROGER.

Madame... je me retire... Je ne prendrai pas la liberté de me présenter de nouveau... il y aurait sans doute indiscrétion...

CHARLOTTE.

Nullement, monsieur!... et, toutes les fois que vous le voudrez, bien certainement, en qualité de compatriote, j'aurai grand plaisir à vous revoir.

(Charlotte et Louise saluent et sortent.)

SCÈNE V

ROGER, seul.

Eh bien, mais c'est encore heureux !... J'ai la permission de me présenter chez ma femme... qui n'est plus ma femme... Au bout du compte, ce bref fait admirablement mon affaire! c'est tout ce que je désirais, moi; c'est tout ce que je pouvais désirer... Me voilà libre... parfaitement libre... libre comme l'air...

SCÈNE VI

ROGER, DUBOULOY, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

M. Dubouloy.

ROGER.

Ah ! justement...

DUBOULOY.

Te voilà, mon ami ! Je suis passé chez toi, et, comme je ne t'y ai point rencontré, j'ai pensé que je te retrouverais ici...

ROGER.

Mon cher, fais-moi tous les compliments... félicite-moi...

DUBOULOY, effrayé.

Ah ! mon Dieu... ce n'est pas la tienne... que le roi...? Alors... alors, mon ami, c'est donc la mienne?

ROGER.

Bah ! il n'est plus question de cela, et puis, d'ailleurs, maintenant, quand ce serait Charlotte que le roi aimerait, ça me serait parfaitement indifférent... absolument égal.

DUBOULOY.

Je ne comprends pas.

ROGER.

Mon ami, je suis libre... mademoiselle de Mérian n'est plus ma femme. Sur la demande de madame de Maintenon, le pape a cassé notre mariage...

DUBOULOY.

Oh ! le saint homme !... Mon cher Saint-Hérem, reçois toutes mes félicitations... Mais j'y pense, moi... le pape a cassé ton mariage, dis-tu?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Alors... le mien... mon mariage à moi... comme on nous a mariés ensemble... on a dû nous démarier ensemble?

ROGER.

Probablement!...

DUBOULOY.

Comment! tu ne t'es pas informé de cela, égoïste?...

ROGER.

Inutile!... ça ne fait pas de doute.

DUBOULOY.

En effet!... ce serait l'injustice des injustices... Ainsi, mon ami, nous sommes libres... ainsi, je suis toujours garçon... ainsi, je puis écrire à mon père que sa colère n'a plus de motifs. Ah! voilà ce qui m'explique maintenant le côté politique du voyage de ces dames... leur changement de nom... Peste!... que madame des Ursins se tienne ferme, si c'est mademoiselle Louise Mauclair qui a l'honneur de plaire à Sa Majesté... A propos de Sa Majesté, tu as été chez elle ce matin?

ROGER.

Ah! mon Dieu, tu m'y fais penser... je l'avais parfaitement oublié.

DUBOULOY.

Diable!... le roi t'attendait à onze heures... (Regardant sa montre.) Et voilà qu'il va être midi...

ROGER.

Tu es sûr?

DUBOULOY.

Je crois bien, c'est ma fameuse montre... Mon ami, elle ne s'est pas dérangée de dix minutes depuis le moment où tu m'as appelé par la fenêtre à Saint-Cyr...

ROGER.

Et toi, tu restes?

DUBOULOY, s'établissant dans un fauteuil.

Oui, mon cher... oui, je reste... Je ne suis pas fâché, tu le comprends bien, d'avoir une explication avec mademoiselle Louise Mauclair, et d'apprendre de sa jolie bouche que nous sommes rendus à notre mutuelle liberté... Va donc chez le roi, mon ami, va, et tâche, par curiosité, de savoir celle que son cœur...

ROGER.

Oui, oui... et, comme nous sommes maintenant désintéressés dans la question... cela sera très-amusant!...

DUBOULOY.

Oui, très-amusant !

ROGER.

Au revoir, Dubouloy, au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE VII

DUBOULOY, seul.

Quelle chose étrange que la puissance d'un mot... libre!... qu'y a-t-il de si extraordinaire dans l'assemblage de quelques lettres, que cela change ainsi la face des choses? C'est que véritablement je respire à cette heure avec une facilité qui m'étonne... Ah !...

SCÈNE VIII

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE.

Tiens! c'est vous, monsieur Dubouloy!

DUBOULOY.

Mademoiselle...

LOUISE.

Enchantée de vous voir, monsieur Dubouloy... Ah! c'est bien aimable à vous d'être venu nous faire une petite visite...

DUBOULOY, saluant.

Mademoiselle...

LOUISE.

Asseyons-nous donc, je vous prie.

DUBOULOY.

Avec grand plaisir.

LOUISE.

Enfin, vous voilà donc !

DUBOULOY.

Comment donc, mademoiselle! mais vous deviez bien vous douter qu'en apprenant votre présence inattendue à Madrid, je m'empresserais...

LOUISE.

De partir pour la France... Je connais vos habitudes, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY.

Oui, je comprends, vous faites allusion... Mais les circonstances étant changées... (A part.) Elle ne répond rien... (Haut.) Les positions n'étant plus les mêmes... (A part.) Elle ne répond rien encore... (Haut.) Vous comprenez que je n'avais plus de motifs... C'est un beau pays que l'Espagne, n'est-ce pas, mademoiselle?

LOUISE.

Mais oui, du moins jusqu'ici il m'a paru charmant; des cavaliers pleins de galanterie, des femmes délicieuses.

DUBOULOY.

Oh! les femmes, les femmes! voyez-vous, ne parlons pas des Espagnoles devant les Françaises... Moi, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une Espagnole, fût-elle de Séville ou de Cadix, fût-elle Navarraise ou Grenadine, qui puisse faire oublier nos ravissantes Françaises; il n'y a que les Françaises, mademoiselle, il n'y a que les Françaises!

LOUISE.

Mais je ne vous reconnais plus, monsieur Dubouloy; vous êtes d'une galanterie...

DUBOULOY.

Vous m'avez si peu vu... Mais, je l'espère, maintenant, mademoiselle, nous nous verrons davantage, si vous restez à Madrid surtout. Restez-vous à Madrid?

LOUISE.

Mais oui!... le roi a été très-bon pour nous.

DUBOULOY.

Le roi!... quel charmant cavalier, n'est-ce pas? C'est l'homme le plus élégant, le plus poli du royaume.

LOUISE.

Et le plus galant, j'en suis certaine.

DUBOULOY.

Ah! il a été avec vous...?

LOUISE.

D'une galanterie charmante.

DUBOULOY.

Il est ainsi près de toutes les jolies femmes... Vous ne devez donc pas vous étonner, mademoiselle.

LOUISE.

Ah çà! monsieur Dubouloy, je vous demande bien pardon, mais je remarque que, depuis le commencement de notre conversation, vous commettez l'erreur de m'appeler mademoiselle.

DUBOULOY.

Je commets l'erreur, dites-vous ?

LOUISE.

Sans doute...? Est-ce que vous auriez oublié, par hasard...?

DUBOULOY.

Quoi?

LOUISE.

Certaine nuit de la Bastille, pendant laquelle vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour femme?

DUBOULOY.

Et vous, mademoiselle, est-ce que vous auriez oublié certain bref arrivé de Rome?

LOUISE.

Quel bref?

DUBOULOY.

Le bref du pape.

LOUISE.

Quel pape?

DUBOULOY.

Eh bien, mais... le pape... le saint-père... Sa Sainteté... Il n'y a qu'un pape, enfin...

LOUISE.

Ah! oui...

DUBOULOY.

Allons donc!

LOUISE.

Le bref qui casse le mariage de M. de Saint-Hérem et de mademoiselle de Mérian?

DUBOULOY.

Oui.

LOUISE.

Mais quel rapport?

DUBOULOY.

Comment! quel rapport?...

LOUISE.

Sans doute; cela ne nous regarde pas, nous.

DUBOULOY.

Comment, cela ne nous regarde pas?

LOUISE.

Non.

DUBOULOY.

Nous ne sommes pas compris dans le même bref?

LOUISE.

Non.

DUBOULOY.

On n'a pas fait la même demande pour nous que pour eux?

LOUISE.

Oh! si fait...

DUBOULOY.

Ah!... (A part.) Elle me fait des peurs!... (Haut.) Eh bien?

LOUISE.

Eh bien, le pape a répondu que ces ruptures-là étaient bonnes pour des gens de noblesse qui pouvaient avoir des causes graves... des motifs sérieux de briser une union mal assortie, soit comme position, soit comme caractère... mais que, des causes pareilles, des motifs semblables n'existant pas pour nous autres gens de finance,... notre mariage...

DUBOULOY.

Notre mariage?...

LOUISE.

Notre mariage était maintenu.

DUBOULOY.

Notre mariage est maintenu!... (Prenant son chapeau.) Mademoiselle, vous comprenez que, du moment que c'est à madame Dubouloy que j'ai l'honneur de parler...

LOUISE.

Eh bien, monsieur?

DUBOULOY.

Cela change entièrement notre position respective... Souffrez donc que je prenne congé de vous...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, entrant.

Eh bien, mon ami?

DUBOULOY.

Sacrifié, mon cher, sacrifié comme toujours !...

ROGER.

Ton mariage tient?

DUBOULOY.

Oh! mon Dieu, oui... Et toi, as-tu vu Sa Majesté?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Et as-tu quelque idée de celle...?

ROGER.

Mon cher Dubouloy, je crois que c'est fort heureux que madame de Saint-Hérem ne soit plus ma femme.

DUBOULOY.

Eh bien, c'est au moins une consolation pour moi... Adieu, mon ami... (A Louise.) Adieu, mademoiselle.

LOUISE.

Madame...

DUBOULOY.

Madame !...

LOUISE.

Au revoir, monsieur...

(Dubouloy sort.)

SCÈNE X

LOUISE, ROGER.

ROGER.

Madame... de grâce... pourrais-je parler à madame de Saint-Hérem?

LOUISE.

A mademoiselle de Mérian, voulez-vous dire.

ROGER.

C'est vrai, j'oubliais...

LOUISE.

Impossible en ce moment; elle est occupée.

ROGER, à part.

Elle attend le roi !

LOUISE.

Mais dites-moi ce que vous avez à lui faire savoir.

ROGER.

Non... C'est à elle-même, à elle seule.

LOUISE.

Alors, plus tard... ce soir... demain...

ROGER.

C'est que, d'ici à demain, il peut arriver...

LOUISE.

Quoi?

ROGER.

Tel événement...

LOUISE.

Que voulez-vous qui nous arrive, placées directement, comme nous le sommes, sous la protection de Sa Majesté?

ROGER.

Eh bien, justement, ma chère madame Dubouloy, c'est cette protection qui m'inquiète.

LOUISE.

De la jalousie, vicomte?

ROGER.

De la jalousie!... moi!... et comment? Pourquoi serais-je jaloux?... Mais, vous le comprenez, je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom!

LOUISE.

Il est un peu tard pour vous en souvenir.

ROGER.

Cependant, il me semble...

LOUISE.

Vous vous inquiétez de ce qui peut arriver à une femme que vous avez quittée, sans vous demander si ce mariage à la Bastille n'avait pas été prévenu, préparé par une autre qu'elle?

ROGER.

Par une autre qu'elle?... Achevez.

LOUISE.

Ne se peut-il pas enfin qu'une autre que Charlotte ait tout dit, tout révélé à madame de Maintenon?

ROGER, vivement.

C'est vous!

LOUISE.

Hélas!... oui, moi-même, monsieur; Charlotte ignorait tout, je vous le jure...

ROGER.

Mais convenez à votre tour que, si j'ai eu des torts envers madame de Saint-Hérem, elle a bien pris sa revanche... A qui dois-je la confiscation de mes biens? à qui dois-je que la terre de France me soit interdite ?

LOUISE.

Mais tout cela vous est rendu, monsieur... Le duc d'Harcourt est chargé de vous le signifier aujourd'hui même. Oui... votre exil est radié ! Le séquestre mis sur vos biens est anéanti... Et à qui devez-vous tout cela ?

ROGER.

A qui je le dois?

LOUISE.

A elle, monsieur, à elle.

ROGER, étonné.

A Charlotte?

LOUISE.

Oui, à Charlotte, ingrat que vous êtes !... à elle seule! Elle a été trouver le roi, et elle a supplié; et ce que personne n'eût obtenu de Sa Majesté, à force de démarches, de sollicitations, de prières, elle l'a obtenu.

ROGER.

Vous comprenez, madame, que, si ce que vous me dites là est vrai, c'est une raison de plus pour que je désire lui parler sans retard.

LOUISE.

Malheureusement, comme je vous l'ai dit, monsieur le vicomte, dans ce moment la chose est impossible.

ROGER.

Impossible! Et pourquoi cela?

LOUISE.

Parce que Charlotte attend quelqu'un.

(Charlotte paraît.).

ROGER.

Mais je vous dis que c'est précisément cette personne qu'il ne faut pas qu'elle reçoive. Je vous dis que, si elle la reçoit, elle est perdue.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, s'avançant.

Perdue, monsieur! que voulez-vous dire?

ROGER.

Ah! c'est vous, madame, enfin! Le hasard permet que je vous voie. (A Louise.) Ma chère madame Dubouloy, au nom du ciel! veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. Il y va de son bonheur, du mien, du vôtre peut-être; allez, allez.

CHARLOTTE.

Va, Louise.

(Louise sort.)

ROGER, à Charlotte.

Oui, madame, oui, comme vous entriez, je le disais à votre amie, on veut vous perdre.

CHARLOTTE.

Me perdre, moi?

ROGER.

Il y a un complot contre vous, contre votre honneur.

CHARLOTTE.

Contre mon honneur, un complot?

ROGER.

Le roi va venir, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, qui a pu vous faire supposer...?

ROGER.

Le roi vous aime...

CHARLOTTE.

Vous croyez?...

ROGER.

J'en suis sûr; mais, puisque vous semblez l'ignorer, madame, je vais vous dévoiler le but de cette mission: vous êtes destinée à remplacer madame des Ursins dans le cœur de Sa Majesté Philippe V.

CHARLOTTE.

Monsieur...

ROGER.

C'est la pure vérité; je la sais de source certaine...

CHARLOTTE.

Au fait, les femmes ont joué un grand rôle dans le siècle qui vient de s'écouler; et plus d'une fois les puissances européennes se sont émues en apprenant qu'un roi avait changé de maîtresse.

ROGER.

Oui; mais, madame, songez-y !... quels étaient les rôles de ces femmes ?

CHARLOTTE.

Les uns, grands pour l'orgueil; les autres, tristes pour le cœur; les autres, dangereux pour la vie... Madame de Montespan, mademoiselle de la Vallière, Gabrielle d'Estrées.

ROGER.

Vous oubliez madame d'Étampes, qui a failli perdre la France...

CHARLOTTE.

Vous oubliez Agnès Sorel, qui l'a sauvée !

ROGER.

Ainsi, madame, il paraît que vous n'êtes pas trop effrayée du rôle que madame de Maintenon vous a donné à apprendre, et que M. le duc d'Harcourt est chargé de vous faire répéter !... Cela fait honneur à votre courage, car beaucoup de femmes, à votre place, s'en épouvanteraient.

CHARLOTTE.

Je comprends, monsieur... il y a dans le monde des êtres privilégiés, qui ont des parents, une famille... des femmes heureuses, qui ont un mari qu'elles aiment et qui les aime, des enfants qui les appellent leur mère... des frères qui les appellent leur sœur... un père et une mère qui les appellent leur fille... A celles-là, monsieur, de grands devoirs sont imposés ; à elles l'obligation de conserver intact un nom qu'elles doivent rendre pur... A celles-là la crainte de faire partager leur honte à ceux qui ont fait leur gloire ! Mais il en est d'autres, vous l'oubliez, monsieur, à qui Dieu a pris leur famille, à qui un caprice a enlevé leur mari, qui n'ont plus ni le nom qu'elles ont reçu de leurs ancêtres, ni le nom qu'elles devaient transmettre à leurs fils ! il est de malheureuses créatures, enfin, abandonnées, seules au monde, et ne devant compte à personne ni de leur vertu, ni de leur honte, ni de leur élévation, ni de leur abaissement : celles-là, monsieur, quand une nation jette les yeux sur elles, croyant

par elles obtenir un grand résultat, celles-là doivent bénir le sort qu'on les ait jugées bonnes encore à quelque chose, et qu'on ne les ait pas oubliées dans la nuit de leur malheur, comme des êtres inutiles, inférieurs et méprisés.

ROGER.

Ah ! je comprends alors, madame, pourquoi ces vives sollicitations en ma faveur, pourquoi cette hâte de briser une union qu'on avait eu tant d'empressement à former ? Mais faites-y attention, madame, il y a des gens qui ne souffriront jamais que la femme qu'ils ont aimée, que la femme qui a porté leur nom... Et tenez, tenez, moi, par exemple...

CHARLOTTE.

Vous, monsieur?

ROGER.

Moi, je vous le déclare, tant que je vivrai, madame, tant que j'aurai une voix pour protester contre une pareille infamie... tant que j'aurai un bras pour porter une épée... je vous le déclare, mademoiselle de Mérian ne sera pas la maitresse de Philippe V, dussé-je...

CHARLOTTE.

Quoi?

ROGER.

Dussé-je la tuer!... J'ai dit, madame.

LE VALET, annonçant.

M. le comte de Mauléon!

CHARLOTTE, au Valet.

A l'instant! à l'instant!

ROGER.

Le roi!... Vous m'avez dit qu'il ne devait pas venir!

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que je ne l'attendais pas.

ROGER.

Vous m'avez dit qu'il n'était pas amoureux de vous.

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que rien ne me portait à le croire.

ROGER.

C'est bien! nous verrons quelle cause l'amène.

CHARLOTTE.

Vous savez, monsieur, qu'il est contre les règles de l'étiquette qu'un étranger...

ROGER.

C'est juste. J'oubliais encore que je n'ai plus le droit... Je me retire donc, madame; mais vous êtes prévenue... je veille sur vous... je ne vous perds pas des yeux... songez-y bien!... et, si vous ne m'aimez plus, du moins, comme je ne veux pas de sentiments intermédiaires, j'aurai soin que vous me haïssiez! Adieu! madame, adieu!

(Il sort.)

CHARLOTTE, seule.

Il m'aime! il m'aime! Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse!

SCÈNE XII

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI.

Vous avez eu la bonté de permettre au comte de Mauléon de se présenter chez vous, madame; et vous voyez qu'il profite avec reconnaissance, et surtout avec empressement, de la permission.

CHARLOTTE.

Sire...

LE ROI.

On a véritablement raison de dire que les nuits sont les jours des femmes... Vous nous avez fait l'honneur de passer la nuit presque entière à notre petite fête, et je vous retrouve, après cette nuit sans sommeil, plus fraîche, plus ravissante que jamais.

CHARLOTTE.

Ah! c'est que le bonheur est un fard magique... et que rien n'éclaire le visage comme un cœur joyeux.

LE ROI.

Vous êtes donc heureuse, madame?

CHARLOTTE.

Oui, sire, oui, bien heureuse.

LE ROI.

C'est un miracle tout nouveau à la cour d'Espagne, madame, que cette joie et que cette gaieté... Ne la perdez pas, madame, car elle vous va à ravir, et je ne vous ai jamais vue si belle...

CHARLOTTE.

Votre Majesté n'a pas eu le temps de faire de longues études sur les variations de mon visage; car, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de lui être présentée hier pour la première fois.

LE ROI.

Oui, vous m'avez été présentée hier pour la première fois, c'est vrai; mais, moi, je vous connaissais depuis longtemps, madame.

CHARLOTTE.

Vous me connaissiez, sire?

LE ROI.

Des yeux et du cœur seulement, c'est vrai; je vous avais remarquée à Saint-Cyr, pendant les représentations d'*Esther*.

CHARLOTTE.

Ainsi, au bal, hier...?

LE ROI.

Oui, quand vous vous croyiez inconnue, et que, dans la confiance de votre incognito, vous vous livriez à tout l'abandon de votre esprit, à toute la richesse de votre imagination, sous votre masque, je suivais toutes les expressions de votre visage, tous les mouvements de votre physionomie; vous pensiez que votre parole seule arrivait jusqu'à moi. Détrompez-vous, madame, à travers le velours devenu inutile, je vous voyais comme je vous vois à présent.

CHARLOTTE.

Mais savez-vous, sire, que c'est une véritable trahison?

LE ROI.

Que voulez-vous! nous autres pauvres rois, il faut bien que nous prenions l'habitude de lire sous les masques tout ce qui nous approche, nous trompe, ou cherche à nous tromper; et quand, à travers le masque, nous sommes arrivés à lire sur le visage, reste encore le visage, qui nous empêche de lire dans le cœur.

CHARLOTTE.

Pardon, sire, mais il me semble...

LE ROI.

Ah! puisque vous êtes si heureuse, madame, laissez-moi me plaindre de mon malheur; puisque vous êtes si joyeuse, laissez-moi vous dire un peu ma tristesse.

CHARLOTTE.

Vous triste, vous malheureux, sire?

LE ROI.

Oui, bien triste, bien malheureux, je vous le jure; car n'est-ce pas le comble du malheur pour un jeune prince à l'esprit aventureux, au cœur aimant, à l'âme ardente, d'être enfermé sans cesse dans le cercle étroit et glacé de la politique, d'être entouré de vieux conseillers au cœur éteint, qui combattent, compriment, étouffent tout ce qu'il y a de jeune dans son âme; de n'avoir jamais un espoir qui puisse devenir une volonté; de s'entendre répondre à chaque désir qu'on exprime : « Sire, la France veut! » ou : « Sire, l'Autriche ne veut pas! » Voilà pourtant où j'en suis, avec cette ombre de puissance qu'on m'a faite. Oh! croyez-moi, madame, il n'y a qu'une royauté réelle, incontestable, despotique, une royauté de droit divin : c'est celle de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Cette royauté, madame, c'est la vôtre. (Lui prenant la main.) Permettez donc que votre plus humbre sujet vous rende hommage et se déclare à tout jamais votre féal et fidèle serviteur.

CHARLOTTE.

Sire...

LE ROI.

Aussi, jugez de mon bonheur, madame, lorsque je vous ai vue, m'apportant sur cette terre d'Espagne, où je suis exilé, un reflet de ma jeunesse passée, un parfum de ma patrie perdue. J'ai couru à vous, comme un voyageur égaré court à la lumière. Cette lumière, c'était une flamme ardente, et cette flamme m'a atteint, m'a saisi, m'a dévoré... Je vous aime, madame!

CHARLOTTE, à part.

Ciel!

LE ROI.

Je vous aime... Oh! lorsqu'une telle parole est sortie de la bouche, après avoir été si longtemps renfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit entendue, il faut qu'on y réponde. Eh! madame, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ces trois mots?

CHARLOTTE.

Il y a d'effrayant, sire, que je ne puis y répondre sans crime... Sire, je suis mariée...

LE ROI.

Oui; mais votre mari est absent, éloigné, à l'autre bout du monde.

CHARLOTTE.

Mon mari est ici, à cette cour, près de vous.

LE ROI.

Votre mari ici, à cette cour?

CHARLOTTE.

C'est votre favori, votre ami le plus dévoué!

LE ROI.

Saint-Hérem?

CHARLOTTE.

Oui, sire.

LE ROI.

Vous seriez la femme de Saint-Hérem... cette jeune fille qu'il a enlevée à Saint-Cyr... puis abandonnée?

CHARLOTTE.

Hélas!

LE ROI.

Mais, puisqu'il vous a si indignement traitée, c'est qu'il ne vous aime pas!

CHARLOTTE.

Détrompez-vous, sire, il m'aime; l'orgueil seul l'avait éloigné de moi, la jalousie l'en a rapproché, et tout à l'heure, cette joie, ce bonheur que Votre Majesté lisait sur mon visage... eh bien, ce bonheur, cette joie, me venaient de la certitude d'être aimée.

LE ROI.

Ah! je serai donc trompé par tout ce qui m'entoure, trahi par tout ce qui m'approche! il n'y aura donc pas un bonheur qui devienne une réalité, pas une félicité qui ne s'évanouisse comme une ombre! Mais faites-y attention, madame! que Saint-Hérem y réfléchisse!... peut-être réclamerai-je mes droits et mes prérogatives... peut-être me souviendrai-je enfin que cette royauté qu'on m'a imposée comme un éternel fardeau, me donne au moins le droit, quand je désire, de dire : « Je veux! »

CHARLOTTE.

Oh! sire! sire! écoutez-moi donc. Vous n'avez été trahi, vous n'avez été trompé par personne. C'est madame de Maintenon qui, me voyant si malheureuse, si désespérée, m'a fait partir pour Madrid en me recommandant à M. le duc d'Harcourt. Pour que son projet réussit, le secret le plus profond devait être gardé. Jugez donc ce qu'elle dirait, si elle allait

apprendre que j'ai eu le malheur de vous plaire; elle dirait que c'est moi qui, par ma coquetterie...

LE ROI.

Oh! tenez, ne me parlez pas de madame de Maintenon... Elle a déjà assez tourmenté le duc d'Anjou, sans qu'elle poursuive encore Philippe V. A Versailles, son despotisme me pesait; à Madrid, il m'est insupportable. Et, grâce au ciel! à Madrid, je puis le secouer. Oui, madame, oui. On m'a mis un sceptre à la main, dût-il me sécher le bras! on m'a mis une couronne sur la tête, dût-elle me brûler le front! on m'a fait roi, enfin, roi malgré moi. Eh bien, puisque je le suis, je veux l'être... je le serai!

CHARLOTTE.

Mais M. de Saint-Hérem...

LE ROI.

Oui, jaloux... n'est-ce pas?... Eh bien, moi aussi, je suis jaloux.

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!

LE ROI.

Qu'il prenne garde!

LOUISE, entrant.

Charlotte... Pardon, sire... Charlotte, M. de Saint-Hérem est là dans l'antichambre; il veut entrer, il insiste, il menace.

CHARLOTTE, à part.

S'ils se rencontrent, il est perdu!

LE ROI.

M. de Saint-Hérem veut entrer quand le roi...?

CHARLOTTE.

Sire, je suis chez moi. C'est donc à moi de faire respecter ma maison et les personnes qui s'y trouvent.

LE ROI.

Mais...

CHARLOTTE, à un Valet qui paraît au fond.

Dites à M. de Saint-Hérem qu'il n'est pas mon mari, que je ne veux pas le recevoir, que je ne le connais pas.

LE ROI.

Oh! madame, que de reconnaissance!... que je suis heureux!...

CHARLOTTE.

Oui; mais, sire, sire, au nom du ciel, retirez-vous!

LE ROI.

Je vous reverrai?...

CHARLOTTE.

Ah! sire!... mais vous ne devinez pas que, toute libre que je suis, la présence de certaine personne à Madrid serait pour moi un reproche.

LE ROI.

Oui, vous avez raison, Saint-Hérem doit partir.

CHARLOTTE.

Un exil?

LE ROI.

Oh! non! une mission.

CHARLOTTE.

Une mission? (A part.) Quelle idée!... si j'osais... (Haut.) Oui, sire, oui, une mission hors d'Espagne.

LE ROI.

Oh! il partira ce soir, ce soir, pour la Hollande.

CHARLOTTE.

Mais, sans doute, il faut une décision du conseil, la signature d'un ministre?

LE ROI, regardant autour de lui.

Il faut, madame... il faut une plume, du papier, voilà tout.

CHARLOTTE, lui montrant une table.

Sire!

LE ROI, écrivant.

Oh! Dieu merci, madame, il n'en est pas de nous comme de ces pauvres rois d'Angleterre, obligés de tout soumettre à leur parlement, et dont les ordres sont impuissants s'ils ne sont contre-signés d'un secrétaire d'État. Oh! non! madame! non! devant ce papier, toutes les portes s'ouvriront, et quiconque le lira, ne le lira que le chapeau à la main; car il est signé du roi.

CHARLOTTE.

Maintenant, donnez-moi cet ordre, sire.

LE ROI.

Pourquoi cet ordre à vous?

CHARLOTTE.

Vous ne comprenez pas? M. de Saint-Hérem peut se présenter de nouveau chez moi; il peut, comme ce matin, essayer de forcer la porte. Cet ordre contient pour lui l'injonction de partir à l'instant même?

LE ROI.

A l'instant! Et, dès qu'il se sera éloigné, dès qu'il aura quitté Madrid...

CHARLOTTE.

Vous saurez, sire, quels étaient mes véritables sentiments, et j'espère que vous ne m'en estimerez pas moins pour les avoir si longtemps renfermés dans mon cœur. (Saluant.) Maintenant, Votre Majesté permet...?

LE ROI.

Vous me quittez?

CHARLOTTE.

M. de Saint-Hérem est toujours en Espagne, sire.

(Elle rentre. Au même moment, Saint-Hérem reparaît.)

LE ROI.

Oh! je suis le plus heureux des hommes!

SCÈNE XIII

LE ROI, ROGER, DUBOULOY.

ROGER.

A nous deux maintenant!

DUBOULOY.

Que veux-tu faire?

ROGER.

Il y a une voiture dans la ruelle. Entres-y par ce balcon.

DUBOULOY.

Comment?

ROGER.

Tu frapperas trois coups dans ta main pour m'avertir, et, si je réussis... ce soir, nous enlevons Charlotte.

DUBOULOY.

Mais...

ROGER.

Silence! Le roi!

(Dubouloy disparaît.)

SCÈNE XIV

LE ROI, ROGER.

LE ROI, se retournant.

Saint-Hérem !

ROGER.

Oui, sire, lui-même.

LE ROI, à part.

Elle avait raison; car il s'est bien hâté de revenir. (Haut.) Vous venez à propos, monsieur, j'allais vous faire chercher.

ROGER.

Je suis heureux que le hasard épargne à Votre Majesté une si grande peine. Me voici, sire. Parlez, j'écoute. Que désirez-vous de moi?

LE ROI.

Vous m'avez plus d'une fois exprimé le regret de ne m'être agréable que comme compagnon de plaisir... Un roi n'est pas toujours maître de sa volonté; il me fallait une occasion, une circonstance... Cette mission que vous sollicitiez hier encore, je vous l'accorde maintenant.

ROGER.

Maintenant, sire, il est trop tard.

LE ROI.

Trop tard?

ROGER.

Oui, et je la refuse.

LE ROI.

Comment ! quand vous-même, hier, au bal...?

ROGER.

C'est que j'ai pénétré certain secret qui, pour le moment, sire, me force de rester à Madrid.

LE ROI.

Et ce secret, quel est-il? peut-on le savoir?

ROGER.

Oh ! parfaitement, sire.

LE ROI.

Dites-le donc, monsieur.

ROGER.

C'est qu'un grand seigneur... un très-grand seigneur de la cour du roi Philippe V aime la même femme que moi. Vous

voyez que j'aurais fait un mauvais diplomate, puisque je joue à jeu découvert.

LE ROI.

Et la femme aimée par ce grand seigneur, quelle est-elle?

ROGER.

Celle qui fut la mienne, sire.

LE ROI.

Et que vous avez si cruellement abandonnée, monsieur. Ce grand seigneur, vous le voyez bien, ne fait donc que réparer votre injustice.

ROGER.

C'est un soin dont je me charge moi-même; c'est plus que cela, sire, c'est un droit que je réclame et que je saurai défendre, fût-ce même...

LE ROI.

Achevez...

ROGER.

Même contre vous, sire.

LE ROI.

Monsieur, savez-vous que vous manquez au respect que vous devez à votre roi?

ROGER.

Sire, je suis né en France, et je ne reconnais d'autre maître que Sa Majesté le roi Louis XIV.

LE ROI.

Mais vous êtes en Espagne, monsieur, vous êtes à Madrid, dans mon royaume, ne l'oubliez pas.

ROGER.

Alors, sire, je suis votre hôte, et c'est vous qui, en abusant de votre pouvoir, manquez à l'hospitalité que vous m'avez offerte.

LE ROI.

Sortez, monsieur, sortez!

ROGER.

Sire, votre aïeul Henri IV aurait dit: « Sortons. »

LE ROI.

C'est bien, monsieur! Dans un quart d'heure, vous aurez quitté Madrid, et, dans trois jours, l'Espagne.

ROGER.

Et si je refuse d'obéir à cet ordre?

LE ROI.

Dans vingt minutes, vous serez conduit à la forteresse.

(Il sort.)

ROGER.

Eh bien, Votre Majesté saura où me faire arrêter, alors ; je reste ici; j'attends.

SCÈNE XV

ROGER, puis CHARLOTTE.

ROGER.

Oui, oui, ici, sous ses yeux; nous verrons jusqu'où elle poussera l'indifférence! nous verrons... (Charlotte paraît.) Ah! venez, madame, venez.

CHARLOTTE.

Ah ! monsieur, vous voilà, enfin !

ROGER.

Oui, me voilà; mais soyez heureuse. Je ne vous lasserai plus de mes instances, je ne vous fatiguerai plus de mes poursuites: vous allez être débarrassée de moi.

CHARLOTTE.

Débarrassée de vous?... Oh! mais attendez donc avant de m'accuser.

ROGER.

Oh! madame, votre esprit a mesuré d'un coup toutes les difficultés. Le mariage vous liait: brisé; le mari vous importunait: chassé... La même ville, le même royaume ne pouvaient voir votre élévation et sa honte: exilé!...

CHARLOTTE.

Mais non, ce n'est point un exil, c'est une mission.

ROGER.

Que j'ai refusée, madame.

CHARLOTTE.

Malheureux !

ROGER.

Oh! mais attendez... ce n'est pas tout. Alors, le roi a insisté, et, moi, j'ai provoqué, j'ai insulté le roi !

CHARLOTTE.

Provoqué, insulté le roi! Alors, monsieur, sans perdre un instant, une minute, une seconde, il faut partir.

ROGER.

Fuir? quitter Madrid?... Vous quitter?

CHARLOTTE.

Non; mais fuir ensemble.

ROGER.

Que dites-vous?...

CHARLOTTE.

Je dis que c'est moi, monsieur, qui, pour mettre vos jours à l'abri, ai sollicité cette mission du roi; je dis que, vous une fois hors d'Espagne, nulle puissance humaine ne m'eût retenue et que j'eusse été vous rejoindre, fût-ce au bout du monde! Je dis que cette rupture était une feinte, ce bref de Rome un mensonge, mon indifférence un calcul. Je suis toujours votre femme, je vous aime, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous, et, comme le devoir d'une femme qui aime son mari est de le suivre partout, même en exil, je suis prête à vous suivre. Prenez-moi donc, monsieur, et emmenez-moi où vous voudrez. Me voilà, monsieur, me voilà!

ROGER.

Oh! laissez-moi vous demander pardon à genoux!... Maintenant, vienne le roi, je l'attends, je le brave: je suis aimé! je suis aimé!...

CHARLOTTE.

Oh! j'espère qu'il pardonnera. Une plus longue dissimulation m'était impossible. Je lui ai écrit, je lui ai tout avoué; j'ai fait un appel à son cœur, à sa générosité. Comme il sortait d'ici, ma lettre lui a été remise...

SCÈNE XVI

Les Mêmes, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant par la fenêtre.*

Eh bien, mon ami, tu es donc sourd? Depuis une heure, je fais le signal convenu, et tu ne réponds pas.

ROGER.

Oh ! Dubouloy ! elle m'aime !... elle m'aime !... elle m'a toujours aimé !

DUBOULOY.

Alors, il paraît que l'enlèvement se fera sans difficulté.

CHARLOTTE.

Comment?

ROGER.

Oui, j'avais pénétré ici dans l'intention de vous enlever. Une voiture est là, dans la ruelle.

CHARLOTTE.

Alors, alors, partons...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Charlotte ! Charlotte ! oh ! mon Dieu !

CHARLOTTE.

Qu'as-tu ?

LOUISE.

Des alguazils, des soldats, toutes les issues gardées...

CHARLOTTE.

Que faire ?... Fuyons !

DUBOULOY, *indiquant la fenêtre.*

Par ici...

ROGER.

Il n'est plus temps !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Lequel de vous deux, messieurs, est le vicomte de Saint-Hérem ?

ROGER.

C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER.

J'ai reçu l'ordre de m'assurer de votre personne.

ROGER.

Il suffit.

CHARLOTTE, à l'Officier.

Un instant, monsieur, attendez; de qui est l'ordre que vous avez?

L'OFFICIER.

De l'alcade mayor, madame.

CHARLOTTE.

Cet ordre est nul; en voici un de Sa Majesté, qui prescrit à M. de Saint-Hérem de partir sur-le-champ pour La Haye.

L'OFFICIER.

Il m'est enjoint, madame, de retirer cet ordre de vos mains (mouvement général), et de vous remettre celui-ci.

CHARLOTTE.

Du roi! (Elle lit.) « Après avoir trahi tous ses devoirs d'époux, après avoir manqué au respect qu'il devait à une tête couronnée, M. de Saint-Hérem peut et doit s'attendre à une justice prompte et à une punition terrible! » (S'interrompant.) Ah! mon Dieu! « Mais le châtiment atteindrait une personne qui, elle aussi, fut offensée par lui, et cependant a demandé sa grâce; pour elle, pour elle seule, qu'il soit donc fait comme elle le désire; mais que M. et madame de Saint-Hérem quittent à l'instant même l'Espagne, et que l'officier chargé de cet ordre les conduise jusqu'à la frontière... L'ami oublie, le roi pardonne! — Moi, le roi. » Oh! je le savais bien!... (A l'Officier.) Nous vous suivons, monsieur, nous partons... Viens, Louise, viens.

DUBOULOY.

Un instant, un instant. La voiture ne contient que trois places; ainsi, madame...

LOUISE.

J'en suis vraiment désolée! Moi aussi, j'avais hâte de remettre moi-même à votre père...

DUBOULOY.

A mon père?

LOUISE.

Ce brevet que, sur mes instances, le duc d'Harcourt...

DUBOULOY.

Un brevet?

LOUISE.

Un brevet de baron.

DUBOULOY.

Un brevet de baron pour moi?

LOUISE.

Pour vous!... mais puisque...

(Elle s'apprête à le déchirer.)

DUBOULOY.

Diable! c'est bien différent!... attendez...

LOUISE.

Il n'y a place que pour trois?

DUBOULOY.

Je peux monter sur le siége.

POST-SCRIPTUM

Si la pièce qu'on vient de lire a soulevé des critiques, au moins tout le monde s'est trouvé d'accord pour constater l'admirable ensemble avec lequel elle a été jouée au Théâtre-Français, qui reste, quoi qu'on en dise, pour la tragédie et la comédie, le premier théâtre du monde.

Il est impossible de déployer plus de dignité, plus d'âme, plus d'aristocratie que ne l'a fait ma ravissante comtesse de Saint-Hérem; il est impossible d'éparpiller plus de grâce, d'esprit et de gentillesse que ne l'a fait ma jolie baronne Dubouloy. Ce n'est pas ainsi qu'étaient faites les pensionnaires

de madame de Maintenon? Tant pis pour elles! voilà tout ce que je puis dire.

Quant à Firmin, il y a longtemps que, pour la première fois, je lui ai adressé mes remercîments. Ma reconnaissance pour lui date de *Henri III;* il y a juste quatorze ans de cela, et, en quatorze ans, comme chacun le sait, les intérêts doublent le capital.

Merci aussi à Regnier, si franc, si jovial, si entêté! Il a fait, du rôle de Dubouloy, le rôle dangereux de l'ouvrage, un type charmant de gentilhomme bourgeois et de bourgeois gentilhomme. Au reste, le public a pris l'avance sur moi, et je ne lui traduis ici que ses applaudissements de chaque soir.

Mais le rôle véritablement sacrifié, le rôle qu'un comédien seul pouvait sauver, c'est celui de Philippe V. Brindeau s'en était chargé avec un peu de crainte, et l'a joué avec beaucoup de talent. Il en résulte que, de mauvais qu'il était, le rôle est devenu bon.

28 juillet 1843.

ALEX. DUMAS.

FIN DU TOME CINQUIÈME



TABLE

FIN DE LA TABLE



POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.







